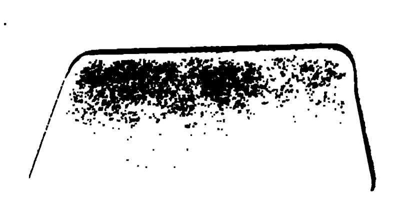




NOUVELLE-ESPAGNE



VÉRIDIQUE HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

VÉRIDIQUE HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

PAR LE CAPITAINE

BERNAL DIAZ DEL CASTILLO

L'un des Conquérants

Traduite de l'espagnol avec une introduction et des notes

PAR

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

TOME TROISIÈME

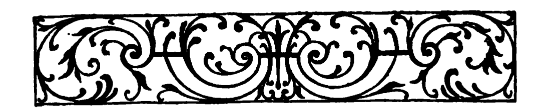


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

1881



VÉRIDIQUE HISTOIRE DES ÉVÉNEMENTS DE LA CONQUÊTE DE LA NOUVELLE-ESPAGNE

CHAPITRE CXXIX.

Comment nous allâmes à la Capitale et grande ville de Tlascala, et de ce qui nous y advint.

OR nous étions demeurés un jour en ce hameau de Gualiopar, où les Caciques de Tlascala nous firent ces courtoisies dignes d'être tenues en mémoire et merci, pour avoir été faites en tel temps et conjoncture. Ensuite nous allâmes à la capitale et majeure ville de Tlascala, et y fûmes hébergés, comme j'ai dit. Il paraît que Cortès s'enquit de l'or qu'il y avait fait porter, quarante mille pesos, part des habitants restés à la Villa Rica. Et Masse-Escaci, ainsi que Xicotenga le Vieux et un soldat des nôtres, lequel, étant demeuré

là malade ne s'était point trouvé à notre déroute de Mexico, dit qu'un certain Juan de Alcantara et deux autres habitants venus de la Villa Rica, munis d'une lettre de Cortès ordonnant la remise de l'or, avaient tout emporté. Et le soldat montra ladite lettre, qu'ils avaient laissée entre les mains de Masse-Escaci, alors que leur fut baillé l'or. Nous enquérant comment et quand et en quel temps la chose avait eu lieu et ayant su, par le comput des jours, que ce fut lors de nos guerres avec les Mexicains, nous comprîmes aussitôt qu'ils avaient été occis en chemin et l'or pris, dont fut marri Cortès.

Aussi bien nous étions en peine de ceux de la Villa Rica, craignant qu'il ne leur fût advenu quelque méchef. Incontinent, Cortès leur écrivit en poste, par trois Tlascaltèques, lettres où il leur fit savoir les grands périls où nous nous étions vus dans Mexico, et comment et de quelle manière nous nous en étions tirés, la vie sauve, mais sans faire le compte de tous ceux qui manquaient, leur recommandant de se tenir toujours fort à l'erte et bien gardés, de lui envoyer les soldats valides, s'ils en avaient quelqu'un, de bien veiller sur Narvaez et Salvatierra, et de lui expédier ce qu'ils pourraient avoir de poudre et arbalètes, vu qu'il voulait retourner courir les alentours de Mexico. Au même temps, au Capitaine qui était demeuré comme gardien et Amiral de la mer, lequel avait nom Caballero, il écrivit d'avoir garde qu'aucun navire n'allât à Cuba et que Narvaez ne s'évadât, et que, s'il voyait que les deux navires de Narvaez de-

meurés au port n'étaient plus bons à naviguer, qu'il les fît échouer et lui en expédiât les mariniers avec toutes les armes qu'ils pourraient avoir. Les messagers allèrent et revinrent en poste. Ils rapportèrent des lettres disant : qu'ils n'avaient pas été attaqués : que le Juan de Alcantara et les deux habitants qu'ils avaient envoyés quérir l'or, avaient dû être massacrés en chemin : qu'ils avaient bien appris, par le Gros Cacique de Cempoala, la guerre à nous faite dans Mexico. Et, mêmement, l'Amiral de la mer, lequel se nommait Pedro Caballero, écrivit qu'il ferait ce que lui mandait Cortès et enverrait les soldats, que l'un des navires était bon, qu'il ferait échouer l'autre et en expédierait l'équipage, mais qu'il y avait peu de mariniers, vu qu'ils étaient tombés malades et étaient morts. Telle était leur réponse aux lettres.

Et, tôt après, arriva le renfort de la Villa Rica : quatre soldats et trois hommes de mer, en tout sept. Leur Capitaine était un soldat, du nom de Lencero. auquel appartint l'hôtellerie que l'on nomme aujourd'hui la Venta de Lencero. Ils arrivèrent à Tlascala dolents et maigres, et, maintes fois, par manière de passe-temps et pour nous gausser d'eux, nous disions : Le beau renfort qu'a Lencero, sept soldats, dont cinq bubeux et deux enflés, à gros ventres !

Mais c'est assez rire. Parlons de ce qui nous advint là, dans Tlascala, avec Xicotenga le Jeune et de sa méchante volonté. Il avait été Chef de tout Tlascala dans leurs guerres contre nous, que j'ai déjà narrées au chapitre afférent. Le cas est que lorsque l'on sut

dans cette sienne ville, que nous étions sortis fuyant de Mexico et qu'on nous avait tué foison de soldats, tant des nôtres que des Tlascaltèques de notre compagnie et que nous venions chercher secours et soulas en cette province, Xicotenga le Jeune s'en allait, assemblant ses parents, amis et tous autres qu'il opinait devoir être de sa faction, leur disant qu'il fallait, ou de nuit ou de jour, au moment qui leur paraîtrait plus opportun, nous massacrer et qu'il ferait amitié avec le Seigneur de Mexico, un certain Coadlavaca, qu'ils avaient, en ce temps, haussé pour Roi, et que, d'ailleurs, dans les mantes et étoffes laissées par nous en garde à Tlascala et dans l'or que nous apportions, à cette heure, de Mexico, ils auraient de quoi piller et se faire tous riches à ce coup. Ce qu'ayant appris, le vieux Xicotenga, son père, l'en tança, lui disant de ne se point mettre tel penser en tête, et que si Masse-Escaci et Chichimecatecle le venaient à savoir, bien pourraient-ils, d'avanture, l'occire, lui et tous ceux de son complot. Mais le père eut beau le tancer, il ne s'en souciait mie, persévérant en son méchant propos. La chose vint aux oreilles de Chichimecatecle, son mortel ennemi. Il le dit à Masse-Escaci, et ils résolurent d'entrer en conseil et de tenir une sorte de chapitre, où, ayant appelé Xicotenga le Vieux et les Caciques de Guaxocingo, ils firent amener prisonnier Xicotenga le Jeune. Et Masse-Escaci, par-devant tous, entama une harangue, leur demandant s'il leur souvenait ou s'ils avaient ouï dire que Tlascala, depuis plus de cent ans, eût oncques été aussi prospère, et

riche et de si haute estime en toutes ses Provinces, comme depuis que les Teules étaient entrés en sa terre : qu'ils avaient force étoffes de coton et or : qu'ils mangeaient du sel, dont jusques alors ils avaient été privés ; que, partout où leurs Tlascaltèques allaient avec les Teules, on leur faisait honneur, par égard pour eux, encore que récemment on en eût occis beau nombre dans Mexico : qu'ils se recordassent ce que, bien des années auparavant, avaient prédit leurs ancêtres, que de là où se lève le soleil viendraient des hommes qui seraient leurs seigneurs : pourquoi donc Xicotenga s'employait-il à cette heure en traîtrises et malices, complotant de nous guerroyer et massacrer? Que c'était mal fait, qu'il n'avait aucune excuse à donner de ces veillaqueries et mauvaisetés qu'il tenait toujours enserrées en son cœur : et maintenant, au lieu de nous aider en ce désarroi et remettre en santé, afin de retourner contre les peuples de Mexico, leurs ennemis, il nous voulait faire cette trahison !

A ces paroles, que le Masse-Escaci et son père, Xicotenga l'Aveugle lui dirent, Xicotenga le Jeune repartit que sa résolution était fort bonne pour avoir la paix avec les Mexicains, et il dit d'autres choses qu'ils ne purent endurer. Et, tout à coup, le Masse-Escaci se leva, et Chichimecatecle et le vieux père, tout aveugle qu'il était, et, empoignant Xicotenga le Jeune par le collet et les habits, ils les lui rompirent, et, le bourrant, avec des paroles injurieuses, le jetèrent au bas des degrés où il se tenait, les mantes toutes déchirées,

Et, si ce n'eût été pour le père, ils l'auraient occis. Ils emprisonnèrent tous ceux qui avaient été de son complot. Et, comme nous étions réfugiés là et que le moment n'était pas bon pour le châtier, Cortès n'osa pas en parler davantage. J'ai remémoré ce fait afin qu'on voie combien loyaux et bons furent ceux de Tlascala, et combien nous leur sommes redevables, ainsi qu'au bon vieux Xicotenga, lequel avait, à ce qu'on dit, ordonné de tuer son fils, aussitôt qu'il avait su ses trames et trahisons.

Laissons cela pour dire qu'il y avait vingt-deux jours que nous étions en cette ville, nous soignant de nos blessures et reprenant des forces. Et Cortès résolut de nous mener à la province de Tepeaca, laquelle était proche, et à d'autres pueblos voisins, du nom de Cachula, où l'on avait massacré plusieurs de nos soldats et de ceux de Narvaez, qui s'en venaient à Mexico. Cortès le dit à nos Capitaines. Ils prévinrent les soldats de Narvaez d'avoir à se tenir prêts à entrer en campagne. Ceux-ci, en gens peu rompus aux guerres, tout frais échappés de la déroute de Mexico, des ponts et d'Otumba et n'ayant autre envie que de retourner à l'île de Cuba, à leurs Indiens et mines d'or, reniaient Cortès et ses conquêtes, et plus que tous l'Andrès de Duero, associé de notre Cortès, ainsi que je l'ai déjà, aux chapitres passés, déclaré par deux fois aux curieux lecteurs qui auront compris comment et de quelle manière fut cette société. Ils maudissaient l'or que Cortès lui avait donné, tant à lui qu'aux autres Capitaines, et qui s'était tout perdu au passage des

ponts. Ayant vu les furieux assauts qu'on nous avait donnés et se tenant pour très-satisfaits de s'en être tirés la vie sauve, ils délibérèrent de dire à Cortès qu'ils ne voulaient point aller à Tepeaca, ni à aucune guerre, mais bien s'en retourner à leurs maisons, considérant comme bastant ce qu'ils avaient perdu par leur départ de l'île de Cuba. Cortès leur parla fort bénignement et amoureusement, dans l'espoir de les induire à nous accompagner à Tepeaca. Mais il eut beau les arraisonner et tancer, ils ne voulaient point Et ceux de Narvaez, voyant que les paroles ne servaient de rien avec Cortès, lui firent, par-devant un notaire du Roi, sommation en forme d'avoir à s'en aller à la Villa Rica, alléguant que nous n'avions ni chevaux, ni escopettes, ni arbalètes, ni poudre, ni fil pour faire des cordes, ni munitions : que nous étions tous mal navrés : que, de tous les nôtres et de ceux de Narvaez, il ne restait que quatre cent et quarante soldats : que les Mexicains s'empareraient de tous ports, sierras et passages : que, si l'on attendait davantage, les navires se mangeraient aux vers, et quantité d'autres choses qu'ils dirent en la sommation. Ils lui en firent remise et lecture, et, s'ils y dégoisaient force paroles, Cortès leur en rétorqua bien d'autres à l'encontre. En outre, nous tous qui avions passé avec Cortès, lui disions de bien se donner garde d'octroyer licence aucune à ceux de Narvaez ou autres personnes de regagner Cuba : que nous devions, au contraire, nous employer tous à servir Dieu et le Roi, et, ce faisant, bravement agir, et non point retourner à Cuba.

Après que Cortès eut répondu, ceux qui le sommaient, voyant que nous étions bon nombre à favoriser son dessein et à mettre empêchement aux grandes importunités de leurs discours et sommations, sans compter que nous disions que c'était mal servir Dieu et Sa Majesté que d'abandonner son Capitaine au milieu de la guerre, après force raisons, consentirent à aller avec nous aux entreprises qui s'offriraient. Mais ce fut sous promesse que leur fit Cortès que, l'occasion se présentant, il les laisserait retourner à l'île de Cuba. Néanmoins, ils ne laissèrent pas de grommeler contre lui et sa conquête, qui si cher leur avait coûté, ayant quitté leurs maisons et repos pour venir risquer leur vie en lieu si mal sûr. Ils ajoutaient que, si nous entrions en une autre guerre avec la puissance de Mexico, ce qui, tôt ou tard, ne se pourrait éviter, ils croyaient et tenaient pour assuré que nous ne nous saurions soutenir contre eux dans les batailles, d'après ce qu'ils avaient vu à Mexico, aux ponts et à la fameuse affaire d'Otumba. Ils disaient encore que notre Cortès n'agissait ainsi que pour commander et être toujours le maître, et que nous qui étions passés avec lui, n'ayant rien à perdre que nos personnes, lui prêtions assistance, et maints autres disparates. On feignait de ne rien ouïr, vu la conjoncture. Mais Cortès ne tarda que peu de mois à leur bailler licence de s'en retourner chez eux, ce que je conterai en temps et lieu.

Mais c'est trop ressasser. Parlons du chroniqueur Gomara. Je suis vraiment las de débrouiller ses erreurs.

Il dit qu'on le renseigna; il a mal transcrit ses renseignements. Pour ne me point arrêter à tous les chapitres et les reprendre et rappeler comment et de quelle manière les choses se sont passées, j'ai renoncé à le redresser. Mais il me semble, à cette heure, que, dans cette affaire de sommation dont il parle, il ne dit pas quels furent ceux qui la firent à Cortès, s'ils étaient des nôtres ou de ceux de Narvaez. En son récit, il ne cherche qu'à sublimer Cortès et à nous rabaisser, nous, ses premiers compagnons. Et, qu'on le sache, nous fûmes convaincus, nous, les vrais Conquérants, en lisant son histoire, que le Gomara dut être gratifié pour écrire ainsi qu'il le fit. En toutes les batailles et rencontres, c'était nous qui soutenions Cortès, et voilà que ce chroniqueur nous met à néant, disant que nous lui faisions des sommations. Il affirme aussi que Cortès, répondant à cette même sommation, disait, pour nous enhardir et conforter, qu'il enverrait appeler Juan Velazquez de Leon et Diego de Ordas, dont l'un, à ce qu'il prétend, était à coloniser Panuco avec trois cents soldats, et l'autre, Guazacualco. Il n'en est rien. Lorsque nous marchâmes sur Mexico, au secours de Pedro de Alvarado, le dessein d'après lequel Juan Velazquez de Leon devait aller à Panuco et Diego de Ordas à Guazacualco demeura sans suite, comme je l'ai plus amplement écrit au chapitre passé où j'en ai fait relation. Car ces deux Capitaines allèrent avec nous à Mexico, au secours d'Alvarado. Et, à cette déroute, le Juan Velazquez de Leon fut occis sur les ponts, et le Diego de Ordas en sortit

fort mal navré de trois blessures qu'on lui bailla dans Mexico, ainsi que je l'ai déjà narré par le menu. Tout irait donc pour le mieux, si le chroniqueur Gomara avait autant de certitude au récit des faits, qu'il a de bonne rhétorique à les écrire.

J'ai aussi pris garde que, narrant la bataille d'Otumba, il prétend que, sans le fait de Cortès, nous aurions tous été vaincus; que lui seul la gagna en choquant, comme il fit, celui qui portait l'étendard et enseigne de Mexico. Je l'ai dit, et je le redis encore : tout honneur est dû à Cortès, comme à bon et vaillant Capitaine; mais, par-dessus tout, il nous faut rendre grâces à Dieu, qui daigna interposer sa divine miséricorde dont toujours il nous aidait et soutenait. C'est à lui que Cortès dut d'avoir de si hardis et valeureux Capitaines et gaillards soldats. Et, après Dieu, c'était nous qui lui donnions du cœur et rompions les escadrons et l'assistions. C'est grâce à nous et à nos Capitaines qu'il fut guerroyé de la brave façon que nous guerroyâmes, ainsi que je l'ai dit aux chapitres passés. Car toujours marchaient conjointement avec Cortès les Capitaines déjà par moi nommés et que je veux ici nommer derechef, et qui furent : Pedro de Alvarado, Christoval de Oli, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Morla, Luis Marin, Francisco de Lugo, Gonzalo Dominguez et autres fort bons et vaillants soldats, dont j'étais, et qui n'avaient pas de chevaux, car il ne passa de l'île de Cuba avec Cortès, en ce temps, que seize chevaux et juments et l'on n'en trouvait point, encore qu'on y voulût dépendre mille pesos.

Ainsi donc, en son histoire, le Gomara prétend que, seul, Cortès vainquit dans Otumba. Pourquoi n'a-t-il pas déclaré les héroïques et valeureuses actions que, Capitaines et soldats, nous fîmes en cette bataille? Aussi, tenons-nous pour assuré qu'il ne le dit qu'afin d'exalter Cortès. De nous, il ne fait point mention. Qu'il demande donc à ce très-courageux soldat nommé Christoval de Olea combien de fois il aida à sauver Cortès, jusqu'au jour où, sur les ponts, lorsque nous retournâmes assaillir Mexico, il perdit la vie, lui et maints autres soldats, en sauvant celle de son Capitaine! Déjà, une autre fois (je l'oubliais), l'Olea l'avait sauvé à Suchimilco, restant du coup grièvement navré. Et, afin que l'on m'entende bien, je dis que Christoval de Olea fut une personne et Christoval de Oli une autre.

Pour ce qui est de la rencontre où Cortès heurta de son cheval le Chef Mexicain et lui fit abattre sa bannière, le chroniqueur a dit vrai. Mais j'ai déjà conté qu'un Juan de Salamanca, natif de la ville de Ontiveros, lequel, Mexico conquise, fut Alcade Mayor de Guazacualco, est celui qui, d'un coup de lance, l'occit, lui ôta son riche panache et le bailla à Cortès. Et Sa Majesté, dans la suite des temps, l'octroya pour armoiries audit Salamanca. Si j'ai remémoré ici ce fait, ce n'est certes pas à fin de me dispenser d'exalter et tenir à haute estime notre Capitaine Cortès. Tout honneur, los et prix de toutes batailles et victoires jusques à la conquête de cette Nouvelle-Espagne, lui sont dus, tous ceux dont on accoutume en Castille

de gratifier les très-renommés Capitaines, et tout comme faisaient les Romains décernant le triomphe à Pompée et à Julius César et aux Scipions. Et plus digne encore de louanges est notre Cortès que les Romains.

Le même Gomara dit aussi que Cortès fit tuer secrètement Xicotenga le Jeune dans Tlascala pour prix des trahisons qu'il allait complotant à notre dam. Il n'en fut pas ainsi qu'il dit. C'est en un village, proche Tezcuco, qu'il le fit pendre, comme je le conterai plus avant et à quelle occasion. Ce chroniqueur avance en outre que tant de milliers d'Indiens nous accompagnaient aux entreprises, qu'il ne garde ni mesure ni raison au grand nombre qu'il en met. A son compte, les cités, villages et hameaux étaient de milliers de maisons. Il n'y en avait pas la quinte part. Et si l'on fait la somme de tout ce qu'il met en son histoire, il y a là plus de millions d'hommes que de bourgs en toute la Castille. Il ne lui chaut pas plus de mettre mille que octante mille. En cela il s'en fait accroire, s'imaginant que son récit est plus plaisant à ouïr, parce qu'il n'y dit pas la vérité. Que les curieux lecteurs considèrent combien est différente son histoire de cette mienne relation, où je narre, mot pour mot, les événements. Qu'ils ne regardent pas à la rhétorique, à l'enjolivure. Il est clair que la sienne est plus agréable que la mienne, si grossière. Mais la vérité supplée le défaut d'éloquence et la courte rhétorique.

Mais c'est assez compter et remémorer de manifestes erreurs et comme quoi je suis, dans le récit des faits,

plus tenu à la vérité qu'aux flatteries. Outre le tort qu'il fit, étant mal informé, Gomara a été cause que le Docteur Illescas et Paul Jove ont suivi les mêmes erreurs, sur sa parole.

Retournons à notre Histoire et disons comment nous résolûmes de marcher sur Tepeaca. Je conterai plus avant le succès de l'entreprise.

CHAPITRE CXXX.

Comment nous allâmes à la Province de Tepeaca, et de ce que nous y fîmes et d'autres choses qui advinrent.

CORTÈS ayant demandé aux Caciques de Tlascala déjà par moi nommés, cinq mille guerriers, à fin d'aller courir et châtier les villages où avaient été occis des Espagnols, c'est-à-dire Tepeaca, Cachula et Tecamachalco, distants d'environ six ou sept lieues de Tlascala, ils avaient, de tout gré, équipé jusques à quatre mille Indiens. Car, si nous avions bon désir de courir sus à ces peuples, bien plus âpre était l'envie qu'avaient Masse-Escaci et Xicotenga le Vieux, vu qu'ils étaient venus leur piller quelques estancias, et leur volonté etait d'envoyer contre eux des gens de guerre. Telle en fut la raison. Après nous avoir chassés de Mexico selon et de la manière que j'ai dite aux chapitres passés, les Mexicains ayant su que nous nous étions re-

tirés dans Tlascala, tinrent pour assuré qu'aussitôt refaits, nous viendrions, avec les forces Tlascaltèques, courir les terres des peuples voisins de Tlascala. A cet effet, ils envoyèrent dans toutes les provinces où ils nous soupçonnaient devoir aller, force escadrons de guerriers Mexicains, pour les garder et les garnir. Et, dans Tepeaca, était leur plus forte garnison. Ce qu'apprirent le Masse-Escaci et le Xicotenga, et non sans crainte.

Tous étant en point, nous commençâmes de cheminer. Et, dans cette expédition, nous n'emmenions ni artillerie, ni escopettes; tout était resté au passage des ponts. On avait bien sauvé quelques escopettes, mais nous n'avions pas de poudre. Nous partîmes avec dix-sept chevaux, si xarbalètes, quatre cent vingts soldats, la plupart d'épée et de rondache, environ quatre mille amis de Tlascala et des vivres pour un jour, vu que les terres où nous allions étaient fort peuplées et bien approvisionnées de maïs, poulaille et petits chiens du pays. Nos coureurs en avant, suivant notre coutume, et en fort bon ordre, nous allâmes dormir à environ trois lieues de Tepeaca. Ils avaient déjà déménagé toutes leurs bagues des estancias et habitations par où nous passâmes, car ils étaient bien informés de notre marche. Et, voulant que tout fût fait de façon bien ordonnée et correcte, Cortès leur envoya dire par six Indiens de Tepeaca et leurs quatre femmes, que nous avions pris à cet effet dans cette estancia, que nous allions à leur pueblo pour savoir et nous enquérir du nom et du nombre de ceux qui

s'étaient trouvés à la mort de plus de dix-huit Espagnols qu'ils avaient massacrés sans cause aucune, cependant qu'ils faisaient route vers Mexico : que nous venions aussi savoir pourquoi ils tenaient chez eux, depuis peu, maints escadrons Mexicains, lesquels, en leur compagnie, étaient allés piller et détrousser des estancias de nos amis de Tlascala : qu'il les priait de s'en venir incontinent et pacifiquement au lieu où nous étions, afin de faire amitié et de renvoyer de leur pueblo les Mexicains : sinon, que nous leur courrions sus comme à rebelles, meurtriers et malandrins, et qu'il les châtierait à feu et à sang et les ferait esclaves.

Les six Indiens et leurs quatre femmes partirent, et, si fières qu'étaient les paroles qu'ils leur portèrent, bien plus brave fut la réponse qu'ils nous rendirent par les six mêmes Indiens et par deux Mexicains qui les accompagnaient. Car bien savaient-ils que, loin de nous excéder contre les messagers qu'on nous depêchait, nous ne faisions, au contraire, que leur donner quelques rassades pour les attirer. Et les braves paroles de ces envoyés de Tepeaca étaient dites pour le compte des chefs Mexicains, glorieux de leur victoire des ponts de Mexico.

Cortès fit donner à chaque messager une mante, et, par eux, somma derechef les Tepeacans de venir le voir et lui parler, leur disant de ne pas avoir peur de venir pacifiquement, et, puisqu'il était clair qu'ils ne pouvaient rendre la vie aux Espagnols tués, qu'il leur pardonnerait toutes ces morts. Et, là-dessus, il leur

écrivit une lettre. Nous savions bien qu'ils ne l'entendraient point, mais que, voyant du papier de Castille, ils seraient acertenés que c'était chose de mandement. Cortès pria les deux Mexicains venus comme messagers avec ceux de Tepeaca, de lui rapporter la réponse. Ils revinrent et nous dirent de ne point passer outre et de retourner par où nous étions venus, sinon que, le jour ensuivant, ils pensaient faire de nos corps de bonnes repües franches, meilleures qu'à Mexico, aux ponts et dans Otumba. Ce que voyant, Cortès conféra avec tous nos Capitaines et soldats. Et il fut résolu qu'un acte serait dressé, faisant foi de tout le passé, par lequel seraient déclarés esclaves tous les alliés de Mexico ayant occis des Espagnols, comme s'étant, après avoir juré obéissance à Sa Majesté, rebellés et massacré environ huit cent soixante des nôtres et soixante chevaux, et les autres peuples, comme brigands de grand chemin et assassins. L'acte fait, on le leur envoya signifier, les admonestant et sommant de la paix. Mais ils répondirent derechef que, si nous ne rebroussions incontinent, ils sortiraient pour nous tuer, et ils se préparèrent à ce faire et nous de même.

Le lendemain, nous eûmes en une plaine une bonne bataille avec les Mexicains et Tepeacans. Et, comme le champ était tout en cultures de maïs et magueys, bien qu'ils combattissent vaillamment, les Mexicains furent vitement rompus par la cavalerie. Nous autres, gens de pied, nous ne musions point. Il faisait beau voir nos amis de Tlascala comme ils bataillaient de bon cœur. Ils firent la conduite à l'ennemi. Il y eut

là force Mexicains et Tepeacans tués et trois de nos amis de Tlascala. Deux chevaux (dont un mourut) furent blessés, ainsi que douze de nos soldats, mais pas un seul dangereusement. En suivant la victoire, on ramassa quantité d'Indiennes et d'enfants, qui furent pris dans les champs et les cases. Nous n'avions cure des hommes : les Tlascaltèques les emmenaient pour esclaves.

Or les gens de Tepeaca, ayant vu que les Mexicains qu'ils avaient en garnison dans leur pueblo étaient, malgré leur braverie, déconfits, et eux conjointement avec eux, résolurent, sans leur en dire mot, de venir où nous étions. Nous les reçûmes pacifiquement. Ils jurèrent obéissance à Sa Majesté, chassèrent les Mexicains de leurs maisons, et nous, nous allâmes au pueblo de Tepeaca, où fut fondée une ville qui se nomma la Villa de Segura de la Frontera, parce qu'elle était sur le chemin de la Villa Rica, en une bonne marche de bons pueblos sujets de Mexico, où il y avait force maïs et dont nos amis de Tlascala gardaient le confin. Alcaldes et Regidors y furent nommés et les dispositions prises pour faire des incursions aux alentours soumis à Mexico, particulièrement dans les pueblos où avaient été massacrés des Espagnols. Là, fut forgé le fer dont on devait marquer les esclaves. C'était un G, ce qui veut dire Guerre. Et, de la ville de Segura de la Frontera, nous courûmes tous les alentours, Cachula, Tecamachalco, le pueblo de las Guayavas et autres villages dont j'ai oublié les noms. C'est à Cachula qu'ils avaient égorgé quinze Espagnols dans

leurs logements. Nous en tirâmes quantité d'esclaves. De manière que, dans quarante jours environ, ces peuples furent par nous pacifiés et châtiés.

Déjà, en ce temps, on avait, dans Mexico, haussé un autre seigneur pour Roi, celui qui nous en chassa étant trépassé de la petite vérole. Et ce seigneur qu'ils firent Roi était un neveu ou parent fort proche du grand Montezuma, lequel avait nom Guatemuz, jeune homme d'à peu près vingt-cinq ans, bien gentilhomme pour un Indien et très-vaillant. Et il se fit craindre de telle sorte que tous les siens tremblaient devant lui. Il était marié avec une fille de Montezuma, bien belle femme pour une Indienne.

Or, lorsque ce Guatemuz, seigneur de Mexico, sut que nous avions déconfit les escadrons Mexicains dans Tepeaca, et que les habitants avaient juré obéissance a Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, et nous servaient et nous donnaient à manger et que nous étions établis là, craignant de nous voir courir la terre de Guaxaca et autres provinces et attirer tous ces gens en notre amitié, il dépêcha ses messagers dans toutes ces peuplades, afin qu'elles se tinssent à l'erte et en armes. Aux Caciques, il distribuait des joyaux d'or; à d'autres, remettait les tributs, et surtout y faisait acheminer de fort grands chefs et garnisons de guerre pour nous empêcher d'entrer sur leurs terres, leur envoyant dire de combattre très-roidement contre nous, de peur qu'il ne leur en advînt de même qu'à Tepeaca, où nous avions, à douze lieues de là, fondé notre ville. Et, pour que l'on entende

bien les noms de ces peuplades, l'une a nom Cachula et l'autre Guacachula. Et je laisserai de conter ce qui se fit dans Guacachula jusqu'à son temps et lieu et dirai comment, en ce point, vinrent de la Villa Rica des messagers annonçant qu'il était arrivé un navire de Cuba avec quelques soldats.

CHAPITRE CXXXI.

Comment vint un navire de Cuba, qu'envoyait Diego Velazquez et que montait, en qualité de Capitaine, Pedro Barba, et du moyen dont l'Amiral laissé par notre Cortès à la garde de la mer, usa pour s'en saisir, comme il s'ensuit.

Or, cependant que nous allions en cette province de Tepeaca, châtiant ceux qui avaient eu part à la mort de nos compagnons, lesquels y avaient été occis au nombre de dix-huit, et induisant à la paix ces peuples qui juraient tous obéissance à Sa Majesté, il nous vint lettres de la Villa Rica annonçant qu'un navire était arrivé au port. Son capitaine était un hidalgo nommé Pedro Barba, très-ami de Cortès. Et ce Pedro Barba avait été lieutenant du Diego Velazquez à la Havana. Il amenait treize soldats, un cheval et une jument. Son navire était fort petit. Il apportait aussi, pour Panfilo de Narvaez, le Capitaine que Diego Velazquez avait dépêché contre nous, croyant

que la Nouvelle-Espagne était à lui, des lettres ès quelles le Velazquez lui enjoignait, au cas où il n'aurait point occis Cortès, de le lui envoyer prisonnier incontinent, afin qu'il l'expédiât en Castille. Ainsi l'ordonnait don Juan Rodriguez de Fonseca, Évêque de Burgos et Archevêque de Rosano, Président des Indes, lequel voulait qu'il fût sans retard appréhendé avec quelques autres de nos Capitaines, car le Diego Velazquez tenait pour assuré que nous étions déconfits ou que, tout au moins, Narvaez était maître de la Nouvelle-Espagne.

Or, dès que le Pedro Barba, arrivé au port avec son navire, eut mouillé l'ancre, l'Amiral de la mer qu'avait mis là Cortès, lequel se nommait Pedro Caballero ou Juan Caballero, dejà par moi nommé, le vint aussitôt visiter et lui donner la bienvenue. Dans un bateau, avec bon équipage de mariniers et armes cachées, il alla au navire de Pedro Barba. Après s'être dit belles paroles de courtoisie : Comment va Votre Grâce? et s'être tiré les uns aux autres les bonnets et accolés, ainsi qu'il est d'usage, le Pedro Caballero s'enquit du seigneur Diego Velazquez, gouverneur de Cuba : Comment l'avez-vous laissé? Et le Pedro Barba : En bonne santé. Là-dessus le Pedro Barba et tous ceux de sa compagnie, s'informant du Seigneur Panfilo de Narvaez : Où en est-il avec Cortès? — Très-bien, répondent-ils : Cortès est en fuite avec vingt rebelles de sa bande : Narvaez est très prospère et riche, et le pays fort bon. Et, de devis en devis, ils disent au Pedro Barba de débarquer, qu'il y a là proche un vil-

lage où ils peuvent aller dormir et demeurer, qu'on leur y portera des vivres et ce dont ils auront besoin, et que ce village n'a point d'autre emploi. Ils leur en dirent tant que, dans le bateau et dans d'autres qui vinrent aussitôt des autres navires mouillés là, ils les tirèrent en terre. Lorsqu'ils furent hors du navire, parmi la grosse troupe de mariniers qui entouraient l'Amiral Pedro Caballero, celui-ci dit au Pedro Barba : Vous êtes prisonnier, de par le Seigneur Capitaine Cortès, mon maître. C'est ainsi qu'on les prit, et ils étaient tout ébahis. Voiles, gouvernail, boussoles furent incontinent ôtés du navire et nos gens expédiés à Tepeaca, où nous étions avec Cortès. Nous en eûmes grand plaisir. Le secours arrivait au meilleur temps que ce pouvait être, car ces entreprises que j'ai narrées ne se faisaient pas tellement à coup sûr, que maints soldats n'en sortissent navrés. D'autres devenaient malades à la peine. Par le corps, par la bouche, nous ne rejetions plus que sang et poussière, épaissis en caillots dedans nos entrailles, car nous avions toujours les armes sur le dos, sans arrêter ni nuit ni jour, si bien, qu'en quinze jours de temps, cinq de nos soldats étaient morts de douleur de côté.

Je veux dire aussi que, avec ce Pedro Barba, vint un Francisco Lopez, lequel fut habitant et Regidor de Guatimala. Et Cortès comblait d'honnêtetés le Pedro Barba et le fit capitaine d'arbalétriers. Il donna avis qu'il y avait à Cuba un autre petit navire, que le Diego Velazquez voulait expédier avec de la cassave et des vivres. Huit jours après, il arriva. Son capi-

taine, hidalgo natif de Medina del Campo, se nommait Rodrigo Morejon de Lobera. Il avait avec lui huit soldats, six arbalètes, force fil pour cordes et une jument. Et, à ce Rodrigo de Morejon, il fut fait ni plus ni moins qu'à Pedro Barba, pour le prendre. Ils vinrent incontinent à Segura de la Frontera. Nous leur fîmes allègre recueil, et Cortès les traitait bien honnêtement et leur donnait des charges. Et grâces à Dieu, nous nous allions renforçant de soldats, d'arbalètes et de deux ou trois chevaux de plus.

Restons-en là, car je veux retourner au récit de ce que faisaient dans Guacachula les armées Mexicaines établies sur la frontière et dire comme quoi les Caciques de ce pueblo vinrent secrètement demander faveur à Cortès pour les en chasser.

CHAPITRE CXXXII.

Comment les gens de Guacachula, maltraités et pillés par les armées Mexicaines, vinrent demander faveur à Cortès et de ce qui s'ensuivit.

J'AI déjà dit que Guatemuz, nouvellement haussé au rang de roi de Mexico, envoyait de fortes garnisons sur ses frontières. Il en expédia particulièrement une très-puissante et de grande foison de guerriers à Guacachula, et une autre à Ozucar, à deux ou trois lieues de Guacachula, dans la crainte où il était

que nous ne fissions, par là, des courses sur les terres et peuples sujets de Mexico. Et il paraît que ces guerriers, se voyant en si beau nombre et sous un Seigneur nouveau, faisaient force larcins et violences aux naturels de ces pueblos où ils étaient logés, si bien que les gens de cette Province ne les pouvaient souffrir, vu qu'ils leur volaient, disaient-ils, leurs mantes, maïs, poulailles et joyaux d'or et, surtout, leurs filles et femmes, si elles étaient belles, et les forçaient pardevant leurs maris, pères et parents. Ils avaient ouï dire que les habitants de Cholula étaient tous fort pacifiques et accoisés depuis que les Mexicains ne s'y tenaient plus, et qu'il en était à présent tout de même de Tepeaca, Tecamachalco et Cachula. C'est pourquoi quatre Principaux vinrent fort secrètement de ce pueblo, déjà par moi nommé, dire à Cortès d'y envoyer des Teules et chevaux, afin de les débarrasser de ces larcins et injures que leur faisaient les Mexicains, et que tous ceux de cette peuplade et des avoisinantes nous aideraient à la tuerie des escadrons Mexicains.

Ce qu'ayant ouï, Cortès résolut d'y dépêcher, comme Capitaine, Christoval de Oli, avec tout le demeurant des cavaliers et arbalétriers et grande foison de Tlascaltèques, car, attirés par le butin que leurs gens avaient emporté de Tepeaca, ceux de Tlascala affluaient dans notre camp et Ville. Cortès nomma, pour aller avec Christoval de Oli, quelques Capitaines de ceux qui étaient venus avec Narvaez, de sorte qu'il emmenait en sa compagnie environ trois cents soldats et tous nos meilleurs chevaux.

Et, cependant qu'il s'en allait, avec tous ses compagnons, cheminant vers cette province, il paraît que certains Indiens, au long de la route, dirent à ceux de Narvaez que les champs et cases étaient pleins de guerriers Mexicains, bien plus nombreux encore que dans Otumba, et que Guatemuz, seigneur de Mexico, y était avec eux. Et ils leur en contèrent tant, à ce qu'on dit, que ceux de Narvaez furent épeurés, et, comme ils n'avaient aucune bonne envie d'entreprendre, ni guerroyer, mais de s'en retourner à leur île de Cuba, et que, tout frais échappés de la déroute de Mexico, chaussées, ponts et Otumba, ils ne se voulaient point retrouver en semblable estrif, ils dirent tant et tant de choses au Christoval de Oli, le suppliant de ne pas pousser plus avant, mais de retourner, et d'avoir garde que cette guerre ne fût pire que les passées et telle qu'ils y perdissent la vie. Ils lui remontrèrent quantité d'inconvénients et lui donnaient à entendre que si, lui, il y voulait aller, qu'il y allât à la bonne heure, mais qu'ils se refusaient à passer outre. Christoval de Oli, encore qu'il fût très-vaillant Capitaine, avait beau leur dire qu'il ne s'agissait pas de reculer, mais de marcher, qu'ils avaient bons chevaux, grosse troupe, pays uni, que s'ils faisaient un pas en arrière les Indiens les tiendraient en piètre estime, qu'il ne voulait donc pas rebrousser, mais bouter en avant; les vieux soldats de Cortès avaient beau le soutenir, lui disant de ne pas retourner, qu'ils s'étaient trouvés en d'autres entreprises de guerres périlleuses et que, grâce à Dieu, ils en étaient sortis

victorieux; tout ce qu'on leur pouvait dire ne servit de rien. Tout à l'encontre, à force de prières, ils lui tournèrent la cervelle et l'amenèrent à rebrousser et à écrire de Cholula à Cortès sur le cas. Dès que Cortès l'apprit, il se courrouça, envoya à Christoval de Oli deux autres arbalétriers et lui écrivit qu'il s'émerveillait de son brave courage et vaillance, et que des paroles ne le devaient aucunement détourner d'une entreprise signalée comme celle-là. Au vu de la lettre, Christoval de Oli, rugissant de colère, dit à ceux qui l'avaient ainsi conseillé qu'il avait, à cause d'eux, failli. Et, incontinent, sans plus tarder, leur ordonna de marcher avec lui, déclarant que celui qui ne le voudrait point suivre pouvait s'en retourner, comme lâche, au camp où Cortès le châtierait à l'arrivée.

Comme un lion forcené d'ire, il marchait avec ses gens sur Guacachula, lorsque, une lieue avant d'arriver, les Caciques de l'endroit le vinrent aviser de la position que tenaient ceux de Culua, de la façon dont il les devait assaillir et de la manière dont il y serait aidé. Ce qu'ayant entendu, il disposa les cavaliers, arbalétriers et soldats et, dans la forme concertée, donna sur les Culuans. Ils se battirent très bien un bon moment, navrèrent quelques soldats, tuèrent deux chevaux et en blessèrent huit autres aux fortifications et barricades établies dans ce village; néanmoins, en une heure de temps, les Mexicains étaient tous en fuite. On dit que nos Tlascaltèques se portèrent fort virilement, les tuant et prenant à

foison, et, comme tous ceux de ce pueblo et province les aidaient, ils firent un fort brave carnage des Mexicains qui se hâtèrent de se retraire et remparer en un gros bourg du nom d'Ozucar où il y avait d'autres puissantes garnisons de Mexicains en une grande forteresse. Ils rompirent un pont, afin de couper le passage aux chevaux et à Christoval de Oli, lequel, ainsi que j'ai dit, s'avançait, furieux, fait un tigre. Il ne s'attarda guère en ce pueblo et, marchant à la chaude sur Ozucar avec tous ceux qui le purent suivre, à l'aide des amis de Guacachula, passa la rivière, tomba sur les escadrons Mexicains et les vainquit incontinent. Ils lui tuèrent là deux chevaux, lui baillèrent deux blessures dont une en la cuisse et son cheval fut blessé. Il demeura deux jours à Ozucar. Tous les Mexicains ayant été rudement déconfits, les Caciques et seigneurs de ce pueblo et autres avoisinants vinrent vitement demander la paix et se donnèrent pour vassaux à notre Roi et Seigneur. Et tout étant pacifique, Oli s'en alla avec tous ses soldats à notre ville de la Frontera. N'ayant pas été à cette entreprise, je rapporte en cette relation les faits tels qu'on dit qu'ils se sont passés.

Cortès, avec nous tous, sortit recevoir Oli. Nous eûmes grand plaisir, et nous riions de la manière dont on l'avait fait retourner. Le Christoval de Oli riait aussi, disant que quelques-uns avaient bien davantage souci de leurs mines et de Cuba que des armes, et qu'il jurait Dieu que, s'il allait à quelque autre entreprise, il ne mènerait que des soldats pauvres de Cortès et

non certes des riches de Narvaez, lesquels voulaient commander plus que lui.

Mais c'est assez deviser là-dessus. Disons comment le chroniqueur Gomara affirme en son histoire que, pour ne pas bien entendre les naguatatos et interprètes, le Christoval de Oli rebroussa chemin de Guacachula, croyant qu'il y avait double trame contre nous. Il n'en fut pas ainsi. Les plus prééminents Capitaines de ceux de Narvaez oyant les Indiens dire que les Mexicains étaient assemblés en escadrons plus nombreux et puissants que dans Mexico et Otumba, et que, avec eux, était le seigneur de Mexico, Guatemuz, qu'ils avaient pour lors acclamé Roi, eurent griève peur, après avoir échappé si mal accoutrés de Mexico, de rentrer en ces batailles; c'est pourquoi ils poussèrent le Christoval de Oli à retourner, bien qu'il s'opiniâtrât à bouter en avant. Telle est la vérité. Gomara prétend encore que, au retour de Oli, Cortès mena en personne cette guerre. Cela n'est pas. Le même Christoval de Oli, Mestre de Camp, est celui qui y alla, comme j'ai dit. Il répète aussi par deux fois que ceux de Narvaez passant par Guaxocingo furent informés par les gens du lieu de tous ces milliers d'Indiens assemblés. Je dis qu'il s'est trompé, car il est clair que pour aller de Tepeaca à Cachula, ils n'avaient que faire de retourner en arrière par Guaxocingo; c'est comme si étant, à cette heure, à Medina del Campo, on prenait, pour aller à Salamanque, la route de Valladolid. Pour l'un comme pour l'autre, c'est tout un.

Mais laissons cette matière et disons ce qui survint en même temps. Ce fut un navire, lequel aborda au port du Peñol que l'on nommait d'un vilain nom, le... de Bernal, proche la Villa Rica. Ce navire venait de Panuco. C'était un de ceux qu'envoyait Garay. Son Capitaine était un nommé Camargo. Je dirai plus avant ce qui s'ensuivit.

CHAPITRE CXXXIII

Comment aborda au Peñol et port qui est proche la Villa Rica un navire de ceux que Francisco Garay avait envoyés peupler la rivière de Panuco et de ce qui s'ensuivit.

CEPENDANT que nous étions à Segura de la Frontera, ainsi qu'on l'aura entendu en cette mienne relation, il vint à Cortès lettres annonçant qu'était arrivé au port un navire de ceux que le Francisco de Garay avait envoyés peupler Panuco. Son Capitaine était un nommé N... Camargo. Il menait environ soixante soldats, tous dolents, fort jaunes et de ventres enflés. Ils contaient qu'un autre Capitaine nommé N... Alvarez Pinedo que Garay avait envoyé peupler Panuco, avait été occis, lui et tous les soldats et chevaux qu'il y conduisait, par les Indiens de cette province, lesquels avaient brûlé ses navires. Voyant ce piteux succès, Camargo s'embarqua avec les soldats que j'ai dits et s'en vint quérir secours à ce port où il leur était no

toire que nous étions établis, à cause que, pour guerroyer avec les Indiens, ils n'avaient pas de quoi manger et étaient très maigres, jaunes et enflés. On dit aussi que le Capitaine Camargo avait été frère dominicain et qu'il avait fait profession. Ces soldats avec leur Capitaine s'en vinrent petit à petit à la ville de la Frontera, car ils ne pouvaient aller à pied, tant ils étaient faibles. Lorsque Cortès les vit si gonflés et jaunes, il sentit qu'ils n'étaient pas pour batailler et que nous avions assez à faire que de les soigner. Il fit au Camargo mainte honnêteté, ainsi qu'à tous les soldats. Je tiens que le Camargo trépassa bientôt, car je n'ai guère souvenance de ce qu'il devint. Plusieurs soldats moururent aussi, et, pour lors et par gausserie, nous les appelions et dénommions les Panseverdets parce qu'ils portaient couleur de morts et ventres fort enflés.

Et, pour ne me point attarder à conter chaque chose à son temps et lieu, qu'on sache que tous les navires qui, en cette saison, arrivaient à la Villa Rica, étaient à Garay. Et comme ils se suivaient à un mois l'un de l'autre, faisons compte que tous abordèrent successivement à ce port, un mois plus tôt, un mois plus tard.

Je dis cela, parce que bientôt survint un Miguel Diaz de Auz, Aragonais, Capitaine de Francisco de Garay, lequel l'envoyait au secours du Capitaine N... Alvarez Pinedo qu'il cuidait être dans Panuco. Arrivé au port du Panuco, Miguel Diaz, n'y trouvant pas un poil de l'Armada de Garay, comprit aisément à ce qu'il vit, qu'on l'avait massacrée, car lui-même fut dès l'abord

assailli par les Indiens de cette province. C'est pourquoi, il gagna notre port, débarqua ses soldats, plus de cinquante avec sept chevaux, et s'en vint incontinent là où nous étions avec Cortès. Ce secours fut le meilleur, advenu au moment où nous en avions majeur besoin. Et afin que l'on sache bien quel fut ce Miguel Diaz de Auz, je dis, moi, qu'il servit fort bien Sa Majesté en toute occasion, aux guerres et conquêtes de la Nouvelle-Espagne. C'est lui qui, la Nouvelle-Espagne gagnée, eut procès avec un beau-frère de Cortès, du nom d'Andrès de Barrios, natif de Séville, que nous nommions le Danseur. Ils se disputaient la moitié de Mestitan. Il fut jugé depuis qu'on lui allouerait, sur la rente du pueblo, plus de deux mille et cinq cents pesos pour sa part, sous condition qu'il n'y entrerait de deux ans, car on l'accusait d'avoir occis quelques Indiens dans ce pueblo et dans d'autres qu'il avait eus.

Mais n'en parlons pas davantage et disons que peu de jours après la susdite venue de Miguel Diaz de Auz, aborda à ce port un autre navire expédié par le même Garay à l'aide et secours de son Armada, croyant que tous étaient en bon état et santé sur la rivière de Panuco. Le Capitaine qui le montait était un vieux du nom de Ramirez, homme d'âge que nous nommâmes, à cette cause, Ramirez le Vieux, vu qu'il y avait déjà dans notre camp deux Ramirez. Il amenait environ quarante soldats, dix chevaux et juments, arbalétriers et autres armes. Et le Garay ne faisait que lancer l'un derrière l'autre des navires, à chance perdue, le tout pour prêter faveur et secours à Cortès, tant lui sou-

riait et nous aidait grandement la Fortune. Tous ces gens de Garay allèrent à Tepeaca où nous étions. Ceux que menait Miguel Diaz de Auz étant arrivés gros et gras, nous les surnommâmes les Bien Râblés et ceux du vieux Ramirez qui portaient pesantes cuirasses de coton de telle épaisseur qu'aucune flèche ne les pouvait percer, les Embâtés. Et, lorsque ces susdits Capitaines se présentèrent à Cortès, il leur fit force honnêtetés.

Laissons le conte des secours qui nous venaient de Garay, lesquels furent bons, et disons comment Cortès envoya Gonzalo de Sandoval à une entreprise contre certains pueblos qu'on nomme Xalacingo et Zacatami.

CHAPITRE CXXXIV

Comment Cortès envoya pacifier les pueblos de Xalacingo et Zacatami par Gonzalo de Sandoval, lequel, avec deux cents soldats, vingt cavaliers et douze arbalétriers, devait s'enquérir du pays, des Espagnols qui y avaient été occis, des armes sur eux prises et réclamer l'or qui leur avait été dérobé, et de ce qui en outre advint.

DONC, Cortès avait à foison soldats, chevaux et arbalètes et s'allait renforçant. Les deux petits navires envoyés par Diego Velazquez, sous les Capitaines Pedro Barba et Rodrigo de Morejon de Lobera

avaient amené quelques vingt-cinq soldats, deux chevaux et une jument. Puis étaient arrivés les trois navires de Garay, le premier commandé par Camargo, le second par Miguel Diaz de Auz et le dernier par Ramirez le Vieux. Ces Capitaines avaient, entre eux tous, environ cent vingt soldats, dix-sept chevaux et juments et les juments de joûte et de course.

Or, Cortès eut avis que, dans des pueblos nommés Zacatami et Xalacingo et autres de leur voisinage, on avait massacré plusieurs soldats de ceux de Narvaez qui faisaient route vers Mexico et, mêmement, que, dans ces pueblos, avaient été occis et détroussés un certain Juan de Alcantara et deux autres bourgeois de la Villa Rica, lesquels portaient l'or afférent pour leurs parts à tous les habitants de ladite ville, ainsi que je l'ai plus amplement écrit au chapitre qui en traite. Cortès envoya, comme Capitaine, à cette expédition, Gonzalo de Sandoval qui était Alguazil-Mayor et très brave et de bon conseil, lequel mena avec lui deux cents soldats, pour la plupart de ceux de Cortès, vingt cavaliers, douze arbalétriers et grosse troupe de Tlascaltèques.

Avant que d'arriver à ces pueblos, Sandoval sut qu'ils étaient tous en armes et avaient conjointement avec eux garnisons de Mexicains et s'étaient dûment renforcés de retranchements et engins, tenant pour bien entendu que, à raison du meurtre des Espagnols qu'ils avaient occis, nous leur devions aller à l'encontre pour les châtier comme ceux de Tepeaca, Cachula et Tecamachalco. Il disposa donc fort bien ses esca-

drons et arbalétriers et manda aux gens de cheval comment et de quelle manière ils devaient marcher et charger. Et auparavant que d'entrer sur leurs terres, il leur envoya dire par messagers de venir faire la paix, de rendre l'or et armes qu'ils avaient larronnés et qu'il leur pardonnerait la mort des Espagnols. Pour ce qui est de ces messages pacifiques, il les répéta trois et quatre fois et, en réponse, ils faisaient dire qu'ils y allaient et que, de même qu'ils avaient occis et mangé les Teules qu'on leur réclamait, ils en feraient autant au Capitaine et à tous ceux qu'il menait. De sorte que messages ne servaient de rien. Et, derechef, Sandoval leur envoya dire qu'il les ferait esclaves, comme traîtres et malandrins, et qu'ils se préparassent à se défendre. Et il alla, avec ses compagnons, et les assaillit de deux côtés et, malgré que les Mexicains et naturels de ces pueblos combatissent bien roidement, sans davantage relater les accidents de ces batailles, il les déconfit et les Mexicains et Caciques de ces peuples s'en allèrent tous fuyant. En suivant la victoire, force menues gens furent prises. Quant aux Indiens on ne s'en souciait mie, pour n'avoir point à les garder. On trouva dans des Cues de ce pueblo, quantité de vêtements, armes et freins et deux selles avec maints autres harnois de cheval qu'ils avaient présentés à leurs idoles. Sandoval résolut de demeurer là trois jours. Et les Caciques de ces peuples vinrent demander pardon et se mettre en l'obéissance de Sa Majesté Césaréenne. Sandoval leur dit de rendre l'or volé

aux Espagnols par eux occis et qu'il leur pardonnerait incontinent. Ils répondirent que les Mexicains ayant pris et envoyé l'or au Seigneur de Mexico, leur nouveau Roi, ils n'en avaient mie. De manière que Sandoval leur commanda, quant au pardon, d'aller là où était le Malinche, lequel leur parlerait et le leur octroyerait. Et ainsi revint-il avec beau butin de femmes et enfants qui furent marqués au fer comme esclaves.

Et Cortès se réjouit fort de le voir en bon état et santé, encore qu'il revînt avec un coup de flèche, huit soldats mal navrés et trois chevaux de moins. Quant à moi, je ne fus pas de cette expédition. J'étais très malade des fièvres, jetant du sang par la bouche. Et, grâces à Dieu, je retournai en santé, parce que je fus souventes fois saigné.

Gonzalo de Sandoval ayant dit aux Caciques de Xalacingo et Zacatami de venir appointer la paix avec Cortès, non seulement ces peuplades, mais plusieurs autres du voisinage y vinrent et, ayant tous fait hommage à Sa Majesté, apportaient de quoi manger à cette ville où nous étions. Cette expédition que fit Sandoval fut de grand profit et pacifia toute la terre. Et, d'ores en avant, Cortès, parmi tous les peuples de la Nouvelle-Espagne, était tenu en tel renom et de très justicier et de très valeureux qu'il était redouté de tous et plus encore de Guatemuz, Seigneur et Roi nouvellement haussé dans Mexico. Et telle était l'autorité, état et pouvoir qu'avait acquis notre Cortès, que par-devant lui venaient les plaids d'Indiens de

lointaines terres, particulièrement au sujet de Cacicats et Seigneuries. Car, en ce temps, la petite vérole ayant couru par toute la Nouvelle-Espagne, maint Cacique trépassait. Et, pour savoir à qui compétait le Cacicat et Seigneurie et partager terres, vassaux ou biens, ils venaient à notre Cortès comme au maître absolu de tout le pays, afin que de sa main et autorité il dressât pour seigneur celui auquel il appartenait. Or, en ce temps on vint du pueblo d'Ozucar et de Guacachula dejà par moi nommés. Une parente très proche de Montezuma était mariée, dans Ozucar, avec le seigneur du lieu. Ils avaient un fils qu'on disait neveu du Montezuma et qui, semble-t-il, devait hériter de la Seigneurie. D'autres prétendaient qu'un autre seigneur y avait droit. Là-dessus, grands débats. Ils vinrent à Cortès. Il ordonna que le parent de Montezuma héritât et ils obéirent aussitôt. Et mêmement, d'autres peuples à la ronde, vinrent force plaideurs. A chacun, il attribuait ses terres et vassaux suivant qu'il jugeait appartenir de droit.

Or, en cette saison, Cortès ayant eu avis que dans un pueblo distant de six lieues, lequel a nom Zocotlan et que nous surnommâmes Castil Blanco, comme je l'ai déjà dit en en donnant la raison, neuf Espagnols avaient été occis, il dépêcha, afin de les châtier et contraindre à la paix, le même Gonzalo de Sandoval. Il y alla avec trente chevaux, cent soldats, huit arbalétriers, cinq escopettiers et force Tlascaltèques qui toujours se montrèrent très dévoués et braves guerriers. Après avoir fait, à leur vue, ses sommations et

protestations, il leur envoya dire par cinq Indiens principaux de Tepeaca, avec maints autres compliments, que s'ils ne venaient point, il les guerroyerait et ferait esclaves. Il paraît qu'il y avait en ce pueblo, pour sa garde et défense, d'autres escadrons Mexicains, et ils répondirent : qu'ils avaient un seigneur, lequel était Guatemuz : qu'il ne leur était métier de se déranger à la semonce d'autre seigneur : que si on allait à eux, on les trouverait au champ : que les forces ne leur avaient pas à cette heure failli plus que dans Mexico, sur les ponts et les chaussées, et qu'ils savaient déjà jusques à quel point se guindaient nos vaillantises.

Ce que oyant, Sandoval, ayant mis en bel ordre ses gens, cavaliers, escopettiers et arbalétriers, ordonna aux Tlascaltèques de ne pas donner sur l'ennemi de prime saut, de peur d'empêcher les chevaux et de courir risque d'en être foulés ou blessés par les arbalètes et escopettes ; mais, dès que les Mexicains auraient été chargés et rompus, qu'ils leur tombassent dessus et suivissent la victoire. Et, aussitôt, il s'achemina vers le pueblo. Deux escadrons de guerriers lui sortirent à l'encontre, sur le chemin, proche de fortifications et ravines. Ils y firent tête un moment. Les arbalètes et escopettes leur faisaient beaucoup de mal, si bien que Sandoval, avec les cavaliers, eut loisir de passer ce retranchement et barricade. Neuf chevaux, dont un mourut, et quatre soldats y furent blessés. Se voyant hors du mauvais pas, en lieu où pouvaient courir les chevaux, encore que le terrain

ne fût pas bon, mais scabreux et plein de pierres, il prend en queue les escadrons et, les chargeant, les mène jusqu'au pueblo où il y avait un grand préau. Là, dans un autre retranchement et dans des Cues, ils firent tête derechef. Mais, bien qu'ils bataillassent très furieusement, ce nonobstant, il les vainquit, ne tuant que sept Indiens, vu les lieux malaisés où ils se tenaient. Pas ne fut besoin d'ordonner aux Tlascaltèques de suivre la poursuite, car en qualité de guerriers, ils en avaient l'office avec le profit, surtout que leurs terres n'étaient guère loin de cette peuplade. On prit là force femmes et menues gens. Sandoval y demeura deux jours et fit appeler les Caciques du lieu par des Principaux de Tepeaca qui l'accompagnaient. Ils vinrent et demandèrent pardon de la mort des Espagnols. Sandoval leur dit que s'ils rendaient les hardes et bagues de ceux qu'ils avaient meurtris et détroussés, il leur pardonnerait. Ils répondirent qu'ils avaient tout brûlé : qu'il ne leur en restait rien : qu'ils avaient déjà mangé presque tous les morts et expédié cinq Teules vivants à Guatemuz, leur seigneur : que leur coulpe était jà payée avec ceux que nous leur avions occis en la campagne et dans le pueblo : qu'il leur pardonnât donc et qu'ils pourvoyeraient fort bien de vivres et avitaillements la ville où se tenait Malinche. Le Gonzalo de Sandoval voyant qu'il ne pouvait faire mieux, leur pardonna, et, là, ils s'offrirent de bien servir à son commandement. Et, avec cette assurance, il s'en revint à la ville où il fut bien reçu de Cortès et de tous ceux du camp.

Mais c'est assez deviser là-dessus, disons comment furent marqués tous les esclaves qu'on avait eus en ces peuples et province et ce qui fut fait à cet égard.

CHAPITRE CXXXV

Comment furent rassemblés toutes les femmes et esclaves de tout notre camp, lesquels nous avions eus à Tepeaca, Cachula, Tecamachalco et à Castil Blanco et sur leurs terres, afin de les marquer avec le fer, au nom de Sa Majesté, et de ce qui s'ensuivit.

Dans la ville de Segura de la Frontera, Gonzalo de Sandoval était de retour des susdites expéditions, tout était pacifique et nous n'avions, pour lors, où aller entreprendre, tous les peuples des alentours s'étant mis en l'obéissance de Sa Majesté. Cortès résolut, avec les Officiers du Roi, de faire marquer les pièces du butin d'esclaves que nous avions eues, afin d'en tirer son Quint après qu'on aurait premièrement levé celui de Sa Majesté. C'est pourquoi il fit, par le camp et ville, publier des bans enjoignant à tous soldats d'avoir à mener marquer, en une case signalée à cet effet, toutes pièces par eux recueillies. On donna de délai le jour du ban et l'ensuivant. Nous y advînmes tous avec toutes les garses Indiennes et petits gars que nous avions, car d'hommes d'âge nous n'avions souci, vu qu'ils étaient malaisés à garder et n'avions

besoin de leur service, ayant nos amis les Tlascaltèques.

Donc, toutes les pièces rassemblées et le fer fabriqué (c'était un G comme celui-ci, lequel voulait dire Guerre) alors que nous y pensions le moins on met à part le Quint Royal et on en lève incontinent un autre pour Cortès. Sans compter que, la nuit d'avant, après que nous eûmes resserré, comme j'ai dit, nos pièces en cette case, on avait déjà caché et pris les meilleures Indiennes, si bien qu'il n'en parut pas une bonne. A la répartition, on nous distribuait les vieilles et chétives. Là-dessus, fort grandes murmurations furent mues contre Cortès et ceux qui faisaient dérober et celer les bonnes Indiennes, et soldats il y eut de ceux de Narvaez qui, de belle manière, le dirent au même Cortès et juraient Dieu que oncques ils n'avaient rien vu de tel : avoir deux Rois en la terre de notre Roi et Seigneur et prélever deux Quints. Et l'un des soldats qui le lui dirent fut un Juan Bono de Quexo, lequel ajouta qu'il ne resterait pas en tel pays et le ferait savoir en Castille à Sa Majesté et aux gens de son Royal Conseil des Indes. Un autre soldat dit aussi fort clairement à Cortès qu'il n'était donc point bastant d'avoir, dans Mexico, réparti l'or ainsi qu'il avait fait, affirmant, lors du partage, qu'on n'avait réuni que trois cent mille pesos et faisant prendre témoignage, lors de la sortie et fuite de Mexico, qu'il en restait plus de sept cent mille : qu'au pauvre soldat qui avait craché ses poumons et s'était couvert de plaies pour avoir une bonne Indienne à laquelle il avait donné jupons et chemises, on venait, à présent, prendre et celer son

Indienne : que lorsque fut crié le ban enjoignant de les mener marquer, ils avaient cru qu'on rendrait à chaque soldat ses pièces après les avoir évaluées en tant de pesos et que, sur cette prisée, ils paieraient le Quint à Sa Majesté et qu'il n'y en aurait plus pour Cortès, et autres grogneries pires que les susdites.

Ce qu'ayant vu, Cortès, en paroles quelque peu blandissantes, dit qu'il jurait par sa conscience (ainsi jurait-il d'habitude) que d'ores en avant, il n'en serait plus ainsi, mais que, bonnes ou mauvaises Indiennes, tout serait mis à l'encan : que la bonne se vendrait comme telle et l'autre à moindre prix et que, de cette façon, ils n'auraient plus de quoi noiser avec lui. Aussi bien, dans Tepeaca, il ne fut pas fait plus d'esclaves, mais depuis, à Tezcuco, il en fut quasi tout de même, comme je le narrerai plus avant.

Je n'en dirai pas davantage sur cette matière. Contons une autre affaire peut-être pire que celle des esclaves.

Voici. J'ai déjà dit au chapitre qui en traite que, lors de la triste nuit où nous sortîmes en fuyant de Mexico, il resta, dans la salle où logeait Cortès, quantité d'or en barres perdu et qu'on ne pouvait emporter, en outre de ce dont on avait chargé la jument, les chevaux et nombre de Tlascaltèques et de ce que dérobèrent les amis et autres soldats. Le reste demeurant perdu ès mains des Mexicains, Cortès déclara par-devant un notaire du Roi que quiconque voudrait prendre de cet or laissé là, le pouvait emporter comme sien fort à la bonne heure, puisque aussi bien

il se devait perdre. Et maints soldats de Narvaez et, mêmement, quelques-uns des nôtres, s'en chargèrent, desquels, pour le mettre hors, plus d'un perdit la vie, et ceux qui échappèrent avec leur prise, après avoir été en grand risque de mort, sortirent couverts de blessures.

Or, en notre camp et ville de Segura de la Frontera (ainsi se nommait-elle), Cortès parvint à savoir qu'il y avait force barres d'or circulant au jeu; car, comme dit le proverbe, l'or et les amours sont malaisés à celer. Il fit donc crier un ban enjoignant à tous, sous grièves peines, de venir déclarer leur or et que la tierce partie leur en serait rendue, sinon, que tout serait pris. Et bien des soldats qui en avaient ne le voulurent point donner. A quelques-uns, Cortès le prit, comme prêt, et plus de force que de gré. Et comme quasi tous les Capitaines avaient de l'or et, bien plus encore, les Officiers du Roi qui en avaient fait des sacs, on se tint coi sur le ban et on n'en parla plus, mais ce mandement de Cortès sembla fort mauvais.

Cessons donc de le tirer au clair et disons comment presque tous les Capitaines et personnes principales d'entre ceux qui passèrent avec Narvaez demandèrent à Cortès licence de s'en retourner à Cuba, ce que leur octroya Cortès et ce qui s'ensuivit.

CHAPITRE CXXXVI

Comment les Capitaines et personnes plus principales de ceux que Narvaez avait menés en sa compagnie demandèrent à Cortès de s'en retourner à l'Ile de Cuba et, la licence octroyée, partirent, et comment Cortès dépêcha des ambassadeurs vers Castille, Santo-Domingo et Jamaïque et de ce qui advint de chaque chose.

Or les Capitaines de Narvaez ayant vu que nous avions secours, tant de ceux venus de Cuba que de ceux envoyés de Jamaïque par Francisco de Garay, vers son Armada, ainsi que je l'ai déclaré à son chapitre, et voyant les peuples de la province de Tepeaca pacifiés, après force paroles dites à Cortès avec grandes offres et prières, le supplièrent de leur donner licence de s'en retourner à l'île de Cuba, comme il leur avait promis. Cortès la leur octroya aussitôt et promit que s'il regagnait la Nouvelle-Espagne et cité de Mexico, il donnerait à l'Andrès de Duero son associé beaucoup plus d'or qu'il ne lu avait jusques alors baillé et, mêmement, fit d'autres offres aux autres Capitaines, particulièrement à Agustin Bermudez et leur fit donner des victuailles qu'il y avait en cette saison mais petits chiens salés et quelques poules, plus un navire des meilleurs. Cortès écrivit alors à sa femme Catalina Suarez la Mercaida

et à Juan Suarez, son beau-frère qui, en ce temps, vivait à l'île de Cuba, leur envoya quelques barres et joyaux d'or et leur fit savoir toutes les disgrâces et travaux qui nous étaient advenus et comment nous avions été chassés de Mexico.

Laissons cela et disons les personnes qui demandèrent licence de retourner à Cuba et qui s'en allaient riches encore. Ce furent Andrès de Duero, Agustin Bermudez, Juan Bono de Quexo, Bernardino de Quesada, Francisco Velazquez le Bossu parent du Diego Velazquez, gouverneur de Cuba, Gonzalo Carrasco, lequel vit à la Puebla, car il revint depuis à cette Nouvelle-Espagne, et un Melchor de Velasco qui fut habitant de Guatimala, et un Ximenez qui partit chercher ses fils et vit présentement à Guaxaca, et le Commandeur Léon de Cervantes, lequel alla quérir ses filles qu'il maria fort honnêtement après la prise de Mexico. Et s'en alla un nommé Maldonado, natif de Medellin, lequel était malade. Je ne veux pas parler de Maldonado qui fut mari de doña Maria del Rincon, ni de Maldonado le Large, ni de cet autre Maldonado que l'on nommait Alvaro Maldonado le Farouche et qui fut marié avec une dame du nom de Maria Arias. Un Vargas, habitant de la Trinidad que l'on nommait à Cuba Vargas le Galant, s'en alla aussi. Ce n'est pas le Vargas qui fut beau-père de Christoval Lobo, habitant de Guatimala. En outre, partit un soldat de Cortès, nommé Cardenas, pilote. Ce Cardenas est celui qui demanda à un sien compagnon comment nous pouvions être en repos ayant deux Rois en cette

Nouvelle-Espagne. C'est à lui que Cortès bailla trois cents pesos afin qu'il allât retrouver femme et enfants. Et pour ne point être prolixe en les remémorant tous, beaucoup d'autres s'en allèrent dont j'ai oublié les noms. Et lorsque Cortès leur donna la licence, nous lui demandâmes pourquoi il la leur octroyait, puisque nous demeurions en si petit nombre? Il répondit que c'était afin d'éviter des scandales et importunités, que nous voyions de reste que quelques-uns de ceux qui s'en retournaient à Cuba, n'étaient pas bons pour la guerre et qu'il valait mieux être seuls que mal accompagnés. Et, pour les expédier du port, Cortès envoya Pedro de Alvarado avec ordre, aussitôt embarqués, de revenir incontinent à la ville.

Disons à présent que Cortès dépêcha aussi en Castille Diego de Ordas et Alonso de Mendoza, natif de Medellin ou de Caceres avec certaines siennes commissions. Car je sais qu'il ne les chargea pas des nôtres et ne nous fit en rien part des affaires qu'il envoyait traiter avec Sa Majesté et je ne pus savoir de ce qui advint en Castille rien autre, sinon que l'Évêque de Burgos disait à pleine bouche devant Diego de Ordas que Cortès aussi bien que tous les soldats passés avec lui, nous n'étions tous que méchants et traîtres, encore que l'Ordas, je le sais sûrement, répondît fort bien pour nous tous. C'est alors qu'on donna à l'Ordas une Commanderie de Monseigneur Saint-Jacques et, pour armoiries, le volcan qui est entre Guaxocingo et Cholula, tout proche. Ce

qu'il négocia, je le dirai plus avant, selon que nous l'apprîmes par lettres.

Laissons cela de côté et je dirai comment Cortès dépêcha Alonso de Avila, lequel était Capitaine et Contador de cette Nouvelle-Espagne et, conjointement avec lui, un autre hidalgo nommé Alvarez Chico, homme entendu en affaires. Il leur ordonna d'aller, avec un autre navire, à l'île de Santo Domingo, faire relation de tout ce qui était advenu à la Royale Audience qui y résidait et aux Frères Hiéronymites qui y demeuraient comme Gouverneurs de toutes les Iles, afin qu'ils tinssent pour bon ce que nous avions fait aux conquêtes et la déconfiture de Narvaez, leur disant comment il avait fait des esclaves dans les peuplades qui avaient occis des Espagnols et s'étaient retirés de l'obéissance jurée à notre Roi et Seigneur et qu'ainsi entendait-il faire chez tous les peuples qui avaient été de la ligue et pris le mot d'ordre des Mexicains. Et il les suppliait de le relater en Castille à notre grand Empereur et d'avoir en la mémoire les grands services que toujours nous Lui faisions, afin que, par leur intercession et celle de la Royale Audience, nous fussions favorisés avec justice contre la méchante volonté et les trames que l'Évêque de Burgos, Archevêque de Rosano, ouvrait à notre méchef.

Cortès envoya aussi un autre navire à l'île de Jamaïque en quête de chevaux et juments. Le Capitaine qui le monta se nommait N... de Solis que nous surnommâmes, après la prise de Mexico, Solis de la Porte, gendre d'un certain bachelier Ortega.

Bien sais-je que diront quelques curieux lecteurs : Comment, sans deniers, Cortès envoyait-il le Diego de Ordas négocier en Castille? Car il est clair que pour Castille comme pour autres lieux, deniers sont nécessaires. Et, mêmement, il envoya Alonso de Avila et Francisco Alvarez Chico négocier à Santo-Domingo et, à l'île de Jamaïque, quérir chevaux et juments. A cela je dis, que lors de la sortie de Mexico, quand nous issîmes en fuyant, cette nuit souventes fois par moi citée, comme il restait dans la salle, en tas, quantité de barres d'or perdues, presque tous les soldats en happèrent, particulièrement les gens de cheval et ceux de Narvaez mieux encore, et les Officiers de Sa Majesté, qui en avaient pouvoir et charge, en emportèrent de pleins paquets. En outre plus de quatre-vingts Indiens Tlascaltèques furent, par ordre de Cortès, chargés d'or et sortirent les premiers par les ponts. Il était évident qu'ils en devaient sauver maintes charges et que le tout ne se pouvait perdre sur la chaussée. Et comme nous autres pauvres soldats n'avions pas à commander mais à être commandés, nous ne tâchions pour lors que de sauver nos vies et ensuite panser nos blessures, sans prendre garde à l'or et, s'il en sortit ou non force charges par les ponts, il ne nous en chalait guère. Cortès et quelques-uns de nos Capitaines moyennèrent donc d'avoir des Tlascaltèques l'or qu'ils avaient retiré et nous eûmes soupçon que les quarante mille pesos des parts de ceux de la Villa Rica, il les eut aussi et fit courir le bruit qu'ils avaient été volés. C'est avec cela qu'il envoya en

Castille pour ses affaires personnelles, à l'île de Santo-Domingo vers la Royale Audience et fit acheter des chevaux. Car, en ce temps, chacun se tenait coi avec ses barres d'or, malgré tous les bans publiés.

Laissons cela et disons que tous les peuples voisins de Tepeaca étant en paix, Cortès résolut de laisser pour Capitaine, en la ville de Segura de la Frontera, un Francisco de Orozco, avec quelques vingt soldats bléssés et dolents. Avec tout le demeurant de notre armée, nous allâmes à Tlascala où fut donné ordre de couper du bois pour faire treize brigantins, afin de retourner assaillir Mexico. Car nous tenions pour très certain que nous ne pouvions sans brigantins, ni maîtriser la lagune, ni guerroyer, ni entrer derechef par les chaussées en cette vaste cité, sans grand risque de nos vies. Le Maître qui coupa le bois, fixa le gabarit et calcula la mesure, de sorte qu'ils fussent fins voiliers et légers, comme le voulait leur emploi, et les fit tels, fut un Martin Lopez, lequel, assurément, outre qu'il fut un bon soldat, servit fort bien Sa Majesté dans toutes les guerres. Pour ce qui est des brigantins, il y travailla en vaillant homme. Et il me semble que si, par bonheur, il n'était venu en notre compagnie des premiers, comme il vint, bien du temps se serait passé à envoyer quérir un autre Maître en Castille d'où, peut-être, nul ne serait venu.

Retournons à notre matière et disons maintenant que lorsque nous arrivâmes à Tlascala, notre grand ami et fort loyal vassal de Sa Majesté, Masse-Escaci, était déjà trépassé de la petite vérole, laquelle mort

nous fâcha tous. Cortès la ressentit, comme il disait, autant que s'il eût été son père et prit le deuil de vêtements noirs, de même que plusieurs de nos Capitaines et soldats. Et Cortès et nous tous faisions force honnêtetés aux fils et parents de Masse-Escaci. Et, comme dans Tlascala, il y avait contestation au sujet du commandement et Cacicat, il désigna et voulut que fût seigneur un fils légitime du Masse-Escaci, parce que ainsi l'avait ordonné le père avant que de trépasser. Il avait même dit à ses fils et parents de prendre garde de ne pas sortir de l'autorité de Malinche et de ses frères, vu que nous étions certainement ceux qui devaient seigneuriser ces terres, leur donnant maints autres bons conseils.

Laissons Masse-Escaci, puisque aussi bien il est mort, et parlons de Xicotenga le Vieux et de Chichimecatecle et autres Caciques de Tlascala, lesquels s'offrirent à servir Cortès, tant en coupant le bois des brigantins que pour tout le reste qu'il leur voudrait ordonner en la guerre contre les Mexicains. Cortès les accola très amoureusement et leur en rendit grâces, particulièrement à Chichimecatecle et à Xicotenga le Vieux et, incontinent, moyenna de le tourner chrétien. Le bon vieux Xicotenga, de bonne volonté, dit qu'il le voulait être, et avec la majeure fête qui, dans Tlascala, se put faire en cette saison, le Père de la Merci le baptisa et lui imposa le nom de don Lorenzo de Vargas.

Revenons à nos brigantins. Le Martin Lopez mit tant de hâte à couper le bois, avec la grande aide des

Indiens qui l'aidaient, qu'en peu de jours, il était tout coupé, chaque poutre comptée et marquée, avec le lieu et partie où elle devait être, selon les marques dont usent les maîtres artisans et charpentiers de vaisseau. Un autre bon soldat nommé Andrès Nuñez l'aidait aussi avec un vieux charpentier, demeuré boiteux d'une blessure, lequel avait nom Ramirez le Vieux. Cortès envoya vitement quérir à la Villa Rica force fer et clouterie des navires par nous échoués, ancres, voiles, cordages, câbles, étoupe et tous apparaux bons à faire navires, et fit venir tous les forgerons qu'il y avait, ainsi qu'un Hernando de Aguilar, lequel, aidant à battre le fer, était à moitié forgeron. Et comme, en ce temps, il y avait dans notre camp trois hommes du nom d'Aguilar, nous appelâmes cet Hernando de Aguilar, Broyefer. Cortès dépêcha, comme Capitaine, à la Villa Rica, en quête des susdits apparaux, un Santa-Cruz, Burgalais, qui fut depuis Regidor de Mexico, fort brave soldat et diligent, lequel rapporta jusques aux chaudières à goudron et toutes quantes choses qu'on avait auparavant tirées des navires, à l'aide de plus de deux mille Indiens, car tous les peuples de ces provinces, ennemis des Mexicains, nous en fournissaient incontinent pour porter les charges. Or, comme nous n'avions pas de poix pour goudronner et que les Indiens ne la savaient point faire, Cortès commanda à quatre hommes de mer qui s'entendaient à cela d'aller dans le bois des pins, proche Guaxocingo où il y en a de bons, fabriquer la poix.

Passons outre. Bien que ce soit quelque peu hors du

propos de la matière où j'allais devisant, certains gentilshommes curieux qui connaissaient fort bien Alonso de Avila, m'ont demandé pourquoi, étant Capitaine et très valeureux, Contador de la Nouvelle-Espagne, belliqueux et, par inclination, plus duit à guerre qu'à aller solliciter affaires avec les Frères Hiéronymites, gouverneurs de toutes les îles, Cortès l'y avait envoyé, ayant d'autres hommes plus accoutumés à négocier comme était un Alonso de Grado ou un Juan de Cacères le Riche et autres qu'ils me nommèrent. A cela, je dis que Cortès expédia l'Alonso de Avila parce qu'il le jugea homme de tête, assez osé pour répondre pour nous, conformément à justice. Il l'envoya aussi à cause de noises que l'Avila avait eues avec d'autres Capitaines et de la grande hardiesse qu'il avait de dire à Cortès toute chose, quelle qu'elle fût, qu'il lui semblait convenable de dire, et pour éviter le bruit, et pour donner la Capitainerie qu'il tenait à Andrès de Tapia et la Trésorerie à Alonso de Grado, comme il fit aussitôt. Pour ces raisons il le dépêcha.

Revenons à notre récit. Or, voyant le bois des brigantins déjà coupé et les personnes que j'ai nommées parties pour Cuba (c'étaient gens de Narvaez, de vrais suros pour nous, bons surtout à mettre la peur au ventre, qui ne faisaient que nous épeurer, prétendant, lorsqu'ils oyaient dire que nous devions aller assiéger Mexico, que nous ne serions point bastants pour résister à la grande puissance des Mexicains); nous voyant donc délivrés de ces peurs, Cortès résolut d'aller avec tous nos soldats à Tezcuco. Là-dessus il y

eut beau nombre d'avis. Quelques soldats disaient que l'emplacement, canaux et fosses pour construire les brigantins étaient meilleurs à Ayocingo, proche Chalco, qu'en la fosse et estuaire de Tezcuco. D'autres soutenaient qu'on serait mieux à Tezcuco, lieu situé dans le voisinage de nombreuses peuplades et que tenant par nous-mêmes cette cité, nous pourrions de là courir les terres de la marche de Mexico et, établis là, prendre le meilleur parti selon le succès des affaires.

La chose était résolue, lorsque vint par trois soldats porteurs de lettres, la nouvelle qu'était arrivé à la Villa Rica un navire de Castille et des îles Canaries, de bon port, chargé de nombreuses arbalètes, trois chevaux, force marchandises, escopettes, poudre, fil d'arbalètes et autres armes. Le pâtron de la marchandise et du navire était un certain Juan de Burgos, le Maître un Francisco Medel et treize soldats le montaient. A cette nouvelle, nous nous réjouîmes grandement. Et si avant que de rien savoir du navire, nous pressions notre départ pour Tezcuco, lors nous nous hâtâmes bien davantage, car Cortès envoya vitement acheter toutes les armes, poudre et tout le reste du chargement et, aussi, le même Juan de Burgos et le Medel et tous les passagers s'en vinrent incontinent là où nous étions, dont nous reçûmes contentement, voyant si brave secours, en telle conjoncture. Il me souvient qu'alors vint un Juan del Espinar qui fut habitant de Guatimala et fort riche personne. Et vint aussi un Sagredo, oncle d'une femme qu'on nommait la Sagreda, laquelle demeurait à Cuba, tous deux

natifs de Medellin. Il vint encore un Biscayen, du nom de Monjaraz, lequel se disait oncle de deux de nos soldats Andrès et Gregorio de Monjaraz et père d'une qui vint depuis à Mexico et qui était dite la Monjaraza, très belle femme. J'ai remémoré ce fait pour ce que je vais dire : et c'est que oncques le Monjaraz n'alla à aucune guerre ni entreprise, avec nous, parce qu'il était pour lors malade. Lorsque nous mîmes le siège devant Mexico, déjà du tout bien portant et sain, le Monjaraz qui se jactait d'être très valeureux soldat, dit qu'il voulait aller voir comment nous nous battions avec les Mexicains, vu qu'il ne les tenait point, non plus qu'autres Indiens, pour vaillants. Il monta donc sur un haut temple en forme de tourelle, et nous ne sûmes jamais comment ni de quelle manière, en ce même jour, le tuèrent les Indiens. Plusieurs personnes qui l'avaient connu à l'île de Santo-Domingo, dirent que ce fut permission divine qu'il mourût de cette mort, parce qu'il avait occis sa femme fort prude, bonne et belle, sans coulpe aucune, et cherché de faux témoins qui jurèrent qu'elle le maléficiait.

Mais je veux laisser ces contes de choses passées et dire comment nous allâmes à la cité de Tezcuco et ce qui s'ensuivit.

CHAPITRE CXXXVII

Comment nous nous acheminâmes avec toute notre armée vers la cité de Tezcuco et de ce qui nous advint en chemin et autres aventures.

Lorsque Cortès vit si brave appareil d'escopettes, poudre, arbalètes et chevaux et sut de nous tous, tant Capitaines que soldats, le grand désir qu'avions d'être déjà sur la grande cité de Mexico, il délibéra parler aux Caciques de Tlascala pour se faire donner dix mille Indiens de guerre, lesquels nous accompagneraient en cette expédition jusques à Tezcuco qui est une des majeures cités de toute la Nouvelle-Espagne, après Mexico. Il les en requit et, là-dessus, leur fit un beau parlement. Xicotenga le Vieux, lequel, en cette saison, s'était fait chrétien et se nomma don Lorenzo de Vargas, répondit incontinent qu'il lui plaisait bailler, de bon gré, non seulement dix mille hommes, mais beaucoup plus s'il les voulait emmener, et que le chef serait un autre Cacique fort valeureux et notre grand ami, lequel se nommait Chichimecatecle. Cortès lui en rendit grâces.

Après avoir fait notre montre, et il ne me souvient pas bien quel nombre nous étions, tant soldats qu'autres gens, un jour après la Pâques de Nativité de l'an mil cinq-cents et vingt, nous commençâmes à cheminer en belle ordonnance, comme nous avions coutume.

Nous allâmes dormir à un village sujet de Tezcuco où ceux mêmes du lieu nous baillèrent ce qui besognait pour notre marche. C'était terre de Mexicains et nous allions plus prudemment, en grand concert de notre artillerie, arbalétriers et escopettiers et toujours quatre coureurs à cheval et quatre autres soldats d'épée et rondache des plus lestes, conjointement avec les cavaliers, pour voir les endroits où pouvaient passer les chevaux. Nous eûmes avis, en chemin, que, de ce jour même, un mauvais pas de la Sierra était embarrassé d'arbres coupés, car ils avaient été dûment informés, à Mexico et à Tezcuco, que nous nous acheminions vers leur cité. Ce jour-là, nous ne rencontrâmes aucun empêchement et allâmes dormir au pied de la Sierra, à trois lieues de marche. Cette nuit nous eûmes bon froid, et, avec nos rondes, espions, vedettes et éclaireurs nous la passâmes. A l'aube, nous commençâmes à gravir un petit port et quelques mauvais pas, comme ravines, et la Sierra était coupée, où nous ne pouvions passer, et force bois et pins mis en travers du chemin. Mais comme nous menions tant d'amis Tlascaltèques, il fut promptement débarrassé. Et, en grand concert, nous marchâmes, une compagnie d'escopettes et d'arbalètes en avant et nos amis coupant et écartant les arbres pour faire place aux chevaux, jusques au haut de la Sierra. Nous descendîmes même un peu en aval, là où se découvrait la lagune de Mexico et ses grandes cités bâties dedans l'eau. Et la voyant, nous rendîmes bien des grâces à Dieu qui nous la laissait revoir. Alors,

il nous souvint de notre déroute passée, lorsqu'ils nous chassèrent de Mexico et nous promîmes, si Dieu nous daignait octroyer meilleur succès, d'être d'autres hommes en la conduite et manière du siège. Aussitôt, nous devalâmes la Sierra où nous vîmes de grandes fumées que faisaient et ceux de Tezcuco et les peuples sujets. Et poussant en avant, nous vînmes donner contre un gros de gens de guerre de Mexico et Tezcuco qui nous attendaient à un mauvais pas. C'était un bocage montueux où il y avait un pont de bois à demi rompu, et, dans la profondeur, courait un bon cours d'eau. Mais nous culbutâmes incontinent les escadrons et passâmes fort à notre loisir. Il fallait ouïr les huées que, des estancias et ravines, ils nous poussaient. Ils ne faisaient pas autre chose et c'était en lieu où ne pouvaient courir les chevaux. Et nos amis les Tlascaltèques happaient leurs poules, et ce qu'ils pouvaient dérober, ils ne le laissaient pas; bien que Cortès leur ordonnât de ne les point attaquer, s'ils n'attaquaient. Et les Tlascaltèques répondaient que s'ils étaient de bon cœur et pacifiques, ils ne sortiraient pas sur le chemin nous guerroyer, comme ils avaient fait au passage des ravines et pont pour nous arrêter.

Retournons à notre sujet et disons comme quoi nous allâmes dormir à un village soumis à Tezcuco. Il était dépeuplé. Nos sentinelles, rondes, guettes et éclaireurs postés, nous demeurâmes cette nuit en souci que ne nous vinssent assaillir force escadrons de guerriers Mexicains qui étaient à nous attendre à

de mauvais pas, ce dont nous eûmes avis par cinq Mexicains pris au premier pont que j'ai dit, lesquels déclarèrent ce qu'il en était des escadrons. Et, d'après ce que nous sûmes depuis, ils n'osèrent nous guerroyer ni nous attendre davantage, parce que, paraît-il, noises et factions furent mues entre les Mexicains et ceux de Tezcuco. D'ailleurs, ils n'étaient pas encore bien guéris de la petite vérole, pestilence qui, par toute la terre, fit rage et s'épandit. Et comme ils avaient su comment à Guacachula, Ozucar, Tepeaca, Xalacingo et Castil Blanco, nous avions déconfit toutes les garnisons Mexicaines, et que, mêmement, le bruit courait et ainsi le croyaient-ils, que toute la puissance de Tlascala et Guaxocingo marchait avec nous en notre compagnie, ils déterminèrent ne nous point attendre. Et Notre Seigneur Jésus-Christ acheminait tout cela.

Au point du jour, tous rangés en bel ordre, tant artillerie qu'escopettes et arbalètes et les coureurs en avant battant l'estrade, nous commençâmes à cheminer vers Tezcuco qui doit être à deux lieues environ de l'endroit où nous dormîmes. Nous n'avions encore marché demi-lieue, quand vîmes revenir nos coureurs fort allègres. Ils dirent à Cortès qu'une dizaine d'Indiens s'avançaient, portant des enseignes et girouettes d'or et sans armes, et qu'en toutes les maisons champêtres et estancias où ils passaient on ne huait ni ne vociférait plus comme le jour d'avant, et que tout était de paisible apparence. Et Cortès et nous tous, Capitaines et soldats, nous conjouîmes. Aussitôt Cortès

fit faire halte, jusques à l'arrivée de sept Indiens principaux, naturels de Tezcuco. Ils portaient une bannière d'or en une lance longue. Avant que d'approcher, ils abaissèrent leur bannière et s'humilièrent, ce qui est signe de paix. Quand ils furent en présence de Cortès, doña Marina et Gèronimo de Aguilar, nos interprètes, étant devant, ils dirent: Malinche, Cocouaizin notre maître, Seigneur de Tezcuco, t'envoie prier de le vouloir admettre à ton amitié : il t'attend paisiblement dans sa cité de Tezcuco : reçois-en comme preuve cette bannière d'or : il te requiert en grâce d'ordonner à tous les Tlascaltèques et à tes frères de ne point mal faire en sa terre et de venir loger en sa cité, où il te donnera ce dont tu aurais besoin. Ils dirent en outre que les escadrons, qui se tenaient aux ravins et mauvais pas, n'étaient point de Tezcuco, mais Mexicains qu'avait envoyés Guatemuz.

A ces paroles de paix, Cortès se réjouit fort et nous tous semblablement. Il accola les messagers et singulièrement trois d'entre eux, parents du bon Montezuma, lesquels avaient été de ses chefs et que connaissaient presque tous nos soldats. L'ambassade considérée, Cortès fit mander les chefs Tlascaltèques et leur ordonna très affectueusement de ne faire aucun mal ni prendre chose aucune en la terre, car on était en paix. Et ainsi faisaient-ils comme il avait ordonné. Mais la défense ne portait pas sur les vivres, si c'était seulement maïs et phaséols et, même, poules et petits chiens dont il y avait à foison dans toutes les cases. Alors, Cortès tint conseil avec nos Capitaines

et il leur parut à tous que cette demande de paix ainsi faite était feinte, parce que, si elle eût été vraie, ils ne seraient pas venus si hâtivement et auraient porté des vivres. Avec tout cela, Cortès reçut la bannière, laquelle valait quelques quatre-vingts pesos, remercia fort les messagers et leur dit qu'il n'avait point coutume de maltraiter ni dommager aucuns vassaux de Sa Majesté, mais que, plutôt, les assistait et considérait : que s'ils gardaient ladite paix, il les favoriserait contre les Mexicains : qu'il avait déjà, comme ils avaient vu, ordonné aux Tlascaltèques de ne pas faire dommage à leur terre, ce dont ils s'acquitteraient d'ores en avant : qu'il savait bien qu'en cette cité avaient été occis, lorsque nous sortîmes de Mexico, environ quarante Espagnols nos frères et deux cents Tlascaltèques : qu'on les détroussa de mainte charge d'or et autres dépouilles qu'on en eut : qu'il priait leur seigneur Coconaizin et tous autres Caciques et chefs de Tezcuco de lui rendre l'or et les hardes et qu'il ne leur demanderait point compte de la mort des Espagnols, puisqu'il n'y était plus de remède. Ces messagers répondirent qu'ils le diraient à leur seigneur, ainsi comme il le leur commandait, mais que qui les fit occire fut celui qu'en ce temps on haussa à la Seigneurie dans Mexico, après le trépas de Montezuma, lequel avait nom Coadlavaca : qu'il eut toute la dépouille et qu'on lui mena à Mexico tous les autres Teules qu'ils sacrifièrent incontinent à leur Huichilobos.

A cette réponse, Cortès, pour ne les point dégoûter

et épouvanter, ne leur répliqua rien autre là-dessus, que : Allez avec Dieu ! L'un d'eux demeura en notre compagnie. Et, sur l'heure, nous allâmes à des faubourgs de Tezcuco, Guautinchan ou Huaxutan, j'en ai oublié le nom. Là, on nous donna bien de quoi repaître et tout le nécessaire. Nous renversâmes même des idoles qui étaient dans les logis où nous fûmes hébergés. Le lendemain matin, nous entrâmes dans la cité de Tezcuco. En toutes les rues et maisons, on ne voyait ni femmes ni jeunes gars ni enfants, rien que des Indiens farouches et de guerrière mine. Nous nous logeâmes dans de vastes chambres et salles, et, aussitôt, ayant fait appeler tous nos Capitaines et soldats, Cortès nous dit de ne pas sortir des grands préaux qu'il y avait là et de nous tenir fort sur nos gardes, tant qu'on n'aurait pas vu de quoi il retournait, car cette cité ne lui paraissait point pacifique. Et il ordonna à Pedro de Alvarado, à Christoval de Oli et autres soldats et à moi avec eux, d'emmener une vingtaine d'escopettiers pour notre garde et de regarder du sommet du temple la lagune et la cité qui, de là, paraissait bien toute entière. Et nous vîmes que tous les habitants de ces manoirs s'en allaient avec bagues, hardes, enfants et femmes, les uns vers les bois, les autres vers les roseaux de la lagune, laquelle était couverte toute de canoas ou grandes ou petites.

Ce qu'ayant su, Cortès voulut se saisir du seigneur de Tezcuco qui avait envoyé la bannière d'or. Et quand certains Papas, dépêchés par Cortès comme messagers, l'allèrent appeler, il s'était déjà mis à couvert,

car il fut le premier qui s'ensauva à Mexico et nombre de Principaux le suivirent. Et ainsi passâmes-nous cette nuit, bien pourvus de sentinelles, rondes et espions.

Le lendemain, de bon matin, Cortès fit appeler les plus principaux Indiens de Tezcuco où, comme en grande cité qu'elle était, il y avait maints autres seigneurs ennemis du Cacique ensauvé avec qui ils étaient en débats et noises au sujet du mandement et gouvernement de la ville. Venus devant Cortès, il s'informa d'eux comment et de quelle manière et depuis quel temps le Cocouaizin seigneurisait. Ils dirent que par convoitise de régner, il avait méchamment occis son frère, lequel avait nom Cuxcuxca, avec l'assistance, qu'à cet effet, lui prêta le seigneur de Mexico, Coadlavaca, celui même qui nous guerroya lorsque sortîmes en fuyant après le trépas de Montezuma, et qu'il y avait un autre seigneur auquel le royaume de Tezcuco revenait plus justement qu'à celui qui le détenait. C'était un jeune homme, lequel, tout au même temps, se fit chrétien fort solennellement et le frère de la Merci le baptisa et il se nomma don Hernando Cortès, parce que notre Capitaine fut son parrain. On dit que ce jeune homme était fils légitime du Seigneur et Roi de Tezcuco et son père avait nom Nezabal Pintzintli. Et, aussitôt, sans plus tarder, parmi de grandes fêtes et réjouissances du tout Tezcuco, il fut acclamé comme Roi et Seigneur naturel, avec toutes les cérémonies que, à de tels Rois, ils accoutumaient faire, en toute paix et amour de tous ses vassaux et

peuples voisins. Et il commandait fort absolument et était obéi. Et, afin de le mieux endoctriner aux choses de notre Sainte Foi, l'induire à toute politesse et lui faire apprendre notre langue, Cortès lui donna pour gouverneurs Antonio de Villareal qui fut mari de la belle Isabel de Ojeda et un certain bachelier Escobar, et mit pour Capitaine de Tezcuco, avec charge de voir et prohiber qu'aucun Mexicain ne trafiquât avec ce don Hernando, un bon soldat nommé Pedro Sanchez Farfan, lequel fut mari de la bonne et prude femme Maria de Estrada.

Mais c'est assez deviser du haut service de ce Cacique. Disons combien aimé et obéi il fut de ses sujets. Disons aussi comment Cortès lui demanda de bailler grande foison d'Indiens travailleurs pour élargir et ouvrir davantage les canaux et fossés par où nous devions tirer les brigantins à la lagune dès qu'ils seraient achevés et mis au point d'aller à la voile ; et il donna à entendre audit don Hernando et à d'autres de ses Principaux à quelle fin et effet seraient construits ces brigantins et comment et de quelle manière nous devions assiéger Mexico. Pour cela, le Cacique s'offrit avec toute sa puissance et vassaux non seulement à faire ce qu'il commandait, mais à envoyer messagers aux autres peuples voisins, pour qu'ils se rendissent vassaux de Sa Majesté et embrassassent notre amitié et opinion contre Mexico.

Tout ayant été concerté, nous fûmes fort bien logés, chaque compagnie à part, avec désignation des postes et lieux où nous devions advenir à point, en cas

d'alarme des Mexicains, car nous étions tout au bord de leur lagune et, de temps à autre, Guatemuz envoyait grandes pirogues et canoas avec force guerriers qui venaient voir s'ils nous prenaient au dépourvu. Au même temps, certains villages de Tezcuco, lesquels avaient nom Guatinchan, vinrent faire leur paix et demander pardon si en quelque chose ils avaient erré ès guerres passées et eu quelque part en l'occision des Espagnols. Cortès leur parla fort amoureusement et leur pardonna. Je veux dire encore qu'il n'y avait pas de jour où de sept à huit mille Indiens n'avançassent en la besogne du fossé et canal qu'ils ouvraient et élargissaient de si roide façon que navires de bon port y pouvaient nager.

Or, en cette saison, comme nous tenions en notre compagnie quelques sept mille Tlascaltèques désireux de gagner de l'honneur et de guerroyer contre les Mexicains, Cortès délibéra, puisque nous avions si fidèles compagnons, d'aller faire une envahie et bailler une trousse à un pueblo du nom d'Iztapalapa, lequel fut notre passage quand, pour la première fois, nous vînmes à Mexico. Le seigneur dudit lieu fut celui que, ensuite du trépas du grand Montezuma, on haussa pour Roi dedans Mexico, lequel, je l'ai d'autres fois dit, avait nom Coadlavaca. A ce que nous sûmes, nous recevions maint dommage de ce peuple, vu qu'il était fort contraire à Chalco, Talmanalco, Mecameca et Chimaloacan qui se voulaient venir mettre en notre amitié et qu'il les empêchait. Et comme il y avait déjà douze jours

que nous étions dans Tezcuco sans faire chose qui soit à conter, nous allâmes à cette entreprise d'Iztapalapa.

CHAPITRE CXXXVIII

Comment nous allâmes à Iztapalapa avec Cortès, lequel mena en sa compagnie Christoval de Oli et Pedro de Alvarado et laissa Gonzalo de Sandoval à garder Tezcuco et de ce qui nous advint en la prise de ce pueblo.

Or, il y avait douze jours que nous étions dedans Tezcuco, y tenant quant et nous les Tlascaltèques déjà par moi dénombrés. Et voulant qu'ils eussent des vivres, car à la grosse troupe qu'ils étaient, les gens de Tezcuco ne les pouvaient bailler à suffisance, et craignant qu'ils n'en reçussent déplaisir et, aussi bien, les voyant désireux de guerroyer avec les Mexicains et se venger des nombreux Tlascaltèques occis et sacrifiés aux déroutes passées, Cortès résolut que lui-même, comme Capitaine Général, avec Pedro de Alvarado, Christoval de Oli, treize cavaliers, vingt arbalétriers, six escopettiers, deux cent vingt soldats et nos amis de Tlascala et vingt autres Principaux Tezcucans que nous donna don Hernando, grand Cacique de Tezcuco, lesquels nous savions être cousins et parents dudit Cacique et ennemis de Guatemuz, roi de Mexico, nous

marcherions sur Iztapalapa sise à environ quatre lieues de Tezcuco. J'ai déjà dit, à son chapitre, que plus de moitié des maisons étaient bâties dedans l'eau et l'autre moitié en terre ferme. Or, tandis que nous allions notre chemin, en belle ordonnance, suivant notre coutume, les Mexicains qui tenaient toujours, à notre encontre, sentinelles, garnisaires et guerriers prêts à secourir ceux de leur spueblos qu'ils savaient que nous allions attaquer, avisèrent ainsi ceux d'Iztapalapa d'avoir à se garder et leur envoyèrent environ huit mille hommes de renfort. De manière que les Mexicains de renfort aussi bien que le peuple d'Iztapalapa, comme braves guerriers, nous attendirent en terre ferme et bataillèrent un bon moment très valeureusement. Mais les cavaliers les chargèrent et grâce aux arbalètes et escopettes et à tous nos amis Tlascaltèques qui se ruaient dessus comme chiens enragés, ils décampèrent vitement et se mirent en leur pueblo. Et ce fut chose pourpensée par ruse entre eux concertée, laquelle nous eût été dommageable assez, si nous ne fussions promptement sortis de ce pueblo. La manière en fut telle. Ils firent mine de fuir et se mussèrent en leurs canoas et aux maisons sises dans l'eau et quelques autres emmi les roseaux. Il était déjà nuit noire. Ils nous laissent nous loger en terre ferme, sans bruit ni signe de guerre. Avec le butin et la victoire, nous étions contents. Ainsi étant, bien que nous eussions sentinelles, espions et rondes et coureurs en terre ferme, tout d'un coup, il vint tant d'eau par tout le pueblo que si les Principaux de Tez-

cuco ne nous avaient, à grands cris, avisés de sortir vitement des maisons, nous y serions tous demeurés noyés, car ils avaient lâché deux canaux et ouvert une chaussée et tout s'était brusquement empli d'eau. Nos amis Tlascaltèques, peu coutumiers de grosses rivières, ne savaient point nager. Deux d'entre eux y restèrent. Et nous, à grand risque de nos personnes, tous bien mouillés et la poudre perdue, nous déguerpîmes sans bagage. En cet état, avec un âpre froid et sans rien pour souper, nous passâmes une mauvaise nuit, et le pire de tout c'étaient les risées et huées que, des maisons et canoas, ceux d'Iztapalapa et les Mexicains nous adressaient. Mais il nous advint pire encore. Comme ils savaient dans Mexico le projet où ils étaient de nous noyer en rompant chaussées et canaux, de nombreux bataillons de guerriers étaient à nous guetter sur terre et sur la lagune, lesquels, au matin, nous donnèrent un si roide assaut que nous eûmes assez de quoi faire pour nous soutenir contre eux et n'être pas mis en déroute. Ils tuèrent deux soldats et un cheval et en blessèrent beaucoup d'autres tant nôtres que Tlascaltèques. Peu à peu, le combat s'alentit et nous regagnâmes Tezcuco, à demi honteux d'avoir été moqués et trompés. Nous ne gagnâmes non plus grande réputation en la dernière bataille qu'ils nous donnèrent parce qu'il n'y avait plus de poudre. Néanmoins, ils demeurèrent épeurés et eurent bien de quoi s'occuper à enterrer et brûler leurs morts et panser leurs blessés et réparer leurs maisons.

Je les y laisserai et dirai comment d'autres peuplades vinrent appointer la paix à Tezcuco et ce qui davantage se fit.

CHAPITRE CXXXIX

Comment trois peuplades de la marche de Tezcuco vinrent demander paix et pardon des guerres passées et morts d'Espagnols, et des décharges qu'ils en donnaient, et comment Gonzalo de Sandoval alla secourir Chalco et Talmanalco contre les Mexicains et de ce qui davantage eut lieu.

Il y avait deux jours que nous étions à Tezcuco de retour de l'entreprise d'Iztapalapa, quand trois peuplades vinrent vers Cortès faire leur paix et demander pardon des guerres passées et des morts d'Espagnols par eux occis. Ils disaient, pour leur décharge, que c'était par commandement du seigneur de Mexico haussé depuis le trépas du grand Montezuma, lequel avait nom Coadlavaca, qu'ils étaient sortis en guerre avec le demeurant de ses vassaux : que s'ils avaient meurtri, pris et détroussé quelques Teules, c'est que ledit seigneur leur avait ordonné tel déportement : qu'ils lui avaient mené, à Mexico, les Teules pour être sacrifiés et, mêmement, l'or, chevaux et hardes, et que, présentement, ils en requièrent pardon, alléguant leur coulpe être nulle, pour avoir été commandés et

par force contraints à ce faire. Et ces peuplades dont je parle, lesquelles vinrent en cette saison, étaient Tepetezcuço et Otumba. Il ne me souvient plus du nom de l'autre. Mais ce que je sais, c'est que, ce fut audit lieu d'Otumba, que se donna, lors de notre sortie et fuite de Mexico, la fameuse bataille où se trouvèrent contre nous assemblés les plus grands escadrons de guerriers que oncques il y eut en toute la Nouvelle-Espagne, lesquels cuidèrent que nous n'en échapperions pas vivants, ainsi que je l'ai plus amplement déduit aux chapitres passés où j'en fais le conte. Et se sentant en faute et ayant vu notre envahie d'Iztapalapa et qu'ils s'en étaient mal trouvés, malgré qu'ils nous voulurent noyer dedans l'eau et soutinrent deux batailles rangées avec le concours de force escadrons Mexicains, ces peuplades, finalement, pour ne se point mettre en pareil estrif, vinrent demander la paix avant que nous n'allassions chez elles les châtier. Cortès voyant qu'il n'était pas opportun de faire autrement, les reçut à merci, non sans les tancer aigrement là-dessus. Eux, s'engagèrent par paroles de maintes promesses a être toujours contraires aux Mexicains et vassaux de Sa Majesté et à nous bien servir, et ainsi firent-ils.

N'en parlons pas davantage et disons comment nous vinrent, au même temps, requérir de paix et d'amitié, les gens d'un pueblo sis en la lagune, et dit Mezquique et que, d'un autre nom, nous appelions la Petite-Venise. Ceux-là, à ce qu'il paraît, ne furent jamais bien avec les Mexicains qu'ils haïssaient de

cœur. Cortès et nous tous fîmes grand état de leur venue, à cause que, leur pueblo étant sis en la lagune et les ayant pour amis, nous espérions qu'ils nous attireraient leurs voisins établis comme eux sur la lagune. Cortès les remercia fort et, avec des promesses et de flatteuses paroles, les congédia.

Sur ces entrefaites, on vint dire à Cortès que de grands escadrons Mexicains marchaient sur les quatre pueblos qui, les premiers, s'étaient mis en notre amitié. C'étaient Gautinchan et Huaxutlan et deux autres dont j'ai oublié les noms. Ils avisaient Cortès qu'ils n'oseraient pas attendre en leurs cases et qu'ils se voulaient ensauver aux bois ou venir à Tezcuco où nous étions. Ils lui en dirent tant pour l'émouvoir à les secourir, qu'il disposa incontinent vingt cavaliers, deux cents soldats, treize arbalétriers et dix escopettiers et mena en sa compagnie Pedro de Alvarado et Christoval de Oli, lequel était Mestre de Camp. Nous allâmes donc à ces pueblos qui étaient venus, comme je l'ai dit, si lamentablement requérir Cortès, lesquels étaient distants d'environ deux lieues de Tezcuco. D'après ce qu'il parut, il était vrai que les Mexicains les envoyaient menacer de les détruire et guerroyer, parce qu'ils avaient pris notre amitié. Mais le majeur sujet de leurs menaces et querelles était de vastes terres, proche la lagune, complantées en maïs et prêtes à être récoltées, dont ceux de Tezcuco et ces villages approvisionnaient notre camp. Les Mexicains leur voulaient prendre le maïs, prétendant qu'il était à eux, car ces quatre villages avaient

coutume d'ensemencer et amender cette plaine pour les Papas des idoles Mexicaines. Au sujet de ce maïs, nombre d'Indiens s'étaient entretués. Ce que ayant ouï, Cortès, après leur avoir dit de ne se point effrayer et de demeurer en leurs cases, leur promit que lorsqu'ils auraient à aller ramasser du maïs, tant pour leur entretien que pour la fourniture de notre camp, il y enverrait un Capitaine avec nombre de cavaliers et soldats pour garder ceux qui transporteraient ledit maïs. Avec ces assurances, ils demeurèrent fort contents et nous rentrâmes à Tezcuco.

Et d'ores en avant, lorsqu'il y avait nécessité de maïs en notre camp, nous avertissions les Tamemes de tous ces villages et, avec nos amis de Tlascala, dix chevaux, cent soldats et quelques arbalétriers et escopettiers, nous l'allions quérir. Je dis cela, parce que j'y allai à deux reprises. Et, une fois, nous eûmes une brave escarmouche avec de grands escadrons Mexicains qui étaient venus, dans plus de mille canoas, nous guetter emmi les maïs. Et comme nous avions mené des amis, encore que les Mexicains bataillassent fort virilement, nous les fîmes rembarquer en leurs canoas. Ils tuèrent là un de nos soldats et en blessèrent douze ainsi que plusieurs Tlascaltèques. Mais ils n'eurent pas de quoi se vanter, car quinze ou vingt demeurèrent sur la place et nous en emmenâmes cinq autres prisonniers.

Mais c'est assez deviser là-dessus. Disons comment, un autre jour, nous eûmes avis que ceux de Chalco, Talmanalco et leurs sujets voulaient venir faire la

paix et que les garnisons Mexicaines établies dans leurs villages ne leur en laissaient pas le loisir, les dommageant fort en leur terre et leur prenant leurs femmes, surtout si elles étaient belles et, devant pères, mères ou maris, copulant avec elles. D'ailleurs, dans Tlascala, le bois des brigantins était coupé et mis au point et le temps se passait sans qu'on le portât à Tezcuco, dont il nous ennuyait fort à quasi tous les soldats. En outre, on venait de la Petite-Venise, de son nom Mezquique, et d'autres pueblos de nos amis, dire à Cortès que les Mexicains les guerroyaient parce qu'ils avaient pris notre amitié. Et, mêmement, nos amis Tlascaltèques ayant déjà rassemblé certaines hardes, sel, divers butins et or, quelques-uns d'entre eux s'en voulaient retourner à leur pays et n'osaient, pour n'avoir point de route sûre.

Or Cortès, voyant qu'il ne pouvait pourvoir à tout à la fois et secourir les peuplades qui lui demandaient secours et aller aider ceux de Chalco à se venir mettre en notre amitié, vu qu'il fallait être, dans Tezcuco, toujours la barbe sur l'épaule et fort à l'erte, ce qu'il délibéra fut de tout laisser et, avant toute autre chose, d'aller à Chalco et Talmanalco. Il y envoya donc Gonzalo de Sandoval et Francisco de Lugo, quinze chevaux, deux cents soldats, des escopettiers et arbalétriers et nos amis de Tlascala, avec commission de tâcher, par tous moyens, de rompre, défaire et mettre hors de Chalco et Talmanalco les garnisons Mexicaines, de sorte que le chemin de Tlascala en fût du tout débarrassé et qu'on pût aller

et venir de la Villa Rica sans être contrarié des guerriers Mexicains.

La chose réglée, il en fit aussitôt, par des Indiens de Tezcuco, donner avis à ceux de Chalco, afin qu'ils se tinssent prêts à assaillir, de jour comme de nuit, les garnisons Mexicaines. Ceux de Chalco qui n'espéraient autre chose, se préparèrent de leur mieux. Or, le Gonzalo de Sandoval, marchant avec son armée, jugea bon de laisser à l'arrière-garde cinq cavaliers et tout autant d'arbalétriers avec la plupart des Tlascaltèques chargés de leur butin. Mais les Mexicains qui avaient partout sentinelles et espions et savaient que les nôtres étaient en chemin vers Chalco, tenaient préparés, sans compter la garnison de Chalco, de nombreux escadrons de guerriers, lesquels donnèrent sur l'arrière-garde où marchaient les Tlascaltèques avec leur bagage et les maltraitèrent. Nos cinq cavaliers et les arbalétriers ne purent tenir. Deux arbalétriers furent occis et les autres blessés. De sorte que, malgré le prompt retour de Sandoval qui les défit et en tua sept, les Mexicains, comme la lagune était proche, s'y réfugièrent dans les canoas où ils étaient venus, car toutes ces terres sont fort peuplées de sujets de Mexico. Après qu'il les eut mis en fuite, Sandoval vit que des cinq cavaliers qu'il avait laissés avec les arbalétriers et escopettiers, à l'arrière-garde, deux arbalétriers étaient morts et tous les autres blessés, eux et leurs chevaux. Malgré cette vue, il ne laissa pas que de dire aux survivants qu'ils avaient été bien fainéants de ne pouvoir résister aux ennemis et défendre leurs

personnes et celles de nos amis; et il était très courroucé contre eux et, comme c'étaient des nouveaux venus de Castille, il leur dit qu'on voyait bien qu'ils ne savaient ce que c'était que la guerre. Aussitôt, il mit à sauveté tous les Indiens de Tlascala avec leurs hardes. Il expédia aussi des lettres que Cortès envoyait à la Villa Rica, ès quelles il mandait au Capitaine qui y était demeuré tous les accidents de nos conquêtes et le penser où il était de mettre le siège devant Mexico, l'engageant à se tenir soigneusement gardé et à lui envoyer des soldats, s'il en avait quelques uns qui fussent en état de porter les armes, mais qu'ils ne dépassassent point Tlascala, tant que les chemins ne seraient pas plus sûrs, car ils y courraient risques.

Les messagers dépêchés et les Tlascaltèques mis en leur terre, Sandoval revint sur Chalco qui était tout proche, en grand concert et ses coureurs en avant, parce qu'il jugea bien que, parmi tous ces villages et métairies, il aurait quelque alarme des Mexicains. Et, allant son chemin, près de Chalco, il vit venir à son encontre force escadrons Mexicains, et, en une plaine où il y avait de grandes cultures de maïs et de magueys dont ils tirent le vin qu'ils boivent, ils lui donnèrent une brave mêlée à coups de bâtons, flèches, pierres de frondes et lances longues pour tuer les chevaux. De sorte que Sandoval, à la vue de tant de guerriers contraires, encourageant les siens, les chargea par deux fois et, avec les escopettes, arbalètes et le peu d'Indiens amis qui lui étaient restés, les décon-

fit, quoiqu'ils lui blessèrent cinq soldats, six chevaux et nombre d'amis. Mais il leur donna une telle et si furieuse chasse qu'ils payèrent fort bien le mal que tout d'abord ils avaient fait. Ce qu'ayant su, ceux de Chalco qui étaient proches, sortirent au chemin recevoir le Sandoval et lui firent grand honneur et fête. Dans cette déroute, furent pris huit Mexicains dont trois personnes principales.

Cela fait, le jour ensuivant, le Sandoval dit qu'il voulait retourner à Tezcuco. Ceux de Chalco répondirent qu'ils le voulaient accompagner pour voir Malinche et lui parler et mener avec eux deux fils du seigneur de cette province mort depuis peu de jours de la petite vérole, lequel, avant que de trépasser, avait recommandé à tous ses Principaux et Anciens de mener ses fils devers le Capitaine, afin qu'ils fussent, de sa main, seigneurs de Chalco, et de moyenner tous d'être sujets du grand Roi des Teules, parce que, certainement, leurs ancêtres avaient prédit que des hommes à barbes, venant de là où se lève le soleil, devaient seigneuriser ces terres et que, par les choses qu'ils avaient vues, nous étions ceux-là. Et, incontinent, le Sandoval s'en alla avec toute son armée à Tezcuco, menant en sa compagnie les fils du seigneur, les autres Principaux, et les huit prisonniers Mexicains.

Lorsque Cortès connut son arrivée, il s'en réjouit hautement. Après lui avoir rendu compte de son voyage et de la venue desdits seigneurs de Chalco, Sandoval s'en alla à son logis. Aussitôt, les Caciques

se présentèrent devant Cortès. Après lui avoir fait de grandes révèrences, ils lui dirent la volonté qu'ils avaient d'être vassaux de Sa Majesté et comment et de quelle manière le père de ces deux jeunes hommes leur avait enjoint de les faire faire seigneurs de sa main. Leur harangue dite, ils offrirent, en joyaux riches, environ deux cents pesos d'or.

Le Capitaine Cortès les ayant ouïs à merveille par nos truchemans doña Marina et Geronimo de Aguilar, leur montra grande amour, les accola et bailla de sa main la seigneurie de Chalco au frère aîné, avec plus de la moitié des peuples sujets et, au puîné, Talmanalco, Chimaloacan avec Ayocingo et autres peuples sujets.

Ensuite de maints autres devis de Cortès avec les vieux Principaux et les Caciques nouvellement élus, ceux-ci lui dirent qu'ils s'en voulaient retourner chez eux : qu'ils serviraient en tout Sa Majesté et nous, en Son Royal Nom, contre les Mexicains : que telle avait toujours été leur volonté, mais qu'à cause des garnisons Mexicaines établies en leur province, ils n'étaient pas venus plus tôt jurer obéissance. Ils donnèrent aussi à Cortès des nouvelles de deux Espagnols qu'il avait envoyés à cette province quérir du maïs, avant notre déchassement de Mexico. Afin que les Culhuas ne les égorgeassent, ils les avaient mis à sauveté, une nuit dans Guaxocingo, chez nos amis, leur sauvant ainsi la vie, ce que nous savions depuis plusieurs jours, l'un d'eux étant allé à Tlascala. Cortès leur en rendit grâces, les priant d'attendre là deux

jours, parce qu'il devait envoyer à Tlascala un Capitaine quérir les bois et tablage, lequel les mènerait en sa compagnie et les remettrait sur leur terre, afin que les Mexicains ne les surprissent en chemin. Ils furent très contents et le remercièrent fort.

C'est assez deviser là-dessus. Je dirai comment Cortès envoya à Mexico les huit prisonniers que prit Sandoval à la déroute de Chalco, avec charge de dire au seigneur qu'ils avaient pour lors haussé Roi, lequel se nommait Guatemuz, qu'il souhaitait fort qu'ils ne fussent cause de leur propre perdition et de celle de si grande cité : qu'ils vinssent appointer la paix et qu'il leur pardonnerait les morts et dommages qu'ils nous firent pâtir et ne leur réclamerait rien : que toutes guerres, aux commencements, sont bonnes à entreprendre, mais que leur ruine était au bout : que nous savions bien les défenses, barrières, magasins de bâtons, flèches, lances, sabres, pierres rondes et tous autres engins de guerre qu'ils étaient à dresser et préparer : à quoi gaspiller aussi vainement le temps? Pourquoi veut-il que meurent les siens et que sa cité soit détruite? Qu'il considère la haute puissance de Notre Seigneur Dieu en qui nous croyons et que nous adorons et qui toujours nous aide : qu'il considère aussi que tous les peuples ses voisins tiennent notre parti : que les Tlascaltèques ne désirent rien que guerre, afin de se venger des trahisons Mexicaines et du trépas des leurs : qu'ils laissent donc les armes et viennent à la paix. Et Cortès leur promit de les traiter toujours très honorablement et doña Marina et Aguilar

leur baillèrent maintes autres bonnes raisons et conseils touchant le cas.

Et ces huit Indiens, nos messagers, allèrent devant Guatemuz. Mais le Guatemuz n'en voulut faire compte ni rendre réponse aucune, autre que dresser barrières et défenses et envoyer commandement, par toutes ses provinces, au cas où l'on prendrait quelques-uns de nos soldats débandés, de les mener à Mexico pour être sacrifiés et de venir tous en armes à son premier appel. Et il leur envoyait abolissement et remise de maints tributs au même temps que grosses promesses.

Laissons l'appareil de guerre qui se faisait dans Mexico et disons comment revinrent plusieurs Indiens de Guautinchan ou Huaxutlan, la tête cassée par les Mexicains, à cause de notre amitié et de la querelle des champs de maïs qu'ils avaient coutume d'ensemencer pour les Papas Mexicains, du temps qu'ils les servaient, ainsi que je l'ai dit en son lieu. Comme ces Indiens étaient voisins de la lagune, les Mexicains, chaque semaine, les venaient assaillir et en avaient même mené quelques-uns prisonniers à Mexico. Ce qu'ayant vu, Cortès délibéra y aller derechef de sa personne, avec cent soldats, vingt chevaux et douze escopettiers et arbalétriers. Il eut de bons espions pour le venir aviser dès qu'ils flaireraient l'approche des escadrons Mexicains. Et, comme ce n'était même pas à deux lieues de Tezcuco, un mercredi au matin, il vint poindre au milieu des escadrons Mexicains, lesquels combattirent de manière qu'il les rompit prompte-

ment et se jetèrent à la lagune, dans leurs canoas. Quatre Mexicains y furent tués et trois autres pris et Cortès s'en retourna avec sa troupe à Tezcuco. Et, depuis lors, les Culhuas ne revinrent plus molester ces peuples.

Laissons cela et disons comment Cortès envoya Gonzalo de Sandoval à Tlascala quérir le bois et tablage des brigantins et ce que de plus il fit en chemin.

CHAPITRE CXL

Comment Gonzalo de Sandoval alla quérir à Tlascala le bois des brigantins et de ce qu'il fit, en chemin, dans un pueblo que nous surnommâmes le Bourg-Morisque.

Comme nous étions toujours en grand désir d'avoir nos brigantins achevés et de nous voir assiégeant Mexico et de ne perdre aucunement notre temps, notre Capitaine Cortès commanda à Gonzalo de Sandoval d'aller sans retard quérir les bois, avec deux cents soldats, vingt escopettiers et arbalétriers, quinze chevaux, bonne foison de Tlascaltèques et vingt Principaux de Tezcuco et de mener en sa compagnie les jeunes Caciques et les Anciens de Chalco qu'il remettrait sains et saufs chez eux. Devant qu'ils partissent, il fit amitié entre les Tlascaltèques et ceux de Chalco, parce que ceux-ci, étant coutumiers partisans

et confedérés des Mexicains, les accompagnaient à la guerre lorsqu'ils allaient contre Tlascala, en qualité d'alliés et de voisins. Depuis lors, ils se haïssaient et se traitaient en ennemis. Mais, comme j'ai dit, Cortès les fit amis dans Tezcuco, de sorte que toujours il y eut entre eux grande amitié et que, d'ores en avant, les uns les autres s'assistèrent. Cortès ordonna aussi à Gonzalo de Sandoval d'aller, après avoir remis les gens de Chalco en leur terre, à un pueblo, non loin de là, sur le chemin, qu'en notre langue nous appelions le Bourg-Morisque, et qui était sujet de Tezcuco lorsqu'on nous chassa de Mexico. On avait, dans ce pueblo, massacré quarante et quelques soldats de Narvaez et, même, des nôtres, avec force Tlascaltèques, et pillé trois charges d'or. Les soldats s'en venaient de la Vera-Cruz à Mexico, lorsque nous allions au secours de Pedro de Alvarado. Et Cortès enchargea Sandoval de ne pas laisser ce bourg sans bon châtiment, encore que ceux de Tezcuco le méritassent davantage, ayant été les agresseurs et chefs de ce méfait, car, auquel temps, ils étaient bons frères d'armes de la grande cité de Mexico. Et comme, en l'état présent, on ne pouvait faire autrement, on laissa de châtier Tezcuco.

Retournons à notre discours. Donc, Gonzalo de Sandoval fit ce qu'ordonna le Capitaine, gagna la province de Chalco (le détour était petit), y laissa les deux jeunes seigneurs et alla au Bourg-Morisque. Avant notre arrivée, les naturels sachant déjà, par leurs espions, qu'on marchait contre eux, abandon-

nent le pueblo et s'en vont fuyant vers les bois. Sandoval les suivit et n'en tua que trois ou quatre, parce qu'il eut pitié d'eux. Mais on prit des femmes, des filles et quatre Principaux. Le Sandoval caressa ces quatre prisonniers et leur demanda comment ils avaient tué tant d'Espagnols? Ils répondirent que ceux de Tezcuco et de Mexico les occirent en une embuscade qu'ils leur dressèrent sur une côte où l'on ne pouvait passer qu'un à un, pour être le chemin fort étroit : que là, les Mexicains et les Tezcucans, en masse, leur tombèrent dessus, les prirent et les massacrèrent : puis, ceux de Tezcuco les menèrent à leur cité et les partagèrent avec les Mexicains : que pour eux, on leur avait ordonné et qu'ils n'avaient pu agir autrement, et que cela fut fait en vengeance du seigneur de Tezcuco, Cacamatzin, que Cortès tint captif et qui mourut au passage des ponts.

Là, dans ce pueblo, on voyait sur les murailles, beaucoup de sang des Espagnols occis dont ils avaient arrosé leurs idoles. On y trouva aussi deux têtes qu'ils avaient écorchées et dont ils avaient apprêté la peau comme peaux de gants. Il les tenaient, avec leurs barbes bien arrangées, en offrande sur aucun de leurs autels. Et, mêmement, quatre cuirs de chevaux, corroyés, fort bien accommodés, avec leur poil et leurs fers, ainsi que plusieurs vêtements des Espagnols morts, étaient, dans le grand temple, pendus et offerts à leurs idoles. On trouva aussi, dans une case où on les avait enfermés, écrit sur un marbre avec des charbons : Ici fut emprisonné l'infortuné Juan

Yuste avec plusieurs autres qu'il menait en sa compagnie. Ce Juan Yuste, l'un des cavaliers qui furent occis là, était hidalgo et des personnes de qualité que Narvaez avait amenées. Et de tout cela, Sandoval et ses soldats furent piteux et marris. Mais quel remède? Que faire, sinon user de miséricorde envers ces gens qui s'étaient enfuis sans nous attendre, entraînant femmes et enfants? Quelques-unes que l'on prenait pleuraient sur leurs maris et leurs pères. Ce que voyant, le Sandoval lâcha les quatre Principaux et toutes les femmes qu'il avait pris, et envoya appeler les habitants. Ils vinrent, demandèrent pardon, jurèrent obéissance à Sa Majesté et promirent d'être toujours contraires aux Mexicains et de nous très bien servir. Interrogés sur l'or volé aux Tlascaltèques, lorsqu'ils passèrent là, ils répondirent que d'autres avaient pris les charges d'or et que les Mexicains et les seigneurs de Tezcuco les avaient emportées, disant que cet or avait été à Montezuma, lequel l'avait ôté de ses temples et donné à Malinche qui, pour lors, le tenait captif.

C'est assez deviser là-dessus. Disons comment Sandoval s'achemina vers Tlascala. Et, proche la capitale et majeure ville où résidaient les Caciques, il rencontra tous les bois et tablage des brigantins que portaient à dos huit mille Indiens. Il en venait tout autant, à l'arrière-garde, avec leurs armes et panaches, et deux mille autres qui se relayaient à porter les charges de vivres. Les chefs de tous les Tlascaltèques étaient Chichimecatecle qui, je l'ai d'autres fois dit aux

chapitres passés, était Indien fort prééminent et courageux, et deux autres personnages nommés Teulepile et Teutical et autres Caciques et Principaux; Martin Lopez, le Maître qui coupa le bois et fit le comput du tablage, avait charge de tous. Avec lui venaient d'autres Espagnols des noms desquels il ne me souvient plus. Et lorsque Sandoval les vit venir en cette guise, il en eut beaucoup de plaisir, car ils l'ôtaient du souci où il était, craignant d'avoir quelques jours à attendre dans Tlascala avant que de pouvoir sortir avec tous les bois et tablage. Et tout ainsi comme ils venaient, dans le même ordre, deux jours ils cheminèrent, tant qu'ils entrèrent en terre Mexicaine, et, des estancias et ravins, on leur criait dessus, en lieux où nos chevaux et escopettes ne pouvaient faire aucun mal. Alors, le Martin Lopez qui avait le tout à sa charge, dit qu'il serait bon de marcher en autre ordre que celui qu'ils avaient jusques alors tenu, parce que les Tlascaltèques lui avaient dit qu'ils craignaient, en ces chemins, d'être brusquement assaillis par les grandes forces de Mexico et défaits, chargés et empêtrés comme ils étaient avec les bois et vivres. Aussitôt Sandoval fit répartir les cavaliers, arbalétriers et escopettiers, les uns à l'avant-garde, les autres sur les flancs et ordonna à Chichimecatecle qui, en sa qualité de chef, marchait devant tous les Tlascaltèques, de rester à l'arrière-garde avec lui. De quoi s'offensa le Cacique, croyant qu'on ne le tenait pas pour brave. On lui en dit tant à ce propos, qu'il se contenta, voyant que Sandoval demeurait

avec lui et on lui fit entendre que toujours les Mexicains se jetaient sur le bagage et les derrières. Ce qu'ayant clairement entendu, il embrassa le Sandoval et dit qu'on lui faisait honneur en le postant là.

Laissons ce discours et disons qu'en deux autres jours de chemin, ils parvinrent à Tezcuco. Avant que d'entrer en cette cité, nos Indiens se mirent de braves mantes et panaches et, au bruit des tambours et cornets, en belle ordonnance, ils s'acheminèrent, sans rompre le fil en plus de demi jour que dura leur entrée, vociférant, sifflant, et criant : Vive, vive l'Empereur notre Seigneur ! Castille, Castille ! Tlascala, Tlascala ! A leur arrivée à Tezcuco, Cortès et quelques Capitaines les sortirent recevoir, avec de grandes courtoisies que fit Cortès à Chichimecatecle et à tous les chefs qu'il menait. Les pièces de bois, tablage et toutes autres parties des brigantins furent déposées près des canaux et estuaires où ils se devaient ouvrer. Et, dès lors, on mit grande hâte à faire les treize brigantins et le maître constructeur Martin Lopez avec les autres Espagnols qui l'assistaient, tels que Andrès Nuñez et un vieux nommé Ramirez, boiteux d'une blessure, et un Diego Hernandez, scieur de long, et quelques charpentiers et deux forgerons avec leurs forges et un Hernando de Aguilar qui les aidait à battre le fer, tous se hâtèrent tant que les brigantins furent armés et qu'il ne manquait plus que de les calfater et munir de mâts, gréement et voiles.

Cela fait, disons le grand souci que nous avions en notre camp de tenir espions, guettes et garde pour

les brigantins, vu qu'ils étaient proche la lagune. Et, par trois fois, les Mexicains tentèrent d'y bouter feu. Nous prîmes même quinze Indiens de ceux qui y venaient, desquels nous sûmes fort amplement tout ce que, dans Mexico, faisait et concertait Guatemuz. Et c'était de ne faire la paix à aucun prix, mais, plutôt, de mourir tous en combattant ou de nous ôter à tous la vie. Je veux dire derechef ses appels et messages à tous les peuples sujets de Mexico et comment il leur remettait le tribut, et le travail où, de jour et de nuit, ils peinaient à bâtir maisons, creuser pertuis de ponts, construire très fortes barrières, accoutrer bâtons durcis et courroies, fer pour tuer les chevaux, lances fort longues où ils encastraient les épées qu'ils nous prirent la nuit de la déroute, mettre à point frondes et pierres rondes et épées à deux mains et autres plus grandes qu'épées, en façon de sabres, et tous autres engins de guerre.

Quittons cette matière et reparlons de notre fossé et canal par lequel les brigantins devaient sortir à la grande lagune. Il était déjà si large et profond que navires de raisonnable port y pouvaient nager, car, ainsi que je l'ai d'autres fois dit, huit mille Indiens travailleurs y besognaient sans répit.

Laissons cela et disons comment notre Cortès alla entreprendre sur Saltocan.

CHAPITRE CXLI

Comment notre Capitaine Cortès alla entreprendre sur le pueblo de Saltocan, sis et peuplé dans la lagune, à environ six lieues de la cité de Mexico et, de là, à d'autres villages, et ce qui lui advint, au long du chemin, je le conterai plus avant.

Comme quinze mille Tlascaltèques environ étaient venus à Tezcuco avec le bois des brigantins, qu'il y avait cinq jours qu'ils étaient en cette cité sans faire chose qui soit à conter, et que, loin d'avoir des vivres, ils en manquaient, leur chef qui était brave et orgueilleux et se nommait, ainsi que je l'ai d'autres fois dit, Chichimecatecle, dit à Cortès qu'il voulait aller faire quelque service à notre grand Empereur et batailler contre Mexicains, tant pour montrer ses forces et sa bonne volonté envers nous, que pour se venger des morts et larcins perpétrés contre ses frères et vassaux, aussi bien dans Mexico que sur ses terres, et qu'il le requérait en grâce de vouloir bien l'envoyer en lieu où il pût rencontrer nos ennemis. Cortès lui répondit qu'il faisait grand état de son bon désir : que, le lendemain, il voulait aller à un pueblo du nom de Saltocan, à cinq lieues de cette cité, dont les maisons sont assises dedans l'eau de la lagune, mais où il y avait entrée par terre, lequel pueblo déjà, par trois fois, requis de paix, n'avait pas voulu venir :

qu'y ayant, récemment, envoyé derechef messagers par ceux de Tepetezcuco et Otumba leurs voisins, en lieu de venir faire la paix, non seulement ils s'y refusèrent, mais maltraitèrent les messagers, cassèrent la tête à quelques-uns et rendirent la réponse ensuivante : que notre venue ne les faisait ni moins forts ni moins fortifiés : de venir quand il nous plairait, que nous les trouverions au champ où leurs idoles avaient promis qu'ils nous massacreraient, en leur conseillant de nous bailler cette réponse. C'est pourquoi Cortès disposa d'aller en personne à cette envahie. Il commanda deux cent cinquante soldats et trente cavaliers et mena en sa compagnie Pedro de Alvarado, Christoval de Oli, maints arbalétriers et escopettiers, tous les Tlascaltèques et une compagnie de guerriers Tezcucans, la plupart Principaux, laissant à Gonzalo de Sandoval la garde de Tezcuco et le soin de veiller à ce que les brigantins et le camp ne fussent attaqués de nuit; car, je l'ai dit, toujours il nous fallait être la barbe sur l'épaule, tant, parce que nous étions à toucher Mexico, que pour notre séjour en aussi grande cité comme Tezcuco dont tous les habitants étaient parents et amis de Mexicains. Il ordonna à Sandoval et à maître Martin Lopez de besogner aux brigantins de façon à ce qu'ils fussent, dans quinze jours, tout prêts à être lancés et montés. Puis il partit de Tezcuco pour exécuter cette entreprise.

Après messe ouïe, il sortit avec son armée et, allant son chemin, non loin de Saltocan, se heurta à de grands escadrons Mexicains qui le guettaient en lieu

où ils cuidaient faire leur profit avec nos Espagnols et tuer les chevaux. Mais Cortès marcha avec la cavalerie et, tous ensemble, après avoir tiré les escopettes et arbalètes, chargèrent les Mexicains dont ils occirent quelques-uns, parce que, aussitôt, ils se jetèrent aux bois et en lieux où les chevaux ne les purent suivre. Mais nos amis les Tlascaltèques en prirent et tuèrent une trentaine. Cette nuit, Cortès alla dormir à des métairies et se tint fort sur le qui-vive avec ses coureurs, vedettes, rondes et espions, car il était emmi de grandes peuplades. Et il sut que Guatemuz avait envoyé force escadrons de guerre au secours de Saltocan, lesquels y étaient allés en canoas par de profonds estuaires.

Le lendemain matin, près du pueblo, les Mexicains et ceux de Saltocan commencèrent à batailler avec les nôtres, leur tirant, des canaux où ils se tenaient, force bâtons, flèches et pierres avec leurs frondes, et blessèrent dix soldats et bon nombre d'amis Tlascaltèques. Les cavaliers ne pouvant ni courir, ni passer les estuaires emplis d'eau, il ne leur était loisible de faire aucun mal. Le chemin et chaussée par où ils accoutumaient d'entrer dans le pueblo par terre, avait été, depuis peu de jours, défait, défoncé à la main et creusé de manière qu'il était devenu canal plein d'eau, ce pourquoi les nôtres ne pouvaient en aucune façon entrer dans le pueblo ni leur faire dommage aucun. Et, encore que les escopettiers et arbalétriers tirassent sur ceux qui allaient en canoas, ils les avaient bien armées de hauts bordages de bois

sans compter qu'ils se garaient bien. Et voyant qu'ils n'avançaient à rien et ne pouvaient, tout étant plein d'eau, rencontrer la chaussée qu'il y avait auparavant, nos soldats juraient contre ce pueblo et leur venue sans profit, tout penauds d'ouïr la grande huée des Mexicains et des gens de l'endroit lesquels les appelaient femmes, criant que Malinche était une autre femme qui n'avait de courage que pour les leurrer de paroles et menteries. A ce moment, deux Indiens qui accompagnaient les nôtres, lesquels étaient de Tepetezcuco et fort mal avec ceux de Saltocan, dirent à un soldat qu'il y avait trois jours, ils étaient venus là comme les naturels défonçaient la chaussée qu'ils nettoyèrent et dont ils firent un fossé en y faisant couler l'eau d'un autre canal, et que, non guère loin, elle n'était pas encore défoncée et avoyait au pueblo. Ce qu'ayant ouï, vers le point signalé par les Indiens, en grand concert, les arbalétriers et escopettiers, les uns armant et les autres tirant, peu à peu, non tous à la fois, à vole-pied et en autres endroits ayant de l'eau plus haut que la ceinture, nos soldats passent tous, force Indiens amis les suivant et Cortès avec les cavaliers les attendant en terre ferme et les epaulant, de peur que les escadrons Mexicains ne revinssent donner sur la queue. Et cependant que les nôtres, ainsi que j'ai dit, passaient les canaux, les ennemis tirant dessus comme à la butte, en blessèrent plusieurs. Mais, ce nonobstant, désireux de gagner la chaussée non encore rompue, ils boutent en avant, jusqu'à ce que, y étant advenus, en terre sans eau,

ils poussent au pueblo où, finalement, leur baillèrent telle étrillée qu'ils occirent force Mexicains, lesquels payèrent à beau compte la moquerie qu'ils en avaient faite. On y eut quantité d'étoffes de coton, or et autre butin. Et comme le pueblo était sis en la lagune, les Mexicains et naturels, se jetant dans les canoas avec toutes les hardes qu'ils purent emporter, s'en vont à Mexico. Les nôtres, le voyant désert, en brûlèrent quelques cases, mais n'osèrent y dormir pour ce qu'il était dans l'eau et s'en vinrent là où les attendait le Capitaine Cortès. On eut, dans ce pueblo, de fort bonnes Indiennes et les Tlascaltèques en sortirent riches en mantes, sel, or et autres dépouilles. Et, incontinent, tous allèrent dormir à des métairies, à une lieue environ de Saltocan et, là, se pansèrent. Un soldat mourut, peu de jours après, d'un coup de flèche qu'on lui bailla par la gorge. Et vedettes et coureurs furent, aussitôt, postés à bonne sûreté, car toutes ces terres étaient fort peuplées de Culhuas.

Le jour ensuivant, les nôtres s'arroutèrent vers un gros bourg nommé Coluatitlan et, au long du chemin, ces peuplades auxquelles se joignaient quantité d'autres Mexicains, poussaient de grandes huées et vociférations, leur disant des vitupères, et c'était en lieu où ne pouvaient courir les chevaux ni les dommager aucunement. En cette manière, ils arrivèrent au bourg, lequel était dépeuplé de ce jour même et les hardes troussées, et, cette nuit, y dormirent avec force sentinelles et rondes. Le lendemain, ils se mirent au chemin d'un gros bourg dit Teneyuca que,

lors de notre première entrée à Mexico, nous soulions appeler le pueblo des Serpents, parce que nous y trouvâmes, dans le majeur oratoire, deux grands reliefs de serpents, de méchante figure, qui étaient les idoles qu'on y adorait.

Laissons cela et parlons du chemin. Les nôtres trouvèrent donc ce bourg dépeuplé comme le précédent, tous les naturels s'étant rassemblés en un pueblo situé plus loin. De là, Cortès gagna un autre village nommé Escapuzalco. L'un peut être distant de l'autre d'une lieue. Il était désert aussi. C'est audit lieu d'Escapuzalco que s'ouvrageaient l'or et l'argent pour le grand Montezuma et nous soulions le nommer le pueblo des Orfèvres. De là, il alla, à demi-lieue environ, à un autre bourg lequel a nom Tacuba. C'est en ce lieu que nous fîmes halte, la triste nuit où nous sortîmes en désarroi de Mexico; et, là nous furent tués quelques soldats, ainsi que je l'ai dit au chapitre passé qui le relate. Reprenons notre devis. Avant que notre armée atteignît le bourg, de nombreux escadrons de toutes ces peuplades qu'elle avait traversées et ceux de Tacuba et les Mexicains, Mexico étant tout proche, étaient en campagne à attendre Cortès. Et tous ensemble commencèrent à donner dessus nous en telle guise que notre Capitaine eut assez à charger avec les cavaliers. Ils allaient si serrés les uns contre les autres, que nos soldats, à belles taillades, les firent retraire. Et, comme il était nuit, on dormit dans le bourg, avec bonnes sentinelles et guettes. Et, le lendemain matin, si force Mexicains

s'étaient assemblés la veille, bien plus encore s'en assembla-t-il ce jour-là. En bon ordre, ils nous venaient assaillir, de sorte qu'ils blessaient quelques soldats Mais, néanmoins, les nôtres les rejetèrent si roidement en leurs cases et fort, qu'il fut loisible d'entrer dedans Tacuba, brûler maintes maisons et mettre tout à sac.

Ce que ayant su dans Mexico, beaucoup plus d'escadrons reçurent ordre de sortir de la cité pour combattre Cortès et il fut concerté que, durant la bataille, ils feraient mine de rebrousser en fuyant vers Mexico afin d'attirer petit à petit notre armée sur leur chaussée jusques à l'y engager, en faisant comme s'ils se retiraient par peur. Et tout ainsi qu'ils le concertèrent, ils le firent. Cortès, croyant emporter la victoire, les fit suivre jusques à un pont. Et quand les Mexicains sentirent qu'ils tenaient Cortès dans la nasse, passé le pont, une telle multitude d'Indiens lui revient dessus, par terre, en canoas, du haut des terrasses, lui baillant telle trousse, qu'il fut mis à grand hazard. La chose alla au point qu'il cuida être perdu et déconfit, car, à un pont où il était parvenu, ils le chargèrent si lourdement qu'il ne pouvait, ni peu ni prou, s'aider. Et un Alferez qui portait une enseigne, voulant soutenir l'impétueux effort des ennemis, fut très malement navré et chut du haut du pont, avec son enseigne, dedans l'eau où il courut fortune de se noyer. Les Mexicains l'avaient déjà happé et l'allaient jeter en leurs canoas, mais il fut si courageux qu'il échappa avec son enseigne. Dans cette mêlée, cinq

soldats furent tués et plusieurs blessés. Et Cortès, voyant la hardiesse excessive et inconsidérée avec laquelle il était entré sur la chaussée de la manière que j'ai dite et comprenant comme les Mexicains l'avaient amorcé, ordonna incontinent que tous se retirassent. Et, dans le meilleur ordre qu'il put, sans tourner dos, la face à l'ennemi, pied contre pied, comme qui fait reprises aux armes, les arbalétriers et escopettiers les uns armant et les autres tirant et les cavaliers faisant quelques charges, mais fort peu, car aussitôt on leur blessait les chevaux, ainsi Cortès échappa cette fois des mains des Mexicains. Et quand il se vit en terre ferme, il rendit bien des grâces à Dieu.

Ce fut là, sur cette chaussée et pont, qu'un Pedro de Ircio, maintes fois par moi nommé, dit à l'Alferez qui chut, avec son enseigne, dans la lagune, lequel avait nom Juan Volante, lui voulant faire affront (il n'était pas bien avec lui pour cause d'amours et de femme), certaines paroles fâcheuses. Et il n'eut pas raison de dire ces paroles, car l'Alferez était un hidalgo et homme fort courageux et comme tel se montra en cette occasion et en maintes autres. Et dans la suite du temps, le méchant vouloir qu'il avait contre Juan Volante ne succéda guère bien au Pedro de Ircio.

Laissons Pedro de Ircio et disons que durant cinq jours que Cortès demeura dans Tacuba, il eut bataille et rencontres avec les Mexicains et leurs alliés. Et, de là, il fit retour vers Tezcuco, revenant par le

même chemin. Et les Mexicains le huaient, cuidant qu'il s'en allait fuyant. Ils soupçonnèrent, avec raison, qu'il retournait en grande crainte. Et ils le guettaient en lieux où ils voulaient gagner de l'honneur avec lui et tuer les chevaux et lui dressaient embuscades. Ce que voyant, Cortès leur en bailla une où il en occit et blessa beau nombre. Les ennemis, à ce coup, lui tuèrent deux chevaux et un soldat, mais ne le suivirent pas davantage. Et à grand erre, il gagna un village sujet de Tezcuco, Aculman, à deux lieues et demie de Tezcuco.

Lorsque nous sûmes qu'il y était arrivé, nous sortîmes pour le voir et recevoir avec Gonzalo de Sandoval, accompagné de force cavaliers et soldats, des Caciques de Tezcuco et, en particulier, de don Hernando, le premier de cette cité. A cette entrevue, nous nous réjouîmes fort, car il y avait plus de quinze jours que ne savions rien de Cortès ni de ce qui lui était advenu. Après lui avoir donné la bienvenue et parlé quelque peu de choses militaires et congruentes, nous retournâmes, cette vêprée, à Tezcuco, car nous n'osions laisser le camp sans bonne garde, et notre Cortès demeura dans ce village, jusques au lendemain qu'il entra dans Tezcuco. Les Tlascaltèques qui étaient déjà riches et venaient chargés de butin demandèrent licence de s'en aller à leur pays. Cortès la leur octroya, et ils allèrent par lieux où les Mexicains n'avaient pas d'espions et sauvèrent leurs richesses.

Au bout de quatre jours que notre Capitaine se

reposait, pressant la besogne des brigantins, quelques pueblos de la côte du Nord, Tucapan, Mascalcingo, Naultran et autres hameaux de ces parages, vinrent appointer la paix et se donner pour vassaux à Sa Majesté. Ils apportèrent un présent d'or et d'étoffe de coton. Lorsqu'ils arrivèrent devant Cortès, avec grande révérence, après avoir offert leur présent, ils dirent qu'ils lui demandaient en grâce de les admettre à son amitié et qu'ils voulaient être vassaux du Roi de Castille, ajoutant que, lorsque les Mexicains dont était chef Quetzalpopoca que nous avions jadis brûlé par publique justice, tuèrent ses Teules à l'affaire d'Almeria, tous ces peuples ici représentés étaient allés au secours des Teules. Cortès les ayant ouïs, bien que sachant qu'ils avaient eu part avec les Mexicains à la mort de Juan de Escalante et des six soldats occis dans Almeria, ainsi que je l'ai relaté à son chapitre, leur montra très bonne volonté, agréa le présent, et les reçut pour vassaux de l'Empereur notre Seigneur, sans leur demander compte ni remérorer l'accident, n'étant pas en conjoncture de faire autrement et, avec de bonnes paroles et promesses, les congédia.

En ce point, d'autres pueblos de ceux qui s'étaient faits nos amis, vinrent demander à Cortès assistance contre les Mexicains. Ils nous disaient de les aller aider, que de grands escadrons marchaient contre eux, étaient entrés sur leurs terres, avaient capturé nombre de leurs Indiens et cassé la tête à quelques autres. Et, au même temps, vinrent aussi ceux de

Chalco et Talmanalco, disant que, si ne les secourions incontinent, ils étaient perdus, et que maintes garnisons ennemies leur couraient sus. Et ils se lamentaient si fort, apportant sur un morceau de mante de nequen la peinture au naturel des escadrons assaillants, que Cortès ne savait que dire, ni que répondre, ni comment bailler remède et aux uns et aux autres, car, il l'avait vu, nous étions bon nombre de soldats blessés et dolents et il en était trépassé huit de douleur de côté, à force de jeter du sang caillé mêlé de boue par la bouche et les narines, et c'etait à cause de la lourdeur des armes que nous avions toujours sur le dos, des expéditions continuelles où nous allions et de la poussière que nous y avalions, et, de plus, trois ou quatre soldats étaient morts de blessures, car nous n'arrêtions jamais de marcher, les uns allant et les autres retournant. Et la réponse qu'il bailla aux premiers pueblos, fut de les flatter et dire qu'il irait promptement les secourir, et que, entretemps, ils se devaient aider d'autres peuplades leurs voisines, attendre sur le terrain et, tous ensemble, combattre les Mexicains qui, les voyant faire tête et résister, les craindraient, et que, d'ailleurs, les Mexicains, vu le nombre de leurs ennemis, n'avaient plus, pour les guerroyer, autant de forces comme autrefois. Bref, il leur en dit tant par nos truchemans et les encouragea si bien, que leurs cœurs s'accoisèrent, mais non pas tellement qu'ils ne demandassent aussitôt des lettres pour deux villages voisins et amis. En ce temps, ils n'entendaient point les lettres, mais ils savaient que parmi nous c'était chose

acertenée que dépêches valaient mandements ou signifiaient qu'on leur ordonnait quelque chose d'importance. Nantis de lettres, ils s'en allèrent très contents, les montrèrent à leurs amis, les appelèrent et, comme avait ordonné notre Cortès, attendirent sur le terrain les Mexicains, eurent avec eux une bataille et, aidés par nos amis leurs voisins à qui ils avaient remis la missive, ne s'en tirèrent pas mal.

Revenons à ceux de Chalco. Notre Cortès, voyant qu'il était fort important pour nous que cette province fût débarrassée des gens de Culhua, vu que c'était par là qu'il fallait aller et venir à la Villa Rica de la Vera-Cruz et à Tlascala et approvisionner notre camp, car le terroir est fertile en maïs, commanda incontinent à Gonzalo de Sandoval d'accoutrer son cas pour aller le lendemain matin à Chalco. Il lui fit donner vingt chevaux, deux cents soldats, douze arbalétriers, dix escopettiers et le petit nombre de Tlascaltèques qu'il y avait en notre camp, car, ainsi que l'avons dit en ce chapitre, quasi tous s'en étaient allés à leur pays chargés de butin. Il mena aussi une capitainerie de ceux de Tezcuco et, en sa compagnie, le Capitaine Luis Marin qui était son très intime ami. Et nous demeurâmes, Cortès, Pedro de Alvarado et Christoval de Oli, avec les autres soldats, à garder la cité et les brigantins.

Et avant que Gonzalo de Sandoval parte pour Chalco, comme c'est convenu, je veux dire ici que cependant que j'écrivais, en cette relation, toute l'aventure de Cortès à Saltocan, par fortune étaient

présents deux hidalgos fort curieux, lesquels avaient lu l'histoire de Gomara et me dirent que j'oubliais trois choses que le chroniqueur avait écrites de la même entreprise que fit Cortès. L'une était que Cortès, avec treize brigantins, poussa une pointe sur Mexico, et, dans la lagune, combattit fort bien contre la grande force de Guatemuz et ses grandes canoas et pirogues. L'autre, que Cortès, lorsqu'il entra sur la chaussée de Mexico, eut colloques avec les seigneurs et Caciques Mexicains et leur dit qu'il leur ôterait les vivres et qu'ils mourraient de faim. Et la tierce, que Cortès ne voulut point dire aux gens de Tezcuco qu'il devait aller à Saltocan, de peur qu'ils n'en donnassent avis à Mexico. Je répliquai auxdits hidalgos que, en cette saison, les brigantins n'étaient point achevés de construire. Et comment pouvait-il, par terre, mener les brigantins et, par la lagune, les chevaux et tant de troupe? Il y a certes de quoi rire à voir ce qu'écrit Gomara. Et lorsqu'il entra sur la chaussée de Tacuba, comme nous avons dit, Cortès eut assez à faire que de s'en tirer, lui et son armée, à demi défait. En ce temps, nous n'avions pas entouré Mexico pour leur pouvoir couper les vivres, et ils n'avaient point faim et étaient maîtres de tous leurs vassaux. Et le Gomara met à l'heure présente ce qui eut lieu bien des jours après, quand nous les tenions étroitement serrés. Quant à ce qu'il dit que Cortès se détourna par un autre chemin pour aller à Saltocan afin que les Tezcucans ne le sussent, je maintiens que forcément il passa par les villages et terres de Tezcuco,

parce que c'etait la route et qu'il n'y en avait point d'autre. Il erre donc beaucoup en ce qu'il écrit, et, à ce que j'ai compris, la faute n'est pas sienne, mais de celui qui l'informa, lequel, voulant sublimer qui lui plut, exalta son fait, et, pour ne point publier nos héroïques gestes, lui donnait ces relations. Et celle-ci est la vraie. Ce que ayant bien entendu, lesdits hidalgos, voyant clairement mon dire être certain, se convainquirent.

Laissons ce devis et retournons au Capitaine Gonzalo de Sandoval, lequel, après messe ouïe, partit de Tezcuco et alla poindre avec le jour près de Chalco. Je conterai plus avant ce qu'il en fut.

CHAPITRE CXLII

Comment le Capitaine Gonzalo de Sandoval alla à Chalco et à Talmanalco avec toute son armée, et ce qui se passa en cette expédition, je le conterai ci-après.

J'ai déjà dit au chapitre passé comment les pueblos de Chalco et Talmanalco vinrent prier Cortès de leur envoyer secours contre de grosses garnisons assemblées pour les guerroyer. Et ils se lamentèrent tant qu'il ordonna à Gonzalo de Sandoval d'y aller avec deux cents soldats, vingt chevaux, dix ou douze arbalétriers, tout autant d'escopettiers, nos amis de Tlas-

cala et une autre capitainerie de Tezcucans. Emmenant pour compagnon le capitaine Luis Marin, lequel était son grand ami, après avoir ouï messe, le douzième jour du mois de mars de l'an mil cinq cent et vingt et un, Sandoval alla dormir à des estancias dudit Chalco, et, le lendemain, arriva, dans la matinée, à Talmanalco. Les Caciques et chefs lui firent bon accueil, lui donnèrent à manger et lui dirent de marcher incontinent sur un gros bourg nommé Guaztepeque, et qu'il trouverait assemblées audit lieu ou sur le chemin avant que d'y arriver, toutes les forces de Mexico, et que tous ceux de cette province de Chalco iraient avec lui. Et il sembla à Gonzalo de Sandoval que ce serait très bien d'y aller tout à point. En bon ordre, il alla dormir à Chimalacan, autre village sujet de Chalco, parce que les espions que ceux de Chalco avaient lancés sur les Culhuas, vinrent aviser que la gent de guerre ennemie était en campagne, non loin de là, parmi des ravins et bocages où elle attendait. Et comme le Sandoval était fort avisé et de bon conseil, il porta les escopettiers et arbalétriers devant, et commanda aux cavaliers de s'apparier trois par trois, et, quand les arbalétriers et escopettiers auraient lâché quelques coups, de charger les Mexicains tous ensemble, au petit galop, la lance basse, sans autre souci que de bouter le fer au visage, jusques à les mettre en fuite, et de ne se point désapparier. Aux gens de pied, il ordonna de ne faire toujours qu'un seul corps et de ne s'engager que sur son commandement, vu que l'on disait les

ennemis nombreux (et c'était vrai)et établis parmi de mauvais pas, et que, ne sachant s'ils avaient fait quelques fossés ou barrières, il voulait avoir ses soldats au complet, de peur de quelque méchef.

Et, suivant son chemin, il vit venir, répartis en trois bandes, les escadrons Mexicains, criant, sonnant leurs trompes et atabales, avec tout genre d'armes, selon qu'ils accoutument. Et ils vinrent, comme lions furieux, à notre encontre. Les voyant si hardis, Sandoval ne garda pas l'ordre qu'il avait donné et dit aux cavaliers de les charger tout à la chaude avant qu'ils se fussent joints avec les nôtres. Et Sandoval, en avant, animant les siens, cria : Santiago ! Sus ! sus ! De ce choc, quelques escadrons Mexicains furent à demi rompus, mais non du tout. Ils se reformèrent et firent tête, s'aidant des mauvais pas et ravins. Le terrain était fort âpre et les chevaux, ne pouvant courir, ne les suivirent point. C'est pourquoi Sandoval commanda derechef à tous les soldats de leur marcher dessus, les arbalétriers et escopettiers en avant et ceux de rondache sur les flancs et que, lorsqu'ils les verraient blessés et mal embesognés, un coup d'escopette tiré de l'autre côté de la ravine serait signal aux cavaliers de charger tous ensemble pour les débusquer de ce lieu et rejeter, croyait-il, en un terrain plat voisin. Il prévint les alliés d'avoir, au même temps, à appuyer les Espagnols. Et il fut fait comme il ordonna. Et, dans cette foulée, les nôtres reçurent maintes blessures, car nombreux étaient les ennemis dont ils eurent à porter le faix.

Bref, ils se mirent à la retraite, mais ce fut vers d'autres mauvais pas. Et Sandoval avec les gens de cheval les suivit, mais n'en atteignit que trois ou quatre. Et, en cette poursuite, le cheval d'un de nos cavaliers nommé Gonzalo Dominguez, le chemin étant mauvais, roula et le prit dessous, et, peu de jours après, il trépassa de cette male chute. J'ai remémoré ici le fait de ce soldat, parce que ce Gonzalo Dominguez était un des meilleurs écuyers et des plus braves que Cortès eut menés en notre compagnie, et que, pour sa bravoure à la guerre, nous l'estimions autant que Christoval de Oli et Gonzalo de Sandoval. Et de cette mort, grand fut parmi nous le deuil.

Retournons à Sandoval et à son armée. Il les chassa jusques auprès du bourg de Guaztepeque. Et avant que d'y arriver, quinze mille Mexicains environ lui sortent à l'encontre et, commençant de l'envelopper, lui blessent plusieurs soldats et cinq chevaux. Mais comme le terrain était en partie plat, grâce au bon ordre qu'il tenait, il rompt avec les cavaliers deux des escadrons. Le reste tourne dos vers le bourg, afin d'aller derechef l'attendre à des défenses qu'ils y avaient faites. Mais nos soldats et amis les talonnèrent si roidement, les cavaliers les chassant toujours d'autre part, qu'ils n'eurent pas le loisir de tenir pied et s'enfermèrent audit bourg en lieu où on ne les put avoir. Et cuidant qu'ils n'y reviendraient plus ce jour-là, Sandoval fit reposer sa troupe. Les blessés furent pansés et l'on commença de manger, car on avait fait

gros butin. On était à manger, quand deux cavaliers et deux soldats que Sandoval, avant de commencer à repaître, avait postés, les uns comme coureurs, les autres comme espions, accoururent, criant : Aux armes ! aux armes ! voici que viennent force escadrons Mexicains ! En gens coutumiers d'avoir toujours leurs armes fort à point, les nôtres chevauchent lestement et sortent à une grande place. A cet instant, les ennemis parurent. Il y eut là une autre bonne bataille. Ils firent tête un bon moment derrière des défenses d'où ils blessèrent quelques-uns des nôtres. Et Sandoval leur bailla telle presse avec les cavaliers, escopettes et arbalètes et les soldats à coups de taille qu'ils les firent, par d'autres ravins, fuir du bourg. Et, ce jour-là, ils ne revinrent plus.

Et lorsque le capitaine Sandoval se vit libre de ce combat, il rendit maintes grâces à Dieu et alla reposer et dormir à un jardin qu'il y avait en ce bourg, le plus beau et de plus grands édifices et le plus merveilleux qu'on eût vu en la Nouvelle-Espagne. Et il y avait tant de choses, que c'était fort admirable. Et certes, c'était jardin pour un grand prince, et, mêmement, on ne le put tout parcourir pour lors, parce qu'il avait plus d'un quart de lieue de long.

C'est assez deviser de ce jardin. Il faut dire que je ne fus point de cette expédition, ni ne visitai pour lors ce jardin. Je n'y allai qu'une vingtaine de jours après, avec Cortès, lorsque nous fîmes le tour de tous les grands pueblos de la lagune, comme je le narrerai plus avant. Et la cause pourquoi je n'y vins pas,

c'est que j'étais, en cette saison, très grièvement navré d'un coup de lance à la gorge, proche le gosier, dont je fus en péril de mort et dont je garde, à l'heure d'aujourd'hui, la cicatrice. Il me fut baillé à l'affaire d'Iztapalapa, alors qu'ils nous serrèrent si fort. Et comme je ne fus pas de cette entreprise, c'est pour cela que je dis en cette mienne relation : ils allèrent, ils firent ceci, il leur advint cela, et non point : nous fîmes, je fis, je vins, je me trouvai à cela. Mais tout ce que j'en écris est au pied de la lettre; car, dans le camp, on sait incontinent le succès des expéditions, et ainsi ne peut-on rien ôter ou ajouter aux faits.

Mais il est temps de laisser cela et de retourner au capitaine Gonzalo de Sandoval, qui, le lendemain matin, ne voyant aucun tumulte de guerriers Mexicains, envoya appeler les Caciques de ce bourg par cinq Indiens naturels qu'il avait pris aux batailles passées. Deux d'entre eux étaient Principaux. Il leur envoya dire de ne pas avoir peur, de venir en paix, qu'il leur pardonnait le passé et autres bonnes raisons qu'il leur transmit. Les messagers allèrent faire l'appointement, mais les Caciques n'osèrent venir par crainte des Mexicains. En ce même jour, il envoya aussi dans un autre gros bourg dit Acapistla, distant d'environ deux lieues de Guaztepeque et leur fit dire : de considérer que la paix est bonne : de ne pas vouloir la guerre : de prendre garde et de se ramentevoir que les escadrons de Culhuas qui étaient en ce bourg de Guaztepeque n'ont abouti qu'à se faire tous décon-

fire : qu'ils viennent donc faire la paix et qu'ils chassent de leur terre les garnisons Mexicaines, sinon qu'il les ira guerroyer et châtier. Leur réponse fut que les Espagnols vinssent à leur plaisir, et qu'ils comptaient bien avoir, avec leurs corps et chairs, bonnes repues et leurs idoles, sacrifices. Quand on lui bailla cette réponse, les Caciques de Chalco qui étaient avec Sandoval, sachant qu'il y avait en ce bourg d'Acapistla beaucoup plus encore de garnisaires Mexicains prêts à assaillir Chalco, dès qu'ils verraient Sandoval parti, le supplièrent d'y aller et de les chasser. Et le Sandoval était sur le point de n'y pas aller, premièrement parce qu'il était blessé ainsi que plusieurs de ses soldats et chevaux, et ensuite, que ayant eu trois batailles, il n'aurait pas voulu pour lors entreprendre au delà des ordres de Cortès. En outre, quelques Cavaliers de sa compagnie, lesquels étaient gens de Narvaez, lui dirent de retourner à Tezcuco et de ne point aller à Acapistla qui était grosse forteresse, de peur qu'il ne lui advînt quelque méchef. Et le capitaine Luis Marin lui conseilla de ne pas laisser de faire le possible pour emporter cette place, vu que les Caciques de Chalco assuraient que s'il partait sans avoir défait le gros de troupes rassemblé dans cette forteresse, sitôt qu'ils verraient ou sauraient que Sandoval retournait à Tezcuco, incontinent, les ennemis seraient à Chalco. Et comme le chemin d'un bourg à l'autre n'était guère que de deux lieues, il se résolut, disposa ses soldats, et y alla. Dès qu'il fut en vue du pueblo, avant que d'y arriver, force guerriers en issi-

rent, et commencèrent à lui tirer bâtons, flèches et pierres de frondes, dru comme grêle, tant qu'ils blessèrent trois chevaux et plusieurs soldats sans qu'on les pût dommager en rien. Cela fait, ils grimpent vivement parmi leurs rochers et fortifications, et de là vocifèrent et crient, au bruit de leurs conques et timbales. Voyant qu'il en était ainsi, Sandoval fit mettre pied à terre à quelques cavaliers et commanda aux autres de se tenir aux champs, en plaine, tout a point pour guetter s'il venait à Acapistla quelque secours Mexicain, entre temps qu'il combattait ce pueblo. Et voyant les Caciques, chefs et force guerriers de Chalco qui étaient là à tourner en rond, sans oser batailler avec les ennemis, exprès pour les éprouver et voir ce qu'ils diraient, Sandoval leur cria : Que faites-vous là? Pourquoi ne commencez-vous pas le combat ?. Entrez en ce pueblo et forteresse : nous sommes là : nous vous défendrons. Ils répondirent qu'ils n'osaient pas : que la forteresse était grosse : que, pour ce, Sandoval et ses frères les Teules les avaient accompagnés, et que, derrière le rempart de leur valeur, les gens de Chalco venaient en chasser les Mexicains. De manière que Sandoval se met en tel ordre que, lui et tous ses soldats, escopettiers et arbalétriers commencent à gagner terre et monter et encore qu'ils reçurent, en cette montée, force blessures, le même Capitaine ayant été derechef navré à la tête et nombre d'Indiens amis blessés, ce nonobstant, il força le bourg où leur fut fait dommage extrême. Et ceux qui s'y excédèrent davantage furent les Indiens de Chalco

et les amis Tlascaltèques, car nos soldats, dès qu'ils furent rompus et mis en fuite, ne se soucièrent plus de taillader aucun Indien. Ce leur semblait cruauté. Ce à quoi ils s'employaient plus volontiers, c'était à quêter une bonne Indienne ou quelque butin, et ce qu'ils faisaient le plus souvent, c'était tancer les amis de ce qu'ils étaient si cruels et leur ôter quelques Indiens ou Indiennes afin qu'ils ne les occissent point.

Laissons cela et disons que les guerriers Mexicains, pour s'échapper, dévalèrent à travers des rochers, près du pueblo. Et comme beaucoup de ceux qui se venaient musser en cette ravine étaient blessés et saignaient, le ruisseau qui coulait là fut quelque peu teint de sang. Mais ce trouble de l'eau ne dura pas le temps d'un Ave Maria. Et ici le chroniqueur Gomara, en son histoire, dit que la rivière était si rouge que nos soldats souffrirent la soif à cause du sang. A cela je dis qu'il y avait des sources d'eau claire plus bas, dans le même bourg, et qu'il n'était besoin d'autre eau.

Retournons à notre propos. Après cette exécution, le Sandoval, avec toute son armée, s'en revint à Tezcuco, avec gros butin, et, particulièrement, belles pièces de femmes Indiennes.

Disons à cette heure comment le seigneur de Mexico, lequel avait nom Guatemuz, ayant su la déroute de ses armées, fit montre, à ce qu'on dit, d'âpre ressentiment, surtout de ce que les gens de Chalco avaient eu tant d'outrecuidance, étant ses sujets et vassaux, que d'oser, par trois fois, prendre

les armes contre lui. Et, dans son grand courroux, il délibéra, entre temps que Sandoval retournait au camp de Tezcuco, d'envoyer de puissantes forces qu'il rassembla rapidement en sa cité de Mexico, y joignant d'autres guerriers voisins de la lagune. Et dans plus de deux mille grandes canoas, vingt mille Mexicains environ sortent et débarquent sur la terre de Chalco pour y faire tout le dégât possible. Et ce fut si vite et subtilement conduit, que Sandoval, à peine rentré dans Tezcuco, n'avait pas encore parlé à Cortès, que, derechef, messagers de Chalco, par la lagune, y étaient déjà, demandant assistance et prompt secours contre vingt mille Mexicains venus dans deux mille canoas. Ce que ayant ouï Cortès et Sandoval, lequel, au même instant, arrivait pour lui parler et faire son rapport sur l'expédition dont il revenait, Cortès, de colère, ne voulut point écouter Sandoval, cuidant que, par sa faute ou négligence, nos amis de Chalco étaient ainsi mal embesognés. Et, sur-le-champ, sans plus dilayer ni l'ouïr, il lui commanda de retourner, laissant au camp tous les blessés qu'il ramenait, et, sur l'heure, avec tous les soldats valides, Sandoval partit en toute hâte. Et il sentit griève peine des paroles que lui dit Cortès et de ce qu'il ne le voulut point écouter. Il alla donc incontinent à Chalco et y arriva avec toute son armée, bien las du faix des armes et du long chemin.

Or, il paraît que ceux de Chalco, ayant su par leurs espions la brusque envahie des Mexicains et le projet d'attaque concerté par Guatemuz, ainsi que je l'ai

dit, sans plus attendre secours de nous, envoyèrent appeler ceux de la province de Guaxocingo et Tlascala qui étaient proches, lesquels vinrent cette nuit même, tout à point, avec leurs armes, et se joignirent à ceux de Chalco. Ils étaient en tout plus de vingt mille. Et déjà, ils avaient perdu la peur des Mexicains. Et, gaillardement, ils les attendirent sur le camp et combattirent en vaillants mâles, car ils occirent et prirent jusques à quinze chefs et hommes principaux, et d'autres guerriers de moindre qualité. Cette bataille gagnée sur eux par les gens de Chalco fut tenue, parmi les Mexicains, à grand déshonneur, bien plus que si nous les eussions défaits.

Sandoval, arrivant à Chalco, vit qu'il n'y avait que faire ni que craindre et que les Mexicains n'y reviendraient plus. Il se mit au retour vers Tezcuco, emmenant les prisonniers Mexicains, de quoi se réjouit fort Cortès. Mais Sandoval montra merveilleux courroux à notre Capitaine à raison du passé. Il ne l'alla point voir ni lui parler, encore que Cortès lui fit dire qu'il avait entendu la chose de travers, et qu'il avait cru que, négligeant d'y remédier, Sandoval, malgré sa grosse troupe de cavaliers et soldats, revenait sans avoir déconfit les Mexicains.

C'est assez parler de cette brouille, car bientôt Cortès et Sandoval redevinrent amis, et Cortès, pour contenter Sandoval, ne savait quel plaisir lui faire qu'il ne le fît.

J'en demeurerai là, et dirai comment nous convînmes de marquer toutes pièces d'esclaves, mâles et

femelles, que nous avions eues, lesquelles furent nombreuses, et comment, au même temps, vint un navire de Castille et de ce qui davantage eut lieu.

CHAPITRE CXLIII

Comment, dans Tezcuco, furent marqués les esclaves, et comment vint la nouvelle de l'arrivée d'un navire au port de la Villa Rica et des passagers qu'il amena et d'autres événements que je conterai ci-après.

GONZALO de Sandoval étant revenu avec gros butin d'esclaves, comme nous en avions quantité d'autres des expéditions passées, il fut convenu qu'on les marquerait sans retard. Le ban enjoignant de les mener marquer en une case à ce désignée, presque tous les soldats y conduisirent les pièces que nous avions eues afin que leur fût apposé le fer de Sa Majesté, lequel était un G, qui veut dire guerre, selon et de la manière antérieurement réglée avec Cortès, ainsi que je l'ai dit à son chapitre, croyant que le Quint Royal, payé au taux de la prisée de chaque pièce, on nous les devait rendre. Il n'en fut pas ainsi. Et si la chose fut très mal faite à Tepeaca, comme je l'ai déjà dit, bien pire fut-elle à Tezcuco. Car on prélevait le Quint Royal, puis c'était autre quint pour Cortès et d'autres parts pour les Capitaines. Et, la nuit d'aupa-

ravant, du lieu où elles étaient rassemblées, les meilleures Indiennes disparurent. Cortès nous avait bien assuré et promis que les bonnes pièces seraient vendues à l'encan, à leur valeur, et les moindres à moindre prix, mais le bon ordre en cela ne fut guère tenu, vu que les Officiers Royaux qui en avaient la charge faisaient ce qu'ils voulaient; de manière que si, la première fois, ce fut mal fait, ce fut pis celle-ci. Et d'ores en avant, quand nous autres soldats prenions quelque bonne Indienne, afin qu'on ne nous la dérobât comme les passées, nous la cachions et ne la menions point marquer, disant qu'elle s'était enfuie, et, si on était familier de Cortès, secrètement, la nuit, on la menait marquer, on la prisait à sa valeur, on lui apposait le fer et on payait le quint. Maintes autres demeuraient en nos logements. Nous disions qu'elles étaient Naborias pacifiquement venues des peuplades voisines et de Tlascala.

Je veux dire aussi que, au bout de deux ou trois mois, les esclaves qui étaient en notre compagnie et dans tout le quartier, connaissaient les soldats, les bons, les méchants, ceux qui traitaient bien leurs Naborias ou les maltraitaient, et ceux qui avaient renom de gentilshommes, de sorte que, lorsqu'on les vendait à l'encan et qu'elles étaient adjugées à certains soldats qui ne les contentaient point ou les avaient maltraitées, elles disparaissaient si prestement qu'ils ne les voyaient oncques plus et s'enquérir d'elles était superflu. Bref, tout se résolvait en dettes sur les livres du Roi, aussi bien les encans que les quints,

et, a la répartition de l'or, il résulta que peu ou point de soldats touchèrent leurs parts, vu qu'ils les devaient d'avance, et, mêmement, maints pesos d'or en plus que recouvrèrent depuis les Officiers du Roi.

Laissons cela et disons comment arriva, en cette saison, un navire de Castille dans lequel vinrent un Julian de Alderete, natif de Tordesillas, comme Trésorier de Sa Majesté, et un Orduña le Vieux qui fut habitant de la Puebla, lequel, après la prise de Mexico, amena quatre ou cinq filles qu'il maria fort honnêtement. Il était de Tordesillas. Un frère de Saint-François vint aussi, qui se nommait Fray Pedro Melgarejo de Urrea, natif de Séville. Il apporta des bulles de Monseigneur Saint-Pierre, dont il nous accommodait la conscience, si elle s'était quelque peu chargée aux guerres que nous démenions. De manière qu'en peu de mois, le Fraile s'en alla riche et bien nanti en Castille. Il amena alors comme Commissaire ayant charge des bulles, Geronimo Lopez, qui depuis fut Secrétaire à Mexico. Et vinrent un Antonio Carvajal, lequel, aujourd'hui, vit à Mexico, très vieux, et fut Capitaine d'un brigantin, et Geronimo Ruiz de la Mota, natif de Burgos, qui, Mexico gagnée, devint gendre de l'Orduña, et fut, lui aussi, Capitaine d'un brigantin, et un certain Briones, natif de Salamanque. Ce Briones fut pendu en cette province de Guatimala comme mutineur d'armées, quatre ans après qu'il s'enfuit lors du voyage de Honduras. Et, parmi maints autres dont il ne me souvient plus, vint un Alonso Diaz de la

Reguera qui fut habitant de Guatimala et vit présentement à Valladolid. Ce navire apporta force armes et poudre, et, finalement, comme navire de Castille, vint chargé de maintes choses dont nous nous réjouîmes. Quant aux nouvelles qu'ils portèrent de Castille, il ne m'en souvient guère, mais il me semble qu'ils dirent que l'Evêque de Burgos n'avait plus la main dans le gouvernement, et que Sa Majesté n'était pas bien avec lui depuis qu'Elle parvint à savoir nos très bons et notables services, et comment l'Evêque écrivait en Flandres au rebours des faits, en faveur de Diego Velazquez. Et Sa Majesté, trouvant claire vérité en tout ce dont l'allèrent informer, de notre part, nos Procurateurs, ne voulait plus, dès lors, bailler l'oreille à chose qu'il lui dît.

Laissons cela et retournons à notre propos. Cortès voyant les brigantins achevés et la grande volonté que tous nous avions d'être déjà à l'assiégement de Mexico, et les gens de Chalco étant revenus encore, au même temps, demander secours contre les Mexicains qui leur couraient sus, Cortès leur envoya dire qu'il voulait aller en personne à leurs villages et n'en pas retourner tant qu'il n'aurait chassé tous les ennemis hors de ces marches. Il fit équiper trois cents soldats, trente cavaliers, tout le demeurant des arbalétriers et escopettiers et une troupe de Tezcucans. Pedro de Alvaredo, Andrès de Tapia, Christoval de Oli, et, mêmement, le trésorier Julian de Alderete et le moine Frai Pedro Melgarejo qui, en cette saison, étaient déjà advenus à notre quartier, l'accom-

pagnerent. Et moi, j'allai alors avec le même Cortes, parce qu'il me commanda d'aller avec lui, et ce que nous endurâmes en cette entreprise, je le narrerai plus avant.

CHAPITRE CXLIV

Comment notre Capitaine Cortès alla à une expédition où fut fait le tour de la lagune, de toutes les cités et grandes peuplades que nous vîmes à l'environ et de ce qui davantage nous survint en cette entreprise.

COMME Cortès avait dit à ceux de Chalco qu'il les irait secourir de manière que les Mexicains ne les viendraient plus guerroyer, car nous en avions assez d'aller et de venir chaque semaine à leur aide, il fit équiper toute la soldatesque armée qui fut de trois cents soldats, trente chevaux, vingt arbalétriers, quinze escopettiers et le trésorier Julian de Alderete et Pedro de Alvarado et Andrès de Tapia et Christoval de Oli. Le moine Frai Pedro Melgarejo en fut aussi. Et Cortès me commanda pour aller avec lui et force Tlascaltèques et amis de Tezcuco et laissa à la garde de Tezcuco et des brigantins, Gonzalo de Sandoval avec bonne foison de gens de pied et de cheval.

Et un matin, après messe ouie, le vendredi cinquième jour du mois d'avril de l'an mil cinq cent et

vingt et un, nous allâmes dormir à Talmanalco où on nous fit fort bon accueil. Le jour ensuivant, nous allâmes à Chalco; l'un de l'autre est tout proche. Là, Cortès manda tous les Caciques de cette province et leur fit un parlement à l'aide de nos truchemans doña Marina et Geronimo de Aguilar, auquel il leur donna à entendre comment, à l'heure présente, nous allions voir si possible était d'attirer à la paix quelques peuplades des plus voisines de la lagune et aussi examiner l'assiette du terrain afin de mettre le siége autour de la grande cité de Mexico : qu'il allait lancer par la lagune ses treize brigantins, et qu'il les requérait tous de tenir, pour le lendemain, tous leurs guerriers prêts à marcher avec nous. Ce que ayant ouï, tous, unanimement, de très bonne volonté, dirent qu'ils le feraient.

Le lendemain, nous allâmes dormir à un autre pueblo dit Chimaloacan et sujet dudit Chalco, et là vinrent plus de vingt mille Indiens amis, tant de Chalco, Tezcuco et Guaxocingo que Tlascaltèques et autres peuples; et il en vint tant que, dans toutes les expéditions dont je fus depuis que j'entrai en la Nouvelle-Espagne, oncques ne vis telle foison de gens de guerre amis comme alors il y en eut en notre compagnie. J'ai déjà dit que cette multitude était mue par l'appât du butin et, plus certainement, par l'appétit de se saoûler de chair humaine, en cas de bataille, et bien savaient-ils qu'il y en aurait. C'est, pour ainsi dire, comme en Italie, quand une armée quittait un lieu pour un autre, corbeaux la suivaient et milans et autres oiseaux de rapine qui se repais-

saient des corps morts demeurés sur le champ après quelque très sanglante bataille. Et j'estime qu'ainsi nous suivaient tous ces milliers d'Indiens.

C'est assez deviser, retournons à notre relation. En ce point, on eut avis que de nombreux escadrons et capitaineries de Mexicains et tous leurs alliés de ces parages, non loin de là, dans une plaine, étaient en bataille à nous attendre. Cortès nous avertit donc d'être fort à l'erte et de sortir de ce pueblo de Chimaloacan où nous avions dormi. Après messe ouïe, et ce fut de très grand matin, en bon ordre, nous nous acheminâmes parmi des rochers, entre deux montagnolles fortifiées et remparées d'où maints Indiens et Indiennes, retirés en leurs forts, nous chargeaient de huées, vociférations et hurlements. Mais nous ne nous souciions point de batailler avec eux, ains cheminer coyement et pousser outre jusques à un gros bourg du nom de Yantepeque. Il était dépeuplé. Nous passâmes au large et nous gagnâmes une plaine où il y avait des sources de peu d'eau. D'un côté, se dressait un haut Peñol fortifié, fort roide à prendre, selon qu'il parut bientôt à la besogne. A l'abord du Peñol, nous le vîmes couvert de guerriers qui, du haut, nous criaient et tiraient dessus pierres, bâtons et flèches. Trois soldats furent blessés. Alors, Cortès nous fit faire halte et dit : Il paraît que tous ces Mexicains se mettent en lieux forts et se gaussent de nous de ce que nous ne les assaillons. Il dit cela pour ceux que nous avions laissés derrière, aux montagnolles. Et, incontinent, il commanda à quelques cavaliers et arba-

létriers de faire le tour d'un côté du Peñol et d'examiner s'il y avait plus praticable montée, de bon abord à les pouvoir combattre. Ils allèrent et rapportèrent que le meilleur était où nous étions, qu'il n'y avait passage aucun et que partout le roc était à pic. Aussitôt Cortès commanda d'attaquer et de monter.

L'Alferez Christoval del Corral en avant et d'autres enseignes et nous tous les suivant, et Cortès en plaine gardant que d'autres escadrons Mexicains ne vinssent donner sur les bagages ou sur nous entre temps que nous combattions cette forteresse, nous commençons à gravir le Peñol. Les guerriers Indiens qui y étaient nous jettent tant d'énormes pierres et rochers que ce fut chose épouvantablement merveilleuse, du train dont elles se précipitaient et sautaient, qu'elles ne nous meurtrirent tous. Et ce fut inconsidéré et non d'un prudent capitaine que de nous faire monter là. Aussitôt, à mes pieds, mourut un soldat nommé N... Martinez, Valencien, lequel, en Castille, avait été maître d'hôtel d'un Seigneur à qui l'on fait l'essai. Il avait armes en tête et ne dit ni ne souffla mot. Et nous montions toujours. Roulant, se précipitant et bondissant, les levrettes (ainsi nommions-nous les grosses pierres qui dévalaient) tuèrent ensuite deux autres soldats, Gaspar Sanchez, neveu du Trésorier de Cuba et un certain Bravo. Et nous montions toujours. Puis, fut tué un autre très brave soldat, nommé Alonso Rodriguez, deux autres eurent la tête cassée et nous tous des coups dans les jambes. Et toujours

nous nous entêtions à monter. Et moi, comme en ce temps-là, j'étais leste, je ne laissais de suivre l'Alferez Corral et nous allions sous des espèces de fissures et concavités qui s'ouvraient dans le Peñol de distance en distance, au risque, si me rencontraient quelques roches entre temps que je grimpais de fissure à fissure, de.... ce fut fort grande fortune. L'Alferez Corral s'abritait derrière de gros arbres couverts d'épines qui croissent en ces cavités. Il avait la tête cassée, le visage tout plein de sang et son enseigne déchirée. Il me cria : Ohé ! seigneur Bernal Diaz del Castillo, il n'y a pas moyen d'avancer ! Gare aux levrettes et aux pierres plates qu'elles ne vous attrapent ! Restez à l'abri dans cette concavité ! Le fait est que nous ne pouvions plus nous tenir, même avec les mains, encore moins monter. A ce moment, je vis le capitaine d'arbalétriers Pedro Barba, avec deux soldats, qui, de la même manière que Corral et moi, s'en venait grimpant de fissure en fissure. Et je lui criai d'en haut : Holà ! seigneur Capitaine ! Ne montez pas plus avant ! Votre Grâce ne se pourra tenir, même à quatre pattes, qu'elle ne roule jus ! A ces mots, en homme très intrépide ou voulant peut-être répondre en grand seigneur, il repartit qu'il n'y avait rien à dire, mais aller de l'avant. Cette parole me mordit au vif et je lui répliquai : Voyons donc comment vous monterez ou je suis ! Et je gravis encore plus contre mont. Au même instant, nous arrivent d'en haut tant de blocs de pierre qu'ils avaient réservés pour nous jeter dessus, que Pedro Barba fut

blessé, et un de ses soldats tué. Et ils ne passèrent outre d'un pas du lieu où ils étaient.

Alors l'Alferez Corral cria de dire de bouche en bouche à Cortès qu'il n'était point possible de monter plus haut et que la retraite était aussi fort périlleuse. Cortès le comprit, vu que, en bas, dans la plaine où il était, il avait eu trois morts et sept blessés du furieux heurt des blocs précipités. Cortès tint même pour chose sûre que tous ceux de cette escalade étaient morts ou grièvement navrés, car, du lieu où il était, il ne pouvait voir tous les détours du Peñol. Aussitôt, par signes, par cris et par coups d'escopettes, l'ordre de battre en retraite nous fut signifié en haut. Et, en bon ordre, de fissure en fissure, nous descendîmes, tous, la tête fendue, ruisselants de sang, les enseignes en lambeaux et huit morts. Lorsque Cortès nous vit ainsi faits, il rendit bien des grâces à Dieu. On lui dit sur l'heure mon histoire avec Pedro Barba, car le même Pedro Barba et l'Alferez Corral la lui contèrent, tout en devisant de cette rude forteresse et de la merveilleuse chance que nous eûmes de n'être pas emportés au vol par les pierres, tant il en tombait. Et, incontinent, l'aventure fut sue de tout le camp.

Laissons tout cela et disons que de nombreuses capitaineries de Mexicains étaient à nous guetter en lieux où nous ne les pouvions voir ni reconnaître, attendant le moment de secourir et aider ceux du Peñol. Jugeant bien (ce qui fut) que nous ne pourrions emporter le fort, ils avaient concerté que, au milieu du

combat, les tenants du Peñol d'une part et eux de l'autre nous tomberaient dessus. Et tout comme ils en étaient convenus, ainsi vinrent-ils à la rescousse de ceux du Peñol. Ce que ayant su, Cortès ordonna aussitôt aux gens de cheval et à nous tous de leur aller à l'encontre. Ainsi fut fait. Ce pays était plat, avec des parties en façon de cultures, entre des coteaux. Nous suivîmes l'ennemi jusques à un autre très fort Peñol. Dans la poursuite, on ne tua que peu d'Indiens, car ils se réfugiaient en lieux où l'on ne les pouvait avoir. Puis, nous revînmes au fort dont nous avions tenté l'escalade et voyant qu'il n'y avait pas d'eau (nous n'avions bu de toute la journée, non plus que les chevaux), car les sources dont j'ai parlé ne donnaient que de la boue, nos ennemis en grand nombre les occupant et ne les laissant pas couler, à cette cause nous décampâmes et descendîmes par des cultures près d'un autre Peñol qui peut être à lieue et demie environ, un peu plus un peu moins, de l'autre, cuidant y trouver de l'eau. Et il n'y en avait que très peu. Près de ce Peñol, il y avait quelques arbres, des mûriers du pays. Là, nous fîmes halte. Douze ou treize cases étaient bâties auprès de la sierra et forteresse. A peine étions-nous arrivés que, d'en haut, ils commencèrent à nous huer et jeter pierres roulantes, bâtons et flèches. Ce fort était plus garni de gens que la première roche et mieux fortifié, d'après ce que nous vîmes ensuite. Nos escopettiers et arbalétriers leur tiraient dessus, mais ils étaient si haut et si bien abrités qu'on ne les pouvait dommager aucu-

nement. Quant à monter à l'assaut, il n'y avait pas moyen. Pourtant, nous le tentâmes deux fois. Des sentiers s'ouvraient derrière les cases. Nous pûmes faire deux tours de montée, mais au delà, je l'ai dit, c'était pis qu'au premier Peñol. De manière que, tant à ce fort qu'à l'autre, nous ne gagnâmes aucune réputation. Au contraire, la victoire était aux Mexicains et à leurs confédérés.

Cette nuit, tous morts de soif, nous dormîmes parmi ces mûriers. Et il fut résolu que, le lendemain, tous les arbalétriers et escopettiers iraient gravir un autre rocher voisin où il y avait montée, encore que mal aisée, parce que, de là, les arbalètes et escopettes porteraient jusques à la roche forte et la pourraient battre. Et Cortès commanda à Francisco Verdugo, au trésorier Julian de Alderete et au capitaine Pedro Barba, de se munir de bons arbalétriers et d'y aller comme chefs, tandis que tout le demeurant des soldats donnerait l'assaut par les passages et sentiers des cases où j'ai dit que nous voulions monter. Nous commençâmes d'attaquer, mais ils jetaient tant de pierraille grosse et menue que plusieurs soldats furent blessés. En outre, nous ne montions pas. C'était inutile. Même avec les pieds et les mains, nous ne pouvions nous tenir. Tandis que nous étions en cet état, les arbalétriers et escopettiers du haut du rocher que j'ai dit, avec les arbalètes et escopettes, les atteignaient et, quoique pas très bien, en tuaient quelques-uns et en blessaient d'autres. De manière que nous demeurâmes en ces combats environ demi-heure. Et par la

volonté de Notre-Seigneur Dieu, ils se déterminèrent à se rendre. Ce fut à cause qu'ils n'avaient point d'eau, car la foule était grande en haut du Peñol, dans un plateau qui s'ouvrait au sommet. On s'y était réfugié de tous les alentours, hommes, femmes, enfants et menues gens. Et pour nous faire entendre en bas qu'elles voûlaient la paix, les femmes, du haut de la roche, agitaient vers nous des mantes, et, frappant les paumes l'une contre l'autre, faisaient signe qu'elles nous feraient du maïs et des galettes, et les guerriers ne tiraient plus ni bâton, ni pierre, ni flèche.

Ce que ayant compris, Cortès commanda qu'on ne leur fît aucun mal et, par signes, leur donna à entendre que cinq Principaux descendissent appointer la paix. Ils descendirent et avec grande révérence dirent à Cortès de leur pardonner, si, pour se protéger et défendre, ils s'étaient guindés en ces forts. Cortès, par nos truchemans doña Marina et Aguilar, répondit, non sans quelque fâcherie, qu'ils étaient dignes de mort pour avoir commencé la guerre, mais, puisqu'ils sont venus, qu'ils aillent sur l'heure à l'autre Peñol, qu'ils appellent les Caciques et Principaux qui y sont, et qu'ils apportent les morts et qu'il leur pardonnera le passé : qu'ils viennent à la paix, sinon qu'il leur ira contre et les assiègera jusques à ce qu'ils meurent de soif. Nous savions bien qu'ils n'avaient point d'eau, car, dans toute cette terre, il n'en est que fort peu. Et, incontinent, ils les allèrent appeler ainsi qu'il avait ordonné.

N'en parlons plus, jusques à leur retour avec la

réponse, et disons que Cortès devisait avec le Fraile Melgarejo et le Trésorier Alderete des guerres passées que nous avions eues avant qu'ils vinssent à la Nouvelle-Espagne et de celle du Peñol et du grand pouvoir des Mexicains et des grandes cités qu'ils avaient vues depuis leur arrivée de Castille. Et ils disaient que si l'Évêque de Burgos, au lieu de lui écrire le contraire, eût informé de la vérité l'Empereur notre seigneur, il nous guerdonnerait de hautes grâces, car il ne leur souvenait point que roi au monde eût oncques reçu majeurs services que celui qu'avions fait en Lui gagnant tant de cités, sans que Sa Majesté en fût aucunement informée.

Passons maints autres devis qui furent devisés et disons comment notre Capitaine Cortès commanda à l'Alferez Corral, à deux autres Capitaines, c'était Juan Xaramillo et Pedro de Ircio, et à moi qui me trouvai là avec eux, de monter au Peñol et de voir la forteresse et son état et s'il y avait beaucoup d'Indiens blessés ou morts de traits d'arbalètes ou coups d'escopettes et quelles gens y étaient refugiés. En nous baillant cet ordre, il dit : Gardez-vous, Messieurs, de leur prendre un grain de maïs ! A ce que j'entendis, il voulait dire de faire notre profit. Nous montâmes au Peñol par de méchants sentiers. Je maintiens qu'il était plus fort que le premier, car c'était roc abrupt. Parvenus au haut, pour entrer dans la place, il y avait une ouverture pas plus large que deux bouches de silo ou de four. Et, tout au sommet du plateau, s'élargissaient de grands prés tout couverts de gens,

guerriers, femmes et enfants. Nous trouvâmes une vingtaine de morts et force blessés. Ils n'avaient pas une goutte d'eau à boire. Toutes leurs hardes et richesses étaient en paquets, avec quantité de ballots d'étoffes du tribut qu'ils payaient à Guatemuz. Quand je vis tant de charges d'étoffes et sus qu'elles étaient du tribut, je commençai à charger quatre Tlascaltèques mes Naborias que j'avais amenés avec moi, et, mêmement, jetai sur le dos de quatre des Indiens qui les gardaient quatre autres ballots, à chacun sa charge. Ce que ayant vu, Pedro de Ircio dit de ne rien emporter. Moi, je soutenais que oui. Et comme il était Capitaine, ce qu'il ordonna fut fait, parce qu'il me menaça de rapporter la chose à Cortès. Le Pedro de Ircio ajouta que j'avais bien vu Cortès dire de ne pas leur prendre un grain de maïs. Je lui repartis que c'était vrai et que, en raison même de cette parole, je voulais prendre de ces étoffes. Bref, il ne me laissa rien emporter. Nous dévalâmes rendre compte à Cortès de ce qu'il nous avait envoyés voir. Et le Pedro de Ircio, pour me brouiller avec Cortès, lui voulut conter l'aventure, cuidant le contenter à merveilles. Après avoir fait son rapport, il ajouta : On ne leur prit chose aucune, bien que Bernal Diaz del Castillo eût déjà chargé d'étoffes huit Indiens et, si je ne l'en eusse empêché, il les ramenait tout chargés. Alors, à demi fâché, Cortès s'écria : Pourquoi ne le fit-il pas ? Et vous, ne deviez-vous pas rester là-haut avec les étoffes et les Indiens ? Il dit encore : Voyez comme ils ont peu compris que je les envoyais

faire leur profit ! Et à Bernal Diaz, le seul qui m'entendit, ils ont ôté le butin fait sur ces chiens qui doivent être à rire de tous ceux qu'ils nous ont occis et blessés ! Oyant cela, le Pedro de Ircio dit qu'il allait remonter au fort. Mais Cortès lui répliqua que l'occa sion était passée et qu'il n'y avait plus que faire.

Laissons ce conte et disons comment vinrent les gens de l'autre Peñol. En suite de maints discours concluant à leur pardon, tous baillèrent obéissance à Sa Majesté. Et comme il n'y avait point d'eau en ces parages, nous nous acheminâmes incontinent vers un pueblo déjà nommé au chapitre passé, lequel est dit Guaztepeque. C'est là qu'était le jardin dont j'ai parlé, le meilleur que j'eusse vu de toute ma vie et, j'en parle derechef, car Cortès et le Trésorier Alderete qui, pour lors, le virent et s'y promenèrent quelque peu, s'émerveillèrent et dirent que jardin de meilleure façon oncques ils n'avaient vu en Castille. Disons donc comme quoi, cette nuit-là, nous y logeâmes tous. Et les Caciques du lieu vinrent pacifiquement entretenir et servir Cortès. Gonzalo de Sandoval les avait déjà reçus à merci, lorsqu'il entra dans ce bourg, ainsi que je l'ai plus amplement écrit à son chapitre. Cette nuit, nous prîmes là du relâche. Le lendemain, de très bon matin, nous partîmes pour Cornabaca et rencontrâmes des escadrons de guerriers Mexicains qui en étaient sortis. Les cavaliers les suivirent plus de lieue et demie jusques à les enclore en un autre gros bourg nommé Tepuztlan. Les habitants s'étaient si mal gardés que nous leur arrivâmes dessus avant leurs

espions. On eut là de fort bonnes Indiennes et du butin. Pas un Mexicain ou naturel ne nous attendit dans la place. Notre Cortès, à trois ou quatre reprises, fit appeler les Caciques à la paix, les avisant que, s'ils ne venaient pas, il brûlerait le bourg et les irait quérir. La réponse fut qu'ils ne voulaient point venir. Et, pour faire peur aux autres peuplades, Cortès commanda de bouter le feu à la moitié des maisons les plus proches. En cet instant, arrivèrent les Caciques du pueblo de Yantepeque où nous avions passé ce jour même, lesquels baillèrent obéissance à Sa Majesté.

Le jour ensuivant, nous nous mîmes au chemin d'une autre meilleure et plus grande peuplade, laquelle a nom Coadalbaca, et, communément, nous avons aujourd'hui corrompu ce vocable et la nommons Cuernabaca. Il y avait dedans force gens de guerre, tant Mexicains que naturels. Ce lieu était fort bien défendu par un gros ruisseau et des fossés établis dans son lit raviné, très profonds, de plus de huit hauteurs d'homme, quoique peu garnis d'eau. Pour des Indiens, c'est place forte. Il n'y avait non plus d'entrée bonne aux chevaux, sinon par deux ponts qu'ils avaient rompus. Ils étaient ainsi si dûment fortifiés que nous ne les pouvions approcher ni les combattre que de l'autre bord des fossés, par-dessus le ruisseau. Et ils nous tiraient force bâtons, flèches et pierres de frondes. Cependant, on avisa Cortès que environ demi-lieue plus avant, il y avait entrée pour les chevaux. Il y alla aussitôt avec les cavaliers. Nous

autres tous étions en quête d'un passage. Or nous vîmes que par quelques arbres qui croissaient au long du fossé, il était possible de passer de l'autre côté de cette creuse ravine et, encore que trois soldats churent du haut des arbres dedans l'eau, desquels l'un se cassa la jambe, ce nonobstant, nous passâmes, non sans péril extrême. Pour ce qui est de moi, vraiment je l'avoue, tandis que je franchissais ce pas, je le vis fort périlleux et malaisé, et la tête me tournait; néanmoins je passai, moi et vingt ou trente autres soldats et nombre de Tlascaltèques et nous commençâmes par tomber sur le dos des Mexicains qui étaient à tirer force bâtons et flèches aux nôtres. Quand ils virent ce qu'ils cuidaient impossible, ils nous crurent bien plus nombreux. Au même instant, survinrent Christoval de Oli, Pedro de Alvarado et Andrès de Tapia qui, avec d'autres cavaliers, à grand risque de leurs personnes, avaient passé par un pont rompu. Et nous donnâmes dedans les ennemis si roidement qu'ils tournèrent les épaules et se mirent en fuite vers les bois et autres retraits de cette profonde ravine où on ne les put avoir. Un moment après, Cortès arriva aussi avec tout le restant des cavaliers.

En ce pueblo, on eut gros butin tant de mantes fort grandes que de bonnes Indiennes. Et Cortès nous commanda de demeurer là cette journée. Nous nous logeâmes tous au jardin, lequel était fort beau, du seigneur du lieu. A quoi bon dire la grande pourvoyance de sentinelles, guettes et coureurs que nous

avions partout où nous séjournions et le long des chemins? C'est prolixité que le répéter si souvent. C'est pourquoi je passerai outre et dirai que nos coureurs vinrent aviser Cortès qu'une vingtaine d'Indiens s'avançaient, à ce qu'il paraissait, en leurs gestes et mine, Caciques et hommes principaux chargés de quelque message ou appointement de paix. Et c'étaient les Caciques du lieu. Quand ils approchèrent de Cortès, ils lui firent maintes révérences, présentèrent quelques joyaux d'or et dirent de leur pardonner de n'être pas venus pacifiquement à nous : que le seigneur de Mexico leur avait envoyé, avec le renfort d'un bon escadron de Mexicains, commandement, puisqu'ils étaient en place forte, de nous y tenir tête, mais, à ce qu'ils viennent de voir, il n'est chose, pour forte qu'elle soit, que nous ne sachions combattre et maîtriser : qu'ils le supplient donc de les recevoir à merci. Cortès leur montra bon visage et dit que nous sommes vassaux d'un grand seigneur, l'Empereur don Carlos qui, à ceux qui le veulent servir, à tous leur fait faveur, au Royal Nom duquel il les reçoit à merci. Là-dessus, ils baillèrent obéissance à Sa Majesté. Et il me souvient que ces Caciques dirent que, pour leur faire payer le retardement de la paix, nos dieux avaient permis aux leurs de les châtier dans leurs personnes et biens.

Je les laisserai là pour le moment et dirai comment le jour ensuivant, au matin, nous nous arroutâmes devers une autre grande peuplade nommée Suchimilco. Et ce que nous endurâmes au chemin et dans la cité

et les rencontres de guerre que nous eûmes, je le narrerai plus loin, jusques à notre retour à Tezcuco, avec tout ce qui nous advint de plus.

CHAPITRE CXLV

De la grande soif qu'on endura dans cette marche et du péril où nous nous vîmes dans Suchimilco, aux nombreuses batailles et combats que nous eûmes avec les Mexicains et naturels de cette cité, et de maintes autres rencontres de guerre par lesquelles nous passâmes jusques à notre retour à Texcuco.

DONC, nous nous acheminâmes vers Suchimilco, qui est une grande cité dont quasi toutes les maisons sont bâties dans la lagune d'eau douce, à deux lieues et demie environ de Mexico. Or, allant par notre chemin, en beau concert et ordonnance, comme de coutume, nous prîmes par des pinières, et il n'y avait point d'eau nulle part sur le chemin. Et comme nous allions avec nos armes sur le dos, qu'il était déjà tard et qu'il faisait grand soleil, la soif nous pressait fort et nous ignorions s'il y avait de l'eau plus avant, et nous avions déjà marché plusieurs lieues sans savoir avec certitude de combien était distant un puits qui, disait-on, se trouvait sur le chemin. Voyant toute notre armée si recrue (les Tlascaltèques amis défaillaient, et l'un d'eux mourut de

soif, et il me semble qu'un de nos soldats, vieux et dolent, mourut aussi de soif), Cortès délibéra de faire halte à l'ombre des pins et commanda à six cavaliers de pousser en avant sur le chemin de Suchimilco et de voir à quelle distance il y avait village ou estancias, ou si le puits dont nous eûmes avis était assez proche pour y aller dormir. Quand les cavaliers partirent, c'étaient Christoval de Oli, un certain Valdenebro, Pedro Gonzalez de Truxillo et autres vaillants mâles, je résolus de m'écarter en lieu où ni Cortès, ni les cavaliers me pussent voir, et, emmenant trois Tlascaltèques, mes Naborias, courageux et alertes Indiens, j'allai derrière eux jusques à tant qu'ils me virent et m'attendirent pour me faire rebrousser, de peur de quelque surprise de guerriers Mexicains dont je ne me pourrais tirer. Néanmoins, je m'entêtais à aller avec eux. Et le Christoval de Oli, comme j'étais son ami, me dit de venir et de préparer mes poings pour batailler avec les Indiens, et mes pieds pour me sauver. Et j'avais tellement soif que j'aventurais ma vie pour l'assouvir. A demi-lieue en avant, plusieurs estancias et métairies de ceux de Suchimilco étaient sises au penchant de montagnolles. Alors les cavaliers se dispersèrent, en quête d'eau, par les maisons. Ils en trouvèrent et se rassasièrent. Et un de mes Tlascaltèques me tira d'une case une grosse cruche, il y a de tels grands cruchons en ce pays, et nous nous en gorgeâmes moi et eux. Alors je délibérai de m'en retourner à la halte, vers Cortès, vu que les habitants de ces estancias commençaient à s'entr'appeler et à nous

huer. J'emportai ma cruche d'eau à l'aide des Tlascaltèques et trouvai Cortès qui commençait à cheminer avec toute son armée. Je lui dis qu'il y avait de l'eau tout près de là, dans des estancias, que j'en avais bu, que j'en rapportais une cruche que les Tlascaltèques tenaient bien cachée, de peur qu'on ne me la prît, car à la soif il n'est plus de loi. Cortès but de mon eau et d'autres cavaliers, et il en fut fort aise, et tous se réjouirent, et, hâtant le pas, nous parvînmes aux estancias avant le coucher du soleil. Dans les cases on trouva de l'eau, mais petitement, et, de la soif qu'ils avaient, des soldats mâchaient des chardons et quelques-uns s'endommagèrent la bouche et la langue. En ce point arrivèrent les cavaliers. Ils dirent que le puits était loin, que tout le pays criait guerre et qu'il était bien de dormir là. Aussitôt, sentinelles, espions et coureurs furent postés. Je fus un de ceux qui furent mis en sentinelle, et il me semble qu'il plut un peu, cette nuit, et qu'il fit grand vent.

Le lendemain, dès l'aube, nous nous arroutâmes et, sur les huit heures, arrivâmes à Suchimilco. Comment dire maintenant la multitude de guerriers qui étaient à nous attendre, les uns sur terre, les autres au passage d'un pont qu'ils avaient rompu et la quantité de défenses et barrières qu'ils y avaient dressées, et leurs lances faites à la façon des épées qu'ils nous prirent, lors de notre grand massacre, aux ponts de Mexico, et la foule des chefs Indiens qui tous brandissaient nos très reluisantes épées? Et les archers, bâtons fourchus, pierres, frondes, épées à deux mains comme

espadons avec deux pieds de tranchant! Je dis que toute la terre ferme en était couverte. Au passage dudit pont, ils bataillèrent avec nous près de demi-heure. Ni arbalètes, ni escopettes, ni les impétueuses charges que nous faisions n'étaient bastantes. Le pire de tout, c'est que d'autres escadrons arrivaient pour nous prendre en queue. Ce que voyant, nous nous jetâmes sur le pont et dans l'eau, nageant à moitié, d'autres à vole-pied, et il y eut là quelques soldats qui burent forcément tant d'eau que leurs ventres en enflèrent.

Retournons à notre bataille. Au passage du pont plusieurs soldats furent blessés et deux autres tués. Et, chaudement, nous les menâmes à bonnes taillades, par des rues, vers la terre ferme. D'autre part, Cortès, conjointement avec les cavaliers, saillant en terre ferme, se heurta à plus de dix mille Indiens, tous Mexicains, qui venaient tout fraîchement à la rescousse de ceux du pueblo. Ils se battaient de si brave façon avec les nôtres, qu'ils attendaient les cavaliers sur la lance et en blessèrent quatre. Cortès se trouva pris dans cette dure presse. Le cheval qu'il montait, un bai brun fort bon qu'on nommait le Mulet, était très gras et se fatiguait vite, pour s'être trop reposé. Il se pâma. Les ennemis qui étaient nombreux mirent la main sur Cortès, qui tomba de cheval. D'autres ont dit qu'ils le ruèrent bas de force. Que ce soit l'un ou l'autre, à cet instant, arrivèrent en foule les guerriers Mexicains pour tâcher de le prendre vif. Ce que voyant, quelques Tlascaltèques et un soldat fort in-

trépide nommé Christoval de Olea, natif de Castille la Vieille, du terroir de Medina del Campo, se jetèrent sus, et, à bonnes estocades et taillades, firent place. Cortès, quoique bien blessé à la tête, remonta à cheval et l'Olea en demeura fort malement navré de trois coups de taille. En ce point, nous autres soldats qui nous trouvâmes plus proches, y accourûmes tous, car, en cette occasion, comme chaque rue de cette cité foisonnait de guerriers et que force nous était de suivre les enseignes, nous ne pouvions être tous ensemble, nous battant, les uns d'un côté, les autres de l'autre, d'après les ordres de Cortès. Mais nous comprîmes bien que là où besognait Cortès avec les cavaliers, il y avait fort à faire, par les grandes huées, cris et hurlements que nous oyions. Bref, sans plus arraisonner, à travers la multitude des guerriers, nous allâmes là où était Cortès. Une quinzaine de cavaliers l'avaient rejoint et ils bataillaient près de canaux où l'ennemi se remparait à des barrières. En arrivant, nous les mîmes en fuite, encore que du tout ils ne tournassent dos. Et pour ce que le soldat qui aida notre Cortès, Olea, fort mal navré de trois coups de taille, perdait tout son sang, et que les rues de cette cité étaient pleines de guerriers, nous dîmes à Cortès de retourner se mettre à l'abri pour se panser lui et l'Olea. Nous rebroussâmes donc, non sans excessif surcroît de bâtons, pierres et flèches que nous tiraient de maintes parts, de leurs abris et barrières, les Mexicains qui, nous croyant à la retraite, nous suivaient très furieusement.

En ce point, surviennent Pedro de Alvarado, Andrès de Tapia, Christoval de Oli et tous les cavaliers qui étaient allés avec eux d'autres côtés; l'Oli le visage en sang, le Pedro de Alvarado blessé, ainsi que son cheval, et tous les autres chacun avec sa plaie. Ils dirent que, dans la campagne, ils avaient bataillé avec tant de Mexicains qu'ils n'en pouvaient plus. Car, lorsque nous passâmes le susdit pont, il paraît que Cortès répartit les cavaliers moitié d'un côté, moitié de l'autre, et ainsi poursuivirent-ils des escadrons divers.

Or, cependant que nous pansions les blessures, les brûlant avec de l'huile et les serrant avec des mantes, par des rues en terre ferme, à grand tapage de cris, cornets et conques, en telle foison, Mexicains poussent au préau où nous étions à panser les blessés et nous tirent tant de bâtons et pierres qu'ils navrèrent, d'abordée, plusieurs soldats. Mais il ne leur succéda guère bien de cette algarade, car nous les chargeâmes vivement, à bonnes taillades et estocades, et plus d'un demeura sur la place. Puis les cavaliers ne tardèrent à leur sortir à l'encontre. Ils en occirent beau nombre, malgré que deux chevaux furent alors blessés et un soldat tué. A ce coup, nous les chassâmes de ce lieu et préau.

Lorsque Cortès vit qu'il n'y avait plus d'ennemis, nous nous allâmes reposer en un autre vaste préau où étaient les grands oratoires de cette cité. Et plusieurs de nos soldats montèrent au temple le plus haut où siégeaient les idoles et, de là, virent la grande cité

de Mexico et la lagune entiere, car il dominait bien tout. Et ils virent environ deux mille canoas chargées de guerriers qui, de Mexico, venaient droit où nous étions. D'aprés ce que nous sûmes le lendemain, le seigneur de Mexico, Guatemuz, les envoyait avec ordre de nous assaillir cette nuit et le jour suivant. Au même temps, il dépêcha par terre dix mille autres guerriers environ, afin que les uns d'un côté et les autres de l'autre fissent en sorte que pas un de nous ne sortît vivant de cette cité. En outre, il tenait dix autres mille hommes prêts à donner, tout frais, au milieu de la bataille, ce que nous sûmes de cinq chefs Mexicains qui furent pris le lendemain. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ en ordonna mieux. Car, à la vue de cette grande flotte de canoas, incontinent on comprit qu'elle venait contre nous et il fut résolu qu'on tiendrait dans tout notre camp très bonne garde répartie aux ports et canaux où pourrait débarquer l'ennemi, tandis que les chevaux, fort à point, toute la nuit sellés et bridés, attendraient sur la chaussée et en terre ferme et que les Capitaines et Cortès avec eux, feraient veilles et rondes de nuit. On me posta, moi et dix autres soldats, en sentinelle sur des murailles de chaux et pierre, avec force roches, arbalètes, escopettes et de grandes lances, afin que si des canoas abordaient en ce lieu propre à débarquer, nous y puissions résister et les faire retraire. On mit d'autres soldats de garde sur d'autres canaux.

Or, cependant que je veillais avec mes compagnons,

nous ouïmes la rumeur de plusieurs canoas qui venaient, à rame sourde, débarquer à ce poste où nous étions. A bons coups de pierre et avec les lances, nous leur résistâmes si bien qu'ils n'osèrent débarquer. Nous dépêchâmes un de nos compagnons pour en donner avis à Cortès. Entre temps revinrent nombre d'autres canoas, chargées de guerriers, qui commencèrent à nous tirer force bâtons, pierres et flèches. Nous leur resistâmes derechef. Deux de nos soldats furent alors blessés à la tête. Et comme la nuit était fort noire, les canoas allèrent rejoindre les capitaines de leur flotte, et, tous ensemble, débarquèrent à un autre petit port ou canal profond. Et comme ils ne sont point accoutumés à combattre de nuit, ils se réunirent tous aux escadrons que Guatemuz envoyait par terre, et ils étaient déjà plus de quinze mille Indiens.

Je veux dire aussi, et non certes par jactance, que notre compagnon ayant été aviser Cortès, ainsi que je l'ai dit, de l'arrivée au port où nous veillions de nombreuses canoas de guerre, incontinent Cortès lui-même, escorté de dix cavaliers, vint parler à nous. Comme il s'approchait sans dire mot, moi et un certain Gonzalo Sanchez, qui était de l'Algarve Portugaise, lui criâmes : Qui va là? Ne pouvez-vous parler? et nous lui jetâmes trois ou quatre pierres. Nous ayant reconnus à la voix, moi et mon compagnon, Cortès dit au Trésorier Julian de Alderete, à Fray Pedro Melgarejo et au Mestre de camp Christoval de Oli qui l'accompagnaient en cette ronde : Il n'est

besoin de garnir davantage ce poste, car il est, parmi ceux qui y veillent, deux hommes qui des premiers passèrent avec moi, et bien nous pouvons nous fier à eux pour cette garde de nuit et pour toute autre chose de majeure escorne. Puis ils nous hêlèrent, Cortès nous dit de prendre garde au péril où nous étions et ils allèrent reconnaître d'autres postes. Et, tout à coup, dans le silence, nous entendîmes qu'on emmenait un soldat, à travers la veillée, en le fouettant. C'était un de ceux de Narvaez.

Or, je veux remémorer autre chose, et c'est que nos escopettiers n'avaient déjà plus de poudre, ni nos arbalétriers de carreaux. Le jour d'avant, ils avaient tant tiré qu'ils avaient tout dépensé. Et cette même nuit, Cortès commanda aux arbalétriers d'ajuster, empenner et munir de pointes tous les traits qu'ils auraient, car nous emportions toujours, aux expéditions, plusieurs charges de munitions de traits, environ cinq charges de pointes de cuivre et tout appareil à fabriquer des traits partout où nous arrivions. Et tous les arbalétriers demeurèrent toute la nuit à empenner et mettre des pointes. Et Pedro Barba, leur Capitaine, ne quittait pas de dessus la besogne, et Cortès, de temps en temps, y venait voir.

Laissons cela et disons comment, dès qu'il fit jour clair, tous les escadrons Mexicains nous vinrent assiéger dans le préau où nous étions, et, comme jamais ils ne nous prenaient au dépourvu, les cavaliers d'un côté, c'était terre ferme, et nous de l'autre avec nos

amis Tlascaltèques qui nous aidaient, nous les enfonçâmes. Trois de leurs chefs furent tués ou blessés, sans compter plusieurs autres qui, dès le lendemain, moururent. Nos amis firent bon butin et cinq Principaux furent pris, desquels nous sûmes le fait des escadrons envoyés par Guatemuz. De cette bataille, plusieurs de nos soldats sortirent blessés, dont l'un trépassa bientôt, mais on n'était pas au bout. Nos cavaliers, suivant la victoire, se heurtèrent aux dix mille guerriers frais que le Guatemuz expédiait à l'aide et secours de ceux qu'il avait envoyés auparavant. Les chefs Mexicains qui les menaient portaient de nos épées dont ils faisaient maintes montres de vaillantise, criant qu'ils nous allaient occire avec nos propres armes. Lorsque nos cavaliers se trouvèrent près d'eux, comme leur nombre était petit et les escadrons nombreux, ils eurent peur et se mirent en lieu sûr pour éviter leur choc jusques à tant que Cortès et nous vinssions à leur rescousse. Ce que ayant su, à l'instant, tous les cavaliers demeurés au camp, quoique blessés eux et leurs chevaux, sautent en selle et sortant tous, soldats et arbalétriers, avec nos amis les Tlascaltèques, nous les chargeâmes si roidement que nous les rompîmes et eûmes loisir de les joindre pied contre pied et, à bonnes estocades et taillades, ils s'en allèrent à la male heure, nous abandonnant à ce coup le champ.

Nous laisserons cela et viendrons à dire que là furent pris d'autres Principaux. Par eux on sut que Guatemuz avait disposé d'envoyer une autre grosse

flotte de canoas et beaucoup plus de guerriers par terre. Il avait dit à ses guerriers que lorsque nous serions las, avec maints blessés et morts des rencontres passées, nous nous garderions mal, pensant qu'il ne dépêcherait plus d'escadrons contre nous et que, grâce à la multitude qu'il enverrait alors, il nous pourrait déconfire. Ce que sachant, si nous étions auparavant très sur nos gardes, bien davantage le fûmes-nous dès lors. Et il fut résolu que, le lendemain, nous sortirions de cette cité, sans attendre plus de batailles. Cette journée se passa à panser les blessés, adouber les armes et faire des traits.

Tandis que nous étions ainsi embesognés, il paraît que les Tlascaltèques et certains soldats parvinrent à savoir que les gens de cette cité étaient riches et tenaient, pleines de mantes, chemises de femmes et étoffes de coton, de fort grandes maisons où il y avait aussi de l'or et maintes autres choses et tissus de plumes, et en quel endroit ou parage étaient sises ces maisons. Des prisonniers de Suchimilco les leur montrèrent. C'était dans la lagune douce, et l'on y pouvait passer par une chaussée, bien qu'il y eût deux ou trois petits ponts qui franchissaient de profonds canaux. Nos soldats étant allés aux maisons et les ayant trouvées pleines d'étoffes et sans garde aucune, se chargent, eux et maints Tlascaltèques, d'étoffes et autres objets d'or et s'en viennent au camp. Ce que ayant vu, d'autres soldats vont aux mêmes maisons et, tandis qu'ils etaient dedans à tirer des étoffes de fort grandes caisses de bois, survient de Mexico une

grosse flotte de canoas, dont les guerriers, leur tombant dessus, en blessent plusieurs, attrapent quatre soldats vivants et les emportent à Mexico. Le reste s'évada bon train. Ceux qu'ils emmenèrent se nommaient Juan de Lara et Alonso Hernandez. Il ne me souvient pas du nom des autres; mais je sais qu'ils étaient de la compagnie d'Andrès de Monjaraz. Par ces quatre soldats qu'on lui mena, Guatemuz vint à savoir en quel petit nombre nous accompagnions Cortès et combien étaient blessés, et tout ce qu'il voulut savoir de notre voyage, il le sut. Une fois bien informé, il fait couper à nos tristes compagnons pieds et bras et les envoie à maintes peuplades amies qui avaient appointé la paix avec nous, leur faisant dire que, avant que nous retournions à Tezcuco, il ne restera pas un de nous vivant. Et avec les cœurs et le sang, il fit sacrifice à ses idoles.

Détournons-nous de cela et disons comment il renvoya incontinent de nombreuses flottes de canoas pleines de guerriers et d'autres capitaineries par terre, avec ordre de faire en sorte de ne laisser aucun de nous sortir vivant de Suchimilco.

Et, bien que je sois saoul d'écrire les fréquentes rencontres et batailles que, durant ces quatre jours, nous eûmes avec les Mexicains, je ne puis néanmoins laisser d'en parler derechef. Je dis donc que, dès l'aube, il vint à ce coup tant de Culhuas Mexicains par les estuaires, les chaussées et la terre ferme, que nous eûmes assez à faire que de leur passer sur le ventre. Aussitôt, nous sortîmes de cette cité à une

grande place qui était quelque peu à l'écart du pueblo et où ils accoutumaient tenir leurs marchés. Là, étant prêts à nous arrouter avec tout notre bagage, Cortès commença de nous haranguer au sujet du grand péril où nous étions, car nous savions sûrement que le long des chemins, aux mauvais pas, toute la puissance de Mexico était à nous attendre, et que nombre d'autres guerriers étaient postés aux estuaires et canaux. Il nous dit qu'il serait bon, et ainsi nous le commandait-il effectivement, de partir débarrassés, laissant bagages et hardes, afin qu'ils ne nous empêchassent point au moment de combattre. Ce que ayant ouï, tous unanimement lui répondîmes que, moyennant Dieu, nous étions hommes à défendre notre bien et nos personnes et la sienne, et que ce serait grande vileté que d'en agir ainsi. Lorsqu'il vit notre volonté et réponse, il dit qu'il commettait tout à la main de Dieu. Et, incontinent, l'ordre de marche fut réglé, le bagage et les blessés au mitan, et la cavalerie répartie, moitié en avant, moitié à l'arrière-garde avec les arbalétriers et tous les Indiens amis. Et nous y mettions plus d'arroi parce que les Mexicains avaient pour constante coutume de se jeter sur le bagage. Les escopettiers ne nous servaient de rien, car ils n'avaient point de poudre. Et, en cette guise, nous commençâmes à cheminer.

Lorsque les escadrons Mexicains que Guatemuz avait envoyés ce jour même virent que nous nous retirions de Suchimilco, cuidant que par peur nous ne les osions attendre, comme c'était vrai, ils sortirent

brusquement en foule et, venant droit à nous, blessèrent deux soldats (deux autres trépassèrent à huit jours de là), et tentèrent de rompre et mettre en désarroi le bagage; mais comme nous tenions l'ordre que j'ai dit, ce ne leur fut loisible. Et, tout le long du chemin jusques à un gros bourg distant de deux lieues environ de Suchimilco, lequel a nom Cuyoacan, alarmes ne nous manquèrent point. Les guerriers nous assaillaient en lieux où ne pouvions tirer avantage d'eux, mais eux certes de nous, à renfort de bâtons, pierres et flèches, et comme les estuaires et fossés étaient proches, ils s'y mettaient à couvert. Vers les dix heures du jour, nous arrivâmes à Cuyoacan. La ville était déserte. Je veux présentement dire que environ deux lieues à l'entour de la grande cité de Mexico, il y a force villes voisines, car Suchimilco, Cuyoacan, Chohuilobusco, Iztapalapa, Coadalbaca, Mezquique et trois ou quatre autres peuplades quasi toutes bâties dedans l'eau, sont à lieue et demie ou deux lieues l'une de l'autre. Et de toutes s'étaient assemblés là, contre nous, dans Suchimilco, force guerriers Indiens.

Retournons à notre propos. Ce gros bourg où nous arrivâmes étant dépeuplé et sis en plaine, nous délibérâmes nous y reposer ce jour-là et l'ensuivant, afin de panser les blessés et faire des traits, car nous tenions pour bien entendu que nous aurions nouvelles batailles, avant que de rentrer à notre quartier, dans Tezcuco. Le jour suivant, dès le fin matin, nous commençâmes dans l'ordre accoutumé, à nous arrouter

vers Tacuba, qui est à deux lieues environ du bourg dont nous sortîmes. Au chemin, nous fûmes attaqués en trois endroits par de gros escadrons de guerriers. Nous les repoussâmes tous trois et les gens de cheval les suivaient en plaine jusques à les rejeter aux estuaires et canaux. Or, tandis que nous cheminions ainsi, Cortès, avec dix cavaliers, s'écarta, afin de dresser embuscade aux Mexicains qui sortaient desdits estuaires pour bailler la trousse aux nôtres. Il mena en sa compagnie ses quatre valets d'éperons. Les Mexicains faisant mine de fuir, Cortès avec les cavaliers et ses domestiques les pourchassait. Lorsqu'il y prit garde, il était emmi l'embûche d'une grosse capitainerie d'ennemis qui, se jetant sur lui et ses cavaliers, blessèrent les chevaux et, s'ils n'avaient prestement tourné bride, ils y seraient restés morts ou pris. De manière que les Mexicains empoignèrent deux des quatre valets d'éperons de Cortès et les menèrent tout vifs à Guatemuz et les sacrifièrent.

C'est assez parler de ce méchef causé par Cortès. Disons comment nous étions entrés dans Tacuba, enseignes déployées, avec toute notre armée et bagage. Et les autres gens de cheval étaient arrivés, et aussi Pedro de Alvarado et Christoval de Oli. Et Cortès, avec les dix cavaliers qu'il avait menés en sa compagnie, ne venait pas. Nous eûmes fâcheux soupçon qu'il ne leur fût advenu quelque inconvénient et allâmes aussitôt en quête d'eux avec Pedro de Alvarado, Christoval de Oli, Andrès de Tapia et autres cavaliers, devers les estuaires où nous l'avions vu s'écarter. Au

même instant, survinrent les deux valets d'éperons qui avaient accompagné Cortès et s'étaient échappés. L'un se nommait Monroy et l'autre Tomas de Rijoles. Ils dirent qu'étant lestes ils s'étaient sauvés, et que Cortès et les autres s'en venaient petit à petit, parce qu'ils ramenaient leurs chevaux blessés. Là-dessus arrive Cortès, de quoi nous nous réjouîmes, bien qu'il revînt fort triste et comme larmoyant. Les valets d'éperons qui furent menés et sacrifiés à Mexico se nommaient, l'un Francisco Martin Vendabal, ce surnom de Vent d'Aval lui fut imposé pour ce qu'il était quelque peu fou, et l'autre, Pedro Gallego. .

Or, lorsque Cortès parvint à Tacuba, il pleuvait fort et nous fîmes halte près de deux heures en de grands préaux. Et Cortès avec d'autres Capitaines et le Trésorier Alderete, déjà malade, et le Frere Melgarejo et plusieurs soldats dont j'étais, monta sur le haut temple de ce pueblo, d'où l'on dominait très bien la cité de Mexico, qui est tout proche, et toute la lagune et les autres cités bâties dedans l'eau. Et le Frayle et le Trésorier Alderete voyant tant de cités et si vastes, toutes assises en l'eau, étaient émerveillés. Mais quand ils virent la grande cité de Mexico et la lagune et la prodigieuse multitude de canoas, voguant, chargées de vivres, ou pêchant, ou oisives, bien davantage s'ébahirent-ils, car ils n'avaient jusques alors rien vu de tel. Ils dirent que notre venue en cette Nouvelle-Espagne n'était point le fait d'hommes humains, mais de la grande miséricorde de Dieu qui

nous soutenait : qu'ils avaient déjà dit qu'il ne leur souvenait point d'avoir lu, en aucune écriture, que vassaux eussent oncques fait si nobles services à leur roi, comme les nôtres : qu'à cette heure, ils l'affirmaient plus hautement encore et en feraient relation à Sa Majesté.

Passons maints autres devis qui furent là déduits et comme quoi le Frayle consolait Cortès de la perte de ses valets d'éperons dont il était fort triste, et disons comment Cortès et nous tous étions à regarder, de Tacuba, le grand temple de l'idole Huichilobos et le Tatelulco et nos anciens logis. Nous voyions toute la cité, et les ponts et la chaussée par laquelle nous sortîmes en fuyant. Alors Cortès soupira avec une profonde tristesse, bien plus âpre que celle dont le poignait le meurtre de ses hommes, avant qu'il montât sur le haut temple. Et dès lors on a dit en la chanson ou romance :

Dans Tacuba se tient Cortès
Avec son vaillant escadron.
Triste il était et fort dolent,
Triste et hanté d'un noir souci;
L'une de ses mains à la joue,
Et tenant l'autre sur le flanc.....

Il me souvient qu'un soldat qui se nommait le Bachelier Alonzo Perez, lequel, après la conquête de la Nouvelle-Espagne, fut Procureur Fiscal et habitant de Mexico, lui dit alors : Seigneur Capitaine, que Votre Grâce ne soit pas si triste : ce sont accidents coutu-

miers aux guerres, et l'on ne dira pas de Votre Grâce :

Néron, depuis la Tarpéienne,
Regarde Rome qui brûlait.....

Et Cortès lui répondit qu'il savait combien de fois il avait envoyé à Mexico requérir la paix : qu'il n'était pas triste d'une seule chose, mais en songeant aux durs travaux que nous aurions à supporter, avant que de redevenir les maîtres, ce que, Dieu aidant, nous allions promptement mettre en besogne.

Laissons ces devis et romances qui n'étaient point de saison, pour dire qu'on délibéra parmi nos Capitaines et soldats, si nous pousserions une pointe sur la chaussée, car elle était bien proche de Tacuba où nous étions. Et comme il n'y avait plus de poudre, ni guère de traits, et que quasi tous les soldats de l'armée étaient blessés, nous recordant que, l'autre fois, un peu plus d'un mois auparavant, Cortès ayant tenté, avec nombre de soldats, d'entrer sur la chaussée, s'était vu en grand péril et crainte d'être défait, ainsi que je l'ai narré plus haut, à son chapitre, il fut décidé que nous passerions notre chemin, sans plus tarder, de peur d'avoir, ce jour même ou dans la nuit, quelque conflit avec les Mexicains, vu que Tacuba est tout près de Mexico et que Guatemuz, alléché par la capture de nos soldats pris vivants, pourrait bien envoyer ses grandes forces contre nous. Nous nous mîmes donc en chemin et, passant par Escapuzalco, le trouvâmes dépeuplé et poussâmes

aussitôt jusques à Teneyuca, grosse peuplade que nous soulions nommer le pueblo des Serpents. J'ai déjà conté, à son chapitre, qu'ils avaient, dans le grand oratoire où ils faisaient leurs oraisons, trois serpents qu'ils tenaient pour leurs idoles. Là aussi, les habitants avaient déguerpi. De là nous allâmes à Guatitlan, et, de toute la journée, il ne cessa de pleuvoir à très grosses averses. Et comme nous marchions ayant sur le dos nos armes que nous ne quittions ni jour ni nuit, avec ces abats d'eau et leur poids, nous étions brisés. Nous arrivâmes, à la serée, à ce gros bourg. Il était aussi sans peuple. Et, toute la nuit, il plut, et il y avait de grandes boues et les naturels de l'endroit et autres escadrons Mexicains nous poursuivaient de longues huées, du fond des canaux et en lieux où nous ne les pouvions dommager en rien. Et, comme il faisait très noir et qu'il pleuvait, on ne pouvait placer sentinelles ni faire rondes. Il n'y eut aucun ordre et nous manquions les postes. Je dis cela parce qu'on me mit à veiller le premier quart et oncques ne parut à mon poste sergent de bande, ni rondes. Il en fut de même dans tout le camp.

Laissons cette négligence et revenons à notre propos. Le jour ensuivant, nous nous mîmes au chemin d'une autre grosse peuplade dont j'ai oublié le nom. Il y avait en cet endroit de grandes boues et il était dépeuplé. Le lendemain, nous passâmes par d'autres bourgs, et ils étaient aussi vides de peuple. Et, le surlendemain, nous gagnâmes un village sujet de Tez-

cuco, lequel est dit Aculman. Lorsque dans Tezcuco on sut notre venue, on sortit au-devant de Cortès et il vint plusieurs Espagnols qui pour lors étaient arrivés de Castille. Le capitaine Gonzalo de Sandoval nous vint aussi recevoir et, conjointement avec lui, le Seigneur de Tezcuco, lequel, je l'ai dit, se nommait don Fernando. Bon accueil fut fait à Cortès, tant de la part des nôtres que des nouveaux venus de Castille, et surtout des naturels des marches voisines, car ils apportèrent de quoi manger. Et, sans retard, cette nuit même, Sandoval regagna Tezcuco avec tous ses soldats, pour tenir en sûreté son quartier. Le lendemain, dans la matinée, Cortès, avec nous tous, s'achemina vers Tezcuco.

Et tandis que nous revenions recrus, blessés et laissant, aux mains des Mexicains, nos soldats et compagnons morts et sacrifiés, au lieu de prendre du relâche et soigner nos blessures, certaines personnes de qualité de la faction de Narvaez avaient ourdi une conjuration pour tuer Cortès, Gonzalo de Sandoval, Pedro de Alvarado et Andrès de Tapia. Je conterai plus avant quel en fut le succès.

CHAPITRE CXLVI

Comment dès notre retour à Tezcuco, avec Cortès et toute notre armée et soldats, de l'expédition où nous fîmes le tour des pueblos de la lagune, certains personnages de ceux qui passèrent avec Narvaez avaient comploté de tuer Cortès et tous ceux de nous qui le voudraient défendre: de laquelle coyonnerie fut premier auteur un ancien et privé ami de Diego Velazquez, gouverneur de Cuba, lequel soldat Cortès fit pendre par sentence; et comment furent marqués les esclaves, et des dispositions prises dans notre quartier et chez les peuples amis et de la montre et des ordonnances qui furent faites, et d'autres événements subséquents.

J'AI déjà dit comment nous revenions harassés et meurtris de l'expédition ci-dessus narrée. Et il paraît qu'un grand ami du Gouverneur de Cuba, lequel se nommait Antonio de Villafaña, natif de Zamora ou de Toro, complota avec d'autres soldats de ceux de Narvaez dont je ne cite point ici les noms, pour leur honneur, de tuer Cortès à son retour de ladite entreprise, et ce devait être de cette manière. Un navire étant, en cette saison, arrivé de Castille, lorsque Cortès serait assis à table, dînant avec ses Capitaines et soldats, les personnes qui avaient fait ce complot lui devaient apporter une lettre bien close

et scellée, comme si elle venait de Castille, disant qu'elle était de son père Martin Cortès et, entre temps qu'il la lirait, lui bailleraient des coups de dague à lui et à tous les Capitaines et soldats qui l'entoureraient pour le défendre. Tout le dessus dit conclu et résolu, Notre-Seigneur permit que les conjurés fissent part de l'affaire à deux personnes principales, que je ne veux non plus nommer ici et qui avaient été de l'expédition avec nous, et, dans leurs arrangements, un d'eux était même désigné pour l'un des Capitaines Généraux, après le meurtre de Cortès exécuté. Et, mêmement, ils faisaient d'autres soldats de Narvaez, Alguazil Mayor, Alferez, Alcaldes, Regidors, Contador, Trésorier, Veedor, et autres semblables offices. En outre, ils avaient entre eux réparti nos biens et chevaux. Ce complot demeura celé les deux jours qui suivirent notre rentrée à Tezcuco. Et Notre-Seigneur Dieu ne voulut point que tel méfait eût lieu, car c'était la perte de la Nouvelle-Espagne et notre mort à tous en suite des factions et discordes ainsi mues.

Il paraît qu'un soldat découvrit la chose à Cortès, l'avisant de remédier promptement au cas, devant que le feu n'en fût plus enflambé, car, lui certifia ce bon soldat, maintes personnes de qualité en etaient. Ce que ayant su, après force promesses et dons qu'il fit au déceleur, Cortès, tout à la chaude, le fit secrètement savoir aux capitaines Pedro de Alvarado, Francisco de Lugo, Christoval de Oli, Gonzalo de Sandoval, Andrès de Tapia et à moi, et aux Alcaldes

Ordinaires pour l'année, lesquels étaient Luis Marin et Pedro de Ircio, et à tous autres ses partisans. Dès que nous sûmes l'affaire, nous nous mîmes à point et, sans plus tarder, allâmes avec Cortès au logis d'Antonio de Villafaña. Plusieurs des conjurés y étaient quant et lui. Nous empoignâmes tout d'abord le Villafaña à l'aide de quatre Alguazils que menait Cortès. Les Capitaines et soldats qui faisaient compagnie au Villafaña commencèrent à fuir. Cortès les fit retenir et en emprisonna quelques-uns. Le Villafaña pris, Cortès lui tira du sein où il le tenait mussé, le mémorial muni des signatures de ceux du complot. Il le lut et, voyant que plusieurs personnes de qualité en étaient, pour ne les point infamer, il fit courir le bruit que Villafaña avait avalé le mémorial et qu'il ne l'avait vu, ni lu. On procéda incontinent contre lui. Sa confession prise, il dit la vérité et maints témoins de foi et créance ayant déposé sur le cas, suivant sentence que rendirent les Alcaldes Ordinaires conjointement avec Cortès et le Mestre de Camp Christoval de Oli, après s'être confessé au Père Juan Diaz, le Villafaña fut pendu à une fenêtre du logis où il logeait. Cortès ne voulut pas qu'aucun autre fût infamé en cette méchante affaire. Néanmoins il en fit, au même temps, emprisonner plusieurs afin de les épeurer et laisser croire qu'il voulait faire d'autres justice. Mais comme ce n'était loisible, en la conjoncture, on dissimula. Et, incontinent, Cortès délibéra d'avoir pour sa personne une garde dont fut Capitaine un hidalgo natif de Zamora, nommé Antonio de Quinones, avec

douze soldats prud'hommes et vaillants qui le gardaient jour et nuit. Et ceux de nous qu'il savait être de son parti, Cortès les priait de veiller sur sa personne. Et, d'ores en avant, malgré qu'il fît très bonne mine à ceux qui avaient été de la conjuration, toujours il se défiait d'eux.

Déportons-nous de ce sujet et disons comment il nous fut enjoint, par bans et publications, de mener marquer, en une case à ce affectée, sous deux jours, tous Indiens et Indiennes que nous avions eus en ces expéditions. Et pour ne point dépenser, en cette relation, sur la manière dont on faisait les encans, plus de paroles que je n'en ai déjà dites à propos des deux autres marques, qu'on sache que, si ce fut mal fait avant, bien pis fit-on cette fois, car, le Quint Royal prélevé, Cortès levait le sien et trente autres pots de vin pour Capitaines. Et si les Indiennes que nous menions marquer étaient belles et bonnes, de nuit, on les dérobait de la masse et elles ne reparaissaient que beaux jours après. C'est pourquoi maintes pièces que nous tenions depuis, comme Naborias, n'avaient oncques été marquées.

C'est assez deviser là-dessus. Disons quel fut ensuite l'ordre dans notre quartier.

CHAPITRE CXLVII

Comment Cortès ordonna à toutes les peuplades amies du voisinage de Tezcuco de faire provision de traits et pointes de cuivre, et de ce qui, d'avantage, advint en notre quartier.

JUSTICE ayant été faite d'Antonio de Villafaña et ceux qui s'étaient avec lui conjurés pour tuer Cortès, Pedro de Alvarado, Sandoval et ceux de nous qui les voudraient défendre, ainsi que je l'ai plus amplement écrit au chapitre passé, étant jàraccoisés, Cortès voyant que les brigantins étaient achevés et garnis de leur gréement, voilure et de très bons avirons, et chaque brigantin fourni de plus d'avirons qu'il n'était besoin et que le fossé d'eau par lequel ils devaient issir à la lagune était fort large et de beau fond, envoya dire à toutes les peuplades amies voisines de Tezcuco de faire, dans chaque pueblo, huit mille pointes de cuivre, suivant modèle qu'on leur porta, lequel était de Castille et, au même temps, leur ordonna d'ouvrer et doler, en chacun des pueblos, huit autres mille traits d'un bois fort excellent dont leur fut aussi baillé échantillon. Il leur assigna huit jours de terme pour remettre traits et pointes à notre quartier. Et, dans le temps voulu, ils apportèrent plus de cinquante mille pointes et tout autant de traits. Et les pointes furent meilleures que celles

de Castille. Aussitôt, Cortès commanda à Pedro Barba, lequel était, en cette saison, leur Capitaine, de répartir entre tous les arbalétriers munitions de traits et pointes et de les faire doler et empenner avec une colle meilleure que celle de Castille, faite d'une espèce de racine qu'on nomme cactle. Et, mêmement, il enjoignit audit Pedro Barba d'exiger que chaque arbalétrier eût, pour son arbalète, deux cordes bien propres et parées et autant de noix, afin que si se rompait quelque corde ou sautait la noix, on la pût remplacer sur-le-champ et que, constamment, ils tirassent à la butte et vissent à combien de pas portait le jet de leurs arbalètes. A cet effet, on leur donna force fil de Valence pour les cordes. Car le navire de Juan de Burgos arrivé peu de jours avant de Castille, comme je l'ai dit, apporta force fil et grosse quantité de poudre, arbalètes et maintes autres armes, ferrures et escopettes. Cortès commanda aussi aux cavaliers de tenir leurs lances à point et leurs chevaux ferrés et de les chevaucher chaque jour et de les bien dresser à courir, volter et escarmoucher.

Cela fait, il dépêcha messagers et missives à notre ami Xicotenga le Vieux, lequel, je l'ai d'autres fois dit, s'était fait chrétien et se nommait don Lorenzo de Vargas, et à son fils Xicotenga le Jeune et à ses frères et au Chichimecatecle, leur faisant assavoir que, passé le jour de Corpus Christi, nous devions partir de cette cité pour aller mettre le siège autour de Mexico, et leur demandant de lui envoyer vingt mille guerriers de Tlascala, Guaxocingo et Cholula, car tous

étaient amis et frères d'armes. Les Tlascaltèques connaissaient déjà le terme et le projet par les Indiens eux-mêmes qui venaient constamment de notre quartier chargés de butin fait en nos expéditions. Cortès avertit aussi les gens de Chalco, Talmanalco et leurs sujets de se tenir prêts pour le jour où nous les enverrions appeler, et leur fit savoir que c'était dans le but d'assiéger Mexico et en quel temps nous y devions aller. Il en fut dit autant à don Hernando, seigneur de Tezcuco, et à ses Principaux et sujets et à tous les autres peuples, nos amis. Et tous, unanimement, répondirent qu'ils exécuteraient à plein les commandements de Cortès, et qu'ils viendraient; et ceux de Tlascala vinrent après Pâques de Saint-Esprit. Après quoi, on délibéra de faire la montre un jour de cette semaine.

Et je dirai quel en fut l'ordre.

CHAPITRE CXLVIII

De la montre qui fut faite emmi les grands préaux de la cité de Tezcuco, des cavaliers, arbalétriers, escopettiers et soldats qui s'y trouvèrent, des ordonnances qui furent publiées et d'autres choses qui se firent.

Ces dispositions ainsi prises et les messagers, missives et avis envoyés à nos amis de Tlascala, Chalco et autres lieux, Cortès délibéra, avec nos

Capitaines et soldats, de faire montre le second jour de Pâques de Saint-Esprit de l'an mil cinq cent et vingt et un. Laquelle montre fut faite emmi les grands préaux de Tezcuco et s'y trouvèrent octante-quatre cavaliers, six cent cinquante soldats d'épée et rondache et nombre de lances et cent nonante-quatre arbalétriers et escopettiers dont on tira pour armer les treize brigantins ceux que présentement je nombrerai :

Pour chaque brigantin, douze arbalétriers et escopettiers. Ceux-là ne devaient pas ramer.

Plus, douze rameurs pour chaque brigantin, à six par bordée. Ci, douze.

Plus, un Capitaine pour chaque brigantin.

De manière qu'il revenait à chaque brigantin vingt-cinq soldats y inclus le Capitaine. Et treize brigantins à vingt-cinq soldats,font deux cent octante et huit et, avec les artilleurs qu'on leur bailla en outre des vingt-cinq, il y eut, en tous les brigantins, suivant le compte que j'ai fait, trois cents soldats. Cortès leur répartit aussi les canons de fonte et fauconneaux que nous avions et la poudre nécessaire.

Cela fait, il fit publier à son de trompe les ordonnances que tous nous devions garder.

L'article premier : Que nul ne fût assez audacieux que de blasphémer le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de Notre-Dame sa benoîte Mère, des Saints Apôtres, ou d'autres Saints, sous grièves peines.

Le second : Que nul soldat ne maltraitât les naturels amis, car ils nous venaient aider : qu'on ne leur

prît chose aucune, même acquise à la guerre, fût-ce Indien ou Indienne, or, argent ou chalchihuites.

Le tiers : Que nul soldat ne fût assez hardi que de sortir, ou de jour ou de nuit, de notre quartier pour aller à aucun pueblo de nos amis ou ailleurs, quérir vivres ou autre quelconque chose, sous grièves peines.

Le quart : Que tous soldats portassent très bonnes armures et bien rembourrées, gorgerin, oreillères, jambards et rondache, car, avec la multitude des bâtons, pierres, flèches et lances, besoin était, pour y parer, porter les armes défensives qu'énumérait l'ordonnance.

Le quint : Que personne ne jouât cheval ou armes, n'importe comment, avec griève peine à ce affectée.

Le sixte et dernier : Que nul soldat, cavalier, arbalétrier ou escopettier ne dormît sans être vêtu de toutes ses armes et chaussé de ses alpargates, excepté le cas d'extrême nécessité de blessures ou maladie, afin d'être tout prêts, en quelque temps que les Mexicains nous vinssent assaillir.

En outre, furent publiées les lois de prescription militaire : A celui qui s'endort en sentinelle ou quitte son poste, peine de mort. Puis, défense à tout soldat d'aller d'un quartier à l'autre, sans licence de son Capitaine, sous peine de mort. Enfin, pour le soldat qui abandonne son Capitaine en guerre ou bataille et s'enfuit, peine de mort.

Ces publications faites, je dirai ce à quoi l'on entendit davantage.

CHAPITRE CXLIX

Comment Cortès rechercha les mariniers nécessaires pour ramer dans les brigantins et désigna les Capitaines qui les devaient monter et d'autres choses qui furent faites.

Après avoir fait la dessusdite montre, Cortès vit que, pour tirer les brigantins à l'aviron, il ne se trouvait pas assez d'hommes de mer qui sussent ramer. Pourtant on connaissait ceux que nous avions amenés sur les navires que nous fîmes échouer quand nous vînmes avec Cortès et les mariniers de la flotte de Narvaez et ceux de la Jamaïque. Ils étaient tous inscrits au rôle et avertis qu'ils auraient à ramer. Mais, tous réunis, ne faisaient pas équipage bastant pour les treize brigantins et beaucoup d'eux refusaient et disaient même qu'ils ne rameraient point. Alors Cortès fit une enquête pour savoir quels étaient mariniers et, à ceux qu'on avait vus aller à la pêche ou qui étaient de Palos de Moguer, de Triana, de Puerto Santa Maria ou d'autre quelconque port ou endroit où il y a mariniers, il leur enjoignait, sous grièves peines, d'entrer aux brigantins. Et, malgré que, pour la plupart, ils prétendissent qu'ils étaient hidalgos, Cortès les fit aller ramer. De cette manière, il rassembla cent cinquante hommes de vogue et ils furent mieux lotis que nous qui étions à batailler sur les

chaussées et demeurèrent riches de butin, comme je le conterai plus avant.

Après leur avoir intimé l'ordre d'aller à bord et réparti les arbalétriers, escopettiers, poudre, canons, traits et tout ce dont était métier, Cortès fit hisser sur chaque brigantin les bannières Royales et particulières enseignes au nom du brigantin et autres choses congruentes. Il désigna à chacun d'eux pour Capitaines ceux dont ici s'ensuivent les noms : Garci Holguin, Pedro Barba, Juan de Limpias Carbajal le Sourd, Juan Xaramillo, Geromnio Ruiz de la Mota (Carbajal, son second, est aujourd'hui très vieux et vit dans la rue de San Francisco) et un certain Portillo qui vint alors de Castille, bon soldat, lequel avait une belle femme, et un Zamora qui fut maître d'équipage et vivait il n'y a guère à Guajaca, et un Colmenero, lequel était marinier, bon soldat, et un Lerma et Ginès Nortès, et Briones, natif de Salamanque, et un autre Capitaine dont j'ai oublié le nom et, enfin, Miguel Diaz de Auz. Après les avoir nommés, Cortès enjoignit à tous arbalétriers, escopettiers et autres soldats qui devaient ramer, d'obéir aux Capitaines qu'il leur préposait et, sous grièves peines, de ne point enfreindre leur commandement; puis il bailla à chaque Capitaine les instructions sur ce qu'il avait à faire, quel poste il tiendrait aux chaussées, et avec quels Capitaines de l'armée de terre il se devait concerter.

Ces susdits appointements parachevés, on vint dire à Cortès que les chefs de Tlascala arrivaient avec

grande foison de guerriers. Leur Capitaine Général était Xicotenga le Jeune, lequel fut chef aux guerres de Tlascala et nous tenta de trahir, lorsque nous sortîmes en fuyant de Mexico, ainsi que je l'ai maintes autres fois relaté. Il avait en sa compagnie deux de ses frères, fils du bon vieux don Lorenzo de Vargas, et menait grosse troupe de Tlascaltèques et gens de Guaxocingo et un chef suivi de petit nombre de guerriers Cholultèques, car, à ce que j'ai toujours vu, depuis le châtiment qui leur fut fait, lequel j'ai autrefois narré à son chapitre, jamais les gens de Cholula ne furent avec les Mexicains non plus que avec nous, mais ils se tenaient à l'aguet, et, même lors de notre déchassement de Mexico, ils ne se montrèrent pas nos ennemis.

Laissons cela et retournons à notre relation. Lorsque Cortès sut que venaient Xicotenga et ses frères et autres chefs (et ils vinrent un jour plus tôt que le terme assigné), il sortit au-devant d'eux à un quart de lieue de Tezcuco, avec Pedro de Alvarado et autres Capitaines. A l'aborder, Cortès fit au Xicotenga et à ses frères mainte révérence et les accola ainsi que tous les autres chefs. Ils marchaient en gaillarde ordonnance, tous brillamment accoutrés, à grandes devises, chaque capitainerie à part, les bannières flottantes et l'oiseau blanc à semblance d'aigle qu'ils ont pour armoirie, avec les ailes éployées, leurs Alferez brandissaient leurs enseignes et étendards, tous portant leurs arcs, flèches, épées à deux mains, bâtons à courroies, sabres, lances longues et petites,

panaches en tête, bien rangés, et vociférant et sifflant et criant : Vive l'Empereur notre Seigneur! Castille! Castille! Tlascala! Tlascala! Ils mirent plus de trois heures à entrer dans Tezcuco. Cortès les fit héberger en de bons logis et leur donna à manger de tout ce qu'il y avait dans notre quartier. Et, après force accolades et promesses de les faire riches, il prit congé leur disant qu'il leur ferait savoir, le lendemain, ce qu'ils auraient à faire et que présentement ils étaient las et se devaient reposer.

Au même temps que lesdits Caciques de Tlascala, il entra en notre quartier des lettres qu'envoyait du pueblo de Chinanta, sis à quatre-vingt-dix lieues environ de Mexico, un soldat nommé Hernando de Barrientos. Leur contenu disait que les Mexicains avaient tué, dans le temps qu'ils nous chassèrent de Mexico, trois vieux compagnons qui se tenaient aux estancias et mines où les laissa le capitaine Pizarro (ainsi se nommait-il) pour quêter et découvrir par tous ces territoires s'il y avait riches mines d'or, ainsi que je l'ai narré au chapitre compétent, et que lui, Barrientos, s'était réfugié en ce pueblo de Chinanta où il était et dont les naturels sont ennemis des Mexicains. C'est de cet endroit qu'on apporta les piques, lorsque nous courûmes sus à Narvaez. Et pour ce que d'autres particularités récitées en la lettre ne viennent pas au point de notre relation, je laisserai de les déduire. Là-dessus, Cortès lui écrivit en réponse, lui baillant raison de la manière et chemin que nous tenions pour mettre siège à Mexico, et l'en chargeant de distribuer

leurs commanderies à tous les Caciques de ces provinces et de se garder de quitter le pays avant d'être avisé par lettre, de peur que les Mexicains ne l'occissent au chemin.

Laissons cela et disons de quelle manière Cortès disposa d'aller assiéger Mexico, quels furent les Capitaines et ce qui, de plus, survint au cours du siège.

CHAPITRE CL

Comment Cortès envoya trois corps de soldats, cavaliers, arbalétriers et escopettiers assiéger par terre la grande cité de Mexico, des Capitaines qu'il nomma pour chaque corps et des soldats, cavaliers, arbalétriers et escopettiers qu'il leur répartit, et des places et cités où nous devions asseoir nos camps.

CORTÈS ordonna que Pedro de Alvarado fût chef de cent cinquante soldats d'épée et rondache dont plusieurs portaient lances. Il lui bailla trente chevaux et dix-huit escopettiers et arbalétriers, et commanda, pour l'accompagner, Jorge de Alvarado son frère, Gutierre de Badajoz et Andrès de Monjaraz, lesquels seraient chacun Capitaine de cinquante soldats et répartiraient entre leurs trois compagnies les escopettiers et arbalétriers, en nombre égal. Le Pedro de Alvarado était Capitaine des gens de cheval et Général des trois compagnies. Il lui donna huit mille Tlascaltèques avec

leurs chefs, et me désigna et commanda pour aller avec l'Alvarado. Nous devions aller assiéger la cité de Tacuba. Il nous prescrivit en outre de porter tres bonnes armes, oreillères, gorgerins et jambards, car bâtons, pierres et flèches pleuvaient dru comme grèle, sans compter les lances, sabrès et autres armes comme épées à deux mains avec lesquelles les Mexicains bataillaient contre nous. Et pour nous en défendre, il fallait être bien armés. Et, avec tout cela, chaque jour de bataille il y avait morts et blessés, comme je le dirai plus loin. Passons à une autre capitainerie.

Il donna à Christoval de Oli, lequel était Mestre de Camp, trente autres chevaux, cent septante-cinq soldats et vingt escopettiers et arbalétriers, tous avec leurs armes, selon la guise de ceux de Pedro de Alvarado. Il lui nomma trois autres Capitaines qui furent Andrès de Tapia, Francisco Verdugo et Francisco de Lugo, lesquels devaient répartir entre eux trois les soldats, escopettiers et arbalétriers. Le Christoval de Oli serait Capitaine Général des trois compagnies et des gens de cheval. Il lui donna aussi huit mille Tlascaltèques et nous commanda d'aller asseoir notre camp en la cité de Cuyoacan qui peut être à deux lieues de Tacuba.

De l'autre corps de troupes il fit Capitaine Gonzalo de Sandoval, lequel était Alguazil Mayor, et lui donna vingt-quatre chevaux, quatorze escopettiers et arbalétriers, cent cinquante soldats d'épée, rondache et lance et plus de huit mille Indiens de guerre de

Chalco, Guaxocingo et autres pueblos amis par où le Sandoval devait passer. Il lui donna pour compagnons et Capitaines Luis Marin et Pedro de Ircio qui étaient de ses amis, avec ordre de répartir entre leurs deux compagnies les soldats, arbalétriers et escopettiers. Le Sandoval aurait charge des cavaliers et serait Général de tous. Il devait asseoir son camp près d'Iztapalapa, lui bailler guerre et faire tout le mal qu'il pourrait, tant qu'il ne lui en serait autrement ordonné. Et jusques à tant que Cortès qui était Capitaine des brigantins fût tout au point de sortir à la lagune avec les treize brigantins ès quels il menait trois cents soldats avec les arbalétriers et escopettiers, Sandoval ne partit pas de Tezcuco. Car tel était l'ordre. De manière que Pedro de Alvarado et Christoval de Oli devaient aller d'un côté et Sandoval de l'autre. Disons, à cette heure, que les uns prenant à main droite, les autres par chemin contraire, en faisant le tour, finissaient presque par se rejoindre. C'est comme cela, et je le dis pour que ceux qui ne connaissent pas ces cités et la lagune le puissent entendre.

C'est assez discourir là-dessus, disons qu'à chaque Capitaine furent baillées les instructions de ce qui lui était commandé. Et, comme nous devions partir le jour ensuivant, au matin, afin de n'avoir pas tant d'embarras en chemin, nous dépêchâmes devant toutes les Capitaineries de Tlascala jusqu'à l'entrée des terres Mexicaines. Or les Tlascaltèques, insoucieusement, allant leur chemin avec leur chef Chichimecatecle et

les autres chefs avec leurs gens, virent que leur Capitaine Général Xicotenga le Jeune n'était pas avec eux. Le Chichimecatecle s'informant et s'enquérant de ce qu'il était devenu ou en quel lieu il était demeuré, on parvint à savoir qu'il était reparti, cette nuit-là, en cachette, pour Tlascala où il allait s'emparer par force du Cacicat et des vassaux et terres du même Chichimecatecle. Et les raisons qu'en donnaient les Tlascaltèques étaient que Xicotenga le Jeune, voyant partir en guerre les chefs de Tlascala et particulièrement Chichimecatecle, cuida n'y avoir plus contradicteurs, car il n'avait pas peur de son père Xicotenga l'aveugle qui, comme père, l'aiderait, et notre ami Masse-Escaci étant jà trépassé, le seul qu'il redoutât était Chichimecatecle. Les Tlascaltèques dirent aussi qu'ils avaient toujours présumé du Xicotenga qu'il n'avait point volonté d'aller à la guerre de Mexico, car ils lui avaient maintes fois oui dire qu'eux tous, avec nous, y mourraient à coup sûr. Ce que ayant vu et entendu, le Chichimecatecle, dont terres et vassaux étaient en jeu, rebrousse chemin plus vite que le pas et revient à Tezcuco aviser Cortès. Dès qu'il le vit, Cortès dépêcha en hâte cinq Principaux de Tezcuco et deux autres de Tlascala, amis du Xicotenga, chargés de le faire rebrousser et lui dire que Cortès le priait de retourner incontinent pour courir sus à leurs ennemis les Mexicains : de considérer que son père don Lorenzo de Vargas, s'il n'eût été vieux et aveugle comme il était, aurait marché contre Mexico et que

tous les guerriers de Tlascala, en très loyaux serviteurs de Sa Majesté, y étant venus, il ne les devait point infamer en agissant comme il faisait aujourd'hui. Et il lui fit faire force offres et promesses de le guerdonner d'or et de mantes, pourvu qu'il revînt. La réponse qu'il rendit fut telle : que si son vieux père et Masse-Escaci l'avaient cru, Cortès ne les aurait pas maîtrisés au point de leur faire faire tout ce qu'il veut. Et, pour ne dépenser plus de paroles, il dit qu'il ne viendrait point. Sur cette réponse, Cortès bailla incontinent un mandat à un Alguazil avec ordre d'aller, à toute poste, avec quatre cavaliers et cinq Indiens principaux de Tezcuco et, en quelque lieu qu'ils l'appréhendassent, de le pendre. Et il dit : Décidément, ce Cacique est incorrigible, toujours il nous sera traître, méchant et de méchant conseil : il n'est plus temps de le souffrir : c'en est assez du passé et du présent ! Ce que ayant su, Pedro de Alvarado supplia pour lui. Cortès lui donna peut-être bonne réponse, mais enjoignit secrètement à l'Alguazil et à ses cavaliers de ne pas le laisser vif. Et ainsi fut-il fait, car en un village sujet de Tezcuco, ils le pendirent, et à cela aboutirent ses trahisons. Il y eut quelques Tlascaltèques qui affirmèrent que son père don Lorenzo de Vargas envoya dire à Cortès que son fils était méchant, de ne se point fier à lui et de tâcher de le tuer.

Laissons là ce devis, et je dirai que, à cette cause, nous demeurâmes ce jour-là sans sortir de Tezcuco. Et, le lendemain, treizième de mai de l'an mil cinq

cent et vingt et un, nous partîmes, les deux capitaineries ensemble, parce que Christoval de Oli et Pedro de Alvarado devaient faire même route. Nous allâmes dormir à un village sujet de Tezcuco, nommé Aculman. Et il paraît que Christoval de Oli envoya devant ses fourriers faire les logements audit village et ils avaient placé à chaque case, pour marque, des rameaux verts, en haut des terrasses. Quand nous arrivâmes avec Pedro de Alvarado, nous ne trouvâmes où nous loger, et là-dessus, nous avions déjà mis la main aux armes contre ceux de Christoval de Oli et les Capitaines s'étaient même défiés. Et il ne manqua pas de cavaliers des deux partis qui se mirent entre nous, et le tumulte se raccoisa quelque peu, mais non du tout, car nous étions tous néanmoins pleins de rancœur. Et, de là, on fit savoir la chose à Cortés, lequel incontinent dépêcha en poste Fray Pedro Melgarejo et le capitaine Luis Marin et écrivit aux commandants et à nous tous, nous tançant pour la riotte et nous persuadant la paix. Aussitôt arrivés, ils nous firent amis, mais, d'ores en avant, les capitaines Pedro de Alvarado et Christoval de Oli ne furent pas bien ensemble.

Le lendemain, nous nous acheminâmes, les deux capitaineries réunies, et allâmes dormir à un gros bourg abandonné, car c'était déjà terre Mexicaine. Le jour ensuivant, après marche, nous dormîmes en une autre grande peuplade dite Guatitlan, que j'ai souventes fois nommée. Elle était aussi sans peuple. Le surlendemain, nous passâmes par deux autres

pueblos, Teneyuca et Escapuzalco. Ils étaient semblablement dépeuplés. Et, mêmement, tous nos amis Tlascaltèques s'y logèrent et, cette vêprée, coururent les estancias du voisinage et rapportèrent de quoi manger. Et, garnis de bonnes sentinelles, guettes et coureurs, comme nous en tenions toujours pour n'être pas pris au dépourvu, nous dormîmes cette nuitée. Car, je l'ai d'autrefois dit, la cité de Mexico est tout contre Tacuba. La nuit se faisait, lorsque nous ouïmes de grandes huées qui nous venaient de la lagune. On nous criait force vitupères et que nous n'étions pas hommes à les venir combattre. Et il y avait tant de canoas pleines de gens de guerre et les chaussées pareillement couvertes de guerriers, et, ces paroles n'étant dites qu'à seule fin de nous indigner et émouvoir à guerroyer cette nuit même, nous ne voulûmes point, ayant été tant de fois houspillés aux chaussées et aux ponts, sortir avant le jour. Ce fut un dimanche. Après avoir ouï messe que nous dit le Père Juan Diaz et nous être recommandés à Dieu, nous délibérâmes d'aller, les deux capitaineries ensemble, couper l'eau de Chapultepeque dont s'approvisionnait la cité de Mexico et qui n'était même pas à demi-lieue de Tacuba. En allant couper l'aqueduc, nous nous heurtâmes à de nombreux guerriers qui nous attendaient au chemin, car ils tenaient pour bien assuré que ce devait être en cela que nous les pourrions premièrement dommager. Et, tout ainsi comme ils nous rencontrèrent près de certains mauvais pas, ils commencèrent à nous tirer flèches, bâtons et pierres

de frondes et nous blessèrent trois soldats. Mais nous leur fîmes vitement tourner les épaules, et nos amis de Tlascala les suivirent si roidement qu'ils en tuèrent vingt et en prirent sept ou huit. Ces gros escadrons mis en fuite, nous rompîmes les tuyaux qui conduisaient l'eau à leur cité et, depuis lors, l'eau n'alla jamais plus à Mexico, tant que dura la guerre.

Cela fait, nos Capitaines décidèrent que nous irions, à la chaude, bailler une vue à la chaussée de Tacuba et faire notre possible pour leur gagner un pont. Arrivés à la chaussée, il y avait sur la lagune tant de canoas et, dans les canoas et chaussées, tant de guerriers, que nous en étions émerveillés. Et ils tirèrent tant de bâtons, flèches et pierres de frondes, que, d'abordée, ils blessèrent trente de nos soldats, dont trois moururent. Et, malgré qu'ils nous fissent si grief dommage, ce nonobstant, nous boutâmes outre par la chaussée, jusqu'à un pont. Et à ce que je compris, ils nous en donnaient loisir, afin de nous attirer de l'autre côté du pont. Et lorsqu'ils nous y tinrent, je dis qu'une telle multitude de guerriers chargea sur nous que nous n'y pouvions suffire. Car sur ladite chaussée large de huit pas, que pouvions-nous contre si grandes forces qui à droite, à gauche, frappaient sur nous comme dans une cible? Bien que nos escopettiers et arbalétriers ne fissent qu'armer et tirer aux canoas, nous ne les dommagions aucunement ou guère, car elles étaient dûment cuirassées de bordages de bois. Et quand nous chargions les escadrons qui se battaient sur la chaussée même, ils

se jetaient vitement à l'eau et il y en avait tant que nous n'en pouvions plus. Quant aux cavaliers, ils ne servaient de rien. De la lagune, on leur blessait les chevaux, des deux côtés, et, s'ils couraient sus aux escadrons, ceux-ci sautaient à l'eau et ils avaient des refuges où se tenaient d'autres guerriers, à l'aguet, armés de longues lances faites avec les armes qu'ils nous prirent, lors de notre déchassement et fuite de Mexico. Nous demeurâmes ainsi bataillant avec eux, à peu près une heure. Et ils nous pressaient si fort que nous ne pouvions tenir. De plus, nous vîmes une grosse flotte de canoas qui, d'autre part, nous venait couper le passage, pour nous prendre à revers. Ce que reconnaissant nos Capitaines et tous nos soldats, nous avertîmes nos amis les Tlascaltèques qui embarrassaient fort la chaussée, d'en sortir, car c'est clair que dans l'eau ils ne se pouvaient battre, et résolûmes de nous retirer en bon ordre et de ne point pousser plus avant. Quand les Mexicains nous virent retraire et renvoyer les Tlascaltèques, quelle huee, quels hurlements! Et comme ils nous venaient joindre pied contre pied! Je dis que je ne le sais point écrire, car toute la chaussée était couverte de bâtons, pierres et flèches, et, dedans l'eau, il en tombait peut-être plus encore.

Quand nous nous vîmes en terre ferme, nous rendîmes grâces à Dieu de nous avoir délivrés de cette bataille. Huit de nos soldats demeurèrent morts à ce coup et plus de cinquante blessés. Et, avec tout cela, du fond des canoas, les ennemis nous huaient et disaient des

vitupères. Et nos amis les Tlascaltèques leur criaient de descendre à terre du double plus nombreux, et qu'ils les combattraient. Telle fut la première chose que nous fîmes, leur ôter l'eau et reconnaître la lagune. Et, mêmement, nous n'y gagnâmes honneur.

Cette nuit, nous nous tînmes dans notre camp, sous bon couvert de sentinelles et guettes. Les blessés furent pansés et un cheval mourut. Le lendemain au matin, le Capitaine Christoval de Oli dit qu'il voulait aller à son poste qui était Cuyoacan, à lieue et demie de là. Pedro de Alvarado et d'autres Cavaliers eurent beau le prier de ne pas séparer les deux capitaineries, mais de les maintenir unies, jamais il ne voulut. Comme il était très brave et que, le jour d'avant, il ne nous succéda guère bien en la pointe que nous fîmes à la lagune, le Christoval prétendait que, par la faute de Pedro de Alvarado, nous y étions inconsidérément entrés. De manière que jamais il ne voulut demeurer et s'en alla où l'avait destiné Cortès, à Cuyoacan. Et nous, nous restâmes dans notre camp. Et ce ne fut pas bien de séparer une capitainerie de l'autre, en cette conjoncture. Car, si les Mexicains avisés de notre petit nombre, durant les quatre ou cinq jours que nous demeurâmes là séparés, avant la venue des brigantins, fussent tombés sur nous ou sur Christoval de Oli, certes, le travail eût été dur ou le dommage grand. Ainsi donc, nous nous tînmes à Tacuba et le Christoval de Oli dans son camp, sans oser faire d'autres reconnaissances ni entrer sur les chaussées et, chaque jour, nous avions alarmes de

nombreux Mexicains, lesquels saillaient en terre ferme batailler avec nous et, mêmement, nous défiaient afin de nous attirer en lieux où ils cuidaient être maîtres de nous, sans que nous les puissions dommager aucunement.

Les laissant là, je dirai comment Gonzalo de Sandoval, quatre jours après la fête de Corpus Christi, sortit de Tezcuco et s'en vint à Iztapalapa. Quasi tout le chemin était chez les amis et sujets de Tezcuco. Arrivé à la ville d'Iztapalapa, il commença tout aussitôt à la guerroyer et brûler maintes cases en terre ferme, car la plupart des maisons étaient sises en la lagune. Mais il ne tarda que peu d'heures que de gros escadrons de Mexicains ne vinssent au secours de ladite ville. Sandoval eut avec eux une bonne bataille et de braves rencontres sur terre. Ensuite, réfugiés dans les canoas, ils lui tiraient force bâtons, flèches et pierres et blessaient aucuns soldats. Et, bataillant en cette guise, il vit que sur une montagnolle proche Iztapalapa, en terre ferme, on faisait de grandes fumées auxquelles d'autres villages bâtis dans la lagune répondaient par de semblables fumées. Et c'etait signal par lequel toutes les canoas de Mexico et de toutes les autres peuplades alentour de la lagune s'entr'appelaient, ayant vu Cortès, avec les treize brigantins, sortir de Tezcuco. Car, Sandoval parti, Cortès ne séjourna pas davantage dans Tezcuco. La première chose qu'il fit fut de combattre un Peñol qui s'élevait en une îlette proche Mexico, où s'étaient réfugiés et fortifiés nombre de

Mexicains naturels de cette cité ou étrangers. Une foule de canoas sortit à la lagune contre Cortès. Toutes celles de Mexico et de tous les pueblos bâtis dans la lagune ou sur ses bords, tels que Suchimilco, Cuyoacan, Iztapalapa, Huichilobusco, Mexicalcingo et autres que, pour ne m'attarder, je ne dénombre point, toutes ensemble, allèrent à l'encontre de Cortès. C'est pourquoi, ceux qui, dans Iztapalapa, guerroyaient Sandoval, lui donnèrent quelque relâche. Et comme, en ce temps, quasi tous les naturels de cette cité habitaient sur l'eau, Sandoval ne leur pouvait faire aucun mal. Néanmoins, au commencement, il en occit beau nombre et la grande foison d'Indiens amis qu'il menait captura et prit force gens de ces peuplades.

Laissons le Sandoval, lequel dans Iztapalapa demeura isolé, car il ne pouvait aller, avec sa troupe, à Cuyoacan, sinon par une chaussée qui traversait au beau mitan de la lagune et, s'il s'y fût aventuré, à peine entré, les ennemis l'eussent déconfit, car, des deux côtés, ils l'auraient guerroyé par eau, sans qu'il fût maître de se pouvoir défendre. A cette cause, il resta coi.

Quittons-le donc et disons que Cortès, voyant se rassembler, contre ses treize brigantins, une telle flotte de canoas, en eut grande crainte et, certes, elles étaient à craindre, vu qu'il y en avait plus de quatre mille. Il laissa le combat du Peñol et gagna partie de la lagune où, s'il se voyait trop pressé, il pût prendre le large avec ses brigantins et courir a

son gré sa bordée. Il commanda aux Capitaines qu les montaient de ne se point soucier d'investir ou chasser aucune canoa, tant que ne fraîchirait pas davantage le vent de terre, car, à ce moment, il commençait à souffler. Les gens des canoas voyant les brigantins s'arrêter, croyaient que c'était par peur d'eux et ce qu'ils crurent était vrai. Alors les chefs Mexicains, se pressant fort, donnaient déjà l'ordre d'attaquer, quand, au même instant, se leva un vent très frais et très bon et, avec le brave entrain de nos rameurs, Cortès commanda d'aborder la flotte des canoas. On en chavira quantité et force Indiens furent pris et tués. Le reste des canoas se réfugia parmi des cases bâties dans la lagune, en lieu où ne les pouvaient joindre nos brigantins. Tel fut le premier combat donné sur la lagune, et Cortès eut la victoire. Grâces à Dieu pour tout. Amen.

Cela fait, Cortès fit route avec ses brigantins vers Cuyoacan où était assis le camp de Christoval de Oli et combattit maints escadrons Mexicains qui l'attendaient en lieux périlleux, cuidant prendre les brigantins. Et comme les canoas, sur la lagune, et des guerriers, du haut de certaines tours d'idoles, lui faisaient âpre guerre, il fit tirer hors des brigantins quatre canons dont il les battit furieusement, tuant et blessant force Indiens. Et les artilleurs y mettaient tant de hâte que, par négligence, leur poudre prit feu et quelques-uns se flambèrent visages et mains. Aussitôt Cortès dépêcha un brigantin très léger à Iztapalapa, au camp de Sandoval, pour en

rapporter toute la poudre qu'il avait et lui écrivit de ne point bouger de là.

Laissons Cortès parmi les continuelles alarmes des Mexicains, jusques à tant qu'il rejoignit, dans son camp, Christoval de Oli. Et durant deux jours qu'il y séjourna, toujours le combattaient de nombreux ennemis. Et vu que j'étais, en cette saison, à Tacuba avec Pedro de Alvarado, je dirai ce que nous fîmes dans notre camp. Voici. Quand nous apprîmes que Cortès courait la lagune, nous avançâmes sur notre chaussée, en bel ordre, et non comme la première fois, et poussâmes jusques au pont, les arbalétriers et escopettiers, en grand concert, les uns tirant et les autres armant. Pedro de Alvarado avait ordonné aux gens de cheval de ne pas entrer avec nous parmi les chaussées. Aussi nous maintînmes-nous, parfois assaillant, parfois résistant à leurs entreprises sur terre, car, chaque jour, il y avait escamourches ès quelles ils nous tuèrent trois soldats. Nous nous occupions aussi à arranger les mauvais pas.

Passons outre et disons comment Gonzalo de Sandoval qui était dans Iztapalapa, voyant qu'il ne pouvait dommager les naturels parce qu'ils habitaient sur l'eau, tandis qu'ils lui blessaient ses soldats, délibéra d'attaquer certaines cases et habitations sises en la lagune, auxquelles on pouvait accéder, et les commença de combattre. Au cours de cet assaut, Guatemuz, grand seigneur de Mexico, envoya force guerriers pour les aider et défaire et défoncer la chaussée par laquelle le Sandoval était entré, afin de

le prendre dedans, sans qu'il en pût aucunément issir, et, d'autre côté, dépêcha plus grosse troupe de gens de guerre. Or, Cortès était avec Christoval de Oli, et voyant grande foison de canoas filer vers Iztapalapa, il résolut d'aller, avec les brigantins et toute la capitainerie de Christoval de Oli, du côté d'Iztapalapa en quête de Sandoval. Par la lagune avec les brigantins et Oli par la chaussée, ils s'en venaient, quand ils virent que force Mexicains s'employaient à défoncer la chaussée. Ils tinrent pour assuré que, dans ces cases, était Sandoval. Ils y allèrent sur les brigantins et le trouvèrent bataillant avec l'escadron de guerriers envoyé par Guatemuz. Le combat cessa quelque peu. Aussitôt Cortès commanda à Sandoval d'abandonner Iztapalapa et d'aller, par terre, mettre le siège à une autre chaussée qui va de Mexico au pueblo de Tepeaquilla que l'on nomme aujourd'hui Notre-Dame de Guadalupe, où se font et se sont faits maints admirables miracles.

Sur ce, disons comment Cortès répartit les brigantins et ce qui d'avantage se fit.

CHAPITRE CLI

Comment Cortès répartit les douze brigantins et fit retirer l'équipage du plus petit qu'on appelait le Boute-Noise et de ce qui s'ensuivit.

Cortès, ainsi que tous nos Capitaines et soldats, ayant compris que, sans les brigantins, nous ne pourrions entrer par les chaussées à l'attaque de Mexico, envoya quatre brigantins à Pedro de Alvarado, en retint six à son camp qui était celui de Christoval de Oli, en expédia deux à Gonzalo de Sandoval, à la chaussée de Tepeaquilla, et ordonna que le plus petit ne naviguerait plus, de peur que les canoas ne le fissent chavirer, vu qu'il n'était pas bien appuyé. La gent marinière qui le montait fut répartie entre les douze autres, car vingt de leurs hommes d'equipage étaient déjà fort malement navrés.

Or, dès que nous nous vîmes, dans notre camp de Tacuba, avec cette aide des brigantins, Pedro de Alvarado disposa que deux d'entre eux avanceraient d'un côté de la chaussée et les deux autres de l'autre, et nous commençâmes à combattre fort effectivement, parce que les brigantins mettaient en désarroi les canoas qui nous voulaient guerroyer de la lagune. Il nous fut ainsi loisible de leur gagner quelques ponts et barrières. Et, au cours de nos combats avec eux, ils nous tiraient tant de pierres avec leurs frondes et

de bâtons et de flèches, que, pour bien armés que nous fussions, quasi tous nous étions férus à la tête et blessés. Et jusqu'à ce que la nuit nous séparât, nous ne laissions de batailler et combattre. Certes, je voudrais décrire tout le va et vient de devises et d'enseignes armoriées des escadrons Mexicains se relayant les uns les autres! Quant aux brigantins, comme du haut des terrasses on les accommodait de bâtons, flèches et pierres tombant plus drus que grêle! Je ne le sais point ici déduire et nul ne le pourra comprendre, hors nous qui etions là et qui les vîmes pleuvoir comme menue grêle et couvrir en un instant la chaussée. Après que nous avions, avec tant de travail, gagné sur eux quelque pont ou barrière, si nous les laissions sans garde, cette nuit même, ils le profondaient à nouveau ou dressaient de plus fortes défenses et, mêmement, creusaient des trous cachés sous l'eau, cuidant que, le lendemain, après la bataille, au moment de la retraite, nous nous viendrions empêtrer et choir dedans les trous et qu'ils pourraient, de leurs canoas, nous déconfire. Car, à cet effet, ils tenaient préparées force canoas mussées en lieux où ne les pouvaient voir nos brigantins, dans le but, quand ils nous tiendraient en détresse parmi ces trous, de nous tomber dessus, les uns par terre et les autres par eau. Et afin que nos brigantins ne nous pussent aider, ils avaient disposé dans l'eau maintes estacades cachées de façon qu'ils s'y vinssent échouer. Et c'est ainsi que nous combattions chaque jour.

J'ai déjà dit d'autres fois que, sur les chaussées, les chevaux étaient de piètre profit, car s'ils chargeaient ou poursuivaient les escadrons Mexicains, incontinent ceux-ci se jetaient à l'eau et s'abritaient aux refuges qu'ils avaient ménagés sur les chaussées où se tenaient à l'aguet d'autres bandes de guerriers armés de nos longues lances ou de langues de bœuf, bien plus longues que les nôtres, qu'ils avaient faites avec les armes qu'ils nous prirent lors de notre grande déroute de Mexico. Et avec ces lances et les épaisses volées de flèches, bâtons et pierres qu'ils tiraient de la lagune, les ennemis blessaient et tuaient les chevaux, avant que d'en être aucunement dommagés. En outre, les cavaliers ne pouvant que rarement faire un coup de lance, sur les chaussées, ne voulaient pas y aventurer leurs bêtes, car, en cette saison, un cheval coûtait huit cents pesos et quelquefois plus de mille et il n'y en avait point.

Laissons cela et disons que lorsque la nuit nous séparait, nous pansions nos blessures avec de l'huile, et un certain soldat nommé Juan Catalan faisait dessus des oraisons, avec signes de croix, et les charmait. Et, véritablement, je le dis, Notre-Seigneur Jésus-Christ, outre les nombreuses grâces dont, chaque jour, il nous comblait, daignait nous donner des forces, et les plaies guérissaient promptement. Ainsi blessés et bandés, il nous fallait batailler du matin à la nuit, car si les blessés étaient restés au camp, il n'y aurait pas eu, de chaque compagnie, vingt hommes sains pour sortir au combat. Or, nos

amis de Tlascala voyant que l'homme dont j'ai parlé nous guérissait avec des oraisons et des signes de croix, toutes les plaies, toutes les têtes cassées venaient à lui et il y en avait tant qu'il n'avait pas de trop de toute la journée pour les panser.

Je veux parler aussi de nos Capitaines, Alferez et guidons. Nous revenions couverts de blessures, les enseignes en lambeaux et je dis que, chaque jour, il nous était métier d'un nouvel Alferez, car nous rentrions en tel état qu'il ne pouvait retourner au combat et porter en même temps l'enseigne. Et avec tout cela, avions-nous de quoi manger, par fortune? Je ne dis pas que les galettes de maïs nous faisaient aute. Nous en avions assez. Mais quelque rafraîchissement pour les blessés? Du diantre s'il y en avait! Ce qui nous donnait la vie c'était les quilites, qui sont certaines herbes que mangent les Indiens, et les cerises du pays, tandis qu'il y en avait, et ensuite les figues de Barbarie dont ce fut alors la saison. Et comme dans notre camp, on en faisait tout de même au camp où était Cortès et en celui de Sandoval. Jamais, pas un jour, capitaineries de Mexicains ne leur manquaient à constamment guerroyer, ainsi que je l'ai d'autres fois dit, de l'aube jusqu'à la nuit, car Guatemuz avait ses chefs et escadrons destinés à chaque chaussée et le Tatelulco et les peuplades de la lagune déjà par moi nommées étaient convenus, à la vue d'un signal sur le Grand Temple de Tatelulco, d'accourir, les uns en canoas et les autres par terre, et, à cet effet, les chefs Mexicains étaient désignés et

le concert dûment établi, comment et quand et en quels lieux ils devaient advenir.

Laissons cela et disons comme quoi nous muâmes notre ordre de combat en un autre dont la manière est telle que s'ensuit. Voyant que tous ouvrages d'eau que nous enlevions dans la journée, au prix de morts et blessures, étaient réoccupés la nuit par les Mexicains, nous délibérâmes de nous aller tous établir sur la chaussée, en une petite place où s'élevaient des tours d'idoles que nous avions déjà conquises et où il y avait espace bastant pour faire nos baraquements. Ils étaient fort mauvais, car, lorsqu'il pleuvait, nous nous mouillions tous, et bons tant seulement à nous abriter du serein et du soleil. Nous laissâmes à Tacuba les Indiennes qui nous faisaient le pain, sous la garde de tous les cavaliers et de nos amis de Tlascala qui restèrent à surveiller et garder les passages, de peur que les peuplades avoisinantes ne vinssent nous prendre en queue, sur les chaussées, tandis que nous étions à batailler. Après avoir installé nos baraques au lieu dit, d'ores en avant, nous moyennâmes, aussitôt pris, de combler incontinent les pertuis d'eau, jeter bas et démolir les maisons et rues, car, pour y bouter le feu, elles tardaient trop à brûler et, d'une case à l'autre, elles ne se pouvaient embraser, parce que, comme je l'ai d'autres fois dit, toutes étant sises en l'eau, on ne peut passer de l'une à l'autre que par ponts ou canoas. Car si nous y voulions aller par eau, à la nage, du haut de leurs terrasses, ils nous maltraitaient fort. En ruinant les

maisons, nous étions plus assurés. Et quand nous enlevions quelque barrière, pont ou mauvais pas où l'ennemi tenait ferme, nous tâchions de le garder de jour comme de nuit, de la manière ensuivante. Toutes nos compagnies veillaient conjointement et l'ordre qui se tint en cela fut tel : du soir à la minuit, la première compagnie, une quarantaine de soldats, montaient la garde et, de la minuit jusques à deux heures avant jour, une autre compagnie de quarante hommes; mais les premiers ne quittaient pas le poste et nous dormions la, sur le sol. C'est le quart de la modorra. Puis, quarante et tant de soldats s'en venaient prendre le quart de l'aube. C'était les deux heures qui précédaient le jour. Et ceux qui veillaient la modorra ne s'en devaient non plus aller. Il leur fallait demeurer là, de sorte que, au matin, nous nous trouvions environ cent vingt soldats de garde rassemblés. Et, mêmement, à de certaines nuits où nous flairions gros péril, tous ceux du camp nous restions ensemble à attendre l'impétueux effort des ennemis, car nous avions avis de quelques chefs Mexicains pris aux batailles, que Guatemuz avait pourpensé et délibéré avec ses chefs de nous assaillir de nuit ou de jour sur notre chaussée, cuidant que, victorieux de notre côté, les deux chaussées où était Cortès et celle que tenait Sandoval seraient incontinent vaincues et forcées. Il avait semblablement concerté que les neuf peuplades de la lagune avec Tacuba, Escapuzalco et Teneyuca, au jour qu'il leur plairait nous bailler l'assaut, s'assemblant, nous prendraient à revers sur la

chaussée et nous enlèveraient d'emblée, une belle nuit, et les Indiennes qui nous faisaient le pain dans Tacuba et le bagage. Ce que étant parvenus à savoir, nous avertîmes les gens de cheval qui étaient à Tacuba, de veiller toute la nuit et de se tenir à l'erte, ainsi que nos amis les Tlascaltèques. Et comme il l'avait concerté, ainsi besogna Guatemuz, car force escadrons nous vinrent sus. Tantôt, ils nous venaient assaillir et guerroyer à la mi-nuit, tantôt à la seconde veille ou au quart de l'aube. Parfois ils s'avançaient sans bruit, d'autres fois avec de grands hurlements. De sorte qu'ils ne nous laissaient pas un moment de repos. Quand ils approchaient du lieu où nous étions à veiller, il faisait beau voir les bâtons, pierres et flèches qu'ils tiraient et la foison des lances! Encore qu'ils navrassent quelques-uns des nôtres, comme nous faisions ferme, ils s'en retournaient avec force blessés. Et d'autres guerriers vinrent assaillir en nombre notre bagage, et les cavaliers et Tlascaltèques les déconfirent à diverses reprises, parce que, comme c'était de nuit, ils ne tenaient guère. Et c'est ainsi que nous veillions. A la pluie, au vent, au froid, pataugeant parmi de grandes boues et blessés, il nous fallait demeurer là. Et par-dessus le marché, comme disent les gens de métier, nous n'avions à manger, après la bataille, que ces misérables galettes, herbes ou figues d'Inde. Et malgré tous nos soins, peines, blessures et morts, ils ouvraient à nouveau le pont ou chaussée que nous leur avions gagné, car, de nuit, on ne les en pouvait empêcher. Le lende-

main, il nous le fallait reconquérir et combler derechef et eux de recommencer à le creuser et fortifier davantage. Enfin, les Mexicains muèrent leur façon de combattre, ainsi que je le dirai en son lieu.

Mais c'est assez deviser de tant de batailles que chaque jour nous avions, tout comme Cortès et Sandoval, en leurs camps. Or, disons-le, à quoi nous avançait-il de leur avoir ôté l'eau de Chapultepeque et, semblablement, empêché que par les trois chaussées leur entrassent vivres et eau? Nos brigantins ne nous profitaient non plus, restant au camp et ne servant que en cas de bataille pour nous épauler contre les guerriers des canoas et ceux qui combattaient du haut des terrasses. Car les Mexicains tiraient force vivres et eau des neuf peuplades bâties en la lagune et d'autres villages leurs amis, lesquels les pourvoyaient nuitamment par canoas de maïs, poules et de tout ce qu'ils voulaient. Aussi, pour éviter cela à l'avenir, il fut décidé dans les trois camps, que deux brigantins iraient de nuit battre la lagune et donner la chasse aux canoas qui portaient vivres et eau, avec commission de briser ou ramener aux camps toutes celles qu'ils pourraient prendre. Cette résolution fut bonne, bien que pour combattre et nous garder la nuit, ces deux brigantins fissent faute, mais grand fut le profit d'empêcher l'entrée des vivres et de l'eau. Néanmoins, quantité de canoas chargées ne laissaient de tenter le passage et comme les Mexicains s'y aventuraient inconsidérément, il n'y avait pas de jour que les brigantins ne revinssent de chasse avec

bonne prise de canoas et force Indiens pendus aux antennes.

Laissons cela et disons la ruse dont s'avisèrent les Mexicains pour prendre nos brigantins et occire ceux qui les montaient. Et elle fut telle. J'ai dit que chaque nuit et matinée, nos brigantins quêtant par la lagune, chaviraient et prenaient nombre de leurs canoas. Ils délibérèrent donc d'armer trente pirogues, qui sont canoas très grandes, de fort braves rameurs et guerriers et toutes trente s'étant nuitamment mussées emmi des roseaux en lieu où les brigantins ne les pussent voir, lançaient avant la nuit, avec de bons rameurs, deux ou trois canoas couvertes de feuillées, comme si elles portaient des vivres ou entraient de l'eau. Et, à l'endroit où il leur semblait que les brigantins devaient manœuvrer lors du combat, les Mexicains avaient planté, pour les y faire échouer, force gros madriers en estacades. Or donc, les canoas filant craintivement en apparence, par la lagune, le long des roseaux, deux de nos brigantins se mettent à leurs trousses. Les deux canoas font mine de se retirer vers la terre du côté où les trente pirogues étaient embusquées. Les brigantins les suivent. Ils arrivent à l'embuscade. Toutes d'un coup, les trente pirogues sortent et se jettent dessus. Tous les soldats, rameurs et Capitaines furent blessés. A cause des estacades, on ne pouvait virer ni d'un bord ni de l'autre. De sorte qu'ils tuèrent un capitaine nommé N... de Portillo, gentil soldat qui avait été en Italie, blessèrent Pedro Barba, autre fort

bon Capitaine, lequel, à trois jours de là, trépassa de ses blessures, et prirent le brigantin. Ces deux brigantins étaient du camp de Cortès qui en eut grosse fâcherie. Mais, peu de jours après, ils le lui payerent chèrement en d'autres embûches qu'ils dressèrent, ce que je conterai à son temps.

N'en parlons pas davantage pour l'heure et disons comment, aux camps de Cortès et de Sandoval, il était durement combattu, plus âprement encore du côté de Cortès qui faisait brûler et demolir les cases et combler les ponts. Et tout ce qu'il gagnait chaque jour, il le comblait. Et il envoyait à Pedro de Alvarado commandement de ne passer pont ou pertuis de chaussée qu'il n'eût premierement aveuglé et de ne laisser case qu'il ne démolît ou incendiât. Avec les briques et bois des cases que nous ruinions, nous bouchions les pas et ouvertures des ponts. Et nos amis de Tlascala nous aidaient dans toute la guerre très virilement.

Passons ontre et disons que les Mexicains, nous voyant raser toutes les maisons et combler les ponts et pertuis, résolurent de combattre d'autre maniere. Ils ouvrirent un pont et fossé très large et si profond que nous perdions pied par endroits en le passant. Ils y avaient creusé de nombreux trous que nous ne pouvions voir sous l'eau, dressé défenses et barrieres sur l'un et l'autre bord, et planté dans ce pertuis d'eau maintes estacades où se devaient échouer nos brigantins, s'ils nous venaient secourir lorsque nous donnerions assaut à cette fortification. Car bien sen-

taient-ils que la première chose que nous avions à faire était de démolir la barrière et passer ce pertuis d'eau pour entrer en leur cité. Et, mêmement, en lieux cachés, ils tenaient prêtes force canoas bien armées de guerriers et des meilleurs.

Or, un dimanche, au matin, de grands escadrons de guerriers nous vinrent sus par trois côtés et nous attaquèrent si roidement que nous eûmes fort à faire pour nous maintenir et n'être pas mis en désarroi. Déjà, en ce temps, Pedro de Alvarado avait commandé que la moitié des cavaliers qui soulaient demeurer dedans Tacuba, dormissent sur la chaussée. Ils n'étaient plus en si grand risque comme au commencement, car il n'y avait plus de terrasses, toutes les maisons étant ruinées, et ils pouvaient courir en quelques parties des chaussées, sans que, des canoas ou terrasses, on leur pût blesser les chevaux. Retournons à notre propos. Or donc ces trois escadrons nous vinrent sus très furieusement, les uns du côté du grand pertuis d'eau, les autres par les maisons en ruines. Le tiers nous avait pris en queue du côté de Tacuba. Et nous étions comme enveloppés. Nos gens de cheval avec les amis de Tlascala chargèrent l'escadron qui nous avait pris en queue, et nous tous, nous demeurâmes à batailler fort valeureusement avec les deux autres, si bien qu'ils se mirent à la retraite. Mais ce semblant de fuite était simulé. Nous enlevons la première barrière. A la seconde, ils font tête, puis l'abandonnent. Et nous, croyant emporter la victoire, nous passons ce pertuis d'eau à vole-pied

(là où nous le passâmes il n'y avait point de trous), suivant de près les ennemis entre de hautes maisons et des oratoires d'idoles. Ils faisaient toujours mine de fuir et reculaient, non sans tirer bâtons, pierres de frondes et force flèches. Tout à coup, une multitude de guerriers qu'ils tenaient cachés en lieux où nous ne les pouvions voir et d'autres du haut des terrasses et des maisons, et les premiers qui faisaient semblant de se retirer se retournant brusquement, tous ensemble, se ruent à notre encontre et d'un si roide choc que nous ne le pouvions soutenir. Nous résolûmes donc de battre en retraite, en bon ordre. Mais ils avaient posté dans le pertuis d'eau par nous gagné, à l'endroit où nous l'avions premièrement franchi et où il n'y avait pas de trous, une telle flotte de canoas pour nous empêcher d'y repasser, qu'ils nous contraignirent d'aller traverser sur un autre point où j'ai dit que l'eau bien plus profonde recouvrait force trous. Reculant devant la multitude de guerriers qui nous pressait, nous passions l'eau à la nage ou à vole-pied et quasi tous allions choir dedans les trous. Alors, toutes les canoas se jetèrent sur nous. Là les Mexicains happèrent cinq de nos soldats qu'ils menèrent à Guatemuz et blessèrent tout le reste. Quant aux brigantins dont nous attendions l'aide, ils ne pouvaient venir à notre rescousse, car ils étaient tous échoués sur les estacades et, des canoas et terrasses, leur fut baillée si rude volée de bâtons et flèches que deux soldats rameurs furent occis et maints autres blessés.

Retournons aux trous et pertuis. Je dis que ce fut merveille s'ils ne nous y massacrèrent tous. Quant à moi, plusieurs Indiens m'avaient déjà empoigné. Et je parvins à me débarrasser le bras et Notre-Seigneur Jésus-Christ me donna la force, à bonnes estocades que leur baillai, de me sauver, bien blessé à un bras. Quand je me vis hors de cette eau, en lieu sûr, je demeurai sans sentiment, sans me pouvoir tenir sur mes pieds et sans souffle aucun; dont fut cause le grand effort que je fis pour me dépêtrer de cette racaille et tout le sang que je perdis. Et j'affirme que, tandis qu'ils me tenaient agrippé, je me recommandais en pensée à Notre-Seigneur Dieu et à Notre-Dame, sa benoîte mère, tout en faisant l'effort que j'ai dit. Et ainsi me sauvé-je. Grâces à Dieu pour toutes les mercis qu'il me fait!

Autre chose veux-je dire, c'est que Pedro de Alvarado et la cavalerie ayant eu assez à faire que de rompre les escadrons qui nous venaient à dos du côté de Tacuba, aucun d'eux ne passa ce pertuis et barrières, sauf un cavalier venu depuis peu de Castille, lequel y fut tué, lui et son cheval. Le Pedro de Alvarado nous voyant à la retraite, allait déjà à notre secours avec ses gens et, s'il eût franchi ce pas, nous serions forcément retournés contre les Indiens et, de ce retour, pas un seul de nous, cavaliers, chevaux ou soldats, ne serait sorti vivant, car la chose était disposée de tel art qu'ils seraient allés choir dedans les trous et la foule de guerriers était telle qu'ils auraient tué les chevaux, avec leurs longues

lances et du haut des nombreuses terrasses qu'ils tenaient, car l'accident eut lieu au cœur même de la cité. Sur cette victoire, tout ce jour-là qui était un dimanche, ainsi que je l'ai dit, les Mexicains revinrent sur notre camp, sans relâche, avec une telle multitude de guerriers que nous n'en pouvions plus. Certes, ils cuidèrent nous déconfire. Et nous, avec quelques canons de bronze et notre brave courage à la bataille, faisant veiller toutes les compagnies ensemble, chaque nuit, nous nous maintînmes contre eux.

Déportons-nous de cela et disons que Cortès, dès qu'il sut l'aventure, de la grosse fâcherie qu'il en eut, écrivit incontinent par un brigantin à Pedro de Alvarado d'avoir garde de laisser, ni pour bien ni pour mal, un pas non comblé, de faire dormir, avec les chevaux toute la nuit sellés et bridés, tous les cavaliers sur les chaussées, de ne point avoir cure de passer plus outre avant que l'avoir aveuglé avec briques et bois ce grand pertuis et de tenir bonne garde au camp. Or, voyant que par notre fait était advenu ce méchef, d'ores en avant, nous nous employâmes à boucher et aveugler ce fossé, et malgré l'âpre travail et les blessures que nous y bailla l'ennemi et la mort de six soldats, en quatre jours, il fut comblé. Et la nuit, toutes les trois compagnies, dans l'ordre que j'ai dit, veillaient sur son emplacement. Et je veux dire que les Mexicains étaient tout proches de nous à ces veillées. Eux aussi avaient des sentinelles qu'ils relevaient par quarts, de la manière ensuivante. Ils

faisaient un grand feu qui brûlait toute la nuit. Ceux qui veillaient se tenaient à l'écart et de loin nous ne les pouvions voir, car la clarté toujours flamboyante nous empêchait de voir les Indiens qui veillaient. Mais bien les oyions-nous quand ils se relevaient ou qu'ils venaient attiser leur bois. Maintes fois, comme il pleuvait beaucoup en cette saison, la pluie éteignait leur feu. Ils le rallumaient et, sans bruit, sans dire mot, s'entendaient entre eux à coups de sifflet. Je veux dire aussi que, souventes fois, nos escopettiers et arbalétriers, les oyant venir changer leurs sentinelles, leur tiraient dessus, à boule-vue, à balles et carreaux perdus. Mais nous ne leur faisions pas de mal, car ils étaient en lieu où, encore que de nuit nous les eussions voulu joindre, nous ne le pouvions mie, à cause d'un autre grand fossé bien profond qu'ils avaient ouvert à la main et de barrières et défenses qu'ils avaient dressées. Eux aussi nous tiraient, à boule-vue, force pierres, bâtons et flèches.

Cessons de parler de ces veillées et disons comme quoi nous avancions chaque jour sur notre chaussée, bataillant en très bon ordre. Nous leur gagnâmes le fossé où j'ai dit qu'ils veillaient. Et la multitude des ennemis qui, chaque jour, venaient à notre encontre, était telle et telle la foison de bâtons, flèches et pierres qu'ils tiraient, qu'ils nous blessaient tous, malgré la belle ordonnance de notre marche et nos bonnes armures. Et après que toute la journée s'était passée en batailles, quand venait le soir et qu'il n'y

avait pas lieu de pousser plus outre, mais de nous mettre au retour, alors ils tenaient prêts de nombreux escadrons, cuidant, avec la lourde poussée qu'ils nous donneraient au temps de la retraite, nous mettre en désarroi, car ils se ruaient furieux comme tigres et pied contre-pied se joignaient avec nous. Ce que connaissant, notre ordre de retraite était tel que s'ensuit. La première chose que faisions, c'était de mettre hors la chaussée nos amis les Tlascaltèques qui étaient nombreux et voulaient, avec notre aide, arriver au combat avec les Mexicains. Ceux-ci, rusés comme ils étaient, ne désirant rien autre que de nous voir empêtrés par nos alliés, à grands assauts faits de trois côtés, s'efforçaient de nous envelopper ou de couper quelques-uns des nôtres. La foule des Tlascaltèques nous gênait et nous ne pouvions combattre partout. C'est pourquoi, nous les mettions hors de la chaussée, en lieu sûr. Débarrassés d'eux, nous nous retirions vers le camp, sans tourner dos, mais faisant tête, les arbalétriers et escopettiers les uns tirant et les autres armant, et nos quatre brigantins, sur la lagune, deux par deux, de chaque bord de la chaussée, nous défendant contre les flottes de canoas et les pierres qui nous pleuvaient des terrasses et maisons non encore ruinées. Et, malgré tout ce beau concert, le risque était grand pour nos personnes jusqu'à notre retour aux baraquements. Sitôt rentrés, nous brûlions avec de l'huile nos blessures et les bandions avec des mantes du pays. Puis, on soupait de galettes apportées de Tacuba, d'herbes et, celui qui en avait,

de figues d'Inde. Et, le lendemain, dès l'aube, sus! debout! à batailler! car nous ne pouvions faire autrement, vu que, quelque matin qu'il fût, les bataillons ennemis étaient déjà sur nous et s'avançaient même jusques à notre camp et nous criaient des vituperes. Et ainsi passions-nous notre pénible vie.

Nous laisserons pour l'heure de conter de notre camp et de Pedro de Alvarado et retournerons à celui de Cortès. Sans relâche, nuit et jour, on le combattait, lui tuant et blessant maints soldats, de la même manière que nous autres du camp de Tacuba. Il avait toujours, la nuit, deux brigantins à donner la chasse aux canoas qui entraient à Mexico avec des vivres et de l'eau. Il paraît qu'un des brigantins prit, sur une de ces nombreuses canoas, deux Principaux. Cortès sut par eux que les Mexicains tenaient en embuscade parmi des halliers quarante pirogues et tout autant de canoas, dans l'espoir de prendre quelqu'un de nos brigantins comme ils avaient fait l'autre fois. Cortès caressa ces deux Principaux prisonniers, leur bailla des mantes et, avec maintes promesses de leur donner des terres, après la prise de Mexico, s'enquit d'eux, par nos truchemans doña Marina et Aguilar, en quel endroit étaient les pirogues, car elles n'étaient plus postées en même lieu que l'autre fois. Ils indiquèrent leur poste et parage et avisèrent même que les Mexicains avaient fiché force pieux de gros madriers dans la lagune, afin que les brigantins, fuyant les pirogues, s'y échouassent et qu'ils les pussent capturer et massacrer leurs équipages. Sur cet

avis, Cortès commanda à six brigantins de s'aller mettre, cette nuit même, emmi des roseaux, à un quart de lieue environ de là où étaient les pirogues et de se couvrir de force feuillée. Ils y allèrent à rame sourde et demeurèrent toute la nuit à l'aguet. Le jour ensuivant, dès le fin matin, Cortès dépêcha un brigantin, comme s'il allait à la chasse des canoas qui entraient avec des vivres et y fit monter les deux Indiens Principaux prisonniers, pour qu'ils montrassent l'endroit où étaient les pirogues et que le brigantin gouvernât dessus. Au même temps, nos ennemis les Mexicains résolurent de lancer, comme la première fois, deux canoas de leurre, comme si elles portaient des vivres, afin d'amorcer le brigantin à les suivre vers l'embuscade. De sorte qu'ils avaient un penser et nous un autre comme le leur, tout semblable. Le brigantin de Cortès, voyant les canoas lancées par les Indiens pour l'amorcer, allait derrière elles, et les deux canoas faisaient mine de fuir à terre, vers l'embuscade de leurs pirogues. Bientôt, notre brigantin, comme s'il n'osait approcher de terre, fit mine de se retirer. Les pirogues et toutes les autres canoas, le voyant virer, s'élancent derrière, très furieusement, à toute force de rames, et le poursuivent Lui filait, comme fuyant, vers l'embuscade des six autres brigantins. Et les pirogues le suivaient toujours. A ce moment, on lâcha quelques coups d'escopette. C'était pour nos brigantins le signal d'attaquer. Ayant ouï le signal, ils sortent très impétueusement, abordent les canoas et les chavirent, tuant

et prenant nombre de guerriers. Et, mêmement, le brigantin qui les avait menés à l'embuscade et qui était déjà au large, revint aider ses compagnons. De manière qu'on emmena belle prise de captifs et canoas. Et, d'ores en avant, les Mexicains n'osaient plus dresser d'embûches et n'étaient plus assez hardis que d'introduire des vivres et de l'eau si ouvertement comme ils accoutumaient. Et tel était le train de la guerre des brigantins sur la lagune et de nos batailles sur les chaussées.

Disons maintenant que les peuplades établies dans la lagune, lesquelles j'ai d'autres fois nommées, voyant que, chaque jour, nous avions victoire tant sur eau que sur terre et que maints alliés se venaient mettre en notre amitié, comme Chalco, Tezcuco, Tlascala et autres peuples qui les maltraitaient et dommageaient d'âpre façon en leurs pueblos, faisant captifs force Indiens et Indiennes, tous, paraît-il, s'assemblèrent et délibérèrent de se présenter pacifiquement à Cortès. En toute humilité, ils lui demandèrent pardon, si en quelque chose ils nous avaient fâchés et dirent qu'étant commandés, ils ne pouvaient faire autrement. Cortès fut fort aise de les voir venir ainsi appointer la paix, et les soldats l'ayant su dans les camps de Pedro de Alvarado et de Gonzalo de Sandoval, nous nous en conjouîmes tous.

Retournant à notre propos, Cortès, d'un gracieux visage, avec force caresses, leur pardonna et leur dit qu'ils étaient dignes de grand châtiment, pour avoir aidé les Mexicains. Les pueblos qui vinrent furent

Iztapalapa, Huichilobusco, Cuyoacan, Mezquique et tous ceux de la lagune et eau douce. Cortès leur déclara que nous ne lèverions point le camp avant d'avoir forcé à la paix ou achevé par guerre les Mexicains. Il leur ordonna de nous aider en tout, avec toutes les canoas qu'ils avaient, à combattre Mexico et de venir faire des baraquements et d'apporter des vivres. A quoi ils répondirent que ainsi feraient-ils. Et ils firent les baraques de Cortès et ne portaient que peu de victuailles et de mauvais gré. Quant à nos baraques, celles de Pedro de Alvarado, elles ne furent oncques faites. Aussi étions-nous dans l'eau, car (ceux qui ont été en ce pays le savent) en juin, juillet et août, les pluies y sont quotidiennes.

Laissons cela et revenons à notre chaussée et aux combats que, chaque jour, nous donnions aux Mexicains. Nous allions leur gagnant maintes tours d'idoles, maisons et autres pertuis, fossés et ponts que, de case à case, ils avaient jetés. Nous comblions tout avec des briques et le bois des maisons que nous démolissions et ruinions, et, en outre, nous veillions sur la place. Et, néanmoins, malgré toute notre diligence, ils recommençaient à creuser, élargir, dresser plus de barricades. Et, comme dans toutes nos trois compagnies, on tenait à déshonneur d'être employé à boucher les pas, ouvertures et ponts, tandis que les autres bataillaient et faisaient face aux escadrons Mexicains, afin d'éviter les disputes sur ceux de nous qui devaient combattre ou aveugler les pertuis, Pedro de Alvarado ordonna qu'une compagnie aurait, un

jour, charge de combler et entendre à ladite besogne, cependant que les deux autres combattraient et tiendraient tête à l'ennemi. Et ce devait faire la roue, un jour l'une, un jour l'autre, jusques à faire le tour des trois compagnies, à la file. Avec cet ordre, nous gagnions, nous renversions tout, et nos amis les Tlascaltèques aidant, nous entrions ainsi petit à petit dans la cité. Mais, au temps de la retraite, toutes les trois compagnies se réunissaient pour combattre, car c'était alors que nous courions gros péril. D'abord, comme je l'ai déjà dit, nous faisions sortir des chaussées tous les Tlascaltèques, car, certes, ils nous étaient de trop d'embarras en la mêlée.

Cessons de parler de notre camp et retournons à ceux de Cortès et de Gonzalo de Sandoval. Continuellement, et de jour et de nuit, ils avaient dessus, par terre, force ennemis et, par la lagune, flottes de canoas qui toujours les guerroyaient et ils ne les pouvaient détourner. Quant à Cortès, il eut à gagner un pont et fossé très profond, fort roide à prendre. Les Mexicains y avaient multiplié défenses et barrières. On ne pouvait passer que à la nage et de nombreux guerriers attendaient à ce passage avec flèches, pierres de frondes, bâtons, sabres, épées à deux mains et lances en façon de langues de bœuf, où étaient encastrées les épées qu'ils nous prirent. La multitude des guerriers y était toujours grande et la lagune couverte de canoas de guerre. Près des barrières, du haut de maintes terrasses, on tirait aux nôtres force pierres dont difficilement ils se pouvaient garer. On

en blessait beaucoup, on en tuait quelques-uns et les brigantins, empêtrés parmi les estacades, ne les pouvaient aider. Pour enlever cette fortification, pont et pertuis, les gens de Cortès travaillèrent durement et furent plusieurs fois sur le point de se perdre. Quatre soldats y furent tués dans le combat et trente blessés. Et, comme il était déjà tard, quand les nôtres achevèrent de prendre cet ouvrage, ils n'eurent pas le temps de le combler, et se retirèrent en grand travail et péril, avec plus de trente soldats blessés et force Tlascaltèques écharpés, malgré leur furieux courage à la bataille.

Laissons cela et disons l'autre manière dont Guatemuz fit combattre ses chefs, faisant disposer toutes ses forces pour nous guerroyer sans relâche. Comme le lendemain c'était fête de Monseigneur Saint-Jean de Juin et qu'il y avait alors juste un an accompli que nous étions entrés dans Mexico au secours du Capitaine Pedro de Alvarado et que nous y avions été déconfits, ainsi que je l'ai narré à son chapitre, Guatemuz qui, paraît-il, en avait tenu compte, ordonna de nous assaillir, dans nos trois camps, avec toute la véhémence et toutes les forces possibles, tant par terre que par eau avec les canoas, pour nous achever d'un coup, suivant le commandement que, disaient-ils, ils avaient de leur Huichilobos. Guatemuz voulut que l'attaque eût lieu de nuit, à la seconde veille. Et afin que les brigantins ne nous pussent aider, ils avaient quasi de toutes parts, dans la lagune, planté des estacades pour les y faire échouer. Ils attaquèrent

avec tant de furie et d'impétuosité que, si nous n'avions été de garde ensemble environ cent vingt soldats tous fort accoutumés à combattre, ils auraient forcé le camp, nous mettant en péril extrême. Nous leur résistâmes en très bon ordre. Ils blessèrent là quinze des nôtres, dont deux, dans les huit jours, trépassèrent de leurs blessures. Au camp de Cortès, on fut aussi en grand hasard et travail et il y eut plusieurs morts et blessés. Il en alla de même de Sandoval. En ces rencontres, force Mexicains furent également occis ou navrés. Or, Guatemuz et ses chefs et Papas, voyant que ces assauts de nuit ne leur profitaient aucunement, délibérèrent, avec toutes leurs forces réunies, de s'en venir, au quart de l'aube, tomber sur notre camp qui était dit de Tacuba. Ils vinrent si furieux, que, nous enveloppant de toutes parts, ils nous avaient déjà à demi rompus et coupés. Mais Dieu daigna nous donner courage. Nous nous reformâmes, et, soutenus par les brigantins, à bonnes estocades et taillades (nous étions pied contre pied), nous les écartâmes quelque peu de nous. D'ailleurs, les cavaliers ne chômaient point. Quant aux arbalétriers et escopettiers, ils faisaient le possible et assez eurent-ils à faire que de rompre d'autres escadrons qui déjà nous avaient pris à revers. Pedro de Alvarado y fut même féru à la tête. Et si nos amis de Tlascala avaient dormi, cette nuit-là, sur la chaussée, nous aurions couru gros risque avec l'embarras où leur foule nous eût mis. Mais l'expérience du passé nous les faisait mettre hors la chaussée et

renvoyer à Tacuba et nous demeurions sans souci.

Retournons à notre bataille. Nous occîmes beau nombre de Mexicains et quatre personnages de marque y furent pris.

Certes, j'opine que les curieux lecteurs doivent être rassasiés de ne voir chaque jour que combats. Je ne puis faire moins. Car, durant nonante et trois jours que nous restâmes sur cette tant forte cité, chaque jour, chaque nuit, nous avions guerre et combat. C'est pourquoi il nous faut, souventes fois, dire comment et quand et de quelle guise et façon la chose se passait. Et je ne mets point ici par chapitres ce que chaque jour nous faisions, pour ce qu'il me paraît que ce serait excessive prolixité, à ne jamais finir, à la semblance des livres d'Amadis et autres romans de chevalerie. Et comme, d'ores en avant, je ne me veux point attarder à conter tant de batailles et rencontres que, chaque jour et nuit, nous avions, je narrerai aussi brièvement que faire se pourra, jusques au jour de Monseigneur Saint Hippolyte, où, grâces à Notre Seigneur Jésus-Christ, nous nous emparâmes de cette si puissante cité et prîmes son Roi, lequel avait nom Guatemuz, et ses chefs. Mais, avant que de le prendre, nous eûmes de très fâcheux accidents et fûmes en grande aventure quasi de nous perdre, dans les trois camps et particulièrement en celui de Cortès, par le mausoing de ses Capitaines, comme on verra plus loin.

CHAPITRE CLII

Comment les Indiens Mexicains mirent en déroute Cortès, emmenèrent vivants soixante et deux de ses soldats pour être sacrifiés, et le blessèrent en une jambe, et du grand péril où nous nous vîmes à cause de lui.

Cortès voyant que nous ne pouvions combler tous pertuis d'eau, ponts et fossés que nous gagnions chaque jour, parce que, la nuit, les Mexicains les creusaient derechef et dressaient plus fortes barricades et que c'était dur travail combattre et combler ponts et veiller tous ensemble, blessés comme nous étions, résolut de se mettre au conseil avec les Capitaines et soldats de son camp, lesquels étaient Christoval de Oli, Francisco Verdugo, Andrès de Tapia, l'Alferez Corral et Francisco de Lugo. Il nous écrivit aussi aux camps de Pedro de Alvarado et de Gonzalo de Sandoval, pour prendre l'avis de tous les Capitaines et soldats. Le cas qu'il proposa fut, si ce nous semblait bon, d'entrer d'un coup en la cité jusques à forcer et gagner le Tatelulco qui est la grand'place de Mexico, laquelle est beaucoup plus large et grande que celle de Salamanque, où, une fois entrés, il serait bien d'y asseoir tous nos trois camps, vu que, de là, nous pouvions batailler par les rues de Mexico, sans tant de travaux et risque à la retraite et

sans avoir autant à combler et garder de ponts. Et, comme en tels colloques et conseils il advient d'ordinaire, il y eut là-dessus maints sentiments, car les uns disaient que ce n'était bon conseil ni résolution de se mettre si effectivement au cœur de la cité, ains qu'il valait mieux demeurer en l'état, bataillant, ruinant, incendiant les cases. Et les plus évidentes raisons que nous donnâmes, nous autres qui étions de ce sentiment, furent que si nous nous mettions dans le Tatelulco, laissant toutes les chaussées et ponts sans garde et désemparés, les Mexicains, nombreux et guerriers comme ils étaient, avec la multitude de canoas qu'ils avaient, recommenceraient à ouvrir chaussées et ponts desquels nous ne serions plus maîtres : que, avec leurs grandes forces, ils nous guerroyeraient et de nuit et de jour : que, grâce aux nombreuses estacades par eux faites, nos brigantins ne nous pourraient aider et que, en suivant l'avis de Cortès, nous serions, nous, les assiégés, cependant qu'ils auraient pour eux la terre et le champ et la lagune. Nous lui écrivîmes donc sur le cas, afin qu'il ne nous advînt comme l'autre fois, quand nous sortîmes en fuyant de Mexico.

Après que Cortès eut considéré l'avis de tous et examiné les bonnes raisons que nous lui donnions à ce sujet, ce en quoi se résuma tout ce parlement, fut que, le lendemain, nous sortirions de nos trois camps, avec toute la plus grosse force tant de chevaux que d'arbalétriers, escopettiers et soldats, et que nous irions, enlevant tout, jusques à la grand'place, qui est le Tatelulco, les trois camps avertis et les Tlascal-

tèques, Tezcucans et peuples de la lagune qui nouvellement s'étaient mis en l'obéissance de Sa Majesté, de venir, avec toutes leurs canoas, aider nos brigantins.

Un matin, après avoir ouï messe et nous être recommandés à Dieu, nous sortîmes de notre camp avec le Capitaine Pedro de Alvarado. Et Cortès, ainsi que Gonzalo de Sandoval, avec tous ses Capitaines, sortit du sien. Et il allait, à toute force, enlevant ponts et barrières. Les ennemis se battaient en braves guerriers. Et Cortès, de son côté, emportait la victoire et, mêmement, Gonzalo de Sandoval. Pour ce qui est de notre camp, nous leur avions gagné une autre barrière et un pont. Le labeur y fut âpre, car de grosses forces du Guatemuz le gardaient. Nombre de nos soldats en sortirent très malement navrés, dont l'un mourut incontinent de ses blessures, et plus de deux mille de nos amis Tlascaltèques maltraités et chefrompus. Et, ce nonobstant, nous allions, suivant la victoire, fort triomphamment.

Retournons à Cortès et à son armée. Ils gagnèrent un pertuis d'eau fort profond où il y avait une très étroite et petite chaussée que, par ruse et cautelle, les Mexicains y avaient ainsi faite, pourpensant le méchef qui pour lors advint à notre général Cortès. Victorieux, lui et tous ses Capitaines et soldats, sur la chaussée couverte de nos alliés, il allait, suivant les ennemis, lesquels, bien que semblant fuir, ne laissaient de nous tirer pierres, bâtons et flèches, faisant de courtes haltes, comme s'ils résistaient, tant qu'ils

amorcèrent Cortès à se mettre à leurs trousses. Le voyant effectivement derrière eux poursuivre la victoire, ils faisaient mine de fuir devant lui. Mais voici que l'adverse Fortune tournant sa roue, aux majeures prospérités succèdent maintes tristesses.

Or donc, notre Cortès allait, victorieux, talonnant l'ennemi, et, par mausoing et parce que Notre Seigneur Jésus-Christ le permit, lui et ses Capitaines et soldats, négligèrent de combler le pertuis d'eau qu'ils avaient gagné. La petite chaussée où ils marchaient avait été faite cauteleusement étroite et, mêmement, l'eau y entrait par places et il y avait force fange et bourbe. Quand les Mexicains le virent franchir ce pas sans le combler, comme ils ne désiraient rien autre et avaient, à cet effet, posté maints escadrons de guerriers avec de vaillants chefs et, dans la lagune, force canoas en lieu où nos brigantins ne les pouvaient aucunement dommager vu les grandes estacades qu'ils avaient plantées pour les faire échouer, ils se retournèrent contre Cortès et ses soldats, avec une si roide furie d'escadrons et de tels hurlements et cris, que les nôtres, ne pouvant soutenir l'impétueuse vigueur de leur choc, résolurent de se mettre à la retraite, toutes enseignes et compagnies, en bon ordre. Mais l'ennemi les poussa si rageusement jusques à ce mauvais pas, qu'ils se désarroyèrent de telle sorte qu'ils revinrent en fuyant, sans faire résistance. Les voyant ainsi venir en déroute, notre Cortès les confortait et criait : Tenez! Tenez, Messieurs, tenez ferme! Qu'est ceci? Tournerez-vous ainsi le dos? Mais

il ne les put arrêter ni retenir. Et à ce mauvais pas qu'on négligea de combler et sur cette petite chaussée étroite et malaisée, les Mexicains, à l'aide des canoas, le défirent, le blessèrent à une jambe, lui prirent vifs soixante et tant de soldats et lui tuèrent six chevaux et juments. Six ou sept chefs Mexicains avaient déjà agrippé Cortès, et Notre Seigneur lui daigna bailler la force de se défendre et délivrer d'eux, malgré qu'il fût blessé à la jambe. Car, sur l'instant, arriva là un très valeureux soldat nommé Christoval de Olea, natif de Castille la Vieille (il ne s'agit pas de Christoval de Oli) qui, le voyant empoigné par tant d'Indiens, batailla sur le champ si gaillardement qu'il occit à coups d'estoc quatre des chefs qui tenaient Cortès accroché. Il fut aussi aidé par un autre fort vaillant soldat nommé Lerma. Ils leur firent lâcher Cortès. Là, pour le défendre, l'Olea perdit la vie et le Lerma fut à point de mort. Aussitôt, accourent plusieurs soldats qui, bien que rudement navrés, empoignent Cortès, l'aident à sortir de ce mauvais péril. Alors aussi, vint à toute hâte son Capitaine de la garde, Antonio de Quiñones, natif de Zamora. Le prenant par les bras, ils le tirèrent hors de l'eau et lui baillèrent un cheval sur lequel il évada la mort. Au même moment, arrivait, lui amenant un autre cheval, son valet de chambre ou majordome, lequel avait nom Christoval de Guzman. Et du haut des terrasses, les guerriers forcenés et victorieux, prirent le Christoval de Guzman et l'emportèrent tout vif à Guatemuz. Et toujours les Mexicains poursuivaient Cortès et ses soldats jusques

au camp. Même après ce désastre, les Espagnols étant à sauveté, les escadrons Mexicains ne cessaient de les suivre, leur donnant la chasse, criant, leur disant des vitupères et les appelant coüards.

Cessons de parler de Cortès et de sa déroute, et revenons à notre armée qui est celle de Pedro de Alvarado. Tandis que nous avancions victorieusement, tout à coup nous vîmes venir à notre encontre d'innombrables escadrons de Mexicains, à grands cris, à belles devises et panaches. Ils jetèrent devant nous cinq têtes que, pour lors, ils avaient coupées à ceux qu'ils prirent à Cortès, ruisselantes de sang, et ils criaient : Ainsi vous occirons nous, comme nous avons occis Malinche, Sandoval et leurs compagnons! Voici leurs têtes! Reconnaissez-les bien! Ce disant, ils se ruaient, jusques à nous mettre la main dessus. Taille, estoc, arbalétriers, escopettiers ne servaient de rien, ils ne faisaient que donner dedans nous comme à la butte. Et, malgré tout, nous ne perdions pas un point de notre ordonnance de retraite. Nous commandâmes aussitôt à nos amis les Tlascaltèques de débarrasser lestement les chaussées et mauvais pas. En la conjoncture, l'ordre leur fut à gré, car ayant vu les cinq têtes sanglantes et ouï dire que Malinche, Sandoval et tous les Teules de leur compagnie étaient morts et qu'il en serait ainsi de nous et des Tlascaltèques, grosse fut leur peur, cuidant que ce fût vrai, et c'est pourquoi je dis qu'ils débarrassèrent tout de bon la chaussée. Retournons à notre conte. Tout en nous retirant, nous oyions sonner le Grand Temple

où siègent leurs idoles Huichilobos et Tezcatepuca et dont la hauteur domine toute la grande cité. On y battait un tambour de très triste son et tel qu'instrument démoniaque, et il retentissait tant qu'on l'entendait de deux ou trois lieues, et, conjointement avec lui, force atabales. Ils étaient alors à offrir aux idoles dessus dites, ainsi que nous le sûmes depuis, dix cœurs et le sang de nos compagnons.

Détournons-nous du sacrifice et revenons à notre retraite et à la rude guerre qu'on nous faisait sur la chaussée, ainsi que des terrasses et des lagunes, avec les canoas. A ce moment nous viennent contre beaucoup plus d'escadrons frais qu'envoyait Guatemuz. Il fait sonner son cor. C'était, pour ses chefs, le signal d'avoir à combattre de manière à faire prise ou de mourir sur la place. Le son en était si perçant qu'il entrait dans les oreilles. Dès qu'ils l'ouïrent, je voudrais savoir dire ici avec quelle rage et bravoure escadrons et chefs se ruaient parmi nous pour nous empoigner. Quel épouvantement! Que ne le puis-je ici écrire? Car maintenant que j'y songe, c'est comme si visiblement je le voyais. Mais, je le répète et c'est la vérité, Dieu seul nous donna la force, car nous étions tous blessés. Il nous sauva. Sans lui, nous ne pouvions regagner nos baraquements. Et je lui baille maintes grâces et louanges de ce qu'il me fit échapper, cette fois et bien d'autres, du pouvoir des Mexicains.

Retournant à notre propos, là, à l'aide des cavaliers qui faisaient des charges et de deux grosses pièces que nous plaçâmes contre nos baraques, tirant et char-

geant sans relâche, nous nous maintenions, car la chaussée, de bout en bout, était pleine d'ennemis qui venaient jusqu'aux maisons, nous jeter bâtons et pierres comme à chose vaincue. Et, ainsi que je l'ai dit, avec ces canons, nous les occisions à foison. Et celui qui aida bien en ce jour, fut un hidalgo nommé Pedro Moreno de Medrano, lequel vit aujourd'hui à la Puebla. Il fut l'artilleur, car les artilleurs ordinaires étaient morts ou fort malement navrés. Revenons au Pedro Moreno de Medrano, lequel, outre qu'il avait toujours été fort brave soldat, nous fut en ce jour de très grandissime secours. En cet état, bien angoissés et blessés, nous ne savions rien de Cortès, ni de Sandoval ni de leurs armées et s'ils avaient été massacrés et déconfits, comme disaient les Mexicains quand ils nous jetèrent les cinq têtes qu'ils tenaient empoignées par les cheveux et la barbe, nous criant qu'ils avaient tué Malinche, Sandoval et tous les Teules et que ainsi nous tueraient-ils en ce même jour. Et nous ne pouvions savoir d'eux, car nous combattions à près de demi-lieue les uns des autres et le point où fut défait Cortès était plus lointain. C'est pourquoi, nous étions en grand tourment. Blessés et sains, ne faisant qu'un corps, nous soutînmes le véhément assaut des Mexicains qui chargeaient sur nous, cuidant, vu la guerre qu'ils nous faisaient, qu'il ne demeurerait de nous, en ce jour, pas un vivant.

Quant à nos brigantins, ils en avaient déjà pris un, tué trois soldats et blessé le Capitaine et tous les autres soldats qui le montaient, lorsqu'il fut secouru

par un autre brigantin que commandait Juan Xaramillo. En un autre endroit, ils en avaient fait échouer un qui ne s'en pouvait sortir et dont le capitaine, Juan de Limpias Caravajal, lequel vit aujourd'hui à la Puebla, devint sourd de fureur en cette occasion et, de sa personne, batailla si gaillardement et encouragea si fort les soldats rameurs que, rompant les estacades, ils en sortirent, tous bien blessés, sauvant ainsi son brigantin. Ce fut le premier qui rompit des estacades.

Retournons à Cortès. Comme il était blessé et quasi tous les siens morts ou navrés, les escadrons Mexicains l'allaient assaillir jusque dans son camp. Ils jetèrent même devant les soldats qui résistaient à leurs attaques quatre autres sanglantes têtes de ceux qu'ils avaient pris vivants à Cortès lui-même, criant que c'étaient celles du Tonatio (qui est Pedro de Alvarado), de Gonzalo de Sandoval et autres Teules et qu'ils nous avaient tous occis. Alors, on dit que Cortès, ainsi que sa compagnie, perdit courage plus qu'il n'avait encore fait, mais non tellement qu'on sentît en lui grosse faiblesse. Il commanda aussitôt au Mestre de Camp Christoval de Oli et à ses Capitaines de ne se point laisser rompre par les nombreux Mexicains qui les chargeaient et de ne former qu'un seul corps de tous, blessés ou sains. Puis il ordonna à Andrès de Tapia d'aller par terre, avec trois cavaliers, à notre camp de Tacuba, voir ce qui était advenu de nous et, si nous n'étions pas en déroute, de nous conter l'accident et de nous recommander de faire fort bonne

garde dans le camp et de nous tenir tous en corps, tant de jour que de nuit, à la veille. Et ce qu'il nous mandait, c'était notre manière d'être coutumière. Et le Capitaine Andrès de Tapia et les trois cavaliers qui l'escortaient se hâtèrent fort. Néanmoins, ils reçurent des Mexicains, au passage, une volée de bâtons et de flèches. Car Guatemuz avait déjà posté sur les chemins des guerriers Indiens pour nous empêcher de savoir les uns des autres les mésaventures. L'Andrès de Tapia y fut même blessé. Il menait en sa compagnie Guillen de la Loa, un autre du nom de Valdenebro et un certain Juan de Cuellar, hommes très braves. Arrivés à notre camp, ils nous trouvérent bataillant avec les forces de Mexico qui s'étaient toutes réunies contre nous, se réjouirent de tout cœur et nous contèrent l'accident de la déroute de Cortès et ce qu'il nous mandait. Mais ils ne nous voulurent point déclarer le nombre des morts. Ils disaient vingt-cinq et que tout le reste était sauf.

Mais c'est assez deviser là-dessus, retournons à Gonzalo de Sandoval et à ses Capitaines et soldats qui avançaient victorieux dans le quartier et les rues par eux conquis. Mais, après avoir défait Cortès, les Mexicains chargèrent Gonzalo de Sandoval, son armée et ses Capitaines, si lourdement qu'il ne put tenir. Ils lui tuèrent deux soldats, blessèrent tout le demeurant et lui baillèrent à lui-même trois blessures, une à la cuisse, l'autre à la tête et la tierce en un bras. Au cours de la bataille, ils lui jetèrent six têtes de ceux de Cortès, en criant que ces têtes

étaient celles de Malinche, du Tonatio et autres Capitaines et qu'ils en feraient autant à Gonzalo de Sandoval et à ses compagnons. Le combat fut âpre. Ce que ayant vu, le bon Sandoval commanda à ses Capitaines et soldats d'avoir plus de courage encore que auparavant, de ne point faiblir et de se garder, en la retraite, de tout fourvoiement ou désordre sur la chaussée, laquelle était étroite. Ce qu'il fit en premier fut d'ordonner aux Tlascaltèques amis, dont il avait beau nombre, de sortir de la chaussée pour ne le point empêtrer dans sa retraite. Et, avec ses deux brigantins et ses arbalétriers et escopettiers, à grand'-peine, il rebroussa vers son quartier, avec toute sa troupe bien blessée et même découragée et deux soldats de moins. Quand il se vit hors de la chaussée, quoique entouré de Mexicains, il réconforta ses hommes et ses Capitaines, leur recommandant bien de ne faire tous qu'un seul corps tant de jour que de nuit et de garder le camp de tout désarroi. Et comme il connaissait Luis Marin être bien faisant Capitaine, le Sandoval, tout blessé et bandé comme il était, s'en alla par terre, grand'erre, au camp de Cortès. En route, il fut aussi vertement saucé de pierres, bâtons et flèches, car, ainsi que je l'ai déjà dit, Guatemuz tenait sur tous les chemins des guerriers Mexicains pour empêcher de passer d'un camp à l'autre avec des nouvelles, cuidant nous vaincre ainsi plus aisément.

Lorsque le Sandoval vit Cortès, il lui dit : Qu'est ceci, seigneur Capitaine? Sont-ce là les grands con-

seils et ruses de guerre que toujours nous baillait Votre Grâce? Comment est advenu ce méchef? Cortès lui répondit, les larmes lui jaillissant des yeux : O mon fils, Sandoval, mes péchés l'ont permis, car, en cette affaire, je ne suis pas si coupable qu'on me fait : c'est le Trésorier Julian que j'enchargeai de combler ce mauvais pas où nous fûmes défaits : il ne le fit point, étant peu coutumier de guerres et d'être commandé par Capitaines. Alors, ledit même Trésorier qui se trouvait près de Cortes, étant venu voir Sandoval, lui parler et savoir de son armée, si elle était massacrée ou déconfite, repartit que la faute était de Cortès et non de lui. Et la raison qu'il en donna fut que Cortès, ayant la victoire, pour la pousser plus à fond, criait : En avant, gentilshommes! et n'ordonna point de combler les ponts et mauvais pas et que, s'il en eût reçu l'ordre, avec sa compagnie et les alliés, il l'aurait exécuté. On blâmait aussi grandement Cortès de n'avoir pas fait sortir à temps des chaussées les nombreux amis qu'il menait. Et, pour ce qu'il y eut maints autres colloques et répliques au Trésorier dites avec colère, on laissera de les relater et je dirai que, dans ce moment, arrivèrent deux brigantins de ceux que Cortès tenait en sa compagnie et chaussée et dont on ne savait rien, depuis la déroute. A ce qu'il paraît, ils avaient été retenus, échoués sur des estacades et, suivant le dire des Capitaines, enveloppés et assaillis par des canoas. Tous revenaient blessés. Ils dirent que d'abord, avec l'aide de Dieu et grâce au vent qu'il leur envoya et aux excessifs ef-

forts des rameurs, ils avaient pu rompre les estacades et se sauver. Cortès en eut grand plaisir, car jusques alors, bien qu'il ne le publiât point pour ne pas décourager les soldats qui ne savaient ce qui était advenu d'eux, il les tenait pour perdus.

Laissons cela et revenons à Cortès. Sur l'heure, il recommanda fort à Sandoval d'aller en poste à notre camp de Tacuba voir si nous étions défaits ou quel était notre état et, s'il nous retrouvait vivants, de nous aider à résister et tenir ferme dans le camp. Il dit à Francisco de Lugo d'accompagner Sandoval, car il tenait pour assuré qu'il y avait sur le chemin des escadrons de guerriers Mexicains. Il lui dit qu'il avait envoyé devers nous aux nouvelles Andrés de Tapia avec trois cavaliers et qu'il craignait qu'on ne l'eût occis en chemin. A ces mots, le congédiant, il alla accoler Gonzalo de Sandoval et lui dit : Vous voyez bien que je ne puis aller partout : je m'en remets sur vous de ces durs labeurs, car, vous le voyez, je suis blessé et boiteux : je vous prie, ayez soin de ces trois camps : je sais bien que Pedro de Alvarado et ses Capitaines et soldats auront combattu et besogné en gentilshommes, mais je crains que la grande puissance de ces chiens ne les ait mis en déroute : moi et mon armée, vous voyez l'état où je suis.

Sandoval et Francisco de Lugo vinrent en poste devers nous. Lorsqu'il arriva, il pouvait être l'heure de vêpres et, d'après ce qu'il parut, ce fut avant la grand'messe que nous connûmes la déroute de Cortès. En arrivant, Sandoval nous trouva à batailler avec les

Mexicains qui voulaient forcer le camp, les uns par des maisons ruinées, d'autres par la chaussée et d'autres en canoas, par la lagune. Ils avaient déjà fait échouer un brigantin sur des estacades, tué deux des soldats qui le montaient et blessé tout le reste. Sandoval nous vit, moi et d'autres soldats, dedans l'eau plus haut que la ceinture, aidant le brigantin à se remettre à flot. Nombre d'Indiens étaient sur nous avec des épées qu'ils nous avaient prises dans la déroute de Cortès et des espadons à rasoirs dont ils nous tailladaient. A moi, ils me baillèrent un coup de flèche. Leurs canoas, ayant avec maintes cordes amarré le brigantin, tâchaient, à force de rames, de le haler et emmener en la ville. Quand Sandoval nous vit ainsi empêchés : Hardi, frères! nous cria-t-il, ne les laissez pas emmener le brigantin! Et nous fîmes tel effort que bientôt nous le tirâmes à sauveté, mais tous les mariniers, comme je l'ai dit, en sortirent blessés et deux morts. En ce point, de nombreuses capitaineries de Mexicains se jetèrent à la chaussée. Ils nous blessaient tous, cavaliers et soldats et, mêmement, baillèrent au Sandoval un bon coup de pierre au visage. Alors Pedro de Alvarado, avec d'autres cavaliers, le secourut. Or, les escadrons venant en masse et moi et d'autres soldats leur faisant tête, Sandoval nous commanda de nous retirer peu à peu, afin qu'on ne leur tuât pas les chevaux et, comme nous ne reculions pas assez vitement à son gré, il dit : Voulez-vous que par votre fait, on nous occise, moi et tous ces Cavaliers? Pour l'amour de Dieu, frères,

rebroussez! Il fut alors blessé derechef, lui et son cheval. Là-dessus, nous mîmes les Indiens amis hors de la chaussée et, petit à petit, faisant face, sans tourner dos, comme qui fait reprises aux armes, les arbalétriers et escopettiers, les uns lâchant, les autres armant ou chargeant leurs escopettes, sans tirer tous à la fois, nous reculâmes. Les cavaliers poussaient quelques pointes et le Pedro Moreno de Medrano, avec ses canons, ne faisait que charger et décharger. Mais les boulets avaient beau emporter les Mexicains à foison, ils ne les pouvaient écarter. Toujours ils nous suivaient, cuidant, cette nuit même, nous mener au sacrifice.

Or, nous étions déjà en sûreté, proche nos logis, sur l'autre bord d'un ouvrage fort profond et plein d'eau, où pierres, bâtons et flèches ne nous pouvaient atteindre. Le Sandoval, Francisco de Lugo et Andrès de Tapia étaient, avec Alvarado, chacun contant ses aventures et les ordres de Cortès, lorsque recommença à rouler le tambour de Huichilobos et maints atabales, conques, cornets et autres instruments comme trompes. Et leur son à tous était épouvantable et triste. Nous regardâmes au haut du Grand Temple où l'on sonnait ainsi et vîmes, menés de force au sacrifice, à poussées, soufflets et coups de bâtons, ceux de nos compagnons qui avaient été pris en la déroute de Cortès. Lorsqu'ils furent au haut, dans une petite place qui s'ouvrait sur l'oratoire où étaient leurs maudites idoles, nous vîmes que, à plusieurs d'entre eux, on mettait des plumages dessus la tête

et, tenant une sorte d'éventails, on les faisait danser devant le Huichilobos. Dès qu'ils avaient ballé, les prêtres les renversaient sur des pierres à sacrifier, leur sciaient la poitrine avec des coutelas de pierre dure et tiraient les cœurs tout bouillants qu'ils offraient aux idoles présentes. Puis, ils poussaient du pied les corps au bas des degrés où étaient à les attendre d'autres Indiens bouchers, lesquels leur coupaient bras et jambes, écorchaient les visages, les apprêtaient comme peaux de gants et, avec leurs barbes, les gardaient pour en faire fête en leurs beuveries et banquets, mangeant les chairs avec du chimole. Et de cette manière, ils les sacrifièrent tous et mangèrent leurs jambes et bras, offrant cœurs et sang aux idoles et jetant troncs et panses aux tigres, lions, serpents et couleuvres qu'ils tenaient en la Maison des Bêtes, ainsi que je l'ai dit au chapitre où j'en ai ci-dessus devisé.

Donc, tous ceux de notre camp, nous vîmes ces cruautés, ainsi que Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval et tous les autres Capitaines. Que les curieux lecteurs qui liront ceci, considèrent quelle dut être notre pitié. Et nous disions entre nous : Oh ! grâces à Dieu qu'on ne m'ait pas mené sacrifier aujourd'hui ! Il faut aussi avoir égard que nous n'étions pas loin d'eux et ne les pouvions secourir. Et, bien plutôt, nous priions Dieu de daigner nous garder de si cruelle mort.

Or, au même temps qu'ils faisaient ce sacrifice, de grands escadrons de guerriers nous vinrent sus, nous

donnant de tous côtés bien à faire, car nous ne pouvions aucunement soutenir leur assaut. Et ils nous criaient : Regardez ! Ainsi vous mourrez tous ! Nos dieux nous l'ont maintes fois promis ! Quant aux paroles de menaces qu'ils disaient à nos amis Tlascaltèques, elles étaient si lamentables et mauvaises qu'ils en défaillaient. Ils leur jetaient jambes d'Indiens rôties et bras de soldats, leur criant : Mangez les chairs de ces Teules et de vos frères, car nous en sommes déjà soûls et il nous en reste de quoi vous rassasier ! Prenez garde ! Ces maisons que vous avez ruinées, nous vous mènerons les bâtir derechef et bien mieux, à chaux et à pierre, pierres de taille et de liais, et toutes peintes ! Aidez donc de votre mieux ces Teules, vous les verrez tous sacrifiés !

Et Guatemuz fit autre chose. Il envoya à tous les peuples nos confédérés et amis et à leurs parents, des pieds et des mains de nos soldats, des faces avec leurs barbes et les têtes des chevaux tués, et leur fit assavoir que plus de la moitié des nôtres étaient morts et que vitement il nous achèverait : qu'ils nous laissassent donc et s'en vinssent à Mexico, et que, s'ils ne nous laissaient incontinent, il les enverrait détruire. Et il leur manda maintes autres choses, afin de les faire partir de notre camp et nous abandonner, puisque nous devions bientôt mourir de sa main. Et, sans relâche, il nous guerroyait de jour comme de nuit. Mais le camp tout entier veillait et Gonzalo de Sandoval, Pedro de Alvarado et les autres Capitaines nous faisant compagnie en la veille, encore que de grosses bandes de

guerriers nous vinssent assaillir, nous leur résistions. Quant aux gens de cheval, ils étaient tout le jour et la nuit, moitié dans Tacuba, moitié sur les chaussées. Mais ils nous firent un autre majeur dommage. Tout ce que, depuis notre entrée sur la chaussée, nous avions comblé, fut par eux derechef ouvert, y dressant des barrières bien plus fortes que auparavant. Quant aux amis des villes de la lagune qui, nouvellement entrés en notre amitié, nous étaient venus aider avec leurs canoas, ils crurent emporter de la laine et s'en retournèrent tondus, car plusieurs y perdirent la vie et plus de la moitié des canoas qu'ils avaient amenées, et maints autres s'en allèrent blessés. Malgré tout, d'ores en avant, ils n'aidèrent point les Mexicains, car ils étaient mal avec eux, mais bien se tinrent à l'aguet.

Mais c'est assez déduire ces pitoyables devis, disons plutôt notre prévoyance et tenue et comme quoi Sandoval, Francisco de Lugo, Andrès de Tapia et les autres Cavaliers qui étaient venus à notre camp jugèrent qu'il était bon de regagner leurs postes et faire à Cortès leur rapport de l'état et guise où nous étions. Ils partirent en poste et dirent à Cortès comment Pedro de Alvarado et nous ses soldats gardions brave tenue tant à la bataille qu'à la veille. Et, mêmement, le Sandoval, lequel me tenait en amitié, narra à Cortès comment il m'avait trouvé, moi et d'autres soldats, dedans l'eau plus haut que la ceinture, bataillant pour la défense d'un brigantin échoué sur des estacades et que, sans nous, on eût occis tous les

soldats et le Capitaine qui le montaient. Et pour ce qu'il fit de ma personne d'autres louanges que je n'ai pas a redire ici, car d'autres en parlèrent et tout le camp le sut, je ne veux point en réciter plus long.

Lorsque Cortès eut bien entendu la bonne garde que nous faisions en notre camp, son cœur s'accoisa et il ordonna que, dès lors, les trois camps ne bataillassent peu ni prou avec les Mexicains, c'est-à-dire que nous ne devions plus avoir cure de prendre pont ni barricade aucune, mais seulement défendre nos quartiers d'être pris. Pour ce qui est de batailler, le jour n'était pas encore bien clair, qu'ils étaient sur notre camp, tirant force pierres de frondes, bâtons et flèches et nous criant maints déshonnêtes vitupères. Comme nous avions, tout contre notre camp, un ouvrage d'eau très large et profond, nous demeurâmes quatre jours de suite, sans passer au delà. Cortés en fit autant en son quartier et Sandoval au sien. Et si nous ne sortions point à combatre et tâcher d'emporter les ouvrages qu'ils avaient derechef creusés et fortifiés, c'est que, tous, nous étions fort blessés et recrus tant de veilles que d'armes et sans nourriture substantielle. Et, du jour d'avant, il manquait, dans les trois camps, soixante et tant de soldats et sept chevaux. Aussi, nous voulant soulager quelque peu et prendre mûr conseil sur ce qui nous restait à faire, Cortès nous commanda de demeurer cois, ainsi que je l'ai dit.

Je m'en tiendrai là et dirai comment et de quelle manière nous combattions et tout ce qui advint en notre camp.

CHAPITRE CLIII

De notre manière de combattre et comment tous les Indiens amis s'en allèrent chez eux.

Notre manière de combattre, dans les trois camps, était telle que s'ensuit. Tous les soldats ensemble, nous veillions la nuit sur les chaussées, nos brigantins de chaque bord. Les gens de cheval faisaient la ronde, moitié dans Tacuba où on nous faisait le pain et où nous tenions notre bagage, moitié sur les ponts et la chaussée. De grand matin, nous préparions nos poings pour combattre et batailler avec les ennemis qui venaient forcer notre camp et tâcher de nous déconfire. On en faisait autant au quartier de Cortès et à celui de Sandoval. Et cela ne dura que cinq jours, car ensuite nous tînmes un autre ordre que j'expliquerai plus loin.

Mais disons comment les Mexicains faisaient, chaque jour, de merveilleux sacrifices et fêtes dans le Grand Temple de Tatelulco, battaient leur maudit tambour et autres trompes, atàbales et conques, à force cris et hurlements, et tenaient allumés, chaque nuit, de grands feux avec des monceaux de bois. Et alors ils sacrifiaient de nos compagnons à leurs maudites idoles Huichilobos et Tezcatepuca et parlaient avec elles. Et, suivant leur dire, le matin ensuivant ou cette nuit même, ils nous devaient occire. Il paraît que leurs idoles, mé-

chantes et perverses, pour les engeigner et détourner de la paix, leur faisaient accroire qu'ils nous devaient tous massacrer, ainsi que les Tlascaltèques et tous autres qui nous viendraient en aide. Ce que oyant, nos amis lé tenaient pour très assuré parce qu'ils nous voyaient en désarroi.

Mais laissons ces contes de leurs méchantes idoles et disons comme, au matin, de nombreuses capitaineries se rassemblaient pour nous envelopper et guerroyer. Ils se relayaient, les uns portant certaines devises et enseignes, les autres sous des livrées diverses. Et cependant que nous étions à batailler avec eux, ils nous criaient force paroles, nous traitant de fainéants, de lâches sans cœur à rien faire, ni bâtir maisons ni planter maïs, bons tant seulement à leur venir détrousser leur cité, comme méchantes gens, fugitifs de notre pays et de notre Roi et seigneur. Ils disaient cela pour ce que Narvaez leur avait mandé que nous venions sans licence de notre Roi, ainsi que je l'ai conté. Et ils disaient que d'ici à huit jours il ne resterait aucun de nous en vie : que leurs dieux, la nuit d'avant, le leur avaient promis. Et à maints autres vilains propos, ils ajoutaient pour dessert : Voyez combien vous êtes méchants et veillaques : vos chairs mêmes sont si mauvaises à manger qu'elles deviennent comme fiel, si amères que nous ne les pouvons avaler. Il paraît qu'en ces jours où ils s'étaient gorgés de nos soldats et compagnons, Notre Seigneur voulut que les chairs leur en fussent amères. Quant à nos amis les Tlascaltèques, si force vitupères ils nous adressaient, bien plus leur

en disaient-ils : qu'ils les tiendraient esclaves pour les sacrifier, faire leurs semailles et réédifier les maisons que nous avions ruinées, lesquelles ils rebâtiraient de chaux et pierre bien ouvrée, ainsi que l'avait promis leur Huichilobos. Et, là dessus, l'assaut recommençait, furieux, et, par les maisons en ruines et dans les canoas, ils nous prenaient à revers et parfois nous coupaient sur les chaussées. Et, chaque jour, Notre Seigneur Jésus-Christ nous soutenait, car nos forces n'étaient point bastantes. Mais, ce nonobstant, nous les faisions rebrousser avec maints blessés et maints autres restaient morts.

Laissons les grands combats qu'ils nous donnaient et disons comment nos amis de Tlascala, de Cholula et Guaxocingo et, même, ceux de Tezcuco, résolurent de rentrer en leurs terres, et, sans que Cortès le sût, ni Pedro de Alvarado, ni Sandoval, quasi tous s'en allèrent. Il ne demeura au quartier de Cortès que ce Suchel qui, après son baptême, se nomma don Carlos. Il était frère de don Fernando, seigneur de Tezcuco, et très vaillant homme. Et d'autres de ses parents et amis restèrent quant et lui au nombre d'environ quarante. Au camp de Sandoval, un autre Cacique de Guaxocingo resta avec une cinquantaine d'hommes. Dans notre camp, deux fils de notre ami don Lorenzo de Vargas et le brave Chichimecatecle demeurèrent avec quelques quatre-vingts Tlascatèques, parents et vassaux. Or, nous voyant esseulés, avec si peu d'amis, nous en eûmes de la peine. Et Cortès et Sandoval et chacun, dans son camp, demandait aux amis demeurés

pourquoi les autres frères s'en étaient allés ainsi. Ils répondaient que voyant les Mexicains parler la nuit avec leurs idoles qui leur promettaient notre massacre, ils croyaient que ce devait être vrai et, épeurés, s'en allaient : que ce qui y donnait plus de crédit, c'était de nous voir tous blessés et plusieurs de nous morts : que d'eux-mêmes, il en manquait plus de mille et deux cents et qu'ils craignaient d'être tous massacrés : et aussi, parce que Xicotenga le Jeune que Cortès avait fait pendre dans Tezcuco, leur disait toujours qu'il savait par ses divinations, que nous devions tous être occis et que pas un de nous ne resterait vivant : c'est pourquoi, ils s'en étaient allés. Et bien que, dans son for, Cortès en sentît de l'ennui, néanmoins, d'un visage allègre, il leur dit de n'avoir crainte et que les dires de ces Mexicains n'étaient que menterie pour les décourager, avec tant de paroles flatteuses et amoureuses, qu'il les conforta à demeurer avec lui. Nous en dîmes autant au Chichimecatecle et aux deux Xicotengas.

Et au cours de ces devis que, pour lors, Cortès déduisait avec ledit Suchel, lequel, je l'ai conté, se nomma don Carlos, celui-ci qui, de sa personne, était seigneurial et brave, dit à Cortès : Seigneur Malinche, ne sois pas en peine de ne pas combattre chaque jour dans ton camp : commande pareillement au Tonatio (c'était Pedro de Alvarado qu'ils nommaient ainsi) de se tenir coi dans le sien et Sandoval à Tepeaquilla : que les brigantins aillent, chaque jour, empêcher et défendre qu'il entre vivres ni eau dans cette grande cité où il y a tant de mille Xiquipils de guerriers : ils sont si

nombreux que, forcément, leurs vivres finiront : l'eau qu'ils boivent à cette heure est à moitié salée : ils la tirent de quelques puits qu'ils ont faits et, comme il pleut jour et nuit, ils recueillent l'eau de pluie pour boire et se soutiennent ainsi : mais que peuvent-ils faire si tu leur ôtes le vivre et l'eau ? Et la faim et la soif ne leur seront-elles pas pires que la guerre ? Ce que oyant, Cortès l'embrassa, lui rendit grâces du conseil et lui promit de lui bailler des peuples. Et ce projet, nous en avions déjà devisé avec Cortès, mais nous sommes de telle qualité que nous n'aurions voulu attendre si longtemps, mais forcer tout à la chaude la cité.

Lorsque Cortès eut bien considéré ce que nous lui avions dit et ce que lui disaient ses Capitaines et soldats, il dépêcha deux brigantins à notre camp et à celui de Sandoval, nous porter l'ordre de demeurer encore trois jours sans attaquer la ville. Comme, en ce moment, les Mexicains étaient victorieux, nous n'osions détacher un brigantin seul ; c'est pourquoi il en envoya deux. Et chose qui nous aida fort, c'est que déjà nos brigantins osaient rompre les estacades que les Mexicains leur avaient dressées dans la lagune, pour les faire échouer. Et c'est comme suit : ils faisaient force de rames et, afin que leur élan fût plus furieux, le prenaient à distance, et s'il ventait, toutes voiles dehors et mieux encore à l'aviron. Aussi, étaient-ils seigneurs de la lagune et de la plupart des cases écartées de la ville. Ce qui aux Mexicains rabattit quelque peu la braverie.

Laissons cela et retournons à nos batailles. Donc, bien que n'ayant plus d'alliés, nous commençâmes à combler et boucher le grand pertuis qui, je l'ai d'autres fois dit, était tout contre notre camp, avec la première compagnie dont c'était le tour de charroyer briques et bois et de combler. Nous poussions roidement la besogne, avec grand travail, et les deux autres compagnies bataillaient. Je l'ai dit, tel était notre ordre. Ça faisait la roue. Et, en quatre jours où nous y besognâmes tous, le pertuis était comblé et aplani. Cortès, à son quartier, en faisait autant, dans le même ordre. Et lui-même, en personne, portait briques et bois, jusqu'à ce que ponts, chaussées et pertuis fussent sûrs pour la retraite. Sandoval, chez lui, n'en faisait ni plus ni moins, et nos brigantins se tenaient près de nous, sans crainte d'estacades. Et de cette manière, nous les gagnions peu à peu.

Retournons aux grands escadrons qui, sans relâche, nous guerroyaient. Superbes et victorieux, ils nous joignaient pied contre pied et, de temps en temps, lorsque des escadrons se retiraient, d'autres les venaient remplacer. Disons le bruit et hurlement qu'ils menaient. Tout à coup, le cor de Guatemuz sonnait. Alors, ils nous serraient si étroitement que, malgre taillades et estocades, ils nous venaient mettre la main dessus. Et comme, après Dieu, notre brave courage à la bataille nous pouvait seul aider, nous leur disputions fort âprement le terrain, jusqu'à ce qu'à force d'escopettes et d'arbalètes et de charges de cavaliers (dont la moitié était toujours avec nous)

et grâce à nos brigantins qui déjà ne craignaient plus les estacades, nous leur fissions garder la raie. Et, peu à peu, nous les allions gagnant. Ainsi nous nous battions jusqu'à l'approche de la nuit. C'était l'heure de la retraite. La retraite, je l'ai d'autres fois dit, se devait faire en grand concert, car c'est alors qu'ils s'efforçaient de nous couper sur la chaussée, aux mauvais pas. Et s'ils s'y évertuaient auparavant, depuis la victoire qu'ils avaient gagnée, ils s'y embesognaient très ardemment. Et je dis que, ce jour-là, ils nous avaient enserrés de trois côtés; mais Notre Seigneur Dieu, malgré qu'ils navrèrent plusieurs des nôtres, nous daigna permettre de nous reformer, occisant et prenant nombre d'ennemis. Nous n'avions plus d'alliés à faire sortir des chaussées et nos cavaliers nous aidaient vaillamment. En cette mêlée et combat, on leur blessa deux chevaux. Et, bien que blessés, nous pûmes regagner notre camp, nous panser avec de l'huile, serrer nos plaies avec des mantes, manger nos galettes avec piment, herbes et figues d'Inde et nous remettre tous aussitôt à la veille.

Disons maintenant ce que les Mexicains faisaient, la nuit, au haut de leurs grands Cues. Voici. Ils battaient leur maudit tambour dont le son maudit était le plus triste qui se pût inventer et retentissait tres loin. Et ils sonnaient d'autres pires instruments. Enfin choses diaboliques. Et ils allumaient de grands feux et poussaient de très grands cris et sifflements. C'est alors qu'ils sacrifiaient ceux de nos compagnons qu'ils avaient pris à Cortès. Nous sûmes qu'ils sacri-

fièrent dix jours de suite, tant qu'ils en finirent avec eux. Ils laissèrent pour le dernier Christoval de Guzman qu'ils tinrent dix-huit jours vivant, d'après ce que dirent trois chefs Mexicains que nous prîmes. Et, durant ces sacrifices, leur Huichilobos parlait avec eux et leur promettait victoire et que, avant huit jours, nous serions tous occis de leur main, pourvu qu'ils nous guerroyassent bravement, dûssent-ils y mourir à foison. Et c'est ainsi qu'il les engeignait.

Laissons à cette heure leurs sacrifices et disons que, dès l'aube du jour nouveau, toutes les plus grosses forces que pouvait rassembler Guatemuz étaient déjà sur nous. Et, comme nous avions comblé le fossé, la chaussée et les ponts, ils avaient l'audace, par ma foi! de s'en venir par nos assèchements jusques à nos baraques nous tirer bâtons, pierres et flèches. Mais le canon les écartait, vu que Pedro Moreno Medrano qui en avait la charge, faisait gros dégât parmi eux. Et je veux dire que, tant qu'ils gardèrent vivants nos cinq arbalétriers et le Christoval de Guzman, ils nous lançaient nos propes traits avec nos arbalètes qu'ils se faisaient par eux montrer à armer et à tirer. Et les traits qu'eux et les Mexicains nous tiraient ne nous faisaient point de mal. Cortès et Sandoval bataillaient aussi rudement et on leur tirait aussi des carreaux avec les arbalètes et nous le savions par Sandoval et par les brigantins qui allaient de notre camp à celui de Cortès et du camp de Cortès au nôtre et à celui de Sandoval. Et Cortès nous écrivait constamment sur notre manière de

combattre et ce que nous avions à faire, nous recommandant de tenir toujours la moitié des cavaliers dans Tacuba, à garder le bagage et les Indiennes boulangères et de bien prendre garde de n'être attaqués quelque nuit, vu que des prisonniers faits par le camp de Cortès lui avaient dit que Guatemuz parlait souvent d'assaillir de nuit notre quartier où il n'y avait plus de Tlascaltèques pour nous aider. Car bien savaient-ils que tous nos amis s'en étaient allés. Et j'ai déjà dit que nous apportions extrême diligence à nous garder.

Laissons cela et disons que, chaque jour, nous avions très rudes alarmes ; mais nous ne laissions de gagner, emportant barrières, ponts et pertuis d'eau. Et comme nos brigantins osaient courir par toute la lagune, sans crainte d'estacades, ils nous aidaient à merveilles. Disons aussi que les deux brigantins du camp de Cortès étaient constamment à faire la chasse aux canoas qui entraient de l'eau et des vivres; ils recueillaient sur la lagune une sorte d'écume limoneuse qui, sèche, avait saveur comme de fromage et ramenaient à leur bord force Indiens prisonniers.

Retournons aux camps de Cortès et de Gonzalo de Sandoval. Chaque jour, ils conquêtaient et gagnaient barricades et ponts. Et, en ces hasards et batailles, s'étaient passés, depuis la déroute de Cortès, douze ou treize jours. Or ce Suchel, frère de don Hernando seigneur de Tezcuco, voyant que nous reprenions fort effectivement du cœur à la besogne et qu'il n'était pas vrai, comme le disaient les Mexicains sur la promesse de leur Huichilobos, qu'ils nous devaient

massacrer sous dix jours, manda à son frère don Hernando d'envoyer incontinent à Cortès toute la force guerrière qu'il pourrait tirer de Tezcuco. Deux jours après le message, plus de deux mille hommes arrivèrent. Il me souvient que Pedro Sanchez Farfan et Antonio de Villaroel qui fut mari de la Ojeda, vinrent avec eux ; Cortès avait laissé ces deux soldats en cette cité où le Pedro Sanchez Farfan était Capitaine et l'Antonio de Villaroel Gouverneur de don Hernando. Lorsque Cortès vit si brave secours, il se réjouit fort et leur dit flatteuses paroles. Au même temps, beau nombre de Tlascaltèques revinrent avec leurs chefs. Un Cacique de Topeyanco, nommé Tecapaneca, les commandait. De Guaxocingo, vinrent aussi beaucoup d'Indiens, et peu de Cholula. Cortès, apprenant leur retour, leur ordonna d'aller tous à son camp, pour leur parler. Avant leur venue, il fit poster des gardes sur le chemin, afin de les défendre, si les Mexicains s'avisaient de leur sortir à l'encontre. Quand ils parurent devant lui, Cortès les harangua, par doña Marina et Geromnio de Aguilar, et leur dit : Que bien pouvaient-ils avoir eu bonne créance et assurance du bon vouloir que toujours il leur eut et leur garde encore, tant pour avoir servi Sa Majesté que pour les bienfaits reçus d'eux : que s'il leur a commandé, dès notre venue à cette ville, de nous accompagner en la destruction des Mexicains, ce fut dans l'intention de les faire profiter, rentrer riches chez eux et se venger de leurs ennemis et non point de conquérir, par leurs seuls efforts, cette grande

cité : que si, toujours, il les a trouvés bons et prêts à nous aider en tout, ils ont bien dû voir que, chaque jour, nous les faisions sortir des chaussées, afin de combattre plus à l'aise, sans eux : qu'il leur a déjà baillé cet avertissement que celui qui nous donne victoire et nous soutient en tout est Notre Seigneur Jésus-Christ en qui nous croyons et que nous adorons : que, pour s'en être allés au meilleur temps de la guerre, laissant et désamparant leurs Capitaines au mitan de la bataille, ils étaient dignes de mort, mais qu'il leur faut pardonner, à cause qu'ils ne savent point nos lois et ordonnances : et, pour l'entendre mieux, qu'ils prissent garde que, sans eux, nous ne laissions pas de ruiner des maisons et emporter les défenses : enfin, que, d'ores en avant, il leur commandait de ne tuer aucun Mexicain, parce qu'il les voulait prendre par la douceur.

Cette harangue dite, il accola Chichimecatecle et les deux jeunes Xicotengas et le Suchel, frère de don Hernando, et leur promit qu'il leur baillerait terres et vassaux plus qu'ils n'en avaient, faisant grand état de ce qu'ils étaient demeurés avec nous. Et, mêmement, il parla fort bien à Tecapaneca, seigneur de Topeyanco, et aux Caciques de Guaxocingo et Cholula, lesquels étaient au camp de Sandoval. Après ces dessus dits propos, chacun gagna son quartier.

Laissons cela et retournons à nos grandes guerres et continuels combats. Sans trêve, de jour comme de nuit, nous ne faisions que batailler et, le soir, à la retraite, on nous blessait toujours quelques soldats. Je

laisserai donc de conter par le menu ces actions. Et je veux dire que, comme ces jours-là il pleuvait le soir, nous nous réjouissions que l'averse vînt de bonne heure, parce que l'ennemi, se mouillant, combattait moins furieusement et nous laissait nous retirer à l'aise, nous donnant ainsi quelque relâche.

Certes je suis las d'écrire de batailles, et bien plus las et navré étais-je de m'y trouver. Ce semblera prolixité aux lecteurs d'en faire tant de récits. Je l'ai déjà dit, je ne puis faire moins, car, durant quatre-vingt treize jours, nous nous battîmes sans répit. Mais, d'ores en avant, autant que possible, j'en abrégerai le mémoire.

Revenons à notre conte. Comme nos trois corps d'armée entraient dans la ville, Cortès de son côté, Sandoval du sien et Pedro de Alvarado du nôtre, nous parvînmes à l'endroit où était la fontaine dont j'ai dit qu'ils buvaient l'eau saumâtre. Nous la rompîmes et défîmes, afin qu'ils n'en profitassent plus. Quelques Mexicains la gardaient et nous y eûmes une brave mêlée de bâtons, pierres, flèches et force lances longues avec lesquelles ils attendaient les cavaliers qui, par toutes les rues que nous avions conquises, tout y étant aplani et sans eau, chevauchaient déjà et pouvaient fort gentement courir.

C'est assez deviser là-dessus. Disons comment Cortès dépêcha messagers à Guatemuz, le requérant de paix. Et ce fut ainsi que je le vais narrer.

CHAPITRE CLIV

Comment Cortès envoya requérir Guatemuz de faire la paix.

CORTÈS ayant vu que nous avancions en la cité, gagnant force ponts, chaussées et barricades et ruinant force maisons, commanda à trois personnages de marque que nous tenions prisonniers, tous trois chefs Mexicains, d'aller parler à Guatemuz pour qu'il fît la paix avec nous. Les Principaux dirent qu'ils n'y osaient aller avec tel message, pour ce que leur seigneur Guatemuz les manderait occire. Bref, Cortès les en pria tant que, grâce aux promesses qu'il leur fit et aux étoffes qu'il leur bailla, ils y allèrent. Il les enchargea de dire au Guatemuz que, à raison du bon vouloir qu'il lui a comme à si proche parent de son ami le grand Montezuma et mari de sa fille et, aussi, par pitié de voir achever la destruction de si grande cité et afin d'éviter la grosse tuerie que, chaque jour, nous faisions des siens, bourgeois et forains, il le priait d'en venir à la paix et que, au nom de Sa Majesté, il lui pardonnerait tous meurtres et dommages à nous faits et le guerdonnerait de maintes grâces : qu'il daignât considérer que, à trois ou quatre reprises, il le lui avait envoyé dire et que lui, induit par son jeune âge ou par ses conseillers et surtout par ses maudites idoles ou Papas qui le conseillent mal, avait préféré

nous guerroyer : qu'il avait vu tout le mortel succès des batailles et comme nous tenions toutes les villes et peuples de cette marche, chaque jour en amenant de nouveaux contre lui : qu'il s'apitoyât donc sur la perdition de ses vassaux et de sa ville. En outre, il lui fit dire qu'il n'avait plus ni vivres ni eau et que lui, Cortès, le savait, avec maintes autres paroles bellement dites que, par nos truchemans, comprirent très bien les trois Principaux, lesquels demandèrent à Cortès une lettre, non qu'ils l'entendissent, mais parce qu'ils savaient clairement que, lorsque nous leur envoyions quelque message ou dépêche, un papier, de ceux qu'ils nomment amales, était signe de mandement.

Lorsque les trois messagers parurent devant leur seigneur Guatemuz, larmoyant véhémentement et sanglotant, ils lui récitèrent la commission de Cortes. Les ayant ouïs, le Guatemuz et les chefs qui l'assistaient furent, paraît-il, tout d'abord offusqués de l'outrecuidance qu'ils avaient de leur apporter telles ambassades. Le Guatemuz était jeune et fort gentilhomme, de brave port et de visage joyeux, de couleur tirant plus sur le blanc qu'à nuance d'Indien. Il avait vingt-trois ans d'âge environ et était marié avec une belle femme, fille du grand Montezuma, son oncle. A ce que nous sûmes depuis, il avait bon vouloir de faire la paix. Et pour en deviser, il fit assembler tous ses chefs, Principaux et Papas d'idoles et leur dit que sa volonté était de ne plus avoir guerre avec Malinche et nous autres. Le discours que là-dessus il leur déduisit fut comme suit : Qu'ils avaient tout essayé en fait de guerre et

maintes fois changé de manière de combattre, mais que nous sommes ainsi faits que, lorsqu'ils croyaient nous tenir vaincus, nous leur retournions dessus plus roidemént : que, présentement, il savait les grosses forces d'alliés qui nouvellement nous étaient venues : que les brigantins avaient rompu leurs estacades et que les chevaux couraient à bride avalée par les rues de leur ville. Et, leur exposant toutes les autres disgrâces où ils étaient pour les vivres et pour l'eau, il ajouta qu'il les priait et ordonnait à chacun de donner à ce sujet son avis, voulant que les Papas aussi dissent le leur et ce qu'ils avaient ouï de leurs Dieux Huichilobos et Tezcatepuca et que nul ne craignît de parler et de dire en vérité son sentiment.

Et, à ce qu'il paraît, ils lui répondirent : Seigneur et notre grand Seigneur, nous te tenons pour notre maître et roi et il te sied de régner, car, en toutes tes actions, tu t'es montré vaillant mâle et le royaume te revient de droit : la paix dont tu parles est bonne : mais vois, considère, depuis que ces Teules sont entrés en ces terres et cité, combien tout est allé de mal en pis : à quoi ont abouti les services et présents que leur fit et bailla ton oncle le grand Montezuma ? Et ton cousin Cacamatzin, roi de Tezcuco ? Et tes parents, les seigneurs d'Iztapalapa, de Cuyoacan, de Tacuba et de Talatzingo, qu'en est-il advenu ? Les fils de notre grand seigneur Montezuma sont tous morts : l'or, les richesses de cette ville, tout s'est fondu : tu le vois, tous les sujets et vassaux de Tepeaca, de Chalco et aussi de Tezcuco et même de toutes les villes et villages,

ils les ont faits esclaves, les marquant au visage : examine d'abord ce que nos Dieux t'ont promis, prends ton conseil et ne te fie point à Malinche et à ses paroles, car mieux vaut que nous mourions tous en combattant dans notre ville que de nous voir aux mains de qui nous doit faire esclaves et nous tourmenter. Là-dessus, les Papas lui dirent que, pendant les sacrifices, les Dieux leur avaient promis victoire trois nuits de suite. Alors le Guatemuz, mi-courroucé, leur dit : Eh bien ! vous le voulez ? Qu'il en soit ainsi ! Gardez bien le maïs et les vivres que nous avons et mourons tous en combattant, et, d'ores en avant, que nul n'ait l'audace de me parler de paix, car je le tuerai. Et, là, tous jurèrent de combattre nuit et jour et de mourir en défendant leur ville.

Cela fait, ils s'abouchèrent avec ceux de Suchimilco et autres peuplades pour faire entrer de l'eau, en canoas, de nuit, et creusèrent d'autres fontaines en lieux où il y avait de l'eau, encore que saumâtre.

C'est assez parler de leur résolution ; revenons à Cortès et aux nôtres. Nous demeurâmes deux jours, sans pousser l'assaut, attendant leur réponse, quand, tout à l'improviste, tant d'escadrons de guerriers Mexicains tombent sur nos trois camps, nous baillant si rude guerre et en lions si furieux nous venant assaillir, que du coup, à bon escient, ils cuidèrent emporter la victoire. Ce que j'en dis est pour nous autres du camp de Pedro de Alvarado. Chez Cortès et Sandoval, ils arrivèrent aussi, dit-on, jusques aux quartiers. On ne s'en pouvait défendre, malgré tout ce qu'on

en occisait et navrait. Au milieu de la bataille, sonnait le cor de Guatemuz. C'est alors qu'il nous fallait serrer les rangs, pour n'être rompus, car, je l'ai d'autres fois dit, ils se jetaient alors à travers épées et lances pour nous empoigner. Mais, coutumiers de ces rencontres, encore que chaque jour ils en blessassent et tuassent des nôtres, nous nous maintenions pied contre pied. Ils bataillèrent ainsi six ou sept jours de suite, et nous les occisions et navrions à foison et, malgré tout, il ne leur chalait de mourir. Il me souvient qu'ils disaient : Pourquoi Malinche s'évertue-t-il à nous demander chaque jour la paix ? Nos idoles nous ont promis victoire : nous avons vivres et eau à suffisance et nous ne laisserons pas un seul de vous vivant : qu'on ne nous parle donc plus de paix : les paroles sont pour les femmes et les armes pour les hommes. Et ce disant, ils se ruaient sur nous comme chiens enragés et parler et combattre était tout un, et jusqu'à ce que la nuit nous séparât, nous bataillions. Puis, ainsi que je l'ai dit, il nous fallait retirer en grand concert, car de grosses capitaineries et escadrons nous suivaient. Nous mettions hors la chaussée les Indiens amis qui étaient revenus bien plus nombreux qu'avant et nous regagnions nos huttes. Incontinent, il fallait aller veiller tous ensemble et, à la veillée, nous soupions à la male heure, ainsi que je l'ai d'autres fois dit. Dès le fin matin, sus ! debout à batailler ! car ils ne nous donnaient pas plus de répit.

Nous demeurâmes plusieurs jours en cet estrif et, cependant, nous eûmes un autre assaut à repousser.

De trois provinces, Mataltzingo, Malinalco et autres pueblos dont il ne me souvient plus, distants de quelque huit lieues de México, on s'était assemblé pour nous venir à l'encontre et nous prendre à revers dans nos quartiers, tandis que nous serions à batailler avec les Mexicains dont les forces devaient alors sortir, et les uns d'un côté, les autres de l'autre, ils nous cuidaient bien déconfire. Et comme le discours en est autre, je conterai plus avant ce qui fut fait à ce propos.

CHAPITRE CLV

Comment Gonzalo de Sandoval alla contre les provinces qui venaient secourir Guatemuz.

Et afin que ceci s'entende bien, il faut retourner quelque peu en arrière, jusques à la déroute de Cortés où lui furent pris et menés au sacrifice soixante et tant de soldats (bien puis-je dire soixante et deux, car tel en fut le nombre, tout compte fait). J'ai dit alors que Guatemuz envoya les têtes des chevaux et les visages qu'ils avaient écorchés et les pieds et les mains de nos soldats sacrifiés à plusieurs peuplades et à Mataltzingo et Malinalco, et leur fit assavoir qu'il avait déjà massacré la moitié de nos gens, les priant, pour nous achever, de le venir aider et de nous assaillir jour et nuit, en nos quartiers, nous forçant à combattre pour notre défense : au milieu de la bataille,

lui, sortirait de Mexico et nous attaquerait d'autre part, de sorte qu'ils nous vaincraient et auraient maints d'entre nous pour sacrifier à leurs idoles et faire franches repües de nos corps. Le message fut tel qu'ils le crurent et tinrent pour certain. En outre, le Guatemuz avait dans Mataltzingo force parents du côté de sa mère. Or donc, sur le vu du message et des visages et têtes que j'ai dits, incontinent ils s'embesognèrent à rassembler toutes leurs forces pour marcher au secours de Mexico et de leur parent Guatemuz. Et ils s'avançaient déjà effectivement contre nous et, sur leur chemin, il y avait trois pueblos qu'ils commencèrent à guerroyer, détroussant les estancias et dérobant des enfants pour sacrifier. Lesdits pueblos firent aviser Cortès de leur envoyer aide et secours. Dès qu'il le sut, il dépêcha hâtivement, avec vingt chevaux, cent soldats et nombre d'alliés, Andrès de Tapia, lequel les secourut fort bien, repoussa les ennemis sur leurs terres, avec extrême dommage de leurs personnes, et s'en revint au camp, de quoi Cortès eut grand plaisir et contentement. Ensuite, au même temps, des messagers arrivèrent des pueblos de Cuernabaca, demandant secours contre lesdits Indiens de Mataltzingo, Malinalco et autres provinces qui leur venaient sus. A cet effet, Cortès dépêcha Gonzalo de Sandoval avec vingt chevaux, octante soldats des plus sains qui fussent dans les trois camps et beau nombre d'alliés. Et Dieu sait si nous restions en grand risque de nos personnes, quasi tous fort malement navrés et sans rafraîchissement aucun.

Et comme il y aurait grandement de quoi narrer sur ce que fit Sandoval en la déroute des ennemis, je n'en dirai rien autre sinon qu'il revint très vitement au secours de son quartier, ramenant deux Principaux de Mataltzingo et ayant laissé les autres plus pacifiques que belliqueux. Cette entreprise fut fort profitable, d'abord parce qu'elle évita à nos amis d'être plus grièvement dommagés, ensuite qu'elle détourna ces Indiens de marcher sur notre camp, comme ils l'avaient embesogné, et, aussi, que Guatemuz et ses chefs purent voir qu'ils n'avaient ni aide, ni faveur à attendre de ces provinces; car, au cours de nos combats avec eux, les Mexicains nous disaient qu'ils nous allaient massacrer à l'aide de Mataltzingo et autres provinces et que ainsi le leur avaient promis leurs Dieux.

Mais laissons cette expédition et secours conduits par Sandoval et retournons à Cortès pour conter comment il fit requérir Guatemuz d'appointer la paix, lui promettant le pardon du passé. Il lui envoya dire que le Roi notre seigneur lui avait à cette heure nouvellement mandé de ne point détruire davantage cette ville et ces terres : que, pour cette raison, durant ces cinq derniers jours, il n'avait point guerroyé ni poussé l'assaut : qu'il considérât qu'il n'avait plus ni vivres, ni eau : que plus de la moitié sa ville était par terre : que, pour les secours qu'il espérait de Matàltzingo, il n'avait qu'à s'informer près de ces deux Principaux qu'il lui envoyait pour lors, lesquels lui pouvaient dire quel avait été le succès de leur venue. Il y joignait maints autres raisonnements et force promesses que

lui portèrent les deux Indiens de Mataltzingo. Ces messagers narrèrent au Guatemuz ce qui s'était passé. Mais il ne leur voulut répondre chose aucune autre que leur bàiller ordre de s'en retourner chez eux, et, incontinent, les fit sortir de Mexico.

Les messagers déguerpis, les Mexicains, avec la majeure furie que nous leur eussions jusques alors vue, de trois côtés, nous courent sus, nous donnant, aux trois camps, un très roide assaut. Nous avions beau les navrer et occire à foison, il me semble qu'ils désiraient mourir en combattant. Et alors que plus âprement ils allaient bataillant pied contre pied, ils nous disaient: Tenitoz Rey Castilla, tenitoz axaca! Ce qui veut dire en leur langage : Que dira le Roi de Castille? Que dira-t-il à cette heure? Et, à ces mots, de tirer bâtons, pierres et flèches qui couvraièntle sol et la chaussée.

Laissons cela. Déjà, nous avions enlevé grande partie de la ville et nous remarquions, bien qu'ils se battissent en vaillants mâles, que les escadrons ne se relayaient plus autant et qu'ils n'ouvraient plus ni fossés, ni chaussées. Mais, ce qui est sûr, c'est qu'au moment de la retraite, il nous poursuivaient jusqu'à nous mettre là main dessus. Aussi bien, dans les trois camps, étions-nous à bout de poudre, mais, en ce point, etait arrivé à la Villa Rica un navire de l'Armada d'un certain licencié Lucas Vasquez de Ayllon, laquelle se perdit et fut défaite ès îles de Floride. Et le navire aborda à ce port, ainsi que je l'ai dit, avec quelques soldats, de la poudre, des arbalétes et autres choses. Le Lieutenant qui était à la Villa Rica, lequel se nommait Rodrigo Rangel et

avait la garde de Narvaez, expédia aussitôt à Cortès poudre, arbalètes et soldats.

Revenons à notre conquête et soyons brefs. Cortès ordonna et résolut avec tous les autres Capitaines et soldats que nous bouterions àutant que possible en avant, jusques à gagner le Tatelulco qui est la grand' place où étaient sis leurs hauts Cues et oratoires. Et Cortès de son côté et Sandoval du sien et nous du nôtre, nous allions, enlevant ponts et barricades. Cortès poussa jusqu'à une petite place où s'élevaient d'autres oratoires et, dans ces Cues, étaient appendues aux poutres plusieurs têtes de nos soldats occis et vaincus aux batailles passées. Leurs cheveux et leurs barbes étaient très longs, plus que de leur vivant. Et je ne l'aurais point cru, si je ne l'avais vu trois jours après, car, ayant gagné de notre côté deux pertuis d'eau et ponts, il nous fut loisible de les voir et je reconnus trois soldats, mes compagnons. Lorsque nous les vîmes en telle guise, les larmes nous jaillirent des yeux. Pour lors, ces têtes restèrent là où elles étaient, mais, douze jours plus tard, on les ôta et, réunies à d'autres que les Mexicains avaient offertes à d'autres de leurs idoles, nous les enterrâmes en une église que l'on nomme aujourd'hui les Martyrs et que nous édifiâmes.

Laissons cela et disons comment, du côté de Pedro de Alvarado, tout en bataillant, nous parvînmes au Tatelulco. Et il y avait, à la garde de leurs idoles et hauts Cues, tant de Mexicains et tant de barricades, que nous demeurâmes bien deux heures sans les leur pouvoir prendre. Mais les chevaux pouvaient courir

et, malgré qu'ils furent quasi tous blessés, ils nous aidèrent à merveille et plus d'un Mexicain fut passé à la lance. Il y avait trois grosses troupes d'ennemis. Nos trois compagnies leur marchèrent sus. Celle de Gutierre de Badajoz reçut d'Alvarado l'ordre de monter au Grand Temple de Huichilobos. Il batailla très bravement avec les guerriers et la foule de Papas qui tenaient les maisons de prières, mais l'ennemi le reçut de telle sorte qu'il lui fit dévaler les degrés. Aussitôt, Alvarado nous commanda de l'aller secourir et de laisser le combat que nous démenions. Nous y allâmes, poursuivis par les escadrons que nous avions combattus. Mais, ce nonobstant, nous escaladions les degrés. Certes, il y aurait beau devis à faire de l'excessif travail que nous eûmes les uns et les autres à enlever ces forteresses qui, je l'ai d'autres fois dit, étaient très hautes. En ces batailles, nous fûmes tous navrés derechef fort malement ; mais néanmoins, nous boutâmes le feu aux idoles, et arborant nos enseignes, demeurâmes à batailler sur la plate-forme, au milieu de l'incendie, jusqu'à la nuit. Nous n'en pouvions plus.

C'est assez deviser là dessus. Disons comment Cortès et ses Capitaines ayant vu de loin, des quartiers et rues qu'ils occupaient, les grandes flammes emmi lesquelles ardait le Grand Temple et nos enseignes au dessus, se réjouirent fort. Ils auraient voulu y être. Mais ils ne pouvaient. Il y avait, d'un endroit à l'autre, un quart de lieue et plusieurs ponts et pertuis d'eau à conquérir. En outre, le combat était rude, sur leur chemin, et il ne leur était loisible d'entrer

au sein de la cité aussi vitement qu'ils auraient voulu. Mais, au bout de quatre jours, Cortès nous rejoignit, ainsi que Sandoval, et nous pouvions aller d'un camp à l'autre, à travers rues et maisons ruinées, ponts et barricades démolis et fossés comblés. Au même temps, Guatemuz, avec tous ses guerriers, s'allait retirant dans la partie de la cité sise en la lagune, car ses demeures et palais étaient par terre. Et, malgré cela, ils ne laissaient de sortir en guerre contre nous et, à l'heure de la retraite, nous poursuivaient plus furieusement encore que auparavant.

Ce que voyant Cortès et que les jours passaient et qu'ils ne songeaient aucunement à la paix, il détermina, de concert avec nos Capitaines, de leur dresser des embuscades. Et ce fut ainsi que suit. Il rassembla, dans les trois camps, jusqu'à trente cavaliers et cent soldats des plus dispos et braves qu'il connut et mille Tlascaltèques qu'il mànda. Puis, nous nous mussâmes en de grandes cases qui avaient appartenu à un seigneur de Mexico. Et ce fut de très bon matin. Entre temps, avec le demeurant des cavaliers et des soldats, arbalétriers et escopettiers, Cortès, comme de coutume, poussant en avant par rues et chaussées, était déjà parvenu à un pertuis d'eau et pont où il s'était mis à batailler avec les escadrons de Mexicains qui y étaient postés et d'autres que, en plus grand nombre, Guatemuz y envoyait pour garder le pont. Lorsqu'il y vit l'ennemi en force, faisant mine de rebrousser, Cortès fit évacuer la chaussée par les alliés, pour leur bailler créance qu'il se voulait effectivement reti-

rer. Au commencement, les Mexicains le suivaient peu à peu; mais, le voyant faire comme s'il fuyait pour de bon, toutes les forces qui le guerroyaient sur cette chaussée, se ruent derrière lui. Dès que Cortès eut dépassé les maisons où se tenait l'embuscade, deux coups de feu furent tirés. C'était le signal. Les cavaliers sortent les premiers, tous les soldats les suivent et nous donnons dedans à plaisir. Aussitôt, Cortès leur revient dessus. Les siens et les Tlascaltèques amis en firent grosse tuerie, les navrant et occisant à foison, si bien que, d'ores en avant, ils ne nous suivaient plus à la retraite. Pedro de Alvarado dans son camp leur dressa aussi une embûche, mais non si bonne. Je ne m'y trouvai point, Cortès m'ayant commandé de demeurer avec lui pour son embuscade.

Laissons cela et disons que nous autres, nous occupions déjà le Tatelulco et Cortès ordonna à toutes les compagnies de s'y établir à demeure et d'y monter la garde de nuit, à cause que nous avions plus de demi lieue à faire depuis le camp pour venir batailler avec les Mexicains. Et nous y demeurâmes trois jours sans faire chose qui soit à conter, parce qu'il nous commanda de ne pas entrer davantage en la cité, ni ruiner autres maisons, car il les voulait requérir encore de paix. Et durant ces jours que nous demeurâmes dans le Tatelulco, Cortès envoya vers Guatemuz, le priant de se rendre sans crainte, lui promettant fort courtoisement que sa personne serait très respectée et honorée par lui et qu'il gouver-

nerait, comme il avait accoutumé, Mexico et toutes ses terres et cités. Il lui envoya vivres et régals tels que galettes, poules, cerises, figues d'Inde et venaison. C'était tout ce qu'il avait. Et le Guatemuz entra en conseil avec ses chefs. Ils lui conseillèrent de répondre qu'il voulait la paix : qu'on attendrait trois jours et, qu'au bout des trois jours, le Guatemuz et Cortès se verraient et feraient les accords de paix. Ils cuidaient, pendant ces trois jours, avoir le temps d'accommoder les ponts, d'ouvrir les chaussées, d'apprêter des pierres, bâtons et flèches et de dresser des barricades. Et Guatemuz dépêcha quatre Principaux Mexicains avec cette réponse. Et nous croyions que la paix était sincère. Cortès leur fit bailler fort bien à manger et à boire et les renvoya vers Guatemuz porteurs de pareils et plus nombreux rafraîchissements. Et le Guatemuz dépêcha derechef à Cortès d'autres messagers avec deux riches mantes, lesquels dirent qu'il viendrait au jour convenu. Et, pour ne point perdre plus de paroles, oncques il ne voulut venir. Lui alléguant la fin de son oncle le grand Montezuma et de ses parents et la destruction de tout le lignage noble des Mexicains, on lui conseilla de ne se point fier à Cortès et de se dire malade, tandis que tous ses guerriers sortiraient et qu'il plairait assurément à leurs dieux, qui tant de fois la leur avaient promise, leur bailler victoire contre nous.

Donc, nous attendions Guatemuz et, comme il ne venait pas, nous vîmes bientôt qu'il se moquait de nous. Au même temps, force bataillons Mexicains,

sortant avec leurs devises, assaillaient si roidement Cortès qu'il n'en pouvait plus. Il en fut tout de même pour nous, à notre camp, et, chez Sandoval, à l'avenant. Leur choc fut tel qu'ils semblaient ne faire que commencer à se battre. Et comme, croyant à la paix, nous n'étions guère sur nos gardes, ils navrèrent plusieurs soldats, dont trois si grièvement que l'un d'eux mourut, tuèrent deux chevaux et en blessèrent d'autres. Mais ils n'eurent pas de quoi se vanter et le payèrent cher. Sur ce, Cortès nous commanda de recommencer incontinent la guerre et d'entrer dans la partie de la ville où ils s'étaient réfugiés. Voyant que nous allions conquérir toute la cité, Guatemuz envoya dire à Cortès qu'il voulait parler avec lui du bord d'un grand pertuis d'eau. Cortès devait être d'un côté et le Guatemuz de l'autre. L'entrevue fut appointée au lendemain matin. Cortès y alla, mais Guatemuz n'y voulut point venir et se contenta d'envoyer plusieurs Principaux, lesquels dirent que leur maître n'osait venir de peur que, durant les pourparlers, on ne lui tirât dessus à coups d'escopettes et d'arbalètes et qu'on ne l'occît. Alors Cortès leur promit par serment qu'il ne les molesterait aucunement; mais cela ne servît de rien; ils ne le crurent point. Entre temps, deux Principaux de ceux qui parlaient avec Cortès, tirèrent d'un petit bissac qu'ils portaient, des galettes, une cuisse de poule et des cerises et s'assirent tout bellement à manger, pour que Cortès les vît et comprît qu'ils n'avaient pas faim. Et, de là même, il envoya dire à Guatemuz que peu lui impor-

tait qu'il ne vînt point, mais qu'il aurait bientôt fait de forcer leurs maisons et qu'il verrait s'ils avaient du maïs et, à plus forte raison, des poules. Et quatre ou cinq jours se passèrent ainsi, sans guerre.

Cependant, force pauvres Indiens, n'ayant pas de quoi manger, sortaient la nuit et s'en venaient, comme abrutis de faim, au camp de Cortès et au nôtre. Ce que voyant, Cortès nous ordonna de cesser absolument la guerre, espérant que peut être, ils changeraient de volonté, et en viendraient à la paix. Mais ils ne venaient pas.

Or, il y avait au camp de Cortès un soldat, lequel prétendait avoir été en Italie, en compagnie du Grand Capitaine, et s'être trouvé à Cérignole et au Garigliano et à d'autres grandes batailles. Il. contait maintes choses d'engins de guerre, disant qu'il ferait, dans le Tatelulco, une catapulte avec laquelle il n'aurait qu'à battre durant deux jours le quartier et maisons de la ville où s'était retiré Guatemuz, pour les faire tous se rendre à merci. Et, là dessus, il en dit tant à Cortès qu'il se mit incontinent à la besogne dudit engin. On amena pierre, chaux, bois, tout comme il le demanda, et charpentiers et clouterie et tout le congruent pour sa façon; on fit deux frondes de fortes cordes; on apporta de grosses pierres, plus grosses que jarre d'une arrobe. La catapulte armée suivant l'ordre qu'y donna le soldat, il dit qu'elle était à point pour tirer. On mit sur la fronde une pierre taillée. Mais l'effet en fut tel qu'elle ne dépassa point l'engin et, montant droit en l'air, revint choir sur la place même où il

était armé. Ce que voyant, Cortès fut très courroucé contre l'ordonnateur de cette besogne et dépité contre lui-même qui toujours avait tenu ce soldat pour un hâbleur, un bon à rien en choses de guerre et de valeur. Ledit soldat, à ce qu'il disait, se nommait N... de Sotelo, natif de Séville. Et, sur le champ, Cortès fit démolir l'engin.

Laissons cela. Cortès voyant que la catapulte n'était que machine à rire, résolut que Gonzalo de Sandoval, comme Capitaine Genéral, avec tous les douze brigantins, forcerait le recoin de la ville où s'était retiré Guatemuz, car, en ces palais et maisons, on ne pouvait entrer que par eau. Incontinent, Sandoval avertit tous les Capitaines des brigantins et ce qu'il fit, comment et de quelle manière, je le conterai plus avant.

CHAPITRE CLVI

Comment fut pris Guatemuz.

Donc Cortès ayant vu que la catapulte n'était bonne à rien, ains n'avait fait que l'encolérer contre le soldat qui lui en bailla le conseil, et voyant que Guatemuz et ses chefs ne voulaient aucunement la paix, commanda à Gonzalo de Sandoval d'entrer au site et recoin de la ville où s'était retiré Guatemuz avec la fleur de ses chefs et personnes plus nobles qu'il y avait dans Mexico. Il lui enjoignit de ne point

occire ni blesser aucun Indien, sauf en cas de guerre, et, même en ce cas, de se défendre tant seulement et de ne leur faire d'autre mal que démolir les maisons et maintes barbacanes qu'ils avaient établies en la lagune. Et aussitôt Cortès, accompagné de Pedro de Alvarado, de Luis Marin, de Francisco de Lugo et autres soldats, monta sur le Grand Temple de Tatelulco, pour voir manœuvrer Sandoval.

Lorsque le Sandoval, avec les brigantins, advint au lieu où etaient sises les maisons de Guatemuz, celui-ci, se voyant entouré, eut peur d'être pris ou tué. Il avait préparé cinquante grandes pirogues, afin, s'il se voyait en hasard, de se sauver, musser emmi les roseaux, gagner de là la terre et se cacher chez des peuplades amies, et, mêmement, avait ordonné à ses Principaux et gens de plus haut compte qu'il tenait quant et lui en ce retrait, ainsi qu'à ses chefs, d'agir pareillement, au cas où ils se verraient aventurés. Voyant donc les maisons forçées, ils s'embarquent dans les canoas où étaient déjà leurs richesses d'or et de joyaux et toute leur famille. Guatemuz s'y jette et tire au large par la lagune, accompagné de nombre de chefs et Principaux. A ce moment, la lagune était couverte de canoas et Sandoval, aussitôt avisé que Guatemuz et toute sa gent principale s'en allaient fuyant, commanda aux brigantins de laisser l'attaque des maisons pour suivre les canoas, d'avoir l'œil et l'esprit ouverts et de prendre garde de quel bord s'ensauvait le Guatemuz, de ne l'offenser ou molester aucunement, mais de tâcher tout bonnement de le prendre.

Or, un certain Garcia Holguin, ami de Sandoval, etait Capitaine d'un brigantin très fin voilier et de bonne vogue. Sandoval lui bailla l'ordre de filer du côté où, disait-on, s'en allaient le Guatemuz et ses Principaux et ses grandes pirogues, lui commandant, s'il l'atteignait, de ne lui faire aucun mal, mais de le prendre. Là-dessus, le Sandoval prit une autre bordée avec les brigantins qui l'accompagnaient. Et Dieu Notre Seigneur voulut que le Garcia Holguin atteignît les canoas et grandes pirogues où était le Guatemuz. Et, à sa façon, au dais de la pirogue, à son harnois et à celui de la canoa, Garcia Holguin le reconnut et sut que c'était le grand seigneur de Mexico. Pàr signes, il leur dit d'attendre. Ils ne voulaient point. Alors, il fit mine de leur tirer dessus avec les escopettes et arbalètes. Et le Guatemuz eut peur de voir cela et dit : Ne tirez pas ! Je suis le roi de Mexico et de cette terre : je t'en prie, ne touche ni à ma femme, ni à mes filles, ni à aucune femme, ni à aucune chose de ce que je porte ici : prends moi et me mène à Malinche. Lorsque Holguin l'entendit, il se réjouit grandement, l'accola, le fit, très respectueusement, entrer dans le brigantin, lui, sà femme et vingt Principaux qui l'accompagnaient, et les fit seoir, à la poupe, sur nattes et mantes et leur bailla de ce qu'il avait à manger. Quant aux canoas où étaient ses bagues, il n'y toucha point, mais les mena de conserve avec son brigantin.

A ce moment, le Gonzalo de Sandoval se plaça pour voir les brigantins et leur commanda de le rallier. Bientôt, il sut que le Garcia Holguin avait pris Gua-

temuz et le menait à Cortès. Dès qu'il le sut, Sandoval ordonna â ses rameurs de nager à toute force et, abordant Holguin, lui cria de lui remettre le prisonnier. Mais Holguin ne le voulut pas bailler, disant qu'il l'avait pris et non point Sandoval. Et le Sandoval répondit que c'était vrai, mais qu'il était Général des brigantins et que lui Holguin était sous ses ordres et commandement : que, comme ami et parceque son brigantin était plus vite que les autres, il lui avait ordonné de le poursuivre et de le prendre, mais qu'il devait bailler le prisonnier à lui, Sandoval, comme à son Général. Et, néanmoins, Holguin s'entêtait et refusait.

Entre temps, un autre brigantin allait, à toute hâte, demander les étrennes à Cortès qui, je l'ai dit, était tout-proche, dans le Tatelulco, regardant du haut du Grand Temple, les manœvres du Sandoval. Alors on lui conta le différend mû entre Sandoval et Holguin, au sujet de la capture du prisonnier. Aussitôt, Cortès dépêcha le Capitaine Luis Marin et Francisco de Lugo, avec ordre de faire venir incontinent Gonzalo de Sandoval et Holguin, sans plus débattre, et d'amener, avec force respects, Guatemuz et sa femme et famille, se réservant de déterminer à qui était le prisonnier et auquel en devait être baillé l'honneur. Et cependant qu'on les alla appeler, Cortès fit accommoder une estrade le mieux qu'il put, avec nattes et mantes et autres sièges et force victuailles de ce qu'il avait. Bientôt advinrent Sandoval et Holguin avec Guatemuz. Ils le menèrent à Cortès. Se voyant devant lui, il lui fit

mainte révérence et Cortès, l'accolant allégrement, fit montre de grande amour envers lui et ses chefs. Et alors le Guatemuz dit à Cortès : Seigneur Malinche, j'ai fait ce dont j'étais tenu pour la défense de ma ville et de mes vassaux : je ne peux faire plus, et puisque, forcé et captif, je viens pardevant ta personne et en ton pouvoir, prends donc ce poignard que tu portes à la ceinture et tue-moi sur l'heure! Et, ce disant, il pleurait, à force larmes et sanglots, et les autres grands seigneurs de sa suite pleuraient aussi. Cortès, par doña Marina et Aguilar, nos truchemans, lui répondit très affectueusement : Qu'il faisait grand état de ce qu'il avait si vaillamment tenu et défendu sa ville : qu'il l'en estimait davantage : qu'il n'en pouvait être inculpé, mais bien plutôt approuvé que blâmé : que ce qu'il aurait voulu, lui Cortès, c'était que, se voyant vaincus, les Mexicains eussent volontairement accédé à la paix, afin de s'épargner plus de ruines et de morts, mais puisque tout était passé et qu'il n'y avait plus d'amendement ni remède, qu'il devait, ainsi que ses chefs, accoiser son cœur, car il gouvernerait Mexico et ses provinces, comme il faisait auparavant. Et Guatemuz et ses chefs l'en remercièrent. Alors Cortès s'informa de sa femme et des autres grandes dames, femmes des autres chefs, lesquelles, lui avait-on dit, accompagnaient Guatemuz. Et le Guatemuz répondit qu'il avait prié Gonzalo de Sandoval et Garcia Holguin de les laisser dans les canoas où elles étaient, jusques à voir ce qu'en ordonnait Malinche. Incontinent, Cortès les envoya quérir et leur fit bailler à manger du meilleur

qu'il put en la conjoncture. Comme il était tard et que la pluie menaçait, Cortès commanda à Gonzalo de Sandoval de partir pour Cuyoacan et d'emmener avec lui Guatemuz, sa femme, sa famille et les Principaux de sa suite. Puis il ordonna à Pedro de Alvarado et à Christoval de Oli de regagner chacun ses logis et quartier. Nous autres, nous allâmes à Tacuba. Sandoval laissa Guatemuz au pouvoir de Cortès, dans Cuyoacan, et retourna à Tepeaquilla ou était son poste et quartier.

Guatemuz et ses chefs furent pris le treizième d'août, à l'heure de vêpres, jour de Monseigneur Saint Hippolyte, de l'an mil cinq cents et vingt et un. Grâces à Notre Seigneur Jésus Christ et à Notre Dame la Vierge Sainte Marie, sa benoîte Mère! Amen. Il plut, tonna et éclaira cette nuit là, jusques à la minuit, plus fortement que oncques ne s'était vu.

Guatemuz pris, nous demeurâmes tous aussi sourds que si nous avions éte postés au haut d'un clocher où l'on sonnait cloches à toute volée et qu'on en eût cessé brusquement la sonnerie. Et je le dis à propos, car, durant les quatre-vingt treize jours que nous restâmes sur cette ville, de nuit comme de jour, les Mexicains menaient grand vacarme de cris, vociférations et sifflements, les uns appelant les escadrons et guerriers qui avaient à batailler sur la chaussée, d'autres hêlant les canoas qui devaient guerroyer avec les brigantins et contre nous sur les ponts, d'autres criant des avis à ceux qui allaient planter des palissades, ouvrir et creuser les chaussées, pertuis et ponts, d'autres dres-

sant des barricades, d'autres apprêtant pierres, bâtons et flèches et les femmes arrondissant les pierres à frondes. Puis, du haut des oratoires et maudites cases de ces maudites idoles, les tambours et cornets et le grand tambour et autres douloureuses trompes qui ne cessaient de retentir continuellement. Ainsi, nuit et jour, autour de nous, le bruit était grand et tel que nous ne nous pouvions ouïr les uns les autres. Après la prise de Guatemuz, les cris, le bruit cessèrent, et c'est pourquoi j'ai dit que c'était comme si nous avions demeuré auparavant dans un clocher.

Laissons cela et disons comme quoi Guatemuz était de gente prestance, tant de traits que de corps, le visage quelque peu long et joyeux, les yeux sans défaut, plutôt caressants et, quand il regardait, graves. Il etait de vingt trois ou vingt quatre ans d'âge, et de peau plus blanche que la couleur et nuance des autres Indiens, lesquels sont bruns. On disait que sa femme était nièce de Montezuma son oncle, très belle femme et jeune.

Or, avant que nous passions plus outre, disons quel fut le succès du débat mû entre le Sandoval et le Garcia Holguin, sur la capture de Guatemuz. Voici. Cortès leur dit que les Romains virent semblable litige entre Marius et Lucius Cornelius Sylla. Ce fut lorsque Sylla ramena prisonnier Jugurtha, de chez son beau-père le roi Bocchus. Quand il entra dans Rome, triomphant, pour ses prouesses et faits héroïques, il paraît que Sylla mit dans son triomphe Jugurtha avec une chaîne de fer au col. Et Marius prétendit que Sylla

ne le devait point faire ou qu'il devait, ce faisant, déclarer qu'il tenait cette faculté de Marius qui l'avait envoyé prendre en son nom Jugurtha des mains du roi Bocchus, lequel le lui bailla, car lui Marius, était Capitaine Général et, sous ses enseignes et commandement, se faisait la guerre. Or Sylla, en sa qualité de patrice romain, était en grande faveur et, comme Marius était d'une ville voisine de Rome nommée Arpino et étranger, encore qu'il eût été sept fois Consul, il fut moins favorisé, d'où furent mues les guerres civiles entre eux deux, et oncques ne se détermina auquel se devait bailler l'honneur de la prise de Jugurtha. Mais revenons à notre propos. Cortès dit donc qu'il relaterait le fait à Sa Majesté, Laquelle en baillerait des armoiries à celui qu'il Lui plairait guerdonner et que la décision viendrait de Castille. Deux ans après, vint mandement de Sa Majesté ordonnant que Cortès eût pour armoiries en son écu plusieurs rois tel que Montezuma, grand seigneur de Mexico, Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, les seigneurs d'Iztapalapa, de Cuyoacan, de Tacuba, un autre haut Cacique, parent fort proche du grand Montezuma, auquel disait-on, revenait de droit le royaume et seigneurie de Mexico et qui était seigneur de Mataltzingo, et ce même Guatemuz qui fut cause de ce débat.

Laissons cela et parlons des cadavres et des têtes qu'il y avait aux maisons où s'était retiré Guatemuz. Et c'est vrai et je jure amen que toute la lagune et les cases et barbacanes étaient pleines de corps et têtes d'hommes morts, tant que je ne sais comment

l'écrire. En outre, dans les rues, dans les préaux mêmes du Tatelulco, il n'y avait que cela et nous ne pouvions marcher que parmi corps et têtes d'Indiens morts. J'ai lu la destruction de Jérusalem, mais je ne sais si la tuerie y fut aussi grande. Prodigieuse fut la multitude des guerriers de cette ville qui y trépassèrent et, de toutes les Provinces et peuples sujets de Mexico, quasi tous ceux qui s'y étaient réfugiés moururent ; si bien que, comme je l'ai dit, le sol, la lagune, les barbacanes, tout était rempli de cadavres et puait si fort qu'il n'y avait homme qui le pût souffrir. C'est pourquoi, aussitôt Guatemuz pris, chacun des Capitaines s'en alla à ses quartiers, ainsi que je l'ai dit, et, mêmement, Cortès fut malade de la puanteur qui lui entra par les narines pendant les quelques jours qu'il demeura dans le Tatelulco.

Détournons nous, passons et disons comment les soldats qui montaient les brigantins furent les mieux lotis et eurent bon butin, à cause qu'ils pouvaient aller à certaines cases des quartiers de la lagune où ils flairaient qu'il y avait de l'or, des étoffes et autres richesses. Ils les quêtaient aussi dans les roseaux où les Indiens Mexicains les allaient celer, lorsque nous leur gagnions quelque rue ou maison. En outre, sous couleur d'aller donner la chasse aux canoas qui entraient des vivres et de l'eau, s'ils tombaient sur quelques Principaux qui s'ensauvaient, à la terre ferme, chez les Otomies du voisinage, ils les dépouillaient de ce qu'ils emportaient. Je veux dire que nous autres soldats qui guerroyions sur les chaussées et par la terre ferme,

ne pouvions avoir autre profit que force coups de flèches et de lance et plaies de bâtons et pierres. Quand nous prenions une ou plusieurs maisons, les habitants en avaient déjà déguerpi, avec toutes leurs hardes et bagues, et nous ne pouvions passer l'eau avant d'avoir comblé les pertuis et ponts. C'est pourquoi j'ai dit au chapître où j'ai narré que Cortès cherchait des mariniers pour garnir les brigantins, qu'ils furent mieux lotis que nous qui bataillions par terre. Et ce fut clair, car les chefs Mexicains et le Guatemuz lui-même dirent à Cortès, lorsqu'il leur reclama le trésor du grand Montezuma, que les gens des brigantins en avaient dèrobé grosse part.

C'est assez déviser là dessus, pour l'heure. Disons que la puanteur était telle en la ville, que Guatemuz pria Cortés d'octroyer licence à tout le peuple de Mexico d'en sortir aux villages voisins. Aussitôt, il leur en bailla commandement. Je dis que, trois jours durant et trois nuits, toutes les trois chaussées étaient couvertes, de bout en bout, d'Indiens, d'Indiennes et d'enfants. Ils ne finissaient pas de sortir et si maigres, ords, jaunes et puants que c'était pitié de les voir. La ville débarrassée, Cortès l'envoya visiter. Toutes les cases, comme je l'ai dit, étaient pleines de cadavres et, mêmement, parmi eux, quelques pauvres Mexicains qui ne pouvaient sortir, et ce qu'ils purgeaient de leurs corps était une saleté comme ce que rendent les porcs très maigres qui ne vivent que d'herbe. On trouva toute la ville labourée et les racines des herbes arrachées; ils les avaient mangées bouillies et jusqu'aux

écorces des arbres. Nous ne leur trouvâmes aucune eau autre que salée. Je veux dire aussi qu'ils ne mangeaient point de chair Mexicaine, mais tant seulement celle de leurs ennemis Tlascaltèques ou des nôtres qu'ils attrapaient. Et oncques on n'a vu génération au monde qui souffrît autant comme celle-ci, faim, soif et guerres continues.

Laissons ce sujet et passons outre. Cortès ordonna de rassembler tous les brigantins dans des arsenaux qui furent bâtis depuis.

Revenons à nos menus propos. Cette grande et populeuse cité, si renommée dans l'univers, ayant été gagnée, après avoir rendu à Notre Seigneur et à sa Mère bénie force grâce, avec certains vœux et promesses à Dieu Notre Seigneur, Cortès commanda de faire un banquet dans Cuyoacan, en signe de liesse de cette prise. Il avait à cet effet, en quantité, du vin d'un navire arrivé au hâvre de la Villa Rica et des porcs qu'on lui avait amenés de Cuba. Pour faire la fête, il fit convier, dans les trois camps, tous les Capitaines et soldats dont il lui sembla devoir tenir compte. Quand nous parûmes au banquet, il n'y avait pas de tables dressées ni, même, de sièges pour le tiers des Capitaines et soldats présents. Le désarroi fut grand, et certes il eût mieux valu que ce banquet ne se fît point, pour maintes fâcheuses choses qui y advinrent et, aussi, parceque la plante de Noé en fit extravaguer quelques-uns. Hommes il y eut qui, après avoir mangé, ne parvenant pas à sortir au préau, conchièrent les tables ; d'autres disaient qu'ils achèteraient

des chevaux avec des selles d'or; des arbalétriers soutenaient, qu'avec les parts qu'on leur allait bailler, ils n'auraient plus, dans leur trousse, que des carreaux d'or; d'autres s'en allaient roulant par les degrés. Les tables levées, les dames entrèrent en danse avec les galants chargés de leurs armes. Il y avait de quoi rire. Les dames étaient peu nombreuses et il n'y en avait point d'autres dans tout le camp, ni dans la Nouvelle Espagne. Je laisse de les nommer par leurs noms et de rapporter la satire qu'on en fit le lendemain. Mais je veux dire que les tant malséantes choses advenues au festin et danses, faisaient murmurer le bon moine Fray Bartolomé de Olmedo. Il dit à Sandoval combien ce lui paraïssait mal et la belle façon que nous avions de rendre grâces à Dieu et de nous recommander à sa protection. Le Sandoval, tout à la chaude, répéta à Cortès ce que grondait et grommelait Fray Bartolomé. Et le Cortès, qui était discret, le fit appeler et lui dit : Padre, je ne me pouvais refuser à divertir et réjouir les soldats avec ce que Votre Révérence a vu, mais je l'ai fait contre mon gré : à présent, c'est à Votre Révérence à ordonner une procession, dire une messe, nous prêcher et exhorter les soldats à ne point rober les filles des Indiens, ni larronner, ni armer noises, mais à agir en Catholiques Chrétiens afin que Dieu nous soit bienfaisant. Fray Bartolomé, ignorant ce qu'avait dit Alvarado et croyant que la pensée venait de son ami le bon Cortès, lui en sut gré. Et le Frayle fit une procession où nous marchions, enseignes levées, avec des croix de place en place, en chantant les litanies,

et que fermait une Image de Notre Dame. Le jour suivant, Fray Bartolomé prêcha. A la messe, plusieurs communièrent après Cortès et Alvarado et nous rendîmes grâces à Dieu pour la victoire.

C'est assez deviser là-dessus. Je veux conter d'autres choses passées que j'oubliais, bien qu'elles ne viennent guère à propos, pour le quart d'heure, et qu'elles soient quelque peu arriérées. Voici. Nos amis Chichimecatecle et les deux jeunes Xicotengas, fils de don Lorenzo de Vargas coutumièrement nommé Xicotenga le Vieux et l'Aveugle, guerroyèrent tres-vaillamment contre la force Mexicaine et bien courageusement nous aidèrent ; et, mêmement, un frère du seigneur de Tezcuco, du nom de Suchel, qui depuis se nomma don Carlos. Il fit des choses de très brave et vaillant mâle. Un autre chef, natif d'une ville de la lagune et dont j'ai oublié le nom, faisait aussi merveilles, ainsi que maints autres chefs de peuplades alliées. Tous guerroyèrent très puissamment. Et Cortès leur parla, les remerciant et louant fort de nous avoir aidés, leur promit, avec maintes bonnes paroles, de les gratifier, au cours des temps, de terres et vassaux et de les faire grands seigneurs, et les congédia. Et comme ils étaient riches en étoffes de coton, or et maintes autres braves dépouilles, ils s'en allèrent allègrement chez eux, emportant en outre, force charges de lanières de viandes d'Indiens Mexicains salée qu'ils répartirent entre leurs parents et amis et mangèrent en fêtes comme morceaux d'ennemis.

A présent que je suis hors de ces âpres combats et

batailles que, nuit et jour, les Mexicains avaient avec nous, et nous avec eux (et je rends bien des grâces à Dieu qui m'en tira) je veux conter une chose très terrible qui m'advint depuis que j'eus vu sacrifier, ouvrir la poitrine, arracher et offrir aux idoles les cœurs de ces soixante-deux soldats de Cortès qui, je l'ai dit, furent pris vivants. Et ce que présentement je vais dire, il peut sembler à quelques-uns que c'est par manque de cœur; mais, s'ils considèrent bien, ils verront que c'est, plutôt, à cause de l'excessive audace avec laquelle, en ces jours, j'exposai ma personne au plus fort des batailles, car en ce temps, je me piquais d'être bon soldat et en avais le renom et il me fallait faire ce que les plus osés et hardis soldats ont coutume de faire et je le faisais sous l'œil de mes Capitaines. Et comme, chaque jour, je voyais emmener de mes compagnons au sacrifice et que j'avais vu scier la poitrine et arracher les cœurs tout bouillants et couper et manger pieds et bras aux soixante-deux dessus dits, j'avais peur, qu'un jour ou l'autre, on en fît autant de moi, car, déjà par deux fois, j'avais été empoigné et emporté, et Dieu voulut que je m'échappasse. Et il me souvint de cette boucherie. C'est pourquoi, depuis lors, j'eus peur de cette cruelle mort. Et je l'ai dit, parceque, avant que d'entrer au combat, une sorte d'horreur et de tristesse très grande m'envahissaient le cœur. Alors, me recommander à Dieu et à sa benoîte Mère Notre Dame et me jeter dans la bataille, c'était tout un, et, aussitôt, cette peur me laissait. Et je le veux aussi dire, n'était-ce pas étrange nouveauté que

cette peur inaccoutumée? M'étant trouvé en maintes rencontres très périlléuses, mon cœur ne devait-il pas être tanné, et la force et courage, au bout du compte, plus enracinés en moi que jamais? Car, si je le sais bien conter et remémorer, depuis que je vins découvrir avec Francisco Hernandez de Cordova, pùis avec Grijalva et que je revins avec Cortès, je me trouvai à l'affaire de la pointe de Cotoche, à celle de Lazaro, qui d'un autre nom se dit Campêche, à Potonchan et à la Floride, ainsi que je l'ai plus amplement déduit au récit des découvertes de Francisco Hernandez de Cordova. Laissons-le et passons au voyage de Grijalva. Avec lui, je fus à la seconde affaire de Potonchan et, avec Cortès, à Tabasco, à Cingapacinga, et à toutes les guerres et rencontres de Tlascala. Quand nous déconfîmes Narvaez, je fus désigné pour enlever l'artillerie, dix-huit pièces amorcées et chargées de leurs boulets de pierre et que nous prîmes avec extrême et hasardeux péril. Je me trouvai à la première déroute de Mexico, lorsque les Mexicains nous chassèrent ou, pour mieux dire, que nous sortîmes en fuyant et qu'on nous tua, en huit jours, huit cent cinquante soldats. Je pris part aux expéditions de Tepeaca, Cachula et leurs alentours et aux autres rencontres que nous eûmes avec les Mexicains, quand nous étions à Tezcuco, pour la cueillette du maïs, ainsi qu'à l'affaire d'Iztapalapa, où ils nous voulurent noyer. J'étais à l'assaut des Peñols, que l'on nomme aujourd'hui les forts ou forteresses que gagna Cortès, et à Suchimilco et maintes autres rencontres.

J'entrai des premiers, avec Pedro de Alvarado, au siège de Mexico. Nous coupâmes l'aqueduc de Chapultepeque. J'étais avec ledit Alvarado, lors de la première pointe que nous poussâmes sur la chaussée et, plus tard, quand nous y fûmes défaits et que les Mexicains nous prirent vifs six soldats, et ils m'emmenaient aussi et on en comptait déjà sept avec moi, tant ils m'avaient bien agrippé pour le sacrifice. Bref, j'assistai à toutes les autres batailles déjà par moi relatées, jusqu'au jour où je vis, ainsi que je l'ai conté, les cruelles morts que souffrirent à mes yeux ces soixante-deux soldats nos compagnons. Et, je l'ai dit, après tant de batailles passées et de pèrils mortels, certes, je n'aurais pas dû trembler comme je tremblais en fin de compte. A présent, que les gentilshommes qui s'entendent aux choses militaires et se sont trouvés en pèrilleux hasards de mort, disent à quoi se doit imputer ma peur, à faiblesse de cœur ou excès de courage ? Car, ainsi que je l'ai dit, je sentais en mon for qu'il me fallait jouer ma vie, bataillant en lieu où forcément j'avais à craindre la mort plus que de coutume. C'est pourquoi mon cœur tremblait et j'avais peur de mourir.

Outre toutes ces batailles où j'ai dit ici que j'étais présent, on verra en cette mienne relation en quel temps et comment et quand et où et de quelle manière Cortès et plusieurs de nos Capitaines furent de maintes autres entreprises et rencontres auxquelles je ne me trouvai point, car, chaque jour il y en avait tant que, bien que de fer, mon corps ne l'eût pu sup-

porter, d'autant que j'étais toujours blessé et rarement sain. C'est pourquoi je ne pouvais aller à toutes les expéditions. Et ces travaux, périls et rencontres de mort où j'ai dit avoir donné de ma personne ne sont rien, car, après la prise de cette grande et forte cité, j'ai passé par bien d'autres, comme on verra plus loin, en temps opportun.

Laissons cela, car je veux expliquer et déclarer pourquoi, au cours de toutes ces guerres Mexicaines, quand on nous tua de nos compagnons, je dis : On les emmena, et non : On les tua. En voici la raison. Les guerriers qui se battaient avec nous, encore qu'ils eussent pu tuer sur le champ ceux de nos soldats qu'ils emmenaient vivants, ne le faisaient point, mais leur baillaient dangereuses blessures, afin qu'ils ne se défendissent et, tout vifs, les menaient sacrifier à leurs idoles et, mêmement, les faisaient danser devant le Huichilobos qui était leur idole de la guerre. C'est pourquoi j'ai dit qu'on les emmenait.

Mais quittons cette matière et disons ce que Cortès fit après la prise de Mexico.

CHAPITRE CLVII

Comment Cortès fit réparer l'aqueduc de Chapultepeque et de maintes autres choses.

La première chose que Cortès ordonna à Guatemuz, fut de réparer l'aqueduc de Chapultepeque tel qu'il était avant la guerre, de sorte que l'eau rentrât par ses tuyaux dedans la cité de Mexico, de nettoyer incontinent toutes les rues des têtes et des corps morts et de les enterrer, afin que la ville demeurât nette et sans puanteur aucune, de remettre toutes les chaussées et ponts en aussi bon état qu'ils étaient auparavant, de rebâtir les palais et cases et d'y retourner vivre sous deux mois. Cortès leur désigna la partie de la ville qu'ils devaient peupler et celle qu'ils devaient laisser libre pour notre établissement.

Laissons là ces ordres et d'autres dont il ne me souvient déjà plus et disons que le Guatemuz et tous ses chefs dirent à Cortès que plusieurs Capitaines et soldats de ceux qui montaient les brigantins ou qui, comme moi, bataillaient sur les chaussées, nous leur avions pris maintes filles et femmes de Principaux, lui demandant en grâce de les leur faire rendre, Cortès leur répondit qu'elles seraient malaisées à ravoir des mains des compagnons qui les tenaient : de les chercher et de les mener devant lui : qu'il verrait si elles étaient chrétiennes ou si elles voulaient ret-

trer chez leurs pères et maris et que, dans ce cas, il les leur ferait incontinent bailler. Et il leur octroya licence de les rechercher dans les trois camps, avec un mandement enjoignant au soldat qui détiendrait une Indienne, de la leur bailler sans délai, si elle s'en voulait aller bénévolement avec eux. Et plusieurs Principaux allaient, de case en case, en quête de ces femmes et, si diligemment, qu'ils les trouvèrent. Mais, pour la plupart, elles ne voulurent point aller avec leurs pères, mères ou maris, mais bien plutôt demeurer avec leurs soldats. Les unes se cachaient, d'autres disaient qu'elles ne voulaient point recommencer d'idolâtrer et, mêmement, quelques-unes étaient déjà grosses. De sorte, qu'ils n'en emmenèrent que trois, lesquelles Cortès commanda expressément de leur bailler.

Quittons cela et disons que Cortès fit bâtir des arsenaux et forteresses pour y tenir les brigantins. Il leur nomma un Alcayde à demeure, et il me semble que ce fut Pedro de Alvarado, jusques à tant que vint de Castille un certain Salazar, dit de la Pedrada.

Passons à un autre propos. On ramassa tout l'or, argent et joyaux qu'on put avoir dans Mexico. Ce fut, sembla-t-il, peu de chose. Le bruit courut que Guatemuz, quatre jours avant que d'être pris, en avait fait jeter le plus gros dans la lagune et, qu'en outre, les Tlascaltèques et ceux de Tezcuco, Guaxocingo et Cholula et tous autres alliés qui guerroyaient avec nous, avaient pillé, sans compter que les gens des brigantins en avaient dérobé leur part. De manière

que les Officiers du Roi disaient et publiaient que Guatemuz tenait l'or celé. Et Cortès s'en réjouissait, cuidant avoir tout pour lui. A ces causes, on détermina de donner la gehenne à Guatemuz et au seigneur de Tacuba, son cousin et grand mignon. Et, certes, Cortès fut très marri de ce que, par convoitise d'or, on en vînt à gehenner un seigneur tel que Guatemuz, roi d'une terre trois fois plus vaste que Castille. D'autant, qu'on avait fait des recherches et que tous les majordomes de Guatemuz maintenaient qu'il n'y avait pas plus que ce que détenaient les Officiers du Roi, environ trois cent quatre-vingts mille pesos d'or que l'on avait déjà fondus et mis en barres. On en tira le Quint Royal et un autre Quint pour Cortès. Les Conquérants qui n'étaient pas bien avec Cortès, voyant si peu d'or, quelques uns d'eux disaient au trésorier Julian de Alderete qu'ils soupçonnaient Cortès de ne pas vouloir, afin de garder l'or pour lui, laisser prendre ni donner la gehenne au Guatemuz. Et de peur qu'on ne l'accusât, ne le pouvant éviter, Cortès consentit qu'on torturât Guatemuz. Et on lui brûla les pieds avec de l'huile ainsi qu'au seigneur de Tacuba. Ce qu'ils confessèrent fut que, quatre jours avant leur prise, ils avaient fait jeter dans la lagune, l'or ainsi que les canons, escopettes et arbalètes qu'ils nous avaient pris à notre déchassement de Mexico et dans la dernière et récente déroute de Cortès. On alla à l'endroit désigné par Guatemuz. De bons nageurs y plongèrent et ne trouvèrent chose aucune. Voici ce que moi, j'ai vu. Nous allâmes avec le

Guatemuz aux cases où il soulait habiter. Il y avait là un vaste vivier d'eau profonde. Nous en tirâmes un soleil d'or comme celui que nous avait donné le grand Montezuma et force joyaux et pièces de mince valeur appartenant au même Guatemuz. Et le seigneur de Tacuba dit qu'il avait, en de grandes maisons, à quatre lieues environ de Tacuba, certains objets d'or, qu'on l'y menât et qu'il dirait où ils etaient enfouis et les baillerait. Et Pedro de Alvarado y alla avec six soldats et je l accompagnai. Or, quand nous arrivâmes, ce seigneur déclara qu'il n'avait dit cela que dans l'espoir de mourir en chemin et qu'on pouvait le tuer, qu'il n'avait ni or, ni joyaux aucuns. Et ainsi revînmes-nous sans rien. La chose en resta là. Nous n'eûmes plus d'or à fondre.

Il est vrai que la garde-robe de Montezuma que posséda depuis le Guatemuz, ne se montait pas à grand'chose, en joyaux et objets d'or. Cortès la prit toute pour que nous en fissions don a sa Majesté et parce qu'il y avait maints joyaux diversement ouvrés et de délicat travail. Et si je m'arrêtais à décrire par le menu chaque chose et sa façon, la prolixité serait extrême. Je laisserai donc d'en deviser en cette relation. Mais plusieurs personnes dirent alors et je le dis en vérite, cette garde-robe valait deux fois plus que ce qu'on avait retiré pour le Royal Quint de Sa Majesté. Nous envoyâmes le tout à l'Empereur notre seigneur, par Alonso de Avila qui, en ce temps, revint de l'île de Santo Domingo, et par Antonio de Quinones. Je narrerai plus loin com-

ment, où, en quelle manière et quand ils partirent.

C'est assez en deviser, retournons à notre conte. Je plongeai, moi et d'autres soldats, dans la lagune, là où Guatemuz disait avoir jeté l'or. Et toujours nous retirions quelques petites pièces de peu de prix que Cortès et le trésorier Julian de Alderete nous réclamèrent aussitôt. Ils allèrent même avec nous à l'endroit d'où nous les avions eues, amenèrent de bons nageurs et retirèrent quelques nonante ou cent pesos de cordons de patenôtres, canards, petits chiens, pendants, colliers et autres bagatelles de rien du tout, on peut bien le dire, au prix de l'or qu'on prétendait avoir été jeté dans la fameuse lagune.

Sans plus de paroles, disons que tous, Capitaines et soldats, étions quelque peu pensifs de voir le peu d'or qui paraissait et les parcelles qu'on nous en baillait. Le Père Fray Bartolomé de Olmedo, de l'Ordre de la Merci, et Alonso de Avila qui, pour lors, était revenu de l'île de Santo Domingo où on l'avait envoyé comme Procurateur, et Pedro de Alvarado et autres Cavaliers et Capitaines dirent à Cortès que, puisqu'il y avait peu d'or, il fallait distribuer et répartir les parts de tous entre ceux qui étaient demeurés manchots, boîteux, aveugles, borgnes et sourds, et ceux qui s'étaient brûlés avec la poudre et les autres qui étaient dolents de points de côté : qu'il leur partageât donc tout l'or : que ce serait juste de le donner à ceux-là, et que nous autres tous qui étions sains, tiendrions la chose pour bien faite. Et s'ils dirent cela à

Cortès, ce fut de propos pourpensé, croyant qu'il nous donnerait plus que les parts fixées, car il était véhémentement soupçonné de tenir tout celé. Cortès répondit qu'il examinerait le montant des parts et que, cela vu, il apporterait remède à tout. Or, comme tous, Capitaines et soldats, nous voulions voir quelle part nous revenait, nous poussions à ce que le compte en fût dressé et que la quantité de pesos ressortissant à chacun fût déclarée. Le calcul fait, on dit qu'il revenait à chaque cavalier cent pesos: quant aux arbalétriers, escopettiers et rondachiers, il ne m'en souvient plus bien. Dès que l'appointement fut connu, pas un soldat ne voulut de sa part. Et nous grognions contre Cortès et le trésorier Alderete. Le Trésorier, pour sa décharge, disait qu'il ne pouvait y avoir plus, parce que Cortès retirait pour lui de la masse un autre Quint comme celui de Sa Majesté et se payait de maints coûts de chevaux tués, et qu'on laissait de mettre à la masse force autres pièces que nous devions envoyer à Sa Majesté : qu'il nous fallait donc disputer avec Cortès et non avec lui. Et comme, dans les trois camps, il y avait des soldats, anciens amis et domestiques du Diego Velazquez, gouverneur de Cuba, passés avec Narvaez et qui n'étaient pas bien avec Cortès, quand ils virent qu'on ne leur donnait pas des parts d'or à leur gré, ils refusèrent de recevoir ce qu'on leur baillait.

Or, comme Cortès était à Cuyoacan et logeait dans de grands palais blancs, aux murailles enduites de chaux, où aisément se pouvait écrire avec charbon et autres

encres, chaque matin, y apparaissaient brocards frais écrits, soit en prose, soit en vers quelque peu malicieux, à semblance de pasquins ou libelles. Les uns disaient que le soleil, la lune, le ciel, les étoiles, la mer et la terre ont leur cours et que, si parfois, ils sortent plus que de mesure de l'inclinaison pour laquelle ils furent créés, il leur faut toujours y revenir, et qu'il en serait de même de l'ambition de Cortès dans le commandement. D'autres : qu'il nous tenait plus conquis que la conquête même par nous faite de Mexico et qu'il ne nous fallait pas nommer les conquérants de la Nouvelle-Espagne, mais les conquis de Hernando Cortès D'autres : qu'il ne bastait pas qu'il prît bonne part de l'or comme Général, mais qu'il lui fallait un Quint comme à un Roi, sans les autres profits. Un autre : Ah ! que triste est mon âme, jusques à tant que je voie ma part ! D'autres : que Diego Velazquez avait gaspillé son bien, découvrant la côte jusques au Panuco et que Cortès en était venu jouir. Et ils en disaient bien d'autres dans ce goût et, mêmement, des paroles qui ne sont pas à répéter en cette relation. Chaque matin, en sortant, Cortes lisait tout cela. Et comme ces gausseries étaient les unes en prose, les autres en vers, de gentil style et consonance, chaque dicton et couplet tirant au but, avec son trait de la fin, et non tel que je le dis ici, Cortès qui était quelque peu poète et se piquait de tourner des ripostes à la louange de ses faits héroïques et au méchef de Diego Velazquez, Grijalva et Narvaez, y répondait en bonnes rimes et fort à propos. Et, chaque

jour, vers nouveaux d'éclore plus éhontés; tant qu'à la fin, Cortès écrivit: Muraille blanche, papier de sots. Au matin, on lisait à la suite : et aussi de sages diseurs de vérité. Et Cortès sut bien qui écrivait cela. C'était un N... Tirado, ami de Diego Velazquez et qui fut gendre de Ramirez le Vieux, habitant de la Puebla, un certain Villalobos qui s'en alla en Castille, un nommé Mansilla et d'autres qui aidaient de bon cœur à tirer des pointes à Cortès. Et la chose prenait tel train que Fray Bartolomé de Olmedo dit à Cortès de ne pas permettre que cela allât plus loin, mais de prohiber, avec prudence, qu'on écrivît sur le mur. Le conseil fut bon et Cortès défendit que nul s'outrecuidât à exposer écriteaux ou pasquins malicieux, sous peine, pour les imprudents écrivains, d'être grièvement châtiés. Et, ma foi, cela suffit.

Laissons cela et parlons de nos nombreuses dettes. Pour une arbalète, quarante ou cinquante pesos : pour une escopette, cent : pour un cheval, huit cents, mille et quelquefois plus : pour une épée, cinquante; telle était l'extrême cherté des choses que nous avions achetées. Puis, un chirurgien nommé Maître Juan qu soignait quelques mauvaises plaies, taxait la cure à des prix excessifs et, pareillement, un médecin, lequel avait nom Murcia et était apothicaire et barbier, médicamentait à l'avenant. Et, de trente autres tricheries et fourberies de dettes, on réclamait le paiement sur nos parts. Le remède qu'y trouva Cortès fut de charger deux personnes de bonne conscience entendues en négoce, de priser à leur juste valeur les

marchandises et choses que nous avions eues à crédit et de les taxer. Les Officiers Priseurs se nommaient, l'un, Santa Clara, fort honorable personne, l'autre, N... de Llerena. Et il fut ordonné qu'on en devait passer par ce que décideraient les dits Officiers Priseurs au sujet de la valeur de toute chose à nous vendue ainsi que des cures faites par les chirurgiens et que, si nous n'avions pas d'argent, on attendrait deux ans pour le paiement.

On fit autre chose encore. Cef ut d'ajouter à l'aloi de tout l'or qu'on fondit trois carats d'alliage de plus, afin de faciliter les paiements et parce qu'il était arrivé, en ce temps, des marchands et des navires à la Villa Rica. Avec ces trois carats de plus, on croyait aider le pays et les Conquérants; et nous n'en tirâmes aucun secours, mais plutôt préjudice. Car les marchands, pour maintenir le taux de leurs gains, chargeaient de cinq carats les marchandises et choses qu'ils vendaient. Tel fut l'effet de l'or de trois carats Tepuzque, ce qui, en langue Indienne, veut dire cuivre. Nous en retenons, encore aujourd'hui, une façon de parler. Nons nommons parfois des personnes prééminentes et de mérite : le seigneur don un tel, Juan ou Martin ou Alonso, et désignons également par le seul nom de baptême, d'autres de moindre qualité. Mais, comme il y a différence des uns aux autres, nous disons : un tel, Tepuzque.

Revenons à notre propos. Voyant qu'il n'était point juste qu'un or de tel aloi eût cours, on le fit savoir à Sa Majesté, La priant de l'ôter de la circulation en la

Nouvelle Espagne. Et Sa Majeste daigna mander qu'il ne circulât plus et que tous droits et amendes fiscales fussent payes avec ce mauvais or jusques à sa fin et qu'il n'en fût plus memoire. Tout fut donc porté en Castille. Et je veux dire que, dans le même temps, furent pendus deux orfevres qui falsifiaient les coins et les apposaient sur cuivre pur.

Je me suis longuement attarde à conter de vieux contes, me forlongeant de mon recit. Rentrons y donc, et je dirai que Cortes voyant que plusieurs soldats perdaient toute vergogne, réclamaient de plus grosses parts, disaient qu'il prenait tout pour lui et lui voulaient emprunter de l'argent, résolut de secouer ce faix et d'envoyer coloniser toutes les provinces qui lui parurent à ce convenables. A Gonzalo de Sandoval, il commanda d'aller peupler Tustepeque et châtier certaines garnisons Mexicaines qui, lors de notre sortie de Mexico, massacrerent soixante personnes, dont six femmes de Castille, qui étaient demeurées la des gens de Narvaez. Sandoval devait fonder Medellin, passer à Guazacualco et faire un établissement a ce port. Il ordonna aussi d'aller conquérir la province de Panuco. Rodrigo Rangel se devait tenir a la Villa Rica et, en sa compagnie, Pedro de Ircio. Juan Velazquez Chico eut ordre d'aller à Colima, Villafuerte à Zacatula et, à Mechoacan, Christoval de Oli qui, en ce temps, était deja marié avec une dame Portugaise, laquelle se nommait doña Filipa de Araujo. Enfin, Francisco de Orozco fut envoye à Guaxaca. Car, dans ce temps où nous



prîmes Mexico, lorsqu'on sut, dans toutes ces provinces que j'ai ci-dessus nommées, que Mexico était détruit, les Caciques et seigneurs de ces pays lointains ne le pouvaient croire et dépêchaient des Principaux pour congratuler Cortès de ses victoires, se donner et offrir comme vassaux à Sa Majesté et voir si c'était vrai qu'une chose si redoutée d'eux comme Mexico, était par terre. Tous apportaient de grands présents d'or qu'ils baillaient à Cortès et, mêmement, menaient avec eux leurs petits enfants, auxquels ils montraient Mexico et, comme nous soulons dire : Ici fut Troie, ainsi le leur déclaraient-ils.

Laissons cela et disons un propos qu'il est bon d'expliquer et que me tiennent maints curieux lecteurs, s'enquérant du motif pour lequel, nous, les vrais Conquérants qui gagnâmes la Nouvelle Espagne et la grande et forte cité de Mexico, nous ne demeurâmes pas à peupler, nous acheminant à d'autres provinces? Ils ont raison de s'en enquérir et j'en veux dire la cause et le pourquoi, et c'est ce que je vais dire. Dans les livres de la rente de Montezuma, nous recherchions de quels endroits il tirait l'or et où il y avait des mines, du cacao et des étoffes de mantes et là, d'où, suivant les livres, on apportait les tributs d'or au grand Montezuma, là nous voulions aller, surtout en voyant partir de Mexico un Capitaine principal, ami de Cortès, comme était Sandoval. D'ailleurs, voyant que dans les pueblos à l'entour de Mexico, il n'y avait ni mines d'or, ni coton, ni cacao, mais force maïs et champs de magueys d'où ils tirent

leur vin, nous tenions la terre pour pauvre et allions peupler d'autres provinces. Et nous nous trompâmes lourdement. Il me souvient que j'allai parler à Cortès pour qu'il me baillât licence de partir avec Sandoval et qu'il me dit : En ma conscience, frère Bernal Diaz del Castillo, vous vous trompez : je voudrais vous voir demeurer ici avec moi, mais si c'est votre volonté d'aller avec votre ami Sandoval, allez à la bonne heure : j'aurai toujours soin de vous, en tout ce qui pourra s'offrir, mais je sais bien que vous vous repentirez de m'avoir laissé.

Reparlons des parts d'or. Tout resta aux mains des Officiers du Roi pour prix des esclaves que nous avions retirés aux encans.

Je ne veux point rememorer ici avec combien de cavaliers, arbalétriers, escopettiers et soldats, ni quel jour de quel mois, Cortès expédia les Capitaines qui devaient aller peupler les provinces dessus dites. Le compte en serait long. Il suffit que je dise, peu de jours après la prise de Mexico et la capture de Guatemuz. A deux mois de là, il dépêcha un autre Capitaine vers d'autres provinces.

Quittons maintenant Cortès et je dirai que, sur ces entrefaites, arriva au port de la Villa Rica, avec deux navires, un certain Christoval de Tapia, Veedor des fondations, à Santo Domingo. D'autres le disaient Alcayde de la forteresse sise en ladite île de Santo Domingo. Il apportait provisions et lettres missives de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et qui s'intitulait Archevêque de Rosano, afin que le

Gouvernement de la Nouvelle Espagne fût par nous remis au dit Tapia. Je dirai plus avant quel en fut le succès.

CHAPITRE CLVIII

Comment arriva au port de la Villa Rica un certain Christoval de Tapia qui venait pour être Gouverneur.

Cortès avait dépêché les Capitaines et soldats dessus dits pacifier et peupler les provinces, lorsque, en cette saison, arriva un certain Christoval de Tapia, Veedor de l'île de Santo Domingo, avec provisions de Sa Majesté, visées et adressées par don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et archevêque de Rosano, ainsi se nommait-il, tendant à ce que ledit Christoval de Tapia fût admis au Gouvernement de la Nouvelle Espagne. En plus des provisions, il apportait force lettres missives du même Évêque pour Cortès et plusieurs autres Conquérants et Capitaines de ceux qui étaient venus avec Narvaez, afin qu'ils lui prêtassent faveur. Outre les lettres closes et scellées par l'Évêque, Tapia était muni de blancs-seings qu'il pouvait remplir, dans la Nouvelle Espagne, à son gré et convenance. Le tout était plein de grandes promesses de maintes grâces, si nous remettions le Gouvernement au Tapia et, d'autre part, de force

menaces et comminations d'être châtiés par Sa Majesté.

Bref, Tapia présenta ses provisions à la Villa Rica de la Vera Cruz, par devant Gonzalo de Alvarado, frère de Pedro de Alvarado, qui y était, en cette saison, lieutenant de Cortès, la charge ayant été ôtée, pour je ne sais quelles extravagances qu'il avait faites, à Rodrigo Rangel qui y soulait demeurer en qualité d'Alcalde Mayor. Les provisions présentées, le Gonzalo de Alvarado y obéit et les mit sur sa tête, comme provisions et mandement de son Roi et Seigneur. Quant à l'exécution, dit-il, les Alcaldes et Regidors de cette ville s'assembleraient, discourraient, examineraient comment et de quelle manière avaient été recouvrées et délivrées ces provisions et, tous ensemble, y obéiraient, car lui seul n'était qu'une personne, et, sans doute, ils voudraient s'assurer si Sa Majesté était connaissante de l'envoi de semblables provisions. Cette réponse n'agréea guère au Tapia. Alors on lui conseilla d'aller incontinent à Mexico où étaient Cortès et les autres Capitaines et soldats et que, là, ses provisions seraient obéies. Donc, après avoir présenté ses lettres, ainsi que j'ai dit, Tapia écrivit à Cortès comment il venait pour être Gouverneur. Or, Cortès était fort avisé, et si le Tapia lui écrivit de très bonnes lettres, lui faisant voir les offres et promesses et d'autre part, les menaces de l'Évêque de Burgos, en très belles phrases, pleines de compliments, Cortes lui en répondit d'autres bien meilleures et plus flatteuses et blandissantes et amoureusement courtoises. Et,

tout à la chaude, il pria et requit quelques-uns de nos Capitaines de s'aller aboucher avec le Tapia. Ce furent Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Diego de Soto de Toro, un certain Valdenebro et le capitaine Andrès de Tapia, lesquels il fit appeler en poste, avec ordre de laisser, pour le moment, les provinces où ils s'employaient et de gagner la Villa Rica où était le Christoval de Tapia. Il voulut aussi qu'un moine nommé Fray Pedro Melgarejo de Urrea y allât avec eux.

Le Tapia qui s'acheminait déjà à Mexico, devers Cortès, se rencontra avec nos Capitaines et le Frayle par moi nommés. A force de paroles et de promesses qu'ils lui firent, il rebroussa chemin jusques à un pueblo nommé Cempoal. Là, ils le requirent d'exhiber à nouveau les provisions, et qu'ils verraient quels et de quelle sorte étaient les ordres de Sa Majesté, si les lettres étaient munies de son Royal seing ou si Elle en était connaissante, auquel cas, poitrine contre terre, ils y obéiraient au nom de Hernando Cortès et de toute la Nouvelle Espagne, vu qu'ils avaient pouvoir de ce faire. Et le Tapia recommença à leur notifier et exhiber les provisions. Et tous ces Capitaines, unanimement, y obéirent et les mirent sur leurs têtes, comme provisions de notre Roi et Seigneur; mais, quant à l'exécution, ils dirent qu'ils en appelaient à l'Empereur notre seigneur, qui n'en était pas connaissant non plus que du reste, et que le Christoval de Tapia n'était point suffisant pour être Gouverneur et que l'Évêque de Burgos, contraire à tous les Conqué-

rants bons serviteurs de Sa Majesté, allait ourdissant ces choses, sans en faire fidèle rapport à Sa Majesté, à seulefin de favoriser le Diego Velazquez et le Tapia pour marier avec l'un d'eux une certaine doña N... de Fonseca, sa nièce.

Dès que le Tapia vit que paroles, provisions, lettres de promesses et autres compliments ne servaient de rien, il tomba malade de colère. Nos dits Capitaines qui écrivaient à Cortès tout ce qui se passait, l'avisèrent d'envoyer tuileaux et barres d'or, pour apaiser la fureur de Tapia. Ledit or vint en poste et on acheta quelques nègres,trois chevaux et un navire a Tapia qui se rembarqua sur son autre navire et s'en retourna à l'île de Santo Domingo d'où il était parti. Quand il y arriva, l'Audience Royale qui y résidait et les Frères Hiéronymites qui en étaient Gouverneurs remarquèrent bien cet étrange retour et se fâchèrent avec lui, attendu que, auparavant qu'il sortît de l'île pour aller à la Nouvelle Espagne, ils lui avaient expressément commandé de ne pas avoir cure de ce voyage qui ne pourrait que rompre le fil des conquêtes de Mexico. Mais il ne leur voulut point obéir, et, avec la faveur de l'évêque de Burgos don Juan Rodriguez de Fonseca, s'y résolut, les Oydors n'osant faire autre chose que ce que mandait l'Évêque de Burgos, parce qu'il était Président des Indes et que Sa Majesté, pour lors en Flandres, n'était encore venue en Castille.

Lâchons le Tapia pour dire que Cortès envoya sans retardement Pedro de Alvarado peupler Tutepeque, terre riche en or. Et, afin que ceux qui ne savent point

les noms de ces peuples, l'entendent bien, Tustepeque où alla Gonzalo de Sandoval est autre que Tutepeque où va présentement Pedro de Alvarado, et je le déclare afin que l'on ne m'accuse de dire que deux Capitaines allèrent peupler une même province du même nom. Ce sont deux provinces différentes. Cortès avait aussi envoyé peupler la rivière de Panuco, ayant eu avis qu'un certain Francisco de Garay dressait grande Armada pour s'y venir établir. Il paraît que Sa Majesté avait baillé au Garay ce Gouvernement à conquérir, ainsi que je l'ai plus amplement narré et déduit aux chapitres passés, en parlant de tous les navires qu'expédia par avance Garay et que mirent en déroute les Indiens de ladite province de Panuco. Cortès en agit ainsi, afin que Garay, s'il y venait, la trouvât déja occupée par lui.

Laissons cela et disons que Cortès détacha de nouveau Rodrigo Rangel à la Lieutenance de la Villa Rica qu'il ôta à Gonzalo de Alvarado, et lui manda d'expédier incontinent Panfilo de Narvaez à Cuyoacan où il se tenait, car il n'était pas encore rentré dans Mexico, attendant que toutes les cases et palais où il devait vivre, fussent édifiés. Il se le fit envoyer, ayant ouï dire que, lorsque le Christoval de Tapia arriva avec ses provisions, Narvaez, dans un bref colloque, lui avait dit : Seigneur Tapia, vous apportez, ce me semble, aussi bonne commission que moi et la remporterez tout comme moi : voyez où j'en suis, malgré la si brave Armada que j'avais : gardez votre personne, qu'on ne vous occise : ne perdez point

votre temps : Cortès et ses soldats ne sont pas au bout de leur fortune : moyennez qu'on vous baille quelque or pour prix de ce que vous apportez et allez en Castille, pardevant Sa Majesté : aide ne vous y faudra point, et vous direz ce qui se passe, surtout tenant, comme vous le tenez, le seigneur Évêque de Burgos : c'est le meilleur conseil.

Quittant ce devis, je dirai que Narvaez se mit au chemin de Mexico. Il vit ces puissantes cités et populations et, arrivant à Tezcuco, s'émerveilla et, bien plus encore, quand il vit Cuyoacan et la vaste lagune et les villes qui y sont sises et, enfin, la grande cité de Mexico. Dès qu'il sut sa venue, Cortès lui fit faire force honneur. Advenu devant lui, Narvaez ploya le genou et lui allait baiser les mains, mais Cortès ne le consentit point et le faisant lever, l'accola, lui montra grand amour et le fit seoir à son côté. Alors le Narvaez parla et lui dit : Seigneur Capitaine, à cette heure, je le dis en vérité, la moindre chose que firent, en cette Nouvelle Espagne, votre Grâce et ses valeureux soldats, fut de me déconfire et prendre, encore que j'eusse eu plus grosse force que n'en menai, ayant vu de telles cités et terres par vous domptées et assujetties au service de Dieu Notre Seigneur et de l'Empereur Charles-Quint : et Votre Grâce se peut louer et tenir en haute estime, car, je le dis et ainsi diront les très renommés Capitaines au jour d'aujourd'hui vivants, bien se peut Elle mettre au dessus des plus fameux et illustres hommes que oncques il y eut en l'univers : il n'est point d'autre si forte Cité que

Mexico et Votre Grâce et ses très vaillants soldats sont dignes que Sa Majesté leur fasse de très hautes mercis. Et il lui déduisit maintes autres louanges. Cortès lui repartit que nous n'étions pas suffisants à faire ce qui avait été fait, sans la grande miséricorde de Dieu Notre Seigneur qui toujours nous aidait et la bonne fortune de notre grand César.

Déportons nous de ce colloque et des offres que Narvaez fit à Cortès de lui être serviteur, et je conterai comment, en cette saison, Cortès se vint établir dans l'insigne et grande cité de Mexico. Il répartit les terrains pour les églises, monastères, maisons Royales et places et distribua les emplacements à bâtir entre tous les habitants. Et afin de ne perdre plus de temps à décrire la guise et façon dont est bâtie la cité, à ce que disent plusieurs personnes qui se sont trouvées en maintes parties de la Chrétienté, autre plus populeuse et vaste et de meilleures maisons et mieux hantées, oncques ne s'est vue.

Or, cependant qu'il entendait à ce que j'ai dit, au meilleur temps où Cortès prenait quelque relâche, lettres lui vinrent du Panuco, l'avisant que toute la province était levée et en armes. C'était gent belliqueuse et nombreuse en guerriers. Ils avaient occis plusieurs soldats que Cortès avait envoyés s'y établir et on lui demandait d'y expédier à bref délai le plus fort secours. Sur l'heure, Cortès résolut d'y aller lui-même, en personne, tous les Capitaines étant déjà partis pour leurs conquêtes. Il mena tout ce qu'il put de soldats, hommes de cheval, arbalétriers et esco-

pettiers. Il en était arrivé à Mexico, des gens du Veedor Tapia et de ceux de Lucas Varquez de Ayllon qui étaient allés avec lui à la Floride et d'autres venus en ce temps des Iles. Donc, laissant la ville bien garnie avec Diego de Soto, natif de Toro, comme Capitaine, Cortes sortit de Mexico. Et, en ce temps, il n'y avait que fort peu de fers pour les chevaux, vu le nombre qu'il en avait; car sa troupe passait cent trente chevaux et deux cent cinquante soldats, y compris les arbalétriers, escopettiers et cavaliers. Il emmena aussi dix mille Mexicains. Et, en cette saison, Christoval de Oli était déja revenu de Mechoacan, ayant laissé cette province en paix. Il en ramena plusieurs Caciques et le fils du Cacique Conci, ainsi se nommait-il, lequel était le plus haut seigneur de toutes ces provinces. Il rapporta mêmement beaucoup d'or bas mêlé avec de l'argent et du cuivre. Dans ce voyage au Panuco, Cortès dépendit grosse quantité de pesos d'or. Par la suite, il réclama à Sa Majesté le paiement de ces frais, mais les Officiers se refusèrent à les recevoir en compte et à lui rien payer et répondirent que s'il avait ainsi dépensé en la conquête de cette province, il ne l'avait fait que pour s'en emparer, afin que Francisco de Garay, qui y venait comme Gouverneur, ne l'eût point, et après avoir été avisé que ledit Garay arrivait de l'île de Jamaïque avec une très puissante Armada.

Revenons à notre récit et je dirai comment Cortès, avec toute son armée, parvint à la province de Panuco, trouva les naturels en guerre et les fit, souventes fois,

appeler à la paix. Mais ils ne voulurent point venir. En quelques jours, il eut avec eux plusieurs rencontres de guerre et, dans deux batailles où ils l'attendirent, ils lui occirent trois soldats, en navrèrent plus de trente et tuèrent quatre chevaux en blessant maints autres. Il y mourut une centaine de Mexicains, sans compter plus de deux cents qui demeurèrent mal férus, car les Guastèques, ainsi se nomment-ils en ces provinces, étaient environ soixante mille hommes de guerre, quand ils attendirent notre Capitaine Cortès. Mais Notre Seigneur voulut qu'ils fussent déconfits, et toute la campagne où furent données ces batailles, resta couverte de morts et dc blessés Naguatèques, naturels de ces provinces. De manière que, pour lors, ils ne recommencèrent plus à s'assembler en guerre. Cortès, pour panser les blessés et enterrer les morts, demeura huit jours en un pueblo voisin de l'endroit où avaient eu lieu ces furieux combats. Il y avait force vivres. Dans le but de les appeler derechef à la paix, il envoya l Père Fray Bartolomé de Olmedo et dix Caciques, personnages de marque parmi ceux qui avaient été pris aux dites batailles, avec doña Marina et Geronimo de Aguilar que toujours il emmenait quant et lui. Le Padre Fray Bartolomé de Olmedo leur fit une fort discrète harangue, leur demandant comment eux tous naturels de ces provinces, se pouvaient défendre de se donner pour vassaux à Sa Majesté, après avoir vu et appris que la cité de Mexico, malgré sa puissance et tant de braves guerriers, était ruinée et renversée:

qu'ils vinssent donc aussitôt et pacifiquement à Cortès lequel, au nom de Sa Majesté, leur pardonnerait les morts passées. Et de telles paroles d'amour leur dit le bon Fray Bartolomé de Olmedo et d'autres grosses de menaces que, houspillés comme ils étaient, ayant vu nombre des leurs occis et leurs villages brûlés et saccagés, ils vinrent appointer la paix et apportèrent tous des joyaux d'or, encore que de peu de prix, qu'ils présentèrent à Cortes, et lui, avec caresses et montres d'amour, les admit à la paix.

De là, avec la moitié de ses soldats, Cortès alla à une rivière nommée Chila, à environ cinq lieues de la mer et renvoya des messagers convoquer à la paix tous les peuples de l'autre bord. Et ils ne voulurent pas venir, car ils avaient encore le goût de la chair des nombreux soldats qu'ils avaient massacrés, deux ans durant, au passage des Capitaines expédiés par Garay pour peupler ce fleuve, ainsi que je l'ai narré à son chapitre. Ils cuidèrent donc qu'ils en feraient autant à notre Cortès. Et comme ils se tenaient emmi de grandes lagunes, rivières et marais, ce qui est grosse forteresse pour eux, la réponse qu'ils baillèrent fut d'egorger les premiers messagers de paix que leur avait dépêchés Cortès. Quant aux nouveaux, ils les retinrent quelques jours captifs. Cortès resta à attendre, pour voir s'il pourrait en finir avec eux et s'ils mueraient leur méchant propos. Mais comme ils ne vinrent pas, il fit quérir toutes les canoas que sur le fleuve il put avoir, ès quelles et dans d'autres barques que l'on fit avec les débris des navires de Garay,

cent cinquante soldats, la plupart arbalétriers et escopettiers, et cinquante chevaux, traversèrent nuitamment le fleuve. Les Principaux qui surveillaient leurs gués et rivières, les ayant vus, les laissèrent passer. Ils se tenaient à l'aguet sur l'autre bord. Et si de nombreux Guastèques s'étaient rassemblés aux premières batailles qu'ils donnèrent à Cortès, bien plus nombreux étaient-ils à cette fois. Comme lions enragés, nous courant à l'encontre, du premier choc, ils occirent deux soldats, en navrèrent une trentaine, tuèrent trois chevaux et en blessèrent quinze autres avec nombre de Mexicains. Mais les nôtres leur baillèrent si roide poussée qu'ils ne tinrent pas le camp et, tout à la chaude, se mirent en fuite. Il resta dessus la place grosse foison de morts et blessés.

Cette bataille passée, les nôtres allèrent dormir à un village dépeuplé dont les manants s'étaient ensauvés. A bonnes sentinelles, guettes, rondes et coureurs, ils s'y tinrent. Le souper ne leur faillit point. Au matin, en courant le pueblo, ils virent appendus en un temple ou oratoire d'idoles, maints vêtements et têtes de soldats préparées comme peaux de gants, avec leurs barbes et cheveux. Et c'étaient les têtes des soldats tués aux Capitaines envoyés par Garay pour peupler la rivière de Panuco. Et plusieurs furent reconnus par les nôtres qui disaient que c'étaient leurs amis. Tous, le cœur brisé de pitié de les voir en telle guise, les ôtèrent de là et les emportèrent pour les enterrer.

De ce pueblo, les nôtres passèrent à un autre en-

droit et comme ils connaissaient que toute la gent de cette province était fort belliqueuse, ils marchaient toujours très prudemment, en ordre de bataille, afin de n'être pas pris au dépourvu. Les éclaireurs du camp donnèrent dans de grands escadrons d'Indiens qui s'étaient embusqués dans le but, lorsque les nôtres auraient mis pied à terre dans les maisons, de tomber sur les chevaux et les cavaliers démontés. Mais comme ils furent prévenus, ils n'eurent point loisir de faire ce qu'ils voulaient. Ce nonobstant, ils saillirent hardiment et se battirent en vaillants guerriers. Une demi-heure durant, les gens de cheval et les escopettiers ne les purent faire retraire ni éloigner et ils tuèrent deux chevaux et en blessèrent sept ainsi que quinze soldats, dont trois trépassèrent de leurs blessures. Un trait de ces Indiens, c'est que après avoir été rompus, ils se reformaient à nouveau, et trois fois ils firent tête, en cette bataille, ce qui s'est rarement vu, chez ces gens. Bref, voyant que les nôtres les navraient et occisaient, ils se retirèrent vers une grosse et rapide rivière. La cavalerie et les plus lestes des piétons se mirent à leurs trousses et en blessèrent beau nombre. Le lendemain, les nôtres résolurent de courir la campagne et de pousser jusqu'à d'autres villages, lesquels étaient dépeuplés. Ils y trouvèrent force tines de vin du pays resserrées en des souterrains à manière de celliers. Ils demeurèrent, parmi ces peuplades, cinq jours, battant le pays Mais comme tout était sans peuple et désert, ils s'en retournèrent au rio Chila. Et Cortès envoya derechef

inviter à la paix tous les mêmes peuples qui s'étaient mis en guerre de ce côté du fleuve. Et comme on leur avait tué quantité de gens, ils eurent peur que les nôtres ne revinssent sur eux et, à cette cause, envoyerent dire que sous quatre jours ils se présenteraient et qu'ils étaient en quête de joyaux à offrir. Cortès attendit les quatre jours pleins, mais, pour lors, ils ne vinrent pas. Là dessus, il commanda d'attaquer un très grand village sis auprès d'une lagune, bien fortifié de marais et cours d'eau. Par une nuit noire, mi-pluvieuse, dans de nombreuses canoas, amarrées deux par deux ou seules, qu'il fit incontinent quérir, et en barques solides, on devait traverser cette lagune d'un côté du pueblo, en lieu et parage où les nôtres ne fussent ni vus ni sentis des gens de l'endroit. Nombre de Mexicains alliés passèrent, et, sans être vus, donnant sur le bourg, les nôtres le détruisirent, y faisant gros butin et tuerie. Là, les alliés firent main basse sur toutes les hardes des naturels. Ce que ayant vu, toutes quantes autres peuplades du voisinage délibérèrent de venir, sous cinq jours, appointer la paix, fors quelques unes que, pour être hors d'atteinte, les nôtres ne purent joindre en cette saison.

Et, pour ne me point attarder, en cette relation, au menu devis de maints autres accidents, je n'en dirai rien autre, sinon que Cortès alors fonda une ville de cent trente habitants, dont vingt-sept hommes de cheval et trente-six escopettiers et arbalétriers. En tout cent trente. Cette ville, du nom de Santistevan del Puerto, est à une lieue environ du Chila. Il répar-

tit et distribua en Commanderies entre les habitants de la dite ville tous les pueblos pacifiés et y laissa comme Capitaine et son Lieutenant un certain Pedro Vallejo.

Or, tandis qu'il était, en cette ville, sur le point de partir pour Mexico, Cortès sut très apertement, que trois peuplades, lesquelles avaient été à la tête de la rébellion et pris part à l'occision de maints Espagnols, après avoir baillé obéissance à Sa Majesté et appointé la paix, s'employaient derechef à inciter et attraire leurs voisins, disant qu'aussitôt que Cortès, avec ses cavaliers et soldats, serait parti pour Mexico, ils devaient, le jour ou la nuit, tomber sur le demeurant et qu'ils auraient de quoi faire de franches repües. Ce que ayant su, de bonne racine, être véritable, il fit brûler leurs cases. Mais ils les rebâtirent incontinent.

Disons que Cortès, avant que de partir de Mexico pour aller à cette entreprise, avait commandé de lui expédier de la Vera-Cruz un bateau chargé de vin, victuailles, conserves, biscuit et fers, car il n'y avait point alors, à Mexico, de blé pour faire du pain. Et le bateau, congrûment chargé, faisant route vers Panuco, il paraît que de fort âpres vents du Nord le jetèrent en lieu où il se perdit. Il ne s'en sauva que trois personnes, lesquelles, sur des planches, abordèrent en une îlette fort sablonneuse, à trois ou quatre lieues de terre. Il y avait là loups marins à foison qui s'en venaient, la nuit, dormir sur les sablons. Nos gens tuèrent de ces loups et, avec le feu qu'ils tirè-

rent de petits morceaux de bois, ainsi que font, par toutes les Indes, les personnes expertes, ils eurent moyen d'en rôtir la chair et, creusant au mitan de l'île des trous en manière de puits, ils en recueillirent de l'eau saumâtre. Il y avait aussi un fruit à semblance de figues. Et avec la chair des loups marins, le fruit et l'eau saumâtre, ils se sustantèrent plus de deux mois. Et, dans la ville de Sant-Estevan, on attendait toujours les rafraîchissements, provisions et ferraille. Cortès écrivit à ses majordomes, à Mexico, s'enquérant pourquoi ils n'envoyaient point le rafraîchissement. Ceux-ci, au vu de l'épître de Cortès, tinrent pour assuré que le bateau s'était perdu et dépêchèrent incontinent en quête du bateau perdu un petit navire de faible tirant. Et Dieu voulut qu'il rencontrât l'îlette où étaient, faisant jour et nuit des fumées, les trois Espagnols naufragés. A la vue du navire, ils se réjouirent, s'y embarquèrent et vinrent à la ville. L'un d'eux se nommait N... Celiano. Il fut habitant de Mexico.

Laissons-le et disons qu'au même temps où notre Capitaine Cortès s'arroutait déjà vers Mexico, il eut avis que certains pueblos sis en des sierras fort âpres, s'étaient rebellés et démenaient grosse guerre contre d'autres pacifiques peuplades. Il résolut d'y aller avant que de rentrer à Mexico. Tandis qu'il s'y acheminait, les naturels de cette province le surent et, l'aguettant en un mauvais pas, donnèrent sur l'arrière-garde, occirent quelques Tamemes et pillèrent les bagages. Le chemin était scabreux et les cavaliers courant à la

rescousse du bagage, crevèrent deux chevaux. Mais ils furent chèrement payés. Advenus aux villages, nos nombreux Mexicains amis, pour se venger d'avoir été détroussés, ainsi que je l'ai dit, au passage du port, massacrèrent et captivèrent ces Indiens à foison et, mêmement, le Cacique et son chef furent branchés, aprés avoir rendu ce qu'ils avaient larronné. Cela fait, Cortès commanda aux Mexicains de cesser le dégât et, sur l'heure, fit appeler à la paix les Principaux et Papas de cette peuplade, lesquels vinrent et baillèrent obéissance à Sa Majesté. Il ordonna qu'un frère du Cacique pendu tînt le Cacicat et, les laissant dedans leurs cases pacifiés et châtiés à merveilles, il s'en revint à Mexico.

Avant que de passer plus outre, je veux dire qu'il n'y eut, en toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne, gens plus sales et mauvais et de pires mœurs que ceux de la province de Panuco. Sacrificateurs, cruels à l'excès, ivrognes, ords et méchants, ils étaient pourvus de trente autres turpitudes. D'ailleurs, ils furent deux ou trois fois châtiés à feu et à sang et ce leur fut un majeur méchef que d'avoir pour Gouverneur Nuño de Guzman qui, du jour que lui fut commis le Gouvernement, les fit quasi tous esclaves et les envoya vendre aux Iles, ainsi que plus amplement le narrerai en son temps et lieu.

Retournons à notre relation et je dirai à quoi s'employa Cortès, après son retour à Mexico, et ce qu'il fit.

CHAPITRE CLIX

Comment Cortès et tous les Officiers du Roi résolurent d'envoyer à Sa Majesté tout l'or qui Lui était échu de son Royal Quint des dépouilles de Mexico, et comment fut envoyée à part la garde-robe d'or et de joyaux qui avait été à Montezuma et à Guatemuz et de ce qui en advint.

De retour à Mexico, de l'entreprise de Panuco, Cortès se mit à s'occuper du peuplement et édification de cette cité. Or, en la même saison, Alonso de Avila que j'ai déjà nommé aux chapitres passés, était revenu de l'île de Santo-Domingo. Il apporta la réponse à ce qu'on l'avait envoyé négocier avec l'Audience Royale et les Frères Hiéronymites, Gouverneurs de toutes les Iles. Les commissions que, pour lors, il apporta, furent : Qu'ils nous octroyaient licence pour pouvoir conquérir toute la Nouvelle-Espagne, marquer les esclaves de la manière fixée en une note et répartir en Commanderies les Indiens, selon la coutume des Iles Espagnole, de Cuba et de la Jamaïque. Cette licence nous était octroyée, jusques à tant que Sa Majesté en fût informée ou daignât en ordonner autrement. De quoi les dits Frères Hiéronymites Lui firent immédiate relation, dépêchant en poste un navire en Castille. Sa Majesté, qui était de jeune âge, était pour lors en Flandres, où Elle eut

connaissance des dépêches des Frères Hiéronymites. Car l'Évêque de Burgos, bien qu'il fût Président des Indes, étant connu pour nous être fort contraire, n'en était aucunement informé et maintes autres choses d'importance, venant mal à son gré, ne se traitaient avec lui.

Mais laissons le cas de l'Évêque et retournons à notre devis. Cortès jugeait Alonso de Avila homme d'audace et comme il n'était pas très bien avec lui, toujours il le voulait tenir à l'écart. Et, véritablement, lorsque le Christoval de Tapia arriva avec les provisions, si l'Alonso de Avila, au lieu d'être à l'île de Santo-Domingo, se fût trouvé à Mexico, lui qui était serviteur de l'Évêque de Burgos et avait été son domestique et à qui on en apportait des lettres, eût certes été grand contradicteur de Cortès et de ses affaires. C'est pourquoi Cortès tâchait toujours de le tenir éloigné de sa personne. Mais quand il revint dudit voyage, par le conseil de Fray Bartholomé de Olmedo, pour le contenter et lui agréer, il lui bailla en Commanderie le pueblo de Guatitlan et lui fit don de quelques pesos d'or. Et, moyennant de courtoises paroles et la remise de ce pueblo, lequel est fort bon et de grosse rente, il le fit son si grand ami et serviteur qu'il l'envoya depuis en Castille conjointement avec le Capitaine de sa garde, Antonio de Quiñones. Ils y allèrent comme Procurateurs de la Nouvelle-Espagne et de Cortès, emportant sur deux navires, quatre-vingt huit mille castillans en barres d'or et la garde-robe dite du grand Montezuma, que

détenait Guatemuz. Ce fut un haut présent, digne enfin de notre grand César, de maints riches joyaux et perles, dont quelques unes grosses comme avelines, et force chalchihuites qui sont pierres fines telles qu'émeraudes. Et il y en avait tant que pour ne me point attarder à les décrire, je laisserai de les compter et remémorer. Nous envoyâmes aussi des morceaux d'os de géants trouvés en un temple et oratoire de Cuyoacan, énormes, et du tout semblables à d'autres grands os de jambes qu'on nous bailla dans Tlascala et que nous avions envoyés auparavant. Ils emmenèrent encore trois tigres et d'autres choses dont il ne me souvient plus.

Et, par ces Procurateurs, le Conseil de Ville de Mexico écrivit à Sa Majesté, et mêmement, nous les Conquérants, pour la plupart écrivîmes conjointement avec ledit Conseil de Ville, ainsi que Fray Bartolomé de Olmedo, de l'Ordre de la Merci, et le Trésorier Julian de Alderete. Tous, unanimement, nous disions les nombreux, bons et loyaux services que Cortès et nous, les Conquérants, Lui avions faits et faisions constamment et tout ce qui était advenu depuis que nous avions entrepris de gagner la cité de Mexico et comment était découverte la Mer du Sud, qu'on estimait être très riche chose. Nous priions Sa Majesté de nous envoyer Évêques et Religieux de tous Ordres, de bonne vie et doctrine, qui nous aideraient à planter plus profondément en ces pays notre Sainte Foi Catholique, La suppliant unanimement de faire merci du Gouvernement de cette Nouvelle-Espagne à

Cortès, pour ce qu'il Lui était si bon et loyal serviteur, et de nous gratifier, nous les Conquérants, pour nous et nos fils, de tous Offices Royaux, tant de Trésorier, Contador et Factor que de Notaires publics, Jurats et Alcaydes de forteresses et de ne point distraire de nous ces emplois pour en favoriser d'autres personnes, L'adjurant de ne pas envoyer d'Avocats, vu qu'en y entrant, ils mettraient toute la terre sens dessus dessous avec leurs livres et susciteraient plaids et dissensions. Et nous Lui fîmès connaître le cas de Christoval de Tapia, comment il était venu expédié par don Juan Rodriguez de Fonseca, évèque de Burgos et que, n'étant pas suffisant pour gouverner, cette Nouvelle Espagne se serait perdue, s'il en fût demeuré Gouverneur. Ensuite, nous demandions à Sa Majesté de vouloir bien clairement s'informer de ce qu'étaient devenues les relations que nous Lui avions écrites, rendant compte de tout ce qui était advenu en cette Nouvelle-Espagne ; car nous tenions pour fort assuré que ledit Évêque, au lieu de les Lui envoyer, Lui écrivait tout au rebours des faits, en faveur de son ami Diego Velasquez et de Christoval de Tapia, à seule fin de le marier avec une sienne parente nommée doña Petronila de Fonseca : lequel Tapia avait présenté certaines provisions signées et expédiées par ledit Évêque de Burgos : que nous nous étions mis tous poitrine contre terre pour leur obéir, comme elles furent obéies, mais que voyant le Tapia impropre à la guerre et dénué de l'autorité et prudence d'un Gouverneur, nous avions dû en appeler,

jusques à informer de tout le cas Sa Royale personne comme nous l'informons aujourd'hui, en loyaux vassaux, tenus à notre Roi et Seigneur et tout prêts, poitrine contre terre, en ce qu'il daignerait ordonner, à accomplir son Royal Commandement. Nous suppliions aussi Sa Majesté qu'il Lui plût mander à l'Évêque de Burgos de ne s'entremettre aucunement aux affaires de Cortès, non plus qu'aux nôtres, pour ne point rompre le fil des conquêtes et pacifications de provinces où nous nous employions en cette Nouvelle-Espagne, vu que ledit Evêque avait donné ordre aux Officiers de la Casa de Contratacion de Séville, lesquels avaient nom Pedro de Isasaga et Juan Lopez de Recalte, de ne laisser passer aucun envoi d'armes, ni soldats, ni faveur pour Cortès et ses compagnons. On Lui relata aussi que Cortès était allé pacifier la province de Panuco et l'avait laissée en paix, et les tres âpres et braves batailles qu'il avait eues avec les naturels de cette province, gent fort belliqueuse et guerrière, qui avait occis les Capitaines dépêchés par Francisco de Garay et tous leurs soldats, pour être peu cauts à la guerre, et, qu'en cette entreprise, Cortès avait dépensé environ soixante mille pesos qu'il réclamait vainement aux Officiers de son Domaine Royal. Sa Majesté fut encore informée de l'Armada que dressait présentement Garay, à l'île de la Jamaïque, dans le but d'aller peupler le rio de Panuco; et pour qu'il ne lui advînt comme à ses Capitaines qui y furent massacrés, nous La suppliions de lui envoyer commander de ne pas sortir de l'île jusqu'à ce

que cette province fût du tout pacifiée et conquise par nous, après quoi nous la lui remettrions, parce que, s'il y venait présentement, les naturels de ces pays voyant deux Capitaines commander, seraient induits à division et soulèvements, spécialement les Mexicains. On Lui écrivit encore maintes autres choses. Quant à Cortès, il ne laissa rien dans l'encrier, et relata si bien tous les évènements en sa missive qu'il en remplit vingt et un feuillets. Et moi, les ayant tous lus et entendus à merveille, je le peux ici déduire, commé j'ai fait. En outre, Cortès envoyait supplier Sa Majesté de lui bailler licence d'aller à l'île de Cuba appréhender au corps le Gouverneur Diego Velasquez pour l'envoyer en Castille où Sa Majesté le ferait châtier, afin qu'il ne déconcertât et ne troublât plus la Nouvelle-Espagne, en y envoyant de l'île de Cuba commandement de tuer Cortès.

Laissons là les lettres et disons le bon voyage que firent nos Procurateurs. Partis du port de la Vera-Cruz, le vingtième de décembre de l'an mil cinq cents et vingt deux, en belle voie, ils débouquèrent par le Canal de Bahama. En route, deux des trois tigres qu'ils emmenaient s'étant lâchés et ayant blessé quelques mariniers, ils résolurent de tuer celui qui restait, pour ce qu'il était très farouche et qu'on n'en pouvait venir à bout, et suivirent leur voyage jusques à l'île qu'on nomme de la Tercère. Là, Antonio de Quiñones qui était Capitaine et se piquait d'être très vaillant et amoureux, ayant eu affaire, paraît-il, avec une femme de cette île, tint querelle à son sujet où

lui fut baillée une balafre en la tète dont, au bout de peu de jours, il trépassa. Alonso de Avila demeura donc seul Capitaine. Il faisait déjà route vers l'Espagne avec les deux navires, lorsque, non guère loin de ladite île, Jean Florin, corsaire français, les rencontre, saisit l'or et les navires, prend l'Avila et le mène captif en France. En la même saison, ledit Jean Florentin détroussa un autre navire qui venait de l'île de Santo Domingo, y prit environ vingt mille pesos d'or, grosse quantité de perles, sucre et cuirs de bœufs et, avec tout cela, s'en revint en France fort riche et fit à son Roi et à l'Amiral de France de grands présents des choses et objets d'or de la Nouvelle Espagne, si bien que toute France était émerveillée des richesses que nous envoyions à notre grand Empereur. Et, mêmement, ledit roi de France était pris de l'envie d'avoir part aux Iles et à la Nouvelle Espagne et c'est alors qu'il dit que, seulement avec l'or qui lui venait de ces terres, notre César pouvait guerroyer sa France. Et en ce temps, le Pérou n'était ni conquis ni connu et, seules, ainsi que je l'ai dit, la Nouvelle Espagne et les îles de Santo Domingo, San Juan, Cuba et Jamaïque. On assure que le Roi de France dit alors ou envoya demander à notre grand Empereur : Comment, entre lui et le Roi de Portugal, ils avaient réparti le monde sans lui en faire part? Qu'ils montrassent le testament de notre père Adam pour voir s'il les avait laissés seuls héritiers et maîtres de ces terres qu'ils s'étaient partagées sans lui en attribuer parcelle et que,

à cette cause, il lui était licite de piller et de prendre tout ce qu'il pourrait par mer. Et, incontinent, il commanda à Jeàn Florin de s'en aller derechef quêter sa vie sur la mer. Au retour de ce nouveau voyage d'où il ramenait grosse prise de toute robe, entre Castille et les Iles de Canarie, le Jean Florin fit rencontre de trois ou quatre navires Biscayens très roidement armés qui, l'attaquant les uns à bâbord, les autres à tribord, le rompent, le défont et le prennent, lui et maints autres Français. Ils lui prirent navires et robe et menèrent prisonniers Jean Florin et autres Capitaines à la Casa de Contratacion de Séville d'où ils furent expédiés à Sa Majesté, Laquelle, l'ayant su, ordonna que, sur le chemin, il en fût fait justice. Et, au port del Pico, ils furent pendus. Telle fut la fin de notre or, des Capitaines qui le portaient et de Jean Florin qui le pilla.

Or donc, retournons à notre relation. Avila fut emmené prisonnier et mis en une forteresse, dans la croyance qu'on en tirerait grosse rançon, et comme il convoyait tant d'or, on le gardait bien. Et l'Alonso de Avila manégea et s'accorda avec le gentilhomme Français chargé de le tenir en chartre de telle façon que, sous prétexte de faire savoir sa prison et tirer sa rançon de Castille, il dit d'expédier en poste toutes lettres et pouvoirs qu'il apportait de la Nouvelle-Espagne et de les remettre tous, en la Cour de Sa Majesté, au Licencié Nuñez, cousin de Cortès et Rapporteur du Royal Conseil, ou à Martin Cortès, père dudit Cortès, lequel vivait à Medellin, ou à Diego

de Ordas qui était à la Cour. Les lettres partirent, si bien recommandées que, leur étant venues ès mains, ils les dépêchèrent incontinent en Flandres, à Sa Majesté, sans en bailler compte ni relation à l'Évêque de Burgos. Néanmoins, ledit Evêque le parvint à savoir et dit qu'il se réjouissait de ce que tout l'or fût perdu et pillé.

Quittons l'Evêque et allons à Sa Majesté, Laquelle au dire de ceux qui La virent et L'ouïrent, eut quelque ressentiment de la perte de l'or, mais, d'autre part, se réjouit, voyant qu'on Lui envoyait si grosse richesse et que le Roi de France jugeait que, avec ces présents, Elle lui pourrait faire la guerre. Et, Elle envoya commandement immédiat à l'Evêque de Burgos de prêter aide et faveur à tout ce qui touchait Cortès et la Nouvelle Espagne, annonçant sa prompte venue en Castille où Elle moyennerait d'examiner la justice des plaids et débats pendants entre Diego Velasquez et Cortès.

Laissons cela et disons que lorsque nous sûmes, en la Nouvelle-Espagne, la perte de l'or et richesses de la garde robe, la prison d'Alonso de Avila et tout le demeurant ici par moi remémoré, nous en fûmes aigrement marris. Et sur l'heure, hâtivement, Cortès moyenna de se procurer le plus d'or possible et fit faire, pour envoyer à Sa Majesté, un canon, avec l'or bas et l'argent apporté de Mechoacan. Ce canon fut nomme Phénix. Je veux dire aussi que le pueblo de Guatitlan donné par Cortès à Alonso de Avila demeura toujours audit Avila et que son frère Gil Gonzalez

de Benavides ne l'eut que trois ans plus tard, à sa venue de l'île de Cuba, et quand, libre de sa prison de France, l'Alonso de Avila était déjà arrivé à Yucatan comme Contador. Alors, il bailla à son frère pouvoir d'en user, car il ne voulut oncques le lui céder.

Déportons nous de ces vieux contes, lesquels n'ont que faire à notre relation et disons tout ce qui advint à Gonzalo de Sandoval et aux autres Capitaines que Cortès avait envoyés peupler les provinces déjà par moi nommées. Entre temps, Cortès acheva de faire forger le canon et de recueillir l'or destiné à Sa Majesté. Quelques curieux lecteurs, je le sais, s'enquerront pourquoi lorsque Cortès envoya Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval et les autres Capitaines aux dessus dites conquêtes et pacifications, je n'achevai point d'une fois la relation de ce qu'ils y firent et de ce qui à chacun d'eux advint en son voyage, ce qui me contraint à y revenir à présent et à retourner fort en arrière dans mon récit. Les raisons que j'en donne sont que, au même temps qu'ils s'acheminaient à leurs provinces et conquêtes, arrivait au port de la Villa-Rica le Christoval de Tapia, maintes autres fois par moi nommé, lequel venait pour être Gouverneur de la Nouvelle-Espagne, et Cortès, voulant consulter sur le cas et avoir aide et faveur de si expérimentés Capitaines et de bon conseil comme étaient Pedro de Alvarado et Gonzalo de Sandoval, les fit mander en poste. Ils laisserent leurs conquêtes et pacifications en suspens et, ainsi que je l'ai dit, accoururent au fait de Christoval de Tapia qui impor-

tait davantage au service de Sa Majesté, car on tint pour assuré que si le Tapia demeurait Gouverneur, la Nouvelle-Espagne et Mexico, se soulèveraient derechef. Au même temps aussi, Christoval de Oli revint de Mechoacan, qui n'était guère loin de Mexico et qu'il trouva en paix. On lui donna beaucoup d'or et d'argent et, comme il était nouveau marié et sa femme jeune et belle, il hâta son retour. Et aussitôt après l'affaire de Tapia, survint le soulèvement de Panuco que Cortès alla pacifier ainsi que je l'ai narré à son chapitre. Puis, il fallut écrire à Sa Majesté comme nous écrivîmes et expédier l'or et bailler pouvoir à nos Capitaines et Procurateurs susnommés. Et, grâce à ces empêchements survenus l'un après l'autre, il me faut me ressouvenir, ainsi que je le vais faire.

CHAPITRE CLX

Comment Gonzalo de Sandoval arriva avec son armée à un pueblo nommé Tustepeque et de ce qu'il y fit, et comment ensuite il passa à Guazacualco et de tout ce qui lui advint en outre.

GONZALO de Sandoval étant arrivé à un pueblo nommé Tustepeque, toute la province vint pacifiquement à lui, hors quelques chefs Mexicains qui avaient eu part à la mort de soixante Espagnols et femmes de Castille, lesquels étaient demeurés

malades en ce pueblo, lorsque vint Narvaez. Et c'était au temps qu'on nous défit dans Mexico, qu'ils furent occis audit lieu. Environ deux mois après ce massacre, quand j'y allai avec Sandoval, je logeai en une manière de petite tour qui était oratoire d'idoles où les nôtres s'étaient réfugiés et remparés. Ils y furent assiégés et, par faim, soif et blessures, y finèrent leurs vies. Je dis que je logeai en cette tourelle, à cause que dans ce pueblo de Tustepeque, durant le jour, foisonnaient les moustiques, et comme ce lieu est très élevé et aéré, il n'y en avait pas autant qu'en bas et, en outre, il était proche du logis de Sandoval.

Retournant à notre devis, le Sandoval moyenna de prendre les chefs Mexicains qui guerroyèrent et occirent les soixante susdits soldats. Il appréhenda le plus marquant d'entre eux, le fit juger et, par sentence, brûler. Plusieurs autres méritaient aussi peine de mort. Il dissimula avec eux et celui-là paya pour tous.

Cela fait, il envoya requérir de paix quelques villages Zapotèques. C'est autre province, à dix lieues environ de ce pueblo de Tustepeque. Mais ils ne voulurent point venir. Sandoval leur dépêcha, pour les tirer à la paix, un Capitaine nommé Briones (je l'ai souventes fois cité) qui avait été capitaine de brigantin et bon soldat en Italie, à ce qu'il disait. Il lui donna une centaine de soldats dont trente arbalétriers et escopettiers et plus de cent Indiens amis des villages pacifiés. Or, tandis que le Briones, avec ses soldats bien alignés, allait son train, il paraît que les

Zapoteques, ayant su qu'il marchait sur leurs villages, lui dressèrent une embuscade sur le chemin et le firent rebrousser plus vite que le pas, dévalant côtes et pentes. Ils lui blessèrent plus du tiers de ses soldats, et l'un d'eux mourut de ses blessures. C'est que les sierras où sont établis ces Zapotèques, sont tellement âpres et scabreuses que les chevaux ne les peuvent passer et que force était aux soldats de marcher à pied par des sentes très étroites, à la file, toujours un à un, et les bruines et rosées les faisaient glisser par les chemins. Ces naturels ont pour armes des lances fort longues, plus grandes que les nôtres, munies d'une brasse de tranchant de pierre dure et plus coupantes que nos épées, des pavesades dont ils se couvraient tout le corps et force flèches, bâtons et pierres. Lestes et maigres à merveille, avec un sifflement ou cri qu'ils jettent à travers ces sierras, leur voix résonne et retentit longuement, comme s'il y avait des échos. De manière que le Capitaine Briones s'en revint avec ses gens blessés. Lui-même rapportait un coup de flèche. La peuplade qui le défit a nom Tiltepeque et, après qu'elle eût été pacifiée, fut octroyée en Commanderie à un soldat nommé Ojeda le Borgne, lequel vit aujourd'hui en la ville de San Ilefonso.

Donc le Briones revint faire son rapport au Sandoval et lui contait l'accident et que ces gens étaient grands guerriers. Et comme le Sandoval était de gentille condition et que le Briones se piquait de vaillantise et voulait prétendre qu'il avait, en Italie, occis, navré, fendu têtes et corps, le Sandoval lui

dit : Que vous en semble, seigneur Capitaine? Ces pays sont-ils autres que ceux où vous guerroyâtes? Le Briones, mi-fâché, repartit qu'il jurait hautement qu'il eût préféré batailler contre artillerie et grosses armées d'ennemis, fussent-ils Turcs ou Mores, que contre ces Zapotèques et il en donnait des raisons plausibles. Et, toutefois, le Sandoval lui dit qu'il regrettait de l'avoir envoyé se faire battre ainsi, mais qu'il avait cru qu'il s'y efforcerait mieux, comme il se vantait d'avoir fait en Italie, car ce Briones était depuis peu arrivé de Castille. Et Sandoval ajouta : Que diront à cette heure les Zapotèques? Que nous ne sommes pas aussi vaillants mâles qu'ils croyaient.

Laissons cette entreprise qui fut plus dommageable que de profit et disons comment le même Gonzalo de Sandoval envoya appeler à la paix une autre province dite Xaltepeque. Ce sont aussi Zapotèques, lesquels confinent avec une autre province dont les peuples nommés les Minxes, très-gaillards guerriers, avaient démêlés avec ceux de Xaltepeque que, pour lors, envoyait appeler Sandoval. Une vingtaine de Caciques et Principaux vinrent appointer la paix et apportèrent, en dix petits tuyaux, un présent d'or en grains qu'ils venaient de tirer des mines et des joyaux de diverses façons. Ces Principaux étaient vêtus de robes de coton très longues, leur tombant jusques aux pieds, ouvrées de maintes broderies, et, comme nous dirions, à la semblance de burnous Morisques. En advenant devant Sandoval, avec force révérences, ils lui offrirent le présent. Il le reçut allègrement, leur fit

bailler rassades de Castille et les honora et caressa. Ils demandèrent à Sandoval de leur donner quelques Teules (ainsi nous nomment-ils, en leur langage, nous autres Espagnols) afin d'aller de concert avec eux contre les peuples Minxes leurs ennemis, qui les guerroyaient. Le Sandoval qui, en cette saison n'avait pas de soldats pour leur prêter l'aide requise, car ceux de la troupe de Briones étaient tous blessés et d'autres dolents et quatre morts, vu que la terre est très chaude et malsaine, leur répondit, avec de bonnes paroles, qu'il enverrait à Mexico, dire à Malinche (ainsi nommaient-ils Cortès) de leur dépêcher nombre de Teules : qu'ils patientassent jusqu'à leur venue et que, entre temps, dix de ses compagnons iraient avec eux examiner les passages et le pays, dans la vue d'aller faire la guerre à leurs ennemis les Minxes. Sandoval, en disant cela, n'avait d'autre but que nous faire visiter les peuplades et mines d'où ils tiraient l'or qu'ils avaient apporté. Et, de cette manière, il les congédia, hormis trois d'entre eux, qu'il voulut garder pour nous accompagner. Et, aussitôt, il dépêcha pour aller visiter, ainsi que je l'ai dit, les peuplades et mines, un soldat qu'on dénommait Alonso del Castillo l'Avisé. Et il me commanda d'aller quant et lui, avec six autres soldats, et d'examiner au mieux les mines et la manière des peuples.

Je veux dire pourquoi ce Capitaine qui allait avec nous comme chef, était appelé Castillo l'Avisé. La cause est telle que je la dirai. Il y avait en la capitainerie du Sandoval, trois soldats qui avaient pour

nom Castillo. L'un était fort galant et se piquait de l'être, en ce temps. C'était moi. Aussi me nommait-on Castillo le Galan. Des deux autres Castillo, l'un était de telle complexion, que toujours il était pensif, demeurant, lorsqu'on lui parlait, fort longtemps à songer à ce qu'il devait dire et, quand il répondait ou parlait, c'était par disparates et choses qui nous forçaient à rire. C'est pourquoi nous l'appelions Castillo le Rêveur. L'autre était Alonso del Castillo qui, présentement, partait avec nous. Prompt à parler de toute chose, plein d'à propos en ses reparties, il avait nom Castillo l'Avisé.

C'est assez de contes plaisants, retournons au récit de notre visite aux mines de cette province. Nous emmenâmes nombre d'Indiens de ces peuplades, lesquels, avec des espèces d'auges, lavérent devant nous dans trois rivières et, de toutes trois, ayant retiré de l'or, en remplirent quatre tuyaux dont chacun était de la grandeur du doigt du milieu de la main et un peu moindres que tuyaux de plume de canards de Castille. Avec cet échantillon d'or, nous retournâmes vers le Gonzalo de Sandoval. Et il se réjouit, croyant que la terre était riche, et incontinent, s'employa à faire les répartitions de ces peuples et province entre les habitants qui s'y devaieut établir à demeure. Il prit pour lui, cuidant prendre un bon morceau, certains pueblos du nom de Guazpaltepeque, lesquels, en ce temps, étaient la meilleure chose qu'il y eût en cette province, tout proches des mines, et qui, du premier coup, lui rendirent quelques quinze mille pesos d'or.

Il concéda au Capitaine Luis Marin, comme s'il le guerdonnait d'un Comté, la province de Xaltepeque d'où nous avions tiré l'or. En fin de compte, tous ces repartimientos furent très mauvais, aussi bien celui que prit Sandoval que ce qu'il bailla à Luis Marin. A moi aussi, il me commandait de demeurer en cette province et me donnait de fort bons Indiens et de grosse rente, et plût à Dieu que je les eusse pris ! Ce sont Maltlatan et Orizava, où est aujourd'hui la sucrerie du Vice-Roi, et un autre pueblo nommé Ozotequipa. Je les refusai, parce qu'il me sembla que si je n'accompagnais Sandoval, le tenant pour ami, je n'agirais point comme il convenait à la qualité de ma personne. Et vraiment le Sandoval comprit ma volonté et je le fis afin de me trouver avec lui aux guerres à venir.

Laissons cela et disons que la ville qu'il fonda fut par lui nommée Medellin, d'après l'ordre de Cortès qui était né à Medellin d'Estremadure. En ce temps, la rivière Chalchocuecan, à laquelle nous avions imposé le nom de Rio de Banderas, lorsque nous y eûmes seize mille pesos par échanges et que remontaient les barques avec la marchandise venue de Castille, lui servait de port, jusqu'à ce qu'il fût transféré à la Vera Cruz.

Mais partons de là, et, nous acheminant vers Guazacualco qui peut être à une soixantaine de lieues de la ville de la Vera Cruz par nous fondée, entrons en une province nommée Citla, la plus fraîche et la mieux ravitaillée et peuplée que nous eussions oncques vue.

Elle vint à nous pacifiquement. Ladite province a douze lieues de long et autant de large et le peuple y foisonne. Et nous parvînmes au grand fleuve Guazacualco et envoyâmes appeler les Caciques de l'endroit, qui était Capitale de ces provinces. Ils demeurèrent trois jours sans venir ni répondre. Nous les croyions donc prêts à la guerre et, à dire vrai, ils avaient concerté de ne nous point laisser passer le fleuve. Mais ensuite ils s'avisèrent de venir au bout de cinq jours, apportèrent des victuailles et quelques joyaux d'or très fin, et dirent que lorsque nous voudrions traverser ils nous amèneraient maintes grandes canoas. Sandoval les en remercia fort et délibéra avec quelques uns de nous, si, tous ensemble, d'une fois, nous passerions hardiment dans toutes les canoas. L'avis et conseil que nous baillâmes fut de faire passer, premièrement, quatre soldats, lesquels, après avoir vu la mine d'un hameau sis au bord du fleuve, tâcheraient de s'enquérir et de savoir si les naturels étaient en disposition guerrière, cependant que nous autres nous retiendrions près de nous, jusqu'au moment du passage, le majeur Cacique, nommé Tochel. Les quatre soldats y allèrent, virent ce qu'ils avaient à voir et revinrent faire rapport à Sandoval que tout était paisible et, mêmement le fils dudit Cacique Tochel (ainsi se nommait-il) vint avec eux, apportant un autre présent d'or, encore que de mince valeur. Alors le Sandoval le caressa et lui ordonna d'amener cent canoas, attachées deux par deux. Et le lendemain de Pâques du Saint-Esprit, nous passâmes les chevaux.

Pour parler bref, retournons au pueblo sis en aval au bord du fleuve. Nous lui donnâmes pour nom la ville d'Espiritu Santo. Et nous lui imposâmes ce nom sublime, d'abord parce que nous défîmes Narvaez à Pâques de Saint Esprit : ensuite, parce que ce Saint Nom fut notre cri de guerre, lors de sa prise et déconfiture : enfin, parce que, ce même jour, nous passâmes ce fleuve et que tous ces pays nous accueillirent pacifiquement et sans guerre. Et, là, s'établit toute la fleur des Cavaliers et soldats sortis de Mexico avec Sandoval : le même Sandoval, Luis Marin, un Diego de Godoy, le Capitaine Francisco de Medina, Francisco Marmolejo, Francisco de Lugo, Juan Lopez de Aguirre, Hernando de Montes de Oca, Juan de Salamanca, Diego de Azamar, un certain Mantilla et un autre soldat, Mexia, surnommé Rasepoil, Alonso de Grado, le Licencié Ledesma, Luis de Bustamante, Pedro Castellar, le Capitaine Briones et moi et maints autres Cavaliers et personnes de qualité. S'il me fallait les nommer tous ici je ne finirais pas de sitôt. Mais qu'on tienne pour assuré qu'aux jours de fête ou de montre, nous soulions sortir à la place environ quatre-vingts, à cheval, et ces quatre-vingts étaient alors plus que cinq cents, au jour d'aujourd'hui, car il n'y avait que peu de chevaux en la Nouvelle-Espagne et ils coûtaient gros et celui qui en pouvait acheter, était homme rare.

Laissons cela et je dirai comment Sandoval répartit entre nous ces provinces et pueblos après avoir fait visiter, diviser la terre et examiner les qualités de

chaque endroit. Les provinces qu'il répartit furent les ensuivantes. Premièrement : Guazacualco, Guazpaltepeque, Tepeca, Chinanta, et les Zapotèques ; de l'autre bord du fleuve, la province de Copilco, Cimatan, Tabasco, les Sierras de Cachula, tous les Zoqueschas, Tacheapa, Cinacantan, tous les Quilenes et Papanachasta. Et nous tous qui demeurâmes établis en cette ville comme habitants, eûmes en repartimientò les pueblos que j'ai ci-dessus dénombrés. Et, certes, mieux eût valu que je n'y fusse point resté, vu le succès que nous en eûmes : pays pauvre et force procès avec trois villes qui se peuplèrent depuis. Avec la Villa-Rica de la Vera-Cruz, au sujet de Guazpaltepeque, Chinanta et Tepeca : avec la ville de Tabasco, au sujet de Cimatan et Copilco : avec Chiapa, au sujet des Quilenes et Zoques : avec San-Ilefonso, au sujet des Zapotèques. Toutes ces villes furent peuplées après notre établissement à Guazacualco et, si l'on nous eût laissé nos anciennes limites, nous serions riches. Mais la cause du peuplement de ces villes, fut un ordre de Sa Majesté, assignant des limites à tous villages Indiens voisins et limitrophes de chacune desdites villes. De sorte que, de tous côtés, on nous tailla les lisières et nous restâmes sans vert. C'est pourquoi, au cours du temps, Guazacualco s'alla dépeuplant et après avoir été, de toute la Nouvelle Espagne, la mieux peuplée et de généreux Conquérants, elle est aujourd'hui une ville de peu d'habitants.

Retournons à notre relation. Le cas est que, cependant que Sandoval s'employait au peuplement de cette

ville et pacification d'autres provinces, il apprit par lettres que dans la rivière de Aguayalco qui est port, encore que médiocre, était entré un navire sur lequel arrivait de l'île de Cuba la señora doña Catalina Xuarez la Mercayda (tel était son nom), femme de Cortès. Un sien frère, Juan Xuarez qui fut, dans la suite, habitant de Mexico, l'amenait ainsi que la Zambrana et ses enfants, fils de Villegas de Mexico, et ses filles et, mêmement la grand'mère, avec plusieurs autres dames mariées. Il me semble aussi qu'en même temps vint Elvira Lopez la Longue qui était alors femme de Juan de Palma, lequel Palma, venu avec nous, mourut par pendaison, si bien que depuis ladite Elvira se maria avec un certain Argueta. Antonio Diosdado, celui qui fut habitant de Guatimala, arriva aussi avec maints autres dont j'ai oublié les noms.

Aussitôt que Gonzalo de Sandoval sut son arrivée, nous allâmes, lui en personne et tout le demeurant des Capitaines et soldats, quérir ladite dame et toutes les autres de sa compagnie. Et il me souvient que, dans cette saison, il plut si roidement que nous ne pouvions aller par les chemins, ni passer rivières et ruisseaux, car ils étaient fort gros et sortis de leur lit. Il avait fait de grands vents de Nord et, par ce mauvais temps, de peur d'être jeté à la côte, le navire était entré dans ce port d'Aguayalco. La señora doña Catalina Xuarez la Mercayda et toute sa compagnie se réjouirent avec nous. Nous menâmes incontinent toutes ces dames à notre ville de Guazacualco et, fort

en poste, Sandoval informa Cortès de leur venue. Tôt après, il les mit au chemin de Mexico et le même Sandoval, Briones, Francisco de Lugo et autres Cavaliers, leur firent escorte. Lorsque Cortès la sut, on dit que cette arrivée l'ennuya fort, bien qu'il ne le montrât point. Il les envoya recevoir. Et on leur faisait grand honneur par tous les pueblos, jusques à Mexico, et, dans cette cité, il y eut réjouissances et joûtes de cannes. Et trois mois apres son arrivée, nous ouîmes dire que ladite dame était morte d'un asthme.

Mais disons un mot de ce qui advint à Villafuerte, lequel alla peupler Zacatula et à un certain Juan Alvarez Chico qui alla à Colima. Le Villafuerte fut âprement guerroyé et eut plusieurs soldats tués. Le pays était levé et ne lui voulait point obéir ni bailler tributs. Quant au Juan Alvarez Chico, il n'en fut ni plus ni moins. Ce que ayant su, Cortès en fut marri, et comme Christoval de Oli était revenu de Mechoacan, riche et ayant laissé tout paisible, il sembla à Cortès qu'il avait la main heureuse et saurait assurer et pacifier ces deux provinces de Zacatula et Colima. Il résolut donc de l'y envoyer pour Capitaine et lui donna quinze chevaux et trente escopettiers et arbalétriers. Et, au long du chemin, proche Zacatula, les naturels, l'ayant attendu fort gaillardement à un mauvais pas, lui tuèrent deux soldats et lui en blessèrent quinze. Mais ce nonobstant, il les vainquit et parvint à la ville où se tenait Villafuerte avec les habitants y établis, lesquels n'osaient aller aux pueblos

de leur Commanderie, de peur d'être houspillés. Quatre habitants avaient été occis en leurs propres villages, car, ordinairement, dans toutes les provinces et villes qui se colonisent, lorsque leurs Commandeurs réclament les tributs aux Principaux, ceux-ci se soulèvent et tuent tous les Espagnols qu'ils peuvent. Or, Christoval de Oli, voyant la province accoisée et la paix faite, alla de Zatacula à Colima qu'il trouva en guerre. Il eut avec les naturels quelques rencontres où ils lui blessèrent plusieurs soldats ; mais, à la fin, il les vainquit et ils demeurèrent cois. Je ne sais ce qu'il en fut du Juan Alvarez Chico qui y était allé comme Capitaine. Il me semble qu'il mourut dans cette guerre. Après voir pacifié Colima, la croyant du tout paisible, le Christoval de Oli qui était marié à une belle Portugaise, laquelle, je l'ai dit, se nommait doña Filipa de Araujo, se mit au retour vers Mexico. Mais à peine eut-il rebroussé, que Colima et Zacatula se levèrent derechef. Or, au même temps, Gonzalo de Sandoval étant arrivé à Mexico avec la señora doña Catalina Xuarez la Mercayda et le Juan Xuarez et leurs compagnes, ainsi que je l'ai conté ci-dessus à son chapitre, Cortès résolut de l'envoyer comme Capitaine pour réduire ces provinces. Et, avec fort peu de chevaux qui pour lors lui furent donnés et une quinzaine d'arbalétriers et escopettiers, vieux Conquérants, il marcha sur Colima, châtia deux Caciques et manégea si dextrement qu'il laissa bien en paix tout le pays, et jamais plus il ne se rebella. Il revint par Zacatula, y fit tout de même et rentra vitement à Mexico.

Retournons à Guazacualco et disons comment, sitôt après le départ de Sandoval pour Mexico avec la señora doña Catalina Xuarez, se rebellèrent quasi toutes les provinces baillées aux habitants en Commanderie et nous eûmes très grande peine à les pacifier à nouveau. La première qui se leva fut Xaltepeque, terre de Zapotèques établis en de hautes et âpres sierras. Après elle, Cimatan et Copilco, situées parmi de grands fleuves et marécages, et d'autres provinces se soulevèrent et il y eut même, à douze lieues de la ville, des pueblos qui tuèrent leur Commandeur. Et nous les allions pacifiant fort péniblement. Or, au cours d'une expédition avec le Capitaine Luis Marin, un Alcalde Ordinaire et tous les Regidors de notre ville, lettres nous vinrent, annonçant l'arrivée au port de Juan Bono de Quexo, Biscayen. Sur son navire, qui était petit, il avait remonté le fleuve jusqu'à la ville et disait apporter lettres et provisions de Sa Majesté qu'il nous voulait notifier. Il nous fallait donc regagner incontinent la ville et laisser la pacification de la province. Au reçu de cette nouvelle, le Lieutenant Luis Marin avec qui nous étions, et les Alcaldes et les Regidors, nous allâmes tous voir ce qu'il voulait. Après nous être donnés l'accolade et la bienvenue les uns aux autres, car le Juan Bono nous était fort connu depuis sa venue avec Narvaez, il dit qu'il nous priait en grâce de nous assembler en Conseil, attendu qu'il nous voulait notifier certaines provisions de Sa Majesté et de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, dont il était muni, ainsi que de maintes

lettres pour tous. Et, à ce qu'il parut, le Juan Bono était nanti de lettres en blanc, avec le seing de l'Évêque, et, tandis qu'on nous alla rappeler de la pacification où nous étions occupés, s'étant informé quels étaient les Regidors, il remplit les blanc-seings de promesses que nous faisait l'Évêque si nous remettions le pays à Christoval de Tapia, car le Juan Bono ne crut pas qu'il était reparti pour l'île de Santo-Domingo et l'Évêque tenait pour assuré que nous ne le recevrions point; et, c'est pourquoi il avait expédié Juan Bono avec ces commissions. A moi, comme Regidor, il m'apportait une lettre du dit Évêque, écrite par lui. Après être entrés en Conseil et avoir vu ses dépêches et provisions dont, jusques alors, il n'avait pas voulu nous expliquer la teneur, nous l'expédiâmes d'un mot, en lui disant que Tapia était retourné en Castille et qu'il lui fallait aller à Mexico où il entretiendrait Cortès à sa convenance. Le Juan Bono, en apprenant que Tapia n'était pas dans le pays, devint fort triste et, le jour suivant, s'embarqua, alla à la Villa Rica et, de là, à Mexico. Ce qui s'y passa, je ne le sais point. Pourtant, j'ai ouï dire que Cortès l'aida à payer ses frais et qu'il s'en retourna en Castille.

Mais c'est assez conter, bien qu'il y ait de quoi dire, car, tout le temps que nous demeurâmes en cette ville, oncques ne nous firent faute travaux et conquêtes de provinces mutinées. Il nous faut revenir à Pedro de Alvarado et narrer quel succès fut le sien en l'entreprise et peuplement de Tutepeque.

CHAPITRE CLXI

Comment Pedro de Alvarado alla fonder une ville à Tutepeque et de ce qui lui advint en la pacification de cette province et fondation de sa ville.

Il nous est métier de retourner quelque peu en arriere, afin de relater le voyage que fit Alvarado pour peupler Tutepeque. Voici. Après la prise de Mexico, lorsqu'on sut qu'une si forte cité était par terre, de toutes les marches et provinces, on venait congratuler Cortès de sa victoire et s'offrir pour vassaux à Sa Majesté. Parmi maintes grandes peuplades, il en vint une en ce même temps dite Guantepeque des Zapotèques. Ces Indiens apportèrent un présent d'or à Cortès et lui dirent qu'une autre peuplade quelque peu retirée, dite Tutepeque et fort leur ennemie, les venait guerroyer parce qu'ils avaient envoyé bailler obéissance à Sa Majesté. Ladite peuplade était sur la côte du Sud et très-riche d'or, tant en joyaux qu'en mines. Ces gens de Guantepeque, avec extrême importunité, demandèrent à Cortès de leur donner des chevaux, escopettiers et arbalétriers pour marcher contre leurs ennemis. Cortès leur parla très-affectueusement, promit d'envoyer avec eux le Tonacio (ainsi nommaient ils Pedro de Alvarado) et dit à Fray Bartolomé d'y aller avec Alvarado. Sur le champ, il lui donna environ cent quatre-vingts

soldats, dont trente cinq cavaliers, et lui ordonna de demander à un certain Francisco de Orozco, qui était Capitaine de la province de Guaxaca, laquelle était en paix, vingt autres soldats, la plupart arbalétriers.

Et ainsi comme il lui fut commandé, Alvarado ordonna sa départie et, l'an vingt et deux, sortit de Mexico. Sur l'ordre de Cortès, il alla bailler une vue à certains Peñols que l'on disait mutinés, mais, pour lors, il trouva tout pacifique et bienveillant. Il tarda plus de quarante jours à atteindre Tutepeque. Le seigneur du lieu et tous les Principaux, ayant su qu'il approchait de leur pueblo, l'allèrent recevoir pacifiquement. Ils menèrent les nôtres loger au cœur du pueblo où le Cacique avait ses oratoires et grands appartements. Les cases y étaient fort proches l'une de l'autre et toutes de paille. Ils n'avaient point de terrasses en cette province, le pays étant des plus chauds. Et Fray Bartolomé et les Capitaines et soldats dirent à Alvarado que ce n'était pas bien de se loger en ces cases si proches l'une de l'autre, vu que si on y boutait le feu, ils ne s'en pourraient tirer. Le conseil parut bon à Alvarado et il fut décidé qu'on irait au bout du pueblo. Dès qu'il fut logé, le Cacique lui porta de fort grands présents d'or et de quoi bien repaître. Et tout le temps qu'ils demeurèrent là, chaque jour, il lui offrit de très riches présents d'or. Voyant qu'il avait tant d'or, Alvarado lui commanda de faire des étriers de fin or, d'après d'autres qu'il lui bailla. On les lui fit. Au bout de peu de jours, Pedro de Alvarado mit en chartre le Caciqu ceux de Teguantepeque

lui ayant dit que toute cette province voulait guerroyer les nôtres et que, lorsqu'on les logea parmi ces cases où étaient les idoles et appartements, c'était à fin de les brûler et qu'ils y mourussent tous. C'est pourquoi il l'emprisonna. D'autres Espagnols de foi et créance, dirent que pour lui tirer beaucoup d'or et sans justice, il le fit mourir captif. Que ce soit l'un ou l'autre, ce Cacique donna à Pedro de Alvarado plus de trente mille pesos et mourut d'ennui et de prison. Fray Bartolomé de Olmedo eut beau le conforter et consoler, cela ne l'empêcha de trépasser, plein de rancœur et de chagrin. Le Cacicat demeura à un sien fils, duquel Alvarado tira encore plus d'or que du père. Puis, il envoya visiter les villages du terroir, les répartit entre les habitants et fonda une ville qui fut dénommée Segura, parce que la plupart de ceux qui s'y établirent, avaient auparavant habité Segura de la Frontera qui n'était autre que Tepeaca.

Cela fait, il avait déjà ramassé une bonne somme de pesos d'or qu'il emportait à Mexico pour donner à Cortès. On dit aussi que Cortès lui écrivit d'apporter avec lui tout l'or qu'il pourrait avoir afin de l'envoyer à Sa Majesté, à cause que les Français avaient volé ce qu'il avait expédie par Alonso de Avila et Quiñones et de n'en distribuer la moindre parcelle aux soldats de sa compagnie. Déjà Alvarado allait partir pour Mexico, et quelques soldats, quasi tous arbaletriers et escopettiers, avaient comploté de tuer le lendemain Pedro de Alvarado et ses frères, parce qu'il emportait l'or sans leur en faire part, après

avoir refusé d'accéder à leurs demandes répétées et ne leur donnait pas de bons repartimientos d'Indiens. Et si un soldat nommé Trebejo qui était de ladite trame, n'eût découvert cette conjuration à Fray Bartolomé de Olmedo, ils devaient la nuit suivante tomber sur eux. L'Alvarado qui avait appris la chose du Frayle, lequel la lui conta à l'heure de vêpres, allant à cheval à la chasse, par des savanes, accompagné dans sa chevauchée par les conjurés, pour dissimuler avec eux, leur dit : Messieurs, je suis pris de douleur de côté : retournons au logis et qu'on m'appelle un barbier qui me saigne. Il rentre, fait appeler ses frères, Jorge et Gonzalo Gomez, tous Alvarado, et les Alcaldes et les Alguazils, et arrête ceux qui étaient du complot. Après jugement, deux d'entre eux furent pendus. L'un se nommait N... de Salamanca, natif du Comté, et avait été pilote, l'autre Bernard Levantin. Ils moururent en bons chrétiens, car Fray Bartolomé travailla fort avec eux. Moyennant ces deux là, les autres se tinrent cois.

Aussitôt après, Alvarado s'en alla à Mexico avec tout l'or, laissant la ville fondée. Mais lorsque les habitants qui y restaient, virent que les repartimientos qu'on leur donnait n'étaient point bons, que la terre était malsaine et très chaude, que plusieurs d'entre eux étaient dolents et que leurs Naborias et esclaves avaient trépassé, qu'il y avait à foison chauves-souris, moustiques et punaises et, surtout, que Alvarado avait emporté l'or, sans leur en faire part, ils délibérèrent de se tirer de la bagarre et de dépeupler la

ville. Maints d'entre eux vinrent à Mexico, d'autres à Guaxaca et Guatimala et ils se dispersèrent de tous côtés. Ce que ayant su, Cortès fit faire une enquête et il se trouva que l'abandon de la ville avait été résolu en Conseil par les Alcaldes et Regidors. Les fauteurs furent condamnés à mort. Mais le Fray Bartolomé pria fort instamment Cortès de ne les point faire pendre et la peine fut commuée en exil. Tel fut le succès de Tutepeque qui oncques ne se peupla, car la terre, encore que riche, était malsaine. Et les naturels ayant vu l'abandon de la ville et la cruauté sans raison ni justice d'Alvarado, se rebellèrent derechef. Alvarado retourna contre eux et les somma de la paix et, sans guerroyer, ils se rendirent.

Laissons cela et disons que, dans le même temps où Cortès avait déjà ramassé environ quatre-vingt mille pesos d'or pour envoyer à Sa Majesté et que le canon Phénix était forgé, il vint nouvelle que Francisco de Garay était arrivé à Panuco, avec une grosse Armada. Je conterai plus avant quel en fut le succès.

CHAPITRE CLXII

Comment Francisco de Garay arriva de Jamaïque avec une grosse Armada pour Panuco, de ce qui lui advint et de maintes choses qui s'ensuivirent.

Ainsi que je l'ai dit en un autre chapitre, Francisco de Garay, qui était Gouverneur de l'île de Jamaïque et riche, ayant eu avis que nous avions découvert de fort nobles terres, sous Francisco Hernandez de Cordova et Juan de Grijalva, rapporté à l'île de Cuba vingt mille pesos d'or qu'avait eus Diego Velazquez, gouverneur de ladite île, et que, pour lors, Hernando Cortès, avec une autre Armada, partait pour la Nouvelle-Espagne, ledit Garay qui était mieux fourni de biens qu'aucuns autres fut pris de grande envie d'aller conquérir quelques terres. En devisant avec un certain Anton de Alaminos, lequel avait été notre Pilote Mayor aux découvertes, il apprit qu'il y avait, au dessus du rio Panuco, de très riches terres et très peuplées et qu'il pouvait envoyer supplier Sa Majesté de l'en guerdonner. Ainsi dûment informé par Alaminos et autres pilotes qui s'étaient conjointement avec lui trouvés à la découverte, ledit Garay résolut de dépêcher à la Cour, muni de lettres et deniers, un sien majordome nommé Juan de Torralva, pour supplier les Cavaliers qui étaient en ce temps Président et Oidors de Sa Ma-

jesté, de lui faire merci du Gouvernement du rio Panuco et de tout ce qu'en outre il pourrait découvrir de non encore peuplé. Or, comme, en cette saison, Sa Majesté était en Flandres, don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et archevêque de Rosano, qui était Président des Indes et y ordonnait absolument, et le Licencié Zapata et le Licencié Vargas et le Secrétaire Lope de Conchillos lui baillèrent provisions d'Adelantado et Gouverneur du rio de San Pedro et San Pablo et de tout ce qu'il découvrirait.

Moyennant ces provisions, Garay expédia sans retard trois navires avec deux cent quarante soldats, plusieurs chevaux, des escopettiers et arbalétriers et des vivres et, comme leur Capitaine, un certain Alonso Alvarez Pineda ou Pinedo, d'autres fois par moi nommé. J'ai déjà dit que cette Armada qu'il expédia, les Indiens de Panuco la déconfirent et tuèrent le Capitaine Pineda et tous les soldats et chevaux qu'il avait, fors une soixantaine d'hommes, lesquels ayant pour chef un certain Camargo arrivèrent sur un navire au port de la Villa Rica et se retirèrent auprès de nous. Or, le Garay voyant qu'il n'en avait point de nouvelles, derrière ces trois navires, en envoya deux autres avec force soldats, chevaux et vivres, sous le Capitaine Miguel Diaz de Auz et un certain Ramirez, lesquels s'en vinrent aussi à notre port, après n'avoir, au rio Panuco, rien vu, ni trouvé poil ou trace des soldats de Garay, hormis les navires brisés. J'ai déjà narré tout cela en ma relation, mais il est nécessaire

de reprendre dès le commencement, afin qu'on l'entende bien.

Donc, retournant à notre propos et récit, le Francisco de Garay, voyant qu'il avait déjà gaspillé force pesos d'or et ayant ouï dire la bonne chance de Cortès, les grandes cités qu'il avait découvertes et l'or et les joyaux dont foisonnait le pays, eut envie et convoitise et plus ardent vouloir d'y aller en personne et mener la majeure Armada possible. Il fit quérir onze navires et deux brigantins, en tout treize voiles, rassembla cent trente et six chevaux et huit cent quarante soldats, pour la plupart arbalétriers et escopettiers, et les avitailla fort congrûment de tout le nécessaire, tel que pain cassave, porc salé, bœuf séché (ce bétail n'était déjà plus rare) et, comme il était riche et tirait tout de son crû, la dépense ne le grevait aucunement. Et pour avoir été dressée en l'île de Jamaïque, cette Armada, en gens et chevaux, fut prodigieuse. Bref, l'an mil cinq cents et vingt-trois, il partit de Jamaïque avec toute sa flotte, vers la Saint-Jean de juin, et atterrit à un port de l'île de Cuba nommé Xaguâ. Là, il parvint à savoir que Cortès avait pacifié la province de Panuco, fondé une ville, dépendu en la pacification plus de soixante mille pesos d'or et qu'il avait envoyé supplier Sa Majesté de le gratifier de ce Gouvernement conjointement avec celui de la Nouvelle-Espagne. Et comme on lui récitait les choses héroïques que Cortès et ses compagnons avaient faites et qu'il eut avis que nous avions, avec deux cent soixante et six soldats,

déconfit Pamphilo de Narvaez, lequel avait amené environ mille et trois cents hommes, cent chevaux, tout autant d'escopettiers et arbalétriers et dix-huit canons, Garay eut peur de la fortune de Cortès. En la saison où il était audit port de Xagua, plusieurs habitants de l'île de Cuba le vinrent visiter, dont huit ou dix, personnes principales, partirent avec lui. Or, le Licencié Zuazo qui, par commandement de la Royale Audience de Santo-Domingo, était venu en ladite île de Cuba faire rendre compte à Diego Velazquez de son administration, l'alla voir aussi. Et tout en devisant de la bonne chance de Cortès et de la crainte où il était d'avoir noise avec lui au sujet de la province de Panuco, le Garay pria le Licencié de l'accompagner en ce voyage pour être médiateur entre lui et Cortès. Le Licencié Zuazo répondit que, pour lors, il ne lui était loisible de partir sans remplir sa commission, mais qu'il l'irait promptement rejoindre à Panuco. Tôt après, le Garay mit à la voile, faisant route vers Panuco. En mer, il eut gros temps et ses pilotes ayant remonté plus haut vers le rio de Palmas, le jour de Monseigneur Saint Jacques, il mouilla dans le fleuve même. Aussitôt il envoya visiter la terre, laquelle ne parut point bonne aux Capitaines et soldats qu'il y fit descendre. Ils n'eurent pas envie de rester là, mais plutôt de gagner le rio de Panuco et la ville qu'y avait fondé et peuplé Cortès, pour être plus proche de Mexico. Quand ils lui rapportèrent cet avis, le Garay résolut de prendre de tous ses soldats serment qu'ils ne déserteraient son enseigne et lui prêteraient

l'obéissance dùe à un Capitaine Général. Il nomma des Alcaldes et Regidors et tout ce qui appartenait a une ville et dit que ladite ville devait avoir nom Garayana. Il fit débarquer tous les chevaux et soldats, ordonna aux navires ainsi débarrassés de côtoyer la terre, sous le commandement d'un Capitaine nommé Grijalva, et lui, avec toute son armée, s'avança par terre, le long de la mer. Il marcha deux jours par des déserts difficiles et fangeux et passa un fleuve qui descendait de sierras qu'ils virent du chemin à environ cinq lieues de là. Ils traversèrent ce grand fleuve dans des barques et canoas brisés qu'ils découvrirent. Le fleuve passé, ils trouvèrent un village dépeuplé de ce jour même, où il y avait bien de quoi repaître, maïs, poules et foison de très bonnes goyaves. Là, dans ce village, Garay prit quelques Indiens qui entendaient la langue Mexicaine et, les ayant caressés et nantis de chemises, les dépêcha comme messagers vers d'autres peuplades qui, disaient-ils, était proches, afin d'en être amiablement reçu. Puis, tournant un marais, il advint aux dites peuplades. Leur accueil fut pacifique. On lui bailla très bien à manger et force poulailles de la terre et autres oiseaux à semblance de jars qu'on prenait dans les lagunes. Et comme il y avait, parmi les soldats de Garay, maints traînards et que, paraît-il, on ne leur distribuait pas les vivres apportés par les Indiens, quelques uns se mutinèrent et allèrent piller à travers les villages. Ils demeurèrent trois jours en ce pueblo. Puis, suivant leur chemin avec des guides, ils par-

vinrent à un grand fleuve qu'ils ne pouvaient passer qu'en canoas. Les peuplades amies où ils avaient séjourné les leur procurèrent. Ils voulurent passer les chevaux à la nage, chaque canoa ramant, avec un cheval tenu par le licol. Mais les bêtes étaient nombreuses, les hommes peu adroits. Cinq chevaux se noyèrent. Nos gens sortent de ce fleuve, tombent en bourbiers et fondrières et, tout ahanés, gagnent la terre de Panuco.

Quand ils s'y virent rendus, ils crurent avoir de quoi manger. Mais tous les villages étaient sans maïs, sans vivres, et ameutés. Ce fut à cause des guerres qu'ils avaient eues, peu auparavant, avec Cortès. Et, s'ils avaient quelques victuailles, les naturels les avaient troussées et resserrées, car, voyant tant d'Espagnols et de chevaux, ils prirent peur et désertaient les villages. Et là où il cuidait reposer, Garay ne trouvait que tourment. En outre, comme les cases où il logeait étaient abandonnées, les chauves-souris, punaises et moustiques y foisonnaient. Tout leur faisait la guerre. Puis, lui advint un autre méchef. Les navires qui suivaient la côte, n'étaient pas arrivés au port, on ne savait rien d'eux, et ils étaient chargés de vivres. Ils apprirent cela par un Espagnol qui les vint voir ou qu'ils trouvèrent dans un village, lequel, pour quelque délit qu'il avait fait, s'était enfui de la ville de Santistevan del Puerto qu'il habitait. Il leur dit que les nôtres étaient établis en une ville fort proche de là, que Mexico était fort bonne terre et que ceux qui y vivaient étaient riches. Les soldats de

Garay ayant ouï dire par cet Espagnol, avec lequel plusieurs d'entre eux confabulèrent, que la terre de Mexico était bonne et celle de Panuco non tant bonne, se débandèrent et gagnèrent pays, en pillant, devers Mexico.

Or donc, Garay voyant que ses soldats se mutinaient et qu'il ne les pouvait tenir, expédia un sien Capitaine nommé Gonzalo de Ocampo à la ville de Santistevan s'informer de la volonté du Lieutenant de Cortès, lequel avait nom Pedro de Vallejo et, mêmement, lui écrivit, lui faisant savoir qu'il apportait provisions et commissions de Sa Majesté, pour être Gouverneur et Adelantado de ces provinces, qu'il avait abordé avec ses navires au rio de Palmas et le chemin qu'il avait fait et les misères qu'il avait endurées. Le Vallejo fit force honnêtetés au Gonzalo de Ocampo et à ceux de sa suite et lui rendit bonne réponse, disant que Cortès serait bien aise d'avoir un si bon voisin pour Gouverneur : mais que la conquête de cette terre lui avait coûté très-cher et que Sa Majesté l'avait gratifié du Gouvernement : que Garay pouvait venir, à sa guise, avec toutes ses armées, et qu'on lui ferait tout service, mais qu'il le priait en grâce de prohiber à ses soldats les injustices et larcins envers les Indiens, car deux pueblos étaient venus s'en plaindre à lui. Là dessus, fort en poste, le Vallejo écrivit à Cortès et, mêmement, envoya la lettre de Garay et fit en sorte que ledit Gonzalo de Ocampo en écrivît une aussi, et lui manda d'expédier vitement ses ordres avec grosse force soldatesque ou de venir en personne.

Au vu de la lettre, Cortès fit quérir Fray Bartolomé, Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval et un certain Diego de Ocampo, frère de l'autre Ocampo compagnon de Garay, et les enchargea de porter et notifier à Garay les commissions qu'il avait de Sa Majesté, lui commandant de détenir tout ce qu'il conquerrait, jusques à vérification de l'instance pendante entre lui et Diego Velazquez.

Quittons ce propos et disons que dès que Gonzalo de Ocampo fut retourné avec la réponse du Vallejo, Garay, à qui la réponse parut bonne, se rapprocha avec toute son armée de Santistevan del Puerto. Et déjà le Pedro de Vallejo s'était concerté avec les habitants de la ville, d'après avis qu'il eut de cinq soldats des mutins de Garay, que ses gens étaient fort négligents et ne se gardaient pas. Ils se tenaient en un bon et gros bourg dit Nachaplan. Ceux de Vallejo qui connaissaient bien le pays, tombent sur la troupe de Garay, prennent une quarantaine de soldats et les emmènent, satisfaits d'être pris, à leur ville de Santistevan del Puerto. La raison qu'en donna le Vallejo, fut que, sans présenter provisions ni commissions, ils allaient pillant le pays. Ce voyant, Garay fut très marri et renvoya vers le Vallejo, lui redemandant ses soldats et le menaçant de la justice de notre Roi et Seigneur. Vallejo répondit que, au vu des provisions Royales, il obéirait et les mettrait dessus sa tête : que certes il eût mieux valu que Gonzalo de Ocampo, alors qu'il vint, les eût apportées et dûment présentées, et qu'il le priait en grâce d'ordonner à ses soldats de

ne détrousser ni saccager les peuples de Sa Majesté.

Sur ces entrefaites, Fray Bartolomé, Alvarado et les Capitaines que Cortès avait envoyés avec ses commissions, arrivèrent. Et, comme le Diego de Ocampo était en ce temps Alcalde Mayor de Mexico, il commença, au nom de Cortès, de faire sommations au Garay de ne point entrer en la terre, vu que Sa Majesté avait commandé que Cortès la tînt. Et, en demandes et réponses où moyennait Fray Bartolome, se passèrent quelques jours et, entre temps, quotidiennement, les soldats de Garay désertaient. Le soir au camp, ils n'y étaient plus le matin. Et Garay vit que les Capitaines de Cortès avaient grosse troupe de cavalerie et escopetterie et que, chaque jour, il leur en venait davantage et il sut que, de ses navires, deux s'étaient perdus en une tourmente de Nord, qui souffle par le travers de cette côte, et que les autres étaient à l'entrée du port où le Capitaine Vallejo les avait fait requérir d'entrer incontinent au fleuve, de peur qu'il ne leur advînt quelque méchef ou autre tourmente, sinon qu'il les tiendrait pour corsaires piratant. Les capitaines des navires répondirent que Vallejo n'avait, en leur cas, rien à voir ou ordonner et qu'ils resteraient où il leur plairait. Alors, le Francisco de Garay eut peur de la fortune de Cortès. Durant ces transes, l'Alcalde Mayor Diego de Ocampo, Pedro de Alvarado et Gonzalo de Sandoval, tinrent colloques secrets avec les gens de Garay et les capitaines des navires et se concertèrent pour qu'ils entrassent dans le port et se donnassent à

Cortès. Et, incontinent, un certain Martin de San Juan, Lepuzcan, et un Castromocho, maîtres de navires, se livrèrent et rendirent, avec leurs nefs, au Lieutenant Vallejo agissant pour Cortès. Dès qu'il les eut, ledit Vallejo y monta et alla, à la bouche du fleuve, sommer le Capitaine Juan de Grijalva d'avoir à y entrer et mouiller, ou de filer où il lui plairait, par la mer. Grijalva répondit à coups de canon. Sur ce, on lui dépêcha en une barque un notaire du Roi, lequel avait nom Vicente Lopez, chargé de le sommer d'entrer au port et, aussi, de lui remettre des lettres de Pedro de Alvarado et de Fray Bartolomé contenant offres et promesses de grâces que lui octroierait Cortès. Ayant vu les lettres et que tous les navires étaient entrés dans le fleuve, le Juan de Grijalva, avec sa Nef Capitane, en fit autant. Alors le Lieutenant Vallejo lui dit qu'il était prisonnier au nom du Capitaine Hernando Cortès. Mais, bientôt, il le relâcha, lui et les autres détenus, à cause de ce que lui disait Fray Bartolomé : Faisons notre affaire sans que coule le sang, puisque nous le pouvons, et Dieu et le César en seront mieux satisfaits.

Lorsque le Garay vit le désarroi où il était, ses soldats enfuis et mutinés et tous ses navires échoués ou pris par Cortès, si, avant leur prise, il était déjà très mélancolique, bien davantage le fut-il après, se voyant ainsi déconfit. Aussitôt, avec de grandes protestations, il somma les Capitaines de Cortès de lui rendre ses nefs et tous ses soldats, car il voulait s'en retourner au rio de Palmas, et présenta ses provisions

et commissions dont il était nanti, disant que, pour n'avoir débats ou noises avec Cortès, il voulait rebrousser. Ces Cavaliers lui répondirent d'aller à la bonne heure, que, quant à eux, ils commanderaient à tous soldats vaguant, mutinés, par les pueblos de la province, de rejoindre leur Capitaine et leur bord. Puis, ils le firent munir de tout le nécessaire tant de vivres que d'armes, artillerie et poudre et l'assurèrent qu'ils écriraient à Cortès de le pourvoir très complètement suivant son besoin. Avec cette réponse et ces offres, le Garay se contentait. Et, incontinent, des bans furent publiés par la ville et des Alguazils dépêchés dans tous les pueblos avec ordre d'appréhender les soldats mutinés et de les ramener à Garay. Mais peines et bans étaient perdus. Rien n'y faisait. Les quelques soldats repris prétendaient qu'étant arrivés à la province de Panuco, ils n'étaient point obligés de le suivre plus long temps ni de tenir leur serment, soutenant, entre autres péremptoires raisons, que Garay n'était pas Capitaine à savoir commander, ni homme de guerre. Quand le Garay vit que ni les bans, ni la bonne diligence que lui semblaient mettre les Capitaines de Cortès à ramener ses soldats ne servaient de rien, il était désespéré.

Le voyant donc abandonné de tous, ceux qui venaient de la part de Cortès lui conseillèrent de lui écrire sans retard, qu'ils intercéderaient pour qu'il s'en retournât au rio de Palmas, qu'ils savaient Cortès de si bon naturel qu'il l'aiderait de tout son pouvoir, et que Pedro de Alvarado et le Frayle lui en seraient

garants. Aussitôt, le Garay écrivit à Cortès, lui relatant son voyage et ses travaux, que si Sa Grâce l'ordonnait il l'irait voir et lui communiquerait des choses compétentes au service de Dieu et de Sa Majesté, lui recommandant son état et son honneur et la suppliant de moyenner que sa gloire ne fût point diminuée. Fray Bartolomé, Pedro de Alvarado, Diego de Ocampo et Gonzalo de Sandoval écrivirent également à Cortès le suppliant pour le fait de Francisco de Garay, afin qu'il fût en tout secouru, car dans les temps passés ils avaient été grands amis. Au vu de ces lettres, Cortès eut pitié de Garay, et lui répondit qu'il était marri de ses peines, de venir à Mexico et qu'il lui promettait, en tout ce qu'il pourrait, de l'aider de bon cœur, comme il le verrait à l'œuvre. Et il ordonna de lui faire honneur, partout où il passerait, et de lui bailler ce dont il aurait besoin, et lui envoya même des rafraîchissements sur la route. A son arrivée à Tezcuco, on lui avait dressé un banquet. A Mexico, Cortès lui-même et maints Cavaliers sortirent au devant de lui. Et le Garay s'avançait, émerveillé de tant de villes et, bien plus encore, quand il vit la grande cité de Mexico. Sur l'heure, Cortès le mena à ses palais qu'on bâtissait nouvellement. Après qu'ils eurent refait connaissance, le Garay lui conta ses infortunes et misères, lui commettant le soin d'y remédier de sa main. Cortès le lui promit très bénévolement. Fray Bartolomé, Pedro de Alvarado et Gonzalo de Sandoval lui furent bons médiateurs. Trois ou quatre jours après son arrivée, afin que son

amitié fût plus durable et sûre, Fray Bartolomé négocia le mariage d'une fille de Cortès, nommée doña Catalina Cortès ou Pizarro, encore enfant, avec un fils de Garay, héritier de son majorat, qu'il avait amené avec lui sur sa flotte. Cortès y consentit, lui bailla en dot, avec doña Catalina, une grosse somme de pesos d'or, convint que Garay irait peupler le rio de Palmas, qu'il lui donerait ce dont il lui serait métier dans le peuplement et pacification de ladite province et lui promit en outre de ses Capitaines et soldats sur lesquels il se pourrait décharger du souci des guerres. Grâce à ces promesses et à la bonne volonté qu'il trouva en Cortès, Garay était tout allègre. Je tiens pour acertené que ce qu'il avait ainsi stipulé et accordé, Cortès l'eût exécuté.

Laissons là mariages et promesses, et je dirai comment, en cette saison, Cortès étant en train de bâtir ses maisons et palais, très grands et de si vastes préaux que c'était chose émerveillable, Garay alla loger chez un certain Alonso de Villanueva. Cet Alonso de Villanueva avait été, paraît il, en Jamaïque, lorsque Cortès l'envoya acheter des chevaux, (je ne saurais affirmer si ce fut alors ou plus tard). Bref, il était fort grand ami de Garay et, en raison de leur hantise passée, le Garay pria Cortès de lui permettre de se muer aux maisons dudit Villanueva. On lui rendait toute honnêteté et tous les habitants de Mexico lui faisaient compagnie. Je veux conter comment, en ce temps, Pamphilo de Narvaez, celui que nous avions déconfit, ainsi que je l'ai déjà narré, était à Mexico.

Il alla visiter et entretenir Garay. Après s'être l'un l'autre accolés, ils se mirent à deviser, chacun de ses travaux et malencontres. Et, de sa voix enflée, de devis en devis, le Narvaez, moitié riant, lui dit : Seigneur Adelantado don Francisco de Garay, quelques soldats, de vos fuyards et mutins, venus jusques ici, m'ont assuré que Votre Grâce soulait dire aux gentilshommes de son armée : Garde à vous! Besognons en hommes et battons-nous très bravement avec ces soldats de Cortès, qu'ils ne nous prennent au dépourvu comme ils prirent Narvaez ! Or, seigneur don Francisco de Garay, ils m'ont, en combattant, crevé cet œil, ils m'ont pillé, brûlé tout ce que j'avais et jusqu'à ce qu'ils eurent occis mon Alferez et maints soldats et pris mes Capitaines, certes, ils ne m'avaient vaincu tant au dépourvu, comme on l'a dit à Votre Grâce : je vous le certifie, oncques il n'y eut au monde autre plus heureux que Cortès : il a de tels Capitaines et soldats que chacun d'eux, de son fait, pourrait être réputé fortuné comme Octavianus, victorieux comme Julius César et, plus que Annibal, dur à la peine et aux batailles ! Et le Garay répondait qu'il n'avait que faire de le lui dire, que cela se voyait aux œuvres : quel homme au monde, avec si peu de soldats, eût été assez hardi que d'échouer ses navires et se mettre, parmi de si rudes peuplades et si vastes cités, à guerroyer ? Et Narvaez répliquait, récitant d'autres grandes actions de Cortès. Et ils restèrent tous deux à deviser des conquêtes de cette Nouvelle-Espagne, comme en manière de colloque.

Déportons nous de ce louangeur entretien et je dirai comment Garay supplia Cortès de bailler licence au Narvaez de retourner à l'île de Cuba, vers sa femme, laquelle se nommait Maria de Valenzuela et était riche en mines et bons Indiens que possédait le Narvaez. Outre les suppliques et prières instantes de Garay, la femme même de Narvaez avait, par lettres, envoyé humblement requérir Cortès de laisser aller son mari, car ils se connaissaient, paraît-il, du temps que Cortès habitait Cuba et étaient compères. Cortès lui octroya la licence et l'aida de deux mille pesos d'or. Et quand il eut sa licence, le Narvaez s'humilia fort devant Cortès, lui promit de prime saut d'être en tout son serviteur et s'en alla à Cuba.

C'est assez deviser là dessus. Disons la fin de Garay et de son Armada. Voici. Une nuit de Noël de l'an mil cinq cent vingt et trois, étant allé, en compagnie de Cortès, à matines, lesquelles furent très bien chantées et Fray Bartolomé dit bellement la messe du Coq, au retour de l'église, ils déjeûnèrent fort joyeusement et, une heure après, par suite d'un coup d'air, Garay qui était déja mal dispos, fut pris de douleur de côté avec grosse fièvre. Les médecins le firent saigner et le purgèrent, mais voyant que le mal rengrègeait, ils dirent à Fray Bartolomé de dire à Garay qu'il se mourait, qu'il se confessât et fît son testament. Fray Bartolomé le fit aussitôt et lui dit que sa fin approchait, qu'il s'y disposât donc en bon chrétien et honnête gentilhomme et ne perdît son âme, après avoir perdu son bien. Le Garay lui répondit :

Vous avez raison, Padre, je veux me confesser a vous cette nuit, recevoir le saint corps de Jésus-Christ et faire mon testament. Ce qu'il accomplit très-honorablement. Après avoir communié, il fit son testament et laissa pour exécuteurs Cortès et Fray Bartolomé de Olmedo, et puis, au bout de quatre jours de maladie, rendit l'âme à Notre Seigneur Jésus-Christ qui l'avait créée. Et telle est la qualité de la terre de Mexico, qu'en trois ou quatre jours vous trousse ce mal de douleur de côté. Je l'ai déjà dit et nous en avons bonne expérience du temps que nous étions à Tezcuco et à Cuyoacan où plusieurs de nos soldats en moururent. Garay trepassé (Dieu lui pardonne, amen !) on lui rendit force honneurs en l'enterrement et Cortès et quelques Cavaliers prirent le deuil. Et le Garay mourut hors de son pays, en maison étrangère et loin de sa femme et de ses fils.

Laissons cela et retournons à la province de Panuco. Après le départ de Garay pour Mexico, les Capitaines et soldats, étant sans chef ni commandant, chacun de ceux que je vais nommer et que Garay avait amenés en sa compagnie, se voulait faire Capitaine. C'était Juan de Grijalva, Gonzalo de Figueroa, Alonso de Mendoza, Lorenzo de Ulloa, Juan de Medina le Borgne, Juan de Villa, Antonio de la Cerda et un certain Taborda. Ce Taborda fut le plus brouillon de tout le camp de Garay. Mais par dessus tous, un fils du Garay, celui que Cortès voulait marier à sa fille, demeura pour Capitaine. Mais il n'était ni respecté ni compté de ceux que j'ai nommés ni d'aucun de sa

capitainerie; ains, s'assemblant quinze par quinze ou vingt par vingt, ils allaient détroussant les villages et prenant de force femmes, mantes et poulaille, comme s'ils eussent été en terre de Mores, pillant à l'aventure. Ce que voyant, les Indiens de cette province, ayant comploté leur massacre général, en peu de jours, sacrifièrent et mangèrent plus de cinq cents Espagnols, tous gens de Garay; et il y eut pueblos où furent sacrifiés, d'un coup, plus de cent Espagnols, et, dans tous les autres, ils ne faisaient qu'égorger, manger et sacrifier les traînards. Il n'y avait point de résistance. Ils ne voulaient obéir aux habitants de la ville de Santistevan, fondée par Cortès, et, s'ils sortaient en guerre, la multitude de guerriers qui les assaillaient était telle qu'ils n'y pouvaient tenir. Les Indiens en vinrent à ce point d'outrecuidance, qu'ils assaillirent en nombre la ville et la combattirent de jour et de nuit si roidement qu'elle fut en grand risque de se perdre et, sans sept ou huit vieux Conquérants de Cortès et le Capitaine Vallejo qui postaient des sentinelles, faisaient des rondes et encourageaient les autres, ils auraient sûrement forcé la ville. Ces Conquérants dirent à ce qui restait des soldats de Garay de toujours faire corps avec eux et, plutôt que de retourner à la ville, de se tenir aux champs où ils étaient bien plus à l'aise pour faire tête à l'ennemi. Il en fut ainsi, et ils bataillèrent à trois reprises avec les Indiens et, bien que le Capitaine Vallejo et plusieurs autres y furent tués, ce non obstant, il les défirent et en occirent quantité. Et tous

les Indiens naturels de cette province étaient si furieux, qu'en une nuit, dans un pueblo, ils brûlèrent et mirent en braise quarante Espagnols et tuèrent quinze chevaux. Quelques uns des morts étaient soldats de Cortès, tout le reste gens de Garay.

Lorsque Cortès vint à savoir le dégât fait en cette province, sa colère fut telle qu'il voulut y retourner en personne. Mais comme il était fort mal en point d'un bras qu'il s'était cassé, il ne le put et, tout à la chaude, commanda à Gonzalo de Sandoval d'y aller avec cent soldats, cinquante chevaux, deux canons et quinze arquebusiers et arbalétriers. Il lui donna en outre huit mille Tlascaltèques et Mexicains et lui enjoignit de ne revenir qu'après les avoir si rudement châtiés qu'ils ne se rebellassent oncques plus.

Or, comme le Sandoval était fort ardent et, qu'en affaires d'importance, il ne s'endormait, même la nuit, il ne s'attarda guère au chemin. Il règla l'ordre dans lequel les Cavaliers devaient charger l'ennemi, car il fut avisé que toutes les capitaineries de guerriers de ces provinces étaient à l'attendre à deux mauvais pas. Il résolut d'envoyer la moitié de son armée à l'un des passages et attaqua l'autre avec le reste de sa compagnie, après avoir commandé aux escopettiers et arbalétriers, les uns d'armer, les autres de lâcher et tirer dans le tas, jusques à voir s'il les pourrait mettre en fuite. Mais les ennemis, à grandes volées de bâtons, pierres et flèches, blessèrent plusieurs soldats et alliés. Et, voyant qu'il ne les pouvait forcer,

Sandoval resta là jusqu'à la nuit et envoya l'ordre à ceux qui attaquaient l'autre passage, d'en faire autant. Mais l'ennemi demeura ferme à son poste. Le lendemain matin, Sandoval, voyant qu'il n'était d'aucun profit de rester là, rallia les compagnies qu'il avait envoyées à l'autre passage et fit semblant de lever le camp et de rebrousser vers Mexico, comme intimidé. Les naturels de ces provinces qui s'étaient assemblés, cuidant qu'il se retirait épeuré, sortent au chemin et se mettent à ses trousses, le huant et vitupérant. Mais les Indiens avaient beau le talonner, Sandoval ne se retournait point contre eux. Ce fut pour endormir leur vigilance, après trois jours d'attente, et pouvoir, revenant cette nuit même, traverser vivement avec l'armée ces mauvais pas. Et ainsi fit-il. A la minuit, il revint, les prit au dépourvu et passa avec la cavalerie. Mais ce ne fut point sans grand péril. Il eut trois chevaux tués et plusieurs soldats blessés. Quand il se vit en bon terrain et hors du mauvais pas, avec son armée, lui d'un côté et le reste de sa compagnie de l'autre, il donna dans de gros escadrons qui, cette même nuit, s'étaient rassemblés à la nouvelle de son retour. Et il y en avait tant que le Sandoval eut peur d'être rompu et défait. Il ordonna à ses soldats de le rallier pour combattre tous en corps, par ce qu'il vit et entendit que ces ennemis, comme tigres enragés, se jetaient à travers les pointes des épées et avaient pris six lances à des hommes de cheval peu habitués à la guerre. De quoi Sandoval fut si courroucé, qu'il criait qu'il aimerait mieux

avoir peu de soldats de lui connus, que tous ceux qu'il avait amenés. Et, là, il prescrivit aux cavaliers nouveaux venus la manière dont ils devaient combattre : la lance couchée, sans s'attarder à joûter, le fer au visage et pousser en avant, jusqu'à mettre l'ennemi en fuite. Il leur dit qu'il est clair, si on s'arrête à faire le coup de lance, que la première chose que fait l'Indien blessé, est d'empoigner la lance : s'il tourne dos, il faut le poursuivre au petit galop, la lance toujours couchée : s'il empoigne la lance (malgré tout, il ne laisse pas quelquefois de le faire) il faut, pour la lui tirer vivement des mains, piquer le cheval et, la lance fortement serrée et tenue sous le bras, afin de se mieux aider, l'arracher des mains de l'ennemi et, s'il ne veut lâcher prise, le traîner de toute la force du cheval.

Après avoir ainsi réglé le mode de combat, voyant tous ses soldats et cavaliers rassemblés, Sandoval alla dormir cette nuit au bord d'une rivière. Il y posta bonnes sentinelles, guettes et coureurs et commanda que, toute la nuitée, les chevaux restassent sellés et les arbalétriers, escopettiers et soldats tout prêts. Puis, il ordonna aux Tlascaltèques et Mexicains amis de tenir leurs capitaineries à l'écart des nôtres (il en avait fait l'expérience à Mexico), afin que si l'ennemi attaquait nuitamment son camp, les alliés ne lui fussent d'aucun empêchement. Sandoval agit ainsi, par crainte d'être attaqué, car ayant vu de nombreuses bandes ennemies se rassembler non loin de son camp, il tint pour assuré, que, cette nuit, on le devait com-

battre. Et il oyait, tout près de là, force cris, cornets et tambours. Et, d'après ce qu'ils entendaient, nos alliés avaient rapporté à Sandoval que les ennemis disaient, qu'à la première aube de ce jour, ils allaient tuer Sandoval et toute sa compagnie. Et, par deux fois, les coureurs étaient venus aviser qu'ils avaient ouï les naturels s'entreappeler et s'assembler.

Au clair matin, Sandoval ayant fait sortir toutes ses compagnies en brave ordonnance et remémoré aux cavaliers ce qu'il leur avait déjà dit, s'achemine à travers des maisons champêtres où s'oyaient les tambours et cornets. Il n'avait pas marché demi-quart de lieue, que trois escadrons de guerriers, lui sortant à l'encontre, commencent à l'envelopper. Ce que voyant, il fait charger sa cavalerie, moitié d'un côté, moitié de l'autre. Et, malgré qu'on lui tua deux soldats des nouveaux venus de Castille et trois chevaux, néanmoins, il les rompit si furieusement que, dès lors, il alla parmi eux tuant et blessant, de façon à les empêcher de se reformer comme auparavant. Quant à nos amis Mexicains et Tlascaltèques, ils faisaient grand dégât en toutes ces peuplades. Ils prirent gens à foison et brûlèrent tous les villages qu'ils rencontrèrent sur leur passage, jusqu'à ce qu'il fût loisible au Sandoval de gagner la ville de Santistevan del Puerto.

Il y trouva les habitants en triste état, très-affaiblis, les uns blessés, les autres dolents, et le pire, c'est qu'ils n'avaient point de maïs à manger, eux et vingt-huit chevaux, à cause que les Indiens les guerroyaient nuit et jour et ne leur donnaient loisir de

se procurer du maïs ou autre quelconque chose. Jusqu'au jour même de l'arrivée de Sandoval l'ennemi n'avait cessé de les combattre. Dès lors, il se désista de ses attaques. Tous les habitants de la ville étant allés visiter et entretenir le Capitaine Sandoval et lui rendre grâces et louanges d'être venu, en telle conjoncture, à leur secours, les gens de Garay lui contèrent que, sans sept ou huit vieux Conquérants de ceux de Cortès, leurs vies eussent été en grand risque : que ces huit sortaient chaque jour en campagne, faisaient sortir le reste des soldats et défendaient aux ennemis l'entrée de la ville : que faisant office de Capitaines et tout s'exécutant d'après leur avis, ils avaient ordonné que les malades et blessés demeurassent dedans la ville et que le reste campât dehors, et que de cette façon, ils avaient pu tenir. Et Sandoval leur bailla l'accolade à tous et commanda à ces Conquérants, qu'il connaissait bien et qui étaient même de ses amis, particulièrement N... Navarrete, Carascosa et un certain N... de Alamilla et aux autres cinq, de se partager les cavaliers, arbalétriers et escopettiers qu'il avait amenés, de sortir de deux côtés, d'envoyer du maïs et des vivres, de guerroyer et de prendre tout ce qu'ils pourraient de gens et surtout de Caciques. Le Sandoval en ordonna ainsi, parce qu'il ne pouvait y aller. Il était grièvement navré en une cuisse et avait au visage un coup de pierre. Plusieurs autres soldats de sa compagnie étant aussi blessés, il demeura trois jours dans la ville, à les soigner, sans sortir en guerre. Il savait

que les susnommés Capitaines par lui dépêchés, feraient leur devoir. Et bien le vit-il, car, durant les trois jours qu'il demeura, ils envoyèrent maïs et vivres et Indiennes à foison et menues gens qu'ils avaient pris et cinq Principaux, lesquels avaient été chefs aux récentes guerres. Sandoval fit lâcher toute la menue gent, fors les Principaux, et manda aux nôtres de ne prendre d'ores en avant que ceux qui auraient eu part à la mort des Espagnols, et non les femmes ou enfants, et d'envoyer appeler pacifiquement les autres. Ce qu'ils firent.

Or, quelques soldats, personnages de marque venus avec Garay et trouvés par Sandoval en cette ville, artisans des troubles de cette province, que j'ai quasi tous nommés au cours de ce chapitre, ayant vu que Sandoval ne leur baillait charge aucune, ni soldats à commander, comme aux sept vieux Conquérants de Cortès, commencèrent de murmurer entre eux et exciter d'autres soldats à médire du Sandoval et de ses agissements, et mêmement, parlaient de se lever avec le pays, sous couleur qu'ils avaient là, quant et eux, le fils de Garay, son véritable Adelantado. Ayant appris la chose, le Sandoval leur parla fort bien et dit : Messieurs, au lieu de me savoir gré de ce que, grâces à Dieu, nous vous sommes venus secourir, on m'a rapporté que vous dites des choses qui, pour des Cavaliers tels que vous, ne sont pas à dire : je ne vous retire point votre état et honneur, en envoyant comme chefs et Capitaines, ceux que j'ai trouvés tels ici : si j'y avais trouvé Vos Grâces faisant office de chefs,

certes, ce serait le fait d'un vilain, de leur en ôter l'emploi : je voudrais savoir pourquoi vous ne commandâtes oncques, alors que vous étiez assiégés : vous m'avez tous dit, unanimement, que sans ces vieux soldats vous eussiez été en plus âpre tourment : comme connaissant mieux le pays que Vos Grâces, je les y ai détachés : certes, Messieurs, en toutes nos conquêtes de Mexico, nous ne songions à de semblables pointilleries, mais à servir loyalement Sa Majesté : faites d'ores en avant de même, je vous le demande en grâce : je ne m'attarderai guère en cette province : si l'on ne m'y tue, je m'en irai à Mexico : celui qui demeurera comme Lieutenant de Cortès vous bâillera force charges : quant à moi, veuillez m'excuser. Ainsi conclut-il avec eux, mais néanmoins, ils ne laissèrent de lui vouloir mal.

Cela passé, dès le lendemain, Sandoval, avec les troupes amenées de Mexico et les sept vieux Conquérants qu'il avait détachés, sort et manœuvre si bien qu'il prend jusques à vingt Caciques qui tous avaient eu part au massacre de plus de six cents Espagnols des gens de Garay et des soldats établis en cette ville. Puis, il fit appeler à la paix toutes les autres peuplades. Plusieurs vinrent. Avec d'autres qui ne venaient point, il dissimulait. Cela fait, il écrivit fort en poste à Cortès, lui rendant compte de tout ce qui était advenu et s'enquérant de ce qu'il ordonnait qu'on fît des prisonniers, et de celui qu'il lui plairait mettre en son lieu, Pedro de Vallejo, son lieutenant, ayant été occis d'un coup de flèche. Il lui écrivit aussi comment

avaient besogné en très vaillants mâles les soldats que j'ai ci-dessus nommés.

Au vu de la lettre, Cortès se sentit fort aise de ce que cette province fût enfin pacifiée. Au moment où on lui rendit la lettre, plusieurs Cavaliers Conquérants et d'autres, venus depuis de Castille, lui faisaient compagnie. Et, devant eux, Cortès s'écria : O Gonzalo de Sandoval, combièn vous suis-je obligé et de quels tourments vous m'ôtez! Alors, tous le louèrént fort, disant qu'il était un très excellent Càpitaine, digne d'être nommè parmi les plus renommés. Laissons ces louanges. Incontinent, Cortès lui écrivit que, voulant que plus droiturièrement fussent châtiés par justice ceux qui avaient eu part à l'occision de tant d'Espagnols, pillages de biens et morts de chevaux, il dépêchait l'Alcalde Mayor Diego de Ocampo afin qu'il informât contre eux et fît exécuter la sentence judiciaire, lui commandant de faire tout son possible pour contenter tous les natnrels de cette province et de ne point souffrir que les gens de Garay ou autre quelconque personne, les pillassent et maltraitassent.

Quand Sandoval vit cette lettre et sut que le Diego de Ocampo venait, il s'en réjouit. Deux jours après, à l'arrivée de l'Alcalde Mayor, le procès des chefs et Caciques impliqués dans le massacre des Espagnols fut instruit, et, leurs confessions ouïes, suivant sentence prononcée, on en brûla et pendit quelques uns. D'autres furent pardonnés et les Cacicats transmis à leurs fils et frères auxquels ils

revenaient de droit. Cela fait, le Diego de Ocampo était, paraît-il, muni d'instructions et mandements de Cortès, pour informer contre ceux qui pillaient la terre et s'entremettaient en factions, noises et excitations de soldats à la révolte. Cortès lui ordonna de les faire embarquer et expédier à l'île de Cuba, et, mêmement, envoya deux mille pesos pour Juan de Grijalva, s'il voulait retourner à Cuba et, au cas où il lui plairait demeurer, lui offrit toute aide et moyens pour venir à Mexico. Et, sans plus arraisonner, tous, de leur plein gré, préférèrent retourner à Cuba, où ils avaient des Indiens. Il leur fit bailler gros avitaillement de maïs, poulaille et toutes autres choses du pays et ils s'en allèrent à leurs maisons et île de Cuba.

Cela fait, on nomma Capitaine un certain N... de Vallecillo, et le Sandoval et Diego de Ocampo se mirent au retour vers Mexico. Ils y furent bien accueillis par Cortès et la cité entière, car tous redoutaient quelque méchef pour les nôtres, et s'éjouirent, en grand soulas, voyant Sandoval revenir victorieux. Et Fray Bartolomé de Olmedo dit à Cortès qu'on en devait louer Dieu. Aussi fit-on une fête à Notre-Dame où Fray Bartolomé de Olmedo prêcha fort saintement et en homme docte qu'il était, le bon moine. Et, d'ores en avant, oncques plus ne se rebella cette province.

Laissons donc ce propos et contons l'accident du Licencié Zuazo au cours de son voyage de Cuba à la Nouvelle-Espagne.

CHAPITRE CLXIII

Comment le Licencié Alonso de Zuazo, venant en une caravelle à la Nouvelle-Espagne, avec deux Frères de la Merci amis de Fray Bartolomé de Olmedo, s'échoua sur des îlettes qu'on nomme les Vipères et de la mort de l'un des Frères et de ce qui advint en outre au dit Licencié.

Lorsque le Licencié Zuazo, ainsi que je l'ai dit au chapitre passé, alla voir Francisco de Garay au pueblo de Xagua, en l'île de Cuba, proche la ville de la Trinidad, le Garay le pressa instamment de l'accompagner sur son Armada, pour être médiateur entre lui et Cortès, car il pensait bien avoir à débattre au sujet du Gouvernement de Panuco. L'Alonso de Zuazo promit de satisfaire à son désir, dès qu'il aurait rendu compte de l'administration de la charge de juge qu'il tenait en ladite île de Cuba où présentement il habitait. Se trouvant débarrassé, incontinent, il moyenna de rendre ses comptes et de faire voile, ainsi qu'il avait promis, vers la Nouvelle-Espagne. Il emmena deux Frères de la Merci, dont l'un se nommait Fray Gonzalo de Pontevedra et l'autre Fray Juan Varillas, natif de Salamanque. Celui-ci, grand ami du Père Fray Bartolomé de Olmedo, avait obtenu permission de ses supérieurs d'aller à sa recherche et de lui prêter aide. Il était à Cuba, avec Fray Gonzalo,

en quête d'une occasion de rejoindre Fray Bartolomé, lorsque le Zuazo, qui se disait parent de Fray Juan, le pria de partir avec lui. Ils s'embarquèrent en un petit navire et, avançant leur voyage, après avoir doublé la pointe dite de Sant Anton, qu'on nomme aussi d'un autre nom la terre des Guanataveys (ce sont sauvages qui ne servent les Espagnols), naviguant sur leur caravelle, laquelle était de faible tonnage, soit que le pilote errât en sa route, soit que les courants l'eussent fait dériver, ils allèrent s'échouer sur des îlettes, parmi des hauts fonds qu'on appelle les Vipères, non loin d'autres bancs nommés les Scorpions. Sur ces îles se perdent d'habitude les grands navires. Le faible tirant du sien sauva la vie au Zuazo.

Or, reprenant notre récit, pour pouvoir arriver, avec la caravelle, à une îlette voisine que le flot ne couvrait pas, ils jetèrent à la mer quantité de porc salé et autres provisions de bord, afin de soulager le navire et de gagner l'îlette sans toucher. Et tant de requins vinrent sus au porc salé, que mis en goût par la salaison, ils attrapèrent un des mariniers descendus dedans l'eau jusqu'à la ceinture, le dérompirent et l'avalèrent. Et, si les autres n'eussent vitement remonté à bord, tous auraient péri, tant les requins s'étaient acharnés au sang de celui qu'ils occirent.

Enfin, le mieux qu'ils purent, ils arrivèrent à l'îlette avec leur caravelle. Et comme ils avaient jeté à la mer les vivres et la cassave, ils n'avaient pas de quoi manger, ni d'eau à boire, ni de feu, ni rien autre

dont ils se pussent sustenter, sauf quelque peu de bœuf séché qu'ils omirent de faire passer par dessus bord. Par fortune, ils avaient sur la caravelle deux Indiens de Cuba, lesquels savaient faire du feu avec des petits bois secs qu'ils trouvèrent dans la petite île où ils abordèrent. Ils firent du feu et, ayant creusé le sable, en tirèrent de l'eau saumâtre. Et comme l'îlot était petit et sablonneux, beaucoup de tortues y venaient faire leurs œufs, et, quand elles sortaient, les deux Indiens de Cuba les retournaient, le plastron en l'air. Chacune de ces bêtes pond d'habitude une centaine d'œufs de la grosseur de ceux des oies. Et, grâce à ces tortues et à l'abondance de leurs œufs, les treize naufragés de l'îlette eurent de quoi se sustenter. Les matelots tuèrent aussi des loups marins qui, la nuit, venaient s'ébattre sur le sable. Ce leur fut bonne viande.

Or, en cet état, deux charpentiers de marine qui, d'aventure, étaient sur la caravelle et n'avaient pas perdu leurs outils, résolurent de faire une barque portant la voile et, avec les planches, clous, étoupe, agrès et toiles qu'ils tirèrent du navire échoué, ils firent une bonne barque en façon de bateau où trois matelots et un Indien de Cuba, emportant pour provisions de bord des tortues et loups marins boucanés et de l'eau saumâtre, avec la carte et la boussole, après s'être recommandés à Dieu, mirent le cap sur la Nouvelle-Espagne, et tantôt avec bonne brise, tantôt avec vent contraire, arrivèrent au port de Chalchocuecan, qui n'est autre que le rio de Banderas,

où, en ce temps, se déchargeaient les marchandises venues de Castille. De là, ils gagnèrent Medellin, où était Lieutenant pour Cortès un certain Simon de Cuenca. Dès que les matelots venus dans la barque eurent dit au Lieutenant le grand péril où était le Licencié Alonso Zuazo, incontinent et sans délai, le Simon de Cuenca fit quérir des mariniers et un navire calant peu, et, avec force rafraîchissements, le dépêcha à l'îlette où était Zuazo, écrivant audit Licencié combien Cortès serait aise de sa venue. Il informa semblablement Cortès de tout l'accident et de l'envoi du navire et des vivres. Cortès, réjoui de la bonne précaution du Lieutenant, commanda qu'on baillât au Licencié, en abordant au port, tout ce dont il lui serait métier, vêtements et montures, et qu'on le lui envoyât à Mexico. Le navire partit et fit bon voyage jusques à l'îlot, de quoi se réjouirent et le Zuazo et ses gens. Mais il nous faut dire, qu'avant son arrivée, en peu de jours était trépassé Fray Gonzalo, sans avoir pu manger une bouchée de ces viandes. Fray Juan et Zuazo, de ce bien marris, ayant recommandé son âme à Dieu, s'embarquèrent par un bon vent et arrivèrent promptement à Medellin où leur furent rendus maints honneurs. Puis, ils allèrent à Mexico. Cortès envoya au devant d'eux, les mena en ses palais, se conjouit avec eux et fit son Alcalde Mayor du Licencié Alonso de Zuazo. Ainsi finit son voyage.

C'est assez en parler. Et je dis que le récit que j'en donne est pris d'une lettre que nous écrivit

Cortès au Conseil de Ville de Guazacualco, en laquelle il déclarait ce que j'ai dit ici. D'ailleurs, deux mois après, vint au port de cette ville la même barque sur laquelle les matelots étaient venus donner avis de Zuazo. Ils en firent un bateau de déchargement, et les mariniers nous contaient l'aventure telle que je l'écris ici.

Laissons cela et je dirai comment Cortès envoya Pedro de Alvarado pacifier les provinces de Guatimala.

CHAPITRE CLXIV

Comment Cortès envoya Pedro de Alvarado à la province de Guatimala pour y fonder une ville et pacifier les peuples et de ce qui se fit à ce sujet.

Cortès dont toujours les pensées furent hautes et seigneuriales et qui voulut en tout contrefaire Alexandre le Macédonien, après avoir, à l'aide des excellents Capitaines et vertueux soldats que toujours il eut, peuplé la grande cité de Mexico, Guaxaca, Zacatula, Colima, la Vera-Cruz, Panuco et Guazacualco, ayant eu connaissance qu'il y avait, en la province de Guatimala, de grosses peuplades et des mines, délibéra d'envoyer Pedro de Alvarado la conquerir et coloniser. Cortès lui-même avait envoyé requérir les peuples de cette province de venir faire leur paix. Mais ils ne voulurent point. Pour ce voyage, il

donna à l'Alvarado trois cents soldats, dont six-vingts escopettiers et arbalétriers, cent trente et cinq chevaux, quatre canons et beaucoup de poudre et un artilleur nommé N... de Usagre, plus quelques deux cents Tlascaltèques et Cholultèques et cent Mexicains volontaires. Fray Bartolomé qui était grand ami d'Alvarado, demanda licence à Cortès d'aller avec lui prêcher la foi de Jésus-Christ aux gens de Guatimala. Mais Cortès qui était en constante hantise avec le Frayle, disait que non, qu'un bon clerc venu d'Espagne avec Garay, accompagnerait Alvarado et qu'il le priait de rester pour prêcher la Noël. Mais le moine l'importuna tellement qu'il dut le laisser aller avec Alvarado, bien que de mauvais gré, car il avait coutume de l'entretenir de toutes ses affaires.

Dans les instructions qu'il lui donna, Cortès recommandait â Alvarado de tâcher, avec toute diligence, d'attirer ces peuples à la paix, sans les guerroyer : de leur faire prêcher par Fray Bartolomé de Olmedo, au moyen de quelques truchemans qu'il emmenait, les choses appartenant à notre Sainte Foi : de ne permettre ni sacrifices, ni sodomies, ni larcins : de briser les prisons et grilles qu'il trouverait, èsquelles ils accoutument tenir des Indiens à l'engrais pour les manger, et d'en tirer les prisonniers : de les attraire par amour et bonne grâce à bailler obéissance à Sa Majesté et de les bien traiter en tout et pour tout. Alors Fray Bartolomé de Olmedo demanda à emmener comme aide le clerc dont j'ai déjà fait mémoire, lequel était venu avec Garay. Et ledit clerc était bon.

Cortès le lui donna et lui dit d'aller à la bonné heure.

Or donc, Alvarado, après avoir pris congé de Cortès et de tous les Cavaliers de Mexico, ses amis, et s'être les uns aux autres fait les courtoisies du départ, sortit de ladite cité le treizième jour du mois de décembre de l'an mil cinq cent vingt et trois. Cortès lui commanda de passer par certains Peñols qui s'étaient révoltés, non loin de son chemin, dans la province de Guantepeque. Il les pacifia. Ces Peñols sont dits de Guelamo, parcequ'ils étaient alors de la Commanderie d'un soldat nommé Guelamo. De là, Alvarado gagna Teguantepeque, grande peuplade de Zapotèques. Ils le reçurent à merveille, car ils étaient en paix et avaient déjà été à Mexico, ainsi que je l'ai ci-dessus narré à son chapitre, bailler obéissance à Sa Majesté et voir Cortès; ils lui portèrent même un présent d'or. De Teguantepeque, Alvarado alla à la province de Soconusco, laquelle était, en ce temps, très peuplée de plus de quinze mille habitants. Là aussi, les naturels l'accueillirent pacifiquement, lui baillèrent un présent d'or et se donnèrent pour vassaux à Sa Majesté. Quittant Soconusco, il se rapprocha d'autres peuplades dites Zapotitlan. Et, en chemin, à un pont sur une rivière où il y a un mauvais pas, il rencontra de nombreux escadrons qui l'attendaient pour lui disputer le passage. Il eut avec eux une bataille où un cheval fut tué et plusieurs soldats blessés, dont un mourut de ses blessures. Et, des Indiens qui s'étaient assemblés contre Alvarado,

non-seulement de Zapotitlan mais aussi d'autres pueblos avoisinants, la multitude était telle que, malgré qu'il les navrât à foison, il ne les pouvait faire retraire. Il dut s'y reprendre à trois fois. Enfin, Notre-Seigneur Dieu permit qu'il les vainquît et réduisît.

De Zapotitlan, Alvarado s'achemina vers une grosse peuplade nommée Quetzaltenango. Avant que d'y arriver, il eut de nouvelles rencontres avec les naturels de ce bourg et d'un autre voisin dit Utatlan, lequel était capitale de quelques villages des environs, à la ronde de Quetzaltenango. Ces Indiens lui blessèrent quelques soldats. Alvarado et sa troupe en occirent et navrèrent plusieurs. Puis, il advint à un port d'une âpre montée de lieue et demie. Avec ses arbalétriers et escopettiers et tous ses soldats rangés en bon ordre, il le commença de gravir. Au haut du port, il trouva sacrifiés (c'est signe de guerre) une grosse Indienne sorcière et un chien de ceux qu'ils élèvent, lesquels sont bons à manger et ne savent aboyer. Plus loin, il rencontra une multitude de guerriers qui etaient à l'attendre et le commencèrent d'entourer. Et, comme le passage était montueux, difficile et scabreux, les gens de cheval ne pouvaient courir, ni volter, ni se servir de leurs bêtes, mais les arbalétriers, escopettiers et soldats d'épée et de rondache eurent une brave affaire avec eux, pied contre pied, et, dévalèrent, en bataillant, le versant du port, jusqu'en des ravins où il y eut une opiniâtre escarmouche avec d'autres escadrons de guerriers qui s'y tenaient à l'aguet. Et c'était ruse entre eux

concertée. Le combat entamé, ils faisaient mine de se retirer afin qu'Alvarado les suivît jusqu'à l'endroit où l'attendaient six mille guerriers d'Utatlan et d'autres pueblos, ses sujets. Et là ils cuidaient massacrer les nôtres. Mais Pedro de Alvarado et tous ses soldats se battirent de grand cœur. Les Indiens lui blessèrent trois hommes et deux chevaux ; ce nonobstant, il les vainquit et mit en fuite. Mais ils n'allèrent guère loin. Bientôt, s'étant reformés et renforcés d'autres escadrons, ils retournèrent au combat en vaillants guerriers, croyant mettre en déroute Alvarado et ses gens. Ce fut auprès d'une fontaine qu'ils l'attendirent si fermement qu'ils étaient pied contre pied avec les nôtres. Et plusieurs de ces Indiens, se mettant à deux ou trois ensemble contre un cheval, s'efforçaient de le ruer bas. D'autres l'empoignaient par la queue. Là, Pedro de Alvarado se vit, avec les siens, en grand risque, ne pouvant, vu la foule des ennemis, soutenir de tous côtés le choc des assaillants. La furie des nôtres était extrême. Fray Bartolomé les animait, leur criant de batailler pour le service de Dieu et l'extension de sa Sainte Foi et qu'il les aiderait, et qu'il leur fallait vaincre ou mourir en cet estrif. Malgré tout, craignant d'être rompus et se voyant en telle presse, nos gens leur servirent une volée d'escopettes et d'arbalètes et, à grands coups de taille, les firent reculer un peu. Quant aux cavaliers, ils n'arrêtaient de pointer, fouler, passer sur le ventre à l'ennemi jusques à tant qu'ils le rompirent de telle sorte qu'il ne se rallia de trois jours.

Se voyant sans ennemis à battre, Alvarado tint la campagne, loin de toute peuplade, cabanant et fourrageant. Puis il alla, avec toute son armée, au bourg de Quetzaltenango où il apprit qu'il avait, aux batailles passées, occis deux chefs, seigneurs de Utatlan. Et tandis qu'il prenait du relâche et soignait ses blessés, il fut avisé que toute la puissance des peuples voisins lui venait derechef à l'encontre, qu'ils avaient rassemblé plus de deux Xiquipils, c'est-à-dire seize mille Indiens, chaque Xiquipil étant de huit mille guerriers, et qu'ils venaient résolus à mourir tous ou à vaincre. A cette nouvelle, Pedro de Alvarado sortit avec son armée en une plaine. Les ennemis en gens déterminés commencèrent à l'entourer et assaillir à coups de batons, flèches, pierres et lances. Mais le lieu étant fort plat, les chevaux qui, de toutes parts pouvaient se donner carrière, tombèrent sur les escadrons ennemis si roidement que vite ils tournèrent dos. Plusieurs soldats et un cheval furent blessés. Il y mourut, paraît-il, des Indiens de marque, tant de ce bourg que de toute la terre, de sorte que, depuis cette victoire, ces peuples redoutaient fort Alvarado. Et toute la contrée se concerta pour lui envoyer demander la paix, et ils lui apportèrent un présent d'or de peu de valeur, pour en être bienvenus. Et ce fut un complot de tous les Caciques de cette province. Car ils rassemblèrent beaucoup plus de guerriers qu'avant et leur ordonnèrent de se tenir secrètement parmi les ravins de ce bourg d'Utatlan. Et s'ils envoyaient demander la paix, c'était à seule fin d'a-

mener Pedro de Alvarado et son armée, de Quetzaltenango d'où il faisait pointes et battues dont il ramenait toujours quelque prise d'Indiens et d'Indiennes, à Utatlan, bourg très-fort et entouré de précipices, et, l'ayant resserré en lieu où ils cuidaient pouvoir tirer avantage de lui et de ses soldats, leur tomber dessus avec les guerriers qu'ils tenaient embusqués à cet effet.

Reprenons le récit. Plusieurs Principaux vinrent pardevant Pedro de Alvarado avec le présent. Après l'avoir courtoisement salué à leur mode, ils lui demandèrent pardon des guerres passées, s'offrant pour vassaux de Sa Majesté et le prièrent d'aller avec eux à leur pueblo, lequel était grand et sis en lieu plus plaisant et peuplé, où ils le pourraient mieux servir. Le Pedro de Alvarado leur fit très affectueux accueil et ne soupçonnant point leur cautèle, après leur avoir dit en réponse combien ils avaient mal fait de sortir en guerre, agréa leur soumission, et, le lendemain au matin, les suivit avec son armée à Utatlan, ainsi se nomme ce bourg. En y entrant, les Espagnols virent quelle forteresse c'était. Il y avait deux portes. A l'une, un escalier de vingt-cinq marches menait à l'entrée du pueblo. L'autre s'ouvrait sur une chaussée très mauvaise et toute rompue. Les cases se touchaient, les rues étaient fort étroites. Dans tout le bourg, pas une femme, pas un enfant. Tout autour, des précipices. On ne les approvisionnait que mal et tardivement, et les paroles des Caciques n'étaient plus les mêmes. Des Indiens de Quetzaltenango avi-

serent Pedro de Alvarado que, cette nuit même, on le devait massacrer avec tous les siens, s'il demeurait en ce lieu, que les Caciques avaient posté dans les ravins de nombreux escadrons de guerriers, lesquels devaient, en voyant ardre les cases, se joindre à ceux d'Utatlan et tomber, de deux côtés à la fois, sur les nôtres qui, dans la flamme et la fumée, ne pouvant résister, y seraient tous brûlés. Lorsque le Pedro de Alvarado comprit l'extrême péril où il était, tout à la chaude, il commanda à ses Capitaines et à l'armée entière de tirer immédiatement au large et leur dit quel danger les tenait. L'ayant ouï, ils ne tardèrent guère à sortir sur un plateau, proche les ravins, car ils n'avaient pas pour l'instant le loisir de gagner la plaine, à travers si difficiles passages. Néanmoins, le Pedro de Alvarado faisait bon visage aux Caciques de l'endroit et des environs. Il leur dit que les chevaux étant accoutumés à paître aux champs une partie du jour, il lui fallait, pour cette raison, issir du bourg dont les cases et rues étaient trop resserrées. Et les Caciques, le voyant ainsi sortir, étaient tout tristes. Mais le Pedro de Alvarado ne put dissimuler plus longtemps au sujet de la trahison qu'ils avaient ourdie et des escadrons rassemblés aux ravins. Il fit saisir le Cacique du lieu et le condamna à être brûlé. Et Fray Bartolomé de Olmedo, voulant voir s'il le pourrait enseigner, lui prêcher la foi de Christ et le baptiser, demanda un repit d'un jour. Il n'y parvint pas en deux, mais finalement Jésus-Christ permit que le Cacique se fît chrétien. Le Frayle le baptisa et pria

Alvarado de ne le brûler, mais de le pendre. L'Alvarado le lui concéda, bailla la seigneurie à son fils, sortit aussitôt hors des ravins, en plaine, et guerroya les escadrons qu'ils avaient préparés pour le susdit effet. Et après avoir essayé leurs forces et mauvaise volonté contre les nôtres, ils furent déconfits.

Quittons ce propos et disons comment, au même temps, on sut en un grand pueblo nommé Guatimala, les batailles que Pedro de Alvarado avait eues depuis son entrée dans la province, que, de toutes, il était sorti victorieux et que, présentement, il était sur la terre d'Utatlan, d'où il faisait des envahies et guerroyait maintes peuplades. Et les Indiens d'Utatlan et leurs sujets étaient, paraît-il, ennemis de ceux de Guatimala. Et ceux de Guatimala délibérèrent d'expédier des envoyés avec un présent d'or à Pedro de Alvarado et de se donner pour vassaux à Sa Majesté. Et ils envoyèrent dire que si on avait besoin, pour ces guerres, de quelque service de leurs personnes, ils viendraient volontiers. Alvarado les reçut gracieusement et les remercia fort. Et voulant voir s'ils avaient dit vrai et se procurer des guides, car il ne connaissait point la terre, il leur fit demander deux mille guerriers pour porter le bagage et accommoder, si métier était, maints ravins et mauvais pas que l'ennemi avait coupés afin d'arrêter notre marche. Ceux de Guatimala les lui expédièrent aussitôt avec leurs chefs.

Pedro de Alvarado demeura sept ou huit jours encore dans la province d'Utatlan, faisant des enva-

hies contre les peuplades rebelles qui, après s'être mises en l'obéissance de Sa Majesté, se révoltaient à nouveau. On marqua quantité d'esclaves et Indiennes, et, le Quint Royal prélevé, le reste fut distribué entre les soldats. Après quoi, il alla à la cité de Guatimala. Il y fut bien reçu et hébergé.

Or, après leur arrivée, Alvarado contait à Fray Bartolomé de Olmedo et à ses Capitaines que jamais il ne s'était vu en tel estrif comme aux batailles d'Utatlan, que ces gens étaient courageux et braves guerriers et qu'on y avait eu beau butin. Fray Bartolomé lui répliqua que Dieu avait tout fait et que, pour qu'il trouvât bon et qu'il lui plût nous aider à l'avenir, il ne serait pas mal de lui rendre grâces et faire fête à Dieu et à sa Mère, que la troupe ouïrait messe et qu'il prêcherait aux Indiens. Alvarado s'écria, et tous les Capitaines : C'est la vérité, Padre ! Il faut faire une fête à la Vierge ! On disposa un autel, tous, en une journée et demie, se confessèrent, Fray Bartolomé leur bailla la communion et, après la messe, prêcha. Et il y avait là beaucoup d'Indiens auxquels il déclara maintes choses de notre Sainte Foi et leur déduisit maints fort bons propos de théologie, car le Frayle la savait, dit-on. Et il plut à Dieu que plus de trente Indiens voulussent être baptisés et, deux jours plus tard, le Frère les baptisa. D'autres en avaient le désir, voyant que les nôtres parlaient et communiquaient plus volontiers avec les baptisés qu'avec eux. Et tous généralement étaient contents d'Alvarado.

Les Caciques de cette cité lui dirent que tout près de là, proche une lagune, il y avait une peuplade qui tenait un Peñol très-fort, laquelle leur était ennemie et les guerroyait : que ces gens, n'étant guère loin, savaient bien que le Pedro de Alvarado était là et ne lui venaient pas bailler obéissance comme les autres, et qu'ils étaient très mauvais et de méchante condition. Ledit pueblo a nom Atitlan. Alvarado les envoya prier de venir faire leur paix, qu'ils seraient de lui fort bien traités et autres paroles blandissantes. La réponse qu'ils rendirent, fut de maltraiter les envoyés. Voyant qu'il n'avançait à rien, il dépêcha d'autres ambassadeurs pour les attirer à la paix. Bref, il y envoya trois fois et, toutes trois, ils répondirent de façon malsonnante. Alors, Pedro de Alvarado y alla en personne et mena cent quarante soldats, dont vingt arbalétriers et escopettiers, quarante chevaux et deux mille Guatimaltèques. En approchant du pueblo, il les somma derechef. Ils lui répondirent avec l'arc et les flèches et commencèrent à tirer. Ce qu'ayant vu, il n'eut guère le temps d'aller loin. Il etait dans l'eau, quand lui sortent à l'encontre deux braves escadrons de guerriers Indiens armés de grandes lances, bons arcs, flèches et autres engins, vêtus de corselets, arborant panaches et devises et tapant leurs atabales. Il batailla un bon moment avec eux et eut plusieurs soldats blessés, mais ils ne tinrent guère le camp et s'enfuirent vers le Peñol, avec Alvarado et ses soldats à leurs trousses. Le Peñol fut lestement pris. Il y eut force morts et blesses et il y

en aurait eu davantage si, se jetant tous à l'eau, ils n'avaient gagné une petite île. Alors, les cases sises au bord de la lagune furent mises à sac. Puis les nôtres débouchèrent en une plaine où il y avait force maïs et dormirent là cette nuit. Le lendemain matin, ils allèrent au pueblo qui, ainsi que je l'ai dit, se nomme Atitlan. Il était désert. Alors, Alvarado fit battre le pays et les vergers de cacaoyers qui y sont nombreux. On lui ramena deux Principaux dudit pueblo. Et, sur l'heure, Pedro de Alvarado envoya ces Principaux, avec les prisonniers faits la veille, requérir les autres Caciques de venir appointer la paix, leur promettant qu'ils seraient de lui fort bien considérés et honorés, sinon qu'il les guerroierait comme ceux de Quetzaltenango et Utatlan, couperait leurs arbres à cacao et leur ferait tout le dommage possible. Bref, sans plus de raisons, grâce à ces paroles et menaces, ils vinrent incontinent faire leur paix, apportèrent un présent d'or et se donnèrent pour vassaux à Sa Majesté. Là-dessus, le Pedro de Alvarado et son armée rentrèrent à Guatimala.

Et Fray Bartolomé de Olmedo s'occupait à prêcher la Sainte Foi aux Indiens. Il disait la messe sur un autel où on avait dressé une croix que les Indiens adoraient déjà de la même manière qu'ils nous la voyaient adorer. Le Frayle y plaça aussi une Image de la Vierge apportée par Garay qui la lui avait donnée lors de sa mort. Elle était petite, mais très belle. Et les Indiens en étaient amoureux. Le Frayle leur disait qui elle etait et ils l'adoraient.

Durant quelques jours que l'on demeura sans rien faire en outre de ce que j'ai relaté, tous les peuples de cette marche et d'autres de la Côte du Sud, lesquels se nomment les Pipiles, vinrent faire leur paix. Et plusieurs d'eux se plaignirent de ce que, sur leur chemin, il y avait une peuplade, dite Izcuintepeque, de méchantes gens qui ne les laissaient point passer par leur terre et allaient saccager les villages, et maintes autres plaintes qu'ils en firent. Pedro de Alvarado les envoya pacifiquement appeler. Ils ne voulurent point venir, ains répondirent en très superbes paroles. Alors il résolut d'y aller avec quasi tous les soldats qu'il avait, cavaliers, escopettiers, arbalétriers et beau nombre d'amis de Guatimala. Et, tout à la sourdine, un matin, il leur tomba dessus, faisant chez eux dommage extrême et plus gros, sinon plus juste butin que oncques ne se fit, car ce fut malséante exécution et non conforme au mandement de Sa Majesté.

Maintenant que nous avons fait relation de la conquête et pacification de Guatimala et ses provinces, je dois dire que ce sujet est très entièrement traité dans un mémoire qu'en a fait un habitant de Guatimala, parent des Alvarado, lequel se nomme Gonzalo de Alvarado, et où l'on verra tout le détail de ce que j'ai pu omettre en ce récit. Je dis cela, parce que je ne me trouvai pas à ces conquêtes et ne traversai ces provinces (alors toutes en guerre) que l'an mil cinq cent vingt et quatre, en revenant des Higueras et Honduras vers Mexico, avec le Capitaine Luis Marin.

J'ajouterai que nous eûmes alors avec les naturels de Guatimala quelques rencontres de guerre. Ils avaient fait force trous et coupé des morceaux de sierra aux mauvais endroits, pour nous arrêter au passage de ces grandes tranchées. Et, mêmement, entre un village nommé Juanagazapa et Petapa, en des ravines profondes, nous restâmes deux jours à guerroyer avec les naturels de cette terre, sans pouvoir franchir un mauvais pas. Et, là, il me blessèrent d'un coup de flèche, mais ce fut peu de chose. Nous perçâmes à grand'peine, car de nombreux Guatimaltèques et autres gardaient la passe. Et ce fut au temps où le bruit courut que Cortès était mort avec tous ceux de nous qui l'avaient accompagné aux Higueras. Or, comme le conte en est long et que forcément il me faut remémorer les choses en leur temps et lieu, je laisserai ce propos pour parler de l'Armada que Cortès envoya aux Higueras et à Honduras.

Je veux dire encore que les Indiens de cette province de Guatimala n'étaient pas des guerriers, car ils ne tenaient que dans les ravins, ne faisaient, avec leurs flèches, rien qui vaille, et n'attendaient pas la charge en rase campagne.

CHAPITRE CLV

Comment Cortès envoya une Armada, sous le commandement de Christoval de Oli, pour pacifier et conquérir les provinces de Higueras et Honduras et ce qui en advint, je le narrerai plus avant.

Cortès eut avis qu'il y avait de riches terres et de bonnes mines au pays de Higueras et Honduras. Et, mêmement, des pilotes qui avaient hanté ce parage ou ses proches environs, lui firent accroire, qu'ayant rencontré des Indiens qui pêchaient dans la mer, ils leur avaient pris leurs filets et que les plombs qui les garnissaient étaient d'or mélangé de cuivre. Ils lui dirent aussi la croyance où ils étaient qu'il y avait de ce côté un détroit par lequel on passait de la Bande du Nord à celle du Sud. D'ailleurs, à ce que nous comprîmes, Sa Majesté avait, par lettres, baillé charge et commandement à Cortès d'examiner, enquêter et chercher, en toutes ses découvertes, avec diligence et sollicitude, le détroit, port ou parage menant à l'Épicerie. Bref, soit pour l'or, soit pour chercher le détroit, Cortès détermina d'envoyer, en qualité de Capitaine de cette expédition, Christoval de Oli, ancien Mestre de Camp en la guerre de Mexico et mari d'une Portugaise, doña Filipa de Araujo, que j'ai déjà nommée, croyant qu'il lui serait fidèle, parce qu'il l'avait fait de sa main et

gratifié de bons Indiens de repartimiento dans le voisinage de Mexico.

Et, comme le voyage par terre, pour être si long, était de grand inconvénient, fatigue et dépense, Cortès résolut qu'il irait par mer, l'embarras et coût y étant moindres. Il lui donna donc cinq navires et un brigantin fort bien artillés, garnis de force poudre et dûment avitaillés, trois cent-soixante soldats, dont cent arbalétriers et escopettiers, et vingt-deux chevaux. Et, parmi ces soldats, il y avait cinq Conquérants, des nôtres, de ceux qui passèrent la première fois avec le même Cortès, lesquels, ayant très bien servi Sa Majesté en toutes les conquêtes, avaient déjà leurs maisons et repos. Et si je le dis, c'est qu'il ne servait de rien de dire à Cortès : Monsieur, laissez-moi en repos, je suis las de servir ! Force était d'aller où il commandait.

Christoval de Oli mena avec lui un certain Briones, natif de Salamanque, qui avait été capitaine de brigantin et soldat en Italie. Et ce Briones était fort brouillon et ennemi de Cortès. Oli emmena aussi plusieurs autres soldats qui n'étaient pas bien avec Cortès et dont il était malvoulu pour ne leur avoir donné ni bons repartimientos d'Indiens, ni parts d'or. Suivant les instructions que lui bailla Cortès, il devait, du port de la Villa-Rica, faire route vers la Havane où il trouverait un certain Alonso de Contreras, vieux soldat de Cortès, natif de Orgaz, lequel avait emporté six mille pesos d'or pour faire achat de chevaux, cassave, porcs vifs et salés et autres choses

congruentes à l'Armada. Cortès l'avait expédié devant Christoval de Oli, dans la pensée que, voyant arriver l'Armada, les habitants de la Havane hausseraient le prix des chevaux et de toutes autres provisions. Il recommanda à Christoval de Oli de prendre, en arrivant à la Havane, les chevaux achetés et de faire route vers les Higueras (c'était bonne et courte navigation) et, après avoir débarqué, de moyenner, débonnairement et sans mort d'Indiens, de fonder une ville en quelque bon port, d'attirer à la paix les naturels de ces provinces, de chercher de l'or et de l'argent et de tâcher de savoir et s'enquérir s'il était un détroit et quels ports il y avait dans la Bande du Sud, au cas où il y passerait. Il lui donna deux clercs dont l'un savait la langue Mexicaine et les chargea de faire diligemment prêcher les choses de notre Sainte Foi, de ne point permettre les sodomies et sacrifices et de s'efforcer, avec bonté et douceur, de les en détacher : de briser toutes les prisons de bois où étaient tenus en chartre, à l'engrais, pour être mangés, des Indiens et Indiennes, de lâcher ces tristes captifs et de planter partout des croix. Enfin, il lui bailla maintes images de Notre-Dame pour être mises ès lieux peuplés et lui dit ces paroles : Veillez-y, mon fils Christoval de Oli, et tâchez de faire ainsi.

Et, après s'être accolés et dit adieu en tout amour et paix, le Christoval de Oli prit congé de Cortès et de toute sa maison et descendit à la Villa Rica où son Armada était toute à point et, à certain jour d'un mois et année dont il ne me souvient plus, s'embar-

qua avec tous ses soldats et, le vent étant bon, arriva à la Havane. Il y trouva les chevaux achetés et tout le reste des approvisionnements et y fit rencontre de cinq soldats, personnages de qualité que Diego de Ocampo avait chassés de Panuco, comme bandoliers et brouillons et dont j'ai déjà dit les noms de quelques uns, ci-dessus, au chapitre de la pacification de Panuco. C'est pourquoi je laisserai de les nommer ici. Ces soldats conseillèrent au Christoval de Oli, puisque la terre où il allait avait renom d'être riche et qu'il y menait brave armée et bien munie, avec force chevaux et soldats, de se lever sans retard contre Cortès, de ne le plus reconnaître comme supérieur et de ne lui plus avoir recours aucun. Le susdit Briones en avait maintes fois secrètement entretenu le Christoval de Oli et le Gouverneur de cette île que j'ai si souvent nommé, Diego Velazquez, mortel ennemi de Cortès. Et le Diego Velazquez vint où était l'Armada. Et ce qu'ils appointèrent fut, qu'à eux deux, ils occuperaient cette terre de Higueras et Honduras pour Sa Majesté et, qu'en son Royal Nom, la tiendrait Christoval de Oli, et que le Diego Velazquez le pourvoirait de tout le nécessaire et informerait Sa Majesté en Castille, afin qu'on lui baillât le Gouvernement. Tel fut le traité de la compagnie de l'Armada.

Et je veux dire la condition et prestance du Christoval de Oli. D'une bravoure extrême tant à pied qu'à cheval, il était vaillant mâle, mais moins fait pour commander que pour être commandé. Il avait

trente six ans d'âge. Natif des environs de Baeza ou de Linares, il était de haute prestance, de beau corps, membru, large d'épaules, bien taillé, de poil blondoyant et de très-belle mine. Il avait toujours la lèvre d'en bas fendillée et gercée. En discourant, il parlait d'une voix un peu grosse et superbe, était de gracieuse hantise et avait d'autres bonnes parties, comme d'être libéral. Au commencement, à Mexico, il était grand serviteur de Cortès. Mais l'ambition de commander et de ne plus être commandé, l'aveugla et aussi les mauvais conseillers. De plus, ayant été nourri, quand il était jeune gars, dans la maison de Diego Velazquez où il fut interprète de l'île de Cuba, il demeura reconnaissant du pain qu'il avait mangé à sa table, bien qu'il fût plus tenu à Cortès qu'à Diego Velazquez.

Or donc, l'affaire ayant été conclue avec Diego Velazquez, plusieurs habitants de l'île de Cuba et spécialement ceux qui lui avaient conseillé la révolte, partirent en compagnie de Christoval de Oli. Et n'ayant plus que faire en cette île, ses provisions embarquées dans les navires, il fit hisser les voiles à toute son Armada et, par un vent favorable, alla débarquer dans une petite baie, à une quinzaine de lieues avant le port de Cavallos. Il y aborda au mois de mai. C'est pourquoi, il imposa à une ville qu'il y fonda le nom de Triomphe de la Croix. Il en nomma Alcaldes et Regidors les soldats auxquels Cortès lui avait recommandé, quand il était à Mexico, de faire honneur et de bailler des charges. Puis, il prit pos-

session de ces terres pour Sa Majesté et Hernando Cortès, en son Royal Nom, et accomplit d'autres vœux convenables. Et tout ce qu'il faisait, c'était afin que les amis de Cortès ne soupçonnassent sa rébellion et dans la vue de s'en faire de bons amis pour le jour où ils arriveraient à savoir les choses, et aussi parce qu'il ignorait si la terre serait aussi fertile et riche en mines qu'on le prétendait. Il visa donc deux buts, ainsi que je l'ai dit : si les mines étaient bonnes et le pays très-peuplé, se révolter, et, au cas où l'affaire serait moins belle, s'en retourner à Mexico, retrouver sa femme et ses Indiens et se disculper auprès de Cortes en lui soutenant que la société faite avec Diego Velazquez n'avait eu d'autre fin que de lui tirer approvisionnements et soldats, sans recours aucun, et qu'il était aisé de le voir, puisqu'il avait pris possession pour Cortès. Telle était sa pensée, suivant le dire de plusieurs de ses amis auxquels il l'avait communiquée.

Laissons le donc au Triomphe de la Croix déjà fondé, ce dont Cortès ne sut rien avant plus de huit mois. Et, puisque force m'est d'en reparler ailleurs, je le vais quitter là, et dire ce qui nous advint dans Guazacualco et comment Cortès m'envoya, avec le Capitaine Luis Marin, pacifier la province de Chiapa.

CHAPITRE CLVI

Comment, à notre établissement de Guazacualco, nous passions tout notre temps à pacifier les provinces soulevées, et comment Cortès ordonna au Capitaine Luis Marin d'aller conquérir et pacifier la province de Chiapa et me commanda, ainsi qu'à Fray Juan de las Varillas, parent de Zuazo et Frère de la Merci, d'y aller avec lui, et de ce qui advint en ladite pacification.

Nous étions donc établis en nombre, vieux Conquérants et personnes de qualité, dans cette ville de Guazacualco et nous tenions, entre nous répartis, de vastes territoires, tels que la province même de Guazacualco, Citla, Tabasco, Cimatan, Chontalpa et, au haut des sierras, Cachula et les Zoques et Quilenes jusques à Cinacatan, Chamula, la cité de Chiapa des Indiens, Papanaustla, Pinula et, du côté de Mexico, la province de Xaltepeque, Guazpaltepeque, Chinanta, Tepeca et autres peuples. Et comme, au commencement, dans presque toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne, les Indiens lorsqu'on leur réclamait le tribut, se soulevaient et, même, massacraient leurs Commandeurs et les Espagnols qu'ils pouvaient surprendre à leur avantage, il nous succéda pareillement en cette ville. Quasi toute la province se rebella. Aussi, allions nous toujours,

de village en village, avec une compagnie, les tiran à la paix. Et, comme ceux de Cimatan ne voulaien point venir faire leur appointement à la ville, n obéir aux commandements qu'on leur lançait, le Capitaine Luis Marin délibéra, au lieu de détacher contre eux nombreuse compagnie de soldats, d'envoyer, pour les accoiser, quatre habitants. J'en fus un. Les autres étaient Rodrigo de Enao, natif d'Avila, un certain Francisco Martin, à moitié Biscayen, et Francisco Ximenez, natif de l'Inguijuela d'Estremadure. Le Capitaine nous recommanda de les rappeler débonnairement et affectueusement à la paix, sans leur dire parole dont ils se pussent fâcher. Nous nous acheminâmes donc vers leur province, dont les habitations sont sises parmi des marais et grosses rivières.

A deux lieues de leur pueblo, nous leur dépêchâmes des messagers pour annoncer notre venue. Leur réponse fut de nous sortir à l'encontre, en trois escadrons d'archers et lanciers qui, de prime abord, occirent deux de nos compagnons et me baillèrent une première blessure d'un coup de flèche par la gorge. Le sang en jaillissait, et, ne pouvant, en cet estrif, ni la bander ni arrêter la saignée, ma vie fut en assez grand péril. Quant à mon autre compagnon non encore blessé, c'était le Francisco Martin, après avoir fait tête avec moi et navré quelques ennemis, il se détermina à tirer ses grègues et s'enfuit vers des canoas, au bord d'une rivière, laquelle est dite Macapa. Je restai seul, grièvement féru et, craignant

qu'ils ne m'achevassent, hors de sens et sans sentiment, je me jetai dans les halliers. Là, revenant à moi, d'un brave cœur, je m'écriai : Oh ! Notre-Dame m'assiste, s'il est vrai qu'il me faille mourir ici des mains de ces chiens ! Alors, d'un fier courage, sortant des halliers, je donne à travers les Indiens et, à bons coups d'estoc et de taille, me faisant faire place, bien que blessé à nouveau, je gagne les canoas où était déjà mon compagnon Francisco Martin avec quatre Indiens amis que nous avions amenés pour porter le bagage. Ces Indiens, pendant notre bataille avec les Cimatèques, abandonnant leurs charges, s'étaient réfugiés sur la rivière, dans les canoas. Ce qui nous sauva la vie, à moi et à Francisco Martin, c'est que les ennemis s'attardèrent à piller nos hardes et caisses.

Et, sans plus en parler, disons qu'il plut à Dieu de nous faire échapper à la mort. Nous passâmes cette rivière, laquelle est très large et profonde et foisonne de caïmans. Et de peur d'être poursuivis par les Cimatèques, ainsi se nomment-ils, nous restâmes huit jours, errant par les bois. L'accident fut bientôt connu à Guazacualco. La nouvelle y fut apportée par les autres Indiens que nous avions amenés avec les quatre qui, ainsi que je l'ai conté, demeurèrent dans les canoas. Nous voyant blessés et deux de nous occis, ils s'ensauvèrent, nous laissant en cet estrif, et en peu de jours, arrivèrent à Guazacualco où ils dirent que nous étions morts. Et, comme nous ne paraissions et qu'il n'y avait nouvelle de nous, on

crut que nous étions morts, ainsi qu'avaient dit les Indiens. Et, suivant la coutume des Indes en usage à cette époque, le Capitaine Luis Marin avait déjà réparti nos pueblos à d'autres Conquérants, demandé par messagers à Cortès l'envoi des cédules de Commanderie et même vendu nos biens, quand, au bout de vingt-trois jours, nous arrivâmes à la ville; de quoi se réjouirent nos amis, mais ceux auxquels on avait baillé nos Indiens, en furent marris.

Or, voyant que nous ne pouvions pacifier ces provinces et qu'on nous tuait maints soldats, le Capitaine Luis Marin délibéra d'aller à Mexico demander à Cortès plus de soldats, secours et équipage de guerre, et défendit que, durant son absence, aucun habitant s'aventurât, hors la ville, dans les peuplades éloignées, ordonnant d'aller quérir les vivres à celles qui en étaient à quatre ou cinq lieues. Arrivé a Mexico, il rendit compte de tout ce qui était advenu à Cortès, lequel lui commanda alors de retourner à Guazacualco et envoya quant et lui trente soldats et, parmi eux, un certain Alonso de Grado, maintes fois nommé, et Fray Juan de las Varillas, venu avec Zuazo, grand savant et qui soulait dire qu'il avait étudié à son collège de la Vera-Cruz de Salamanque d'où il était. On le disait de très noble lignage. Cortès ordonna à Luis Marin d'aller, avec tous les habitants de Guazacualco et les soldats qu'il emmenait, à la province de Chiapa, laquelle était en guerre, de la pacifier et d'y fonder une ville.

Dès que le Capitaine Luis Marin fut rentré avec

ces commissions, nous nous embesognâmes tous, tant anciens habitants que nouveaux venus, et commençâmes d'ouvrir des chemins, car ce n'était que forêts et rudes marécages, y jetant bois et ramées, afin d'y pouvoir passer les chevaux. Et, à grand travail, nous allâmes sortir à un village dit Tezpuntlan où, jusques alors, nous soulions remonter en canoas, par le fleuve, n'ayant d'autre route ouverte. De là, nous gagnâmes, en gravissant la sierra, un autre pueblo nommé Cachula. Et, pour le bien entendre, ce Cachula est dans la province de Chiapa, et je le dis, parce qu'il y a un autre pueblo du même nom proche la Puebla des Anges. De Cachula, nous allâmes à des hameaux sujets dudit village, nous frayant chemin en amont du fleuve par où l'on venait de la ville de Chiapa, car il n'est point d'autre voie. Et toutes les peuplades avoisinantes avaient en grosse peur les Chiapanèques, vu que certes ils étaient en ce temps les plus grands guerriers que j'eusse vu dans toute la Nouvelle-Espagne, sans même en excepter les Tlascaltèques, Mexicains, Zapotèques et Minxes, car, je le dis, jamais les Mexicains ne les purent maîtriser. A cette époque, la province était fort peuplée et les naturels, belliqueux à l'excès, guerroyaient leurs voisins de Cinacatan, tous les villages de la lagune Quilenayas et, même, les peuples Zoques, faisant pilleries et captifs en tous hameaux dont ils pouvaient tirer butin et, avec ceux qu'ils tuaient, sacrifices et repües. En outre, sur les chemins de Teguantepeque, ils tenaient apostés aux mauvais pas, des guerriers

pour détrousser les Indiens marchands qui trafiquaient d'une province à l'autre. C'est pourquoi tout négoce cessait aucunes fois entre les provinces. Et, mêmement, ils avaient de force amené et établi près de Chiapa des peuplades étrangères qu'ils y tenaient esclaves, leur faisant faire leurs semailles.

Reprenons notre chemin. Nous remontâmes le fleuve jusqu'à leur cité. C'était durant le carême de l'an mil cinq cent vingt et quatre. Mais il ne me souvient pas bien de l'année. Avant que d'arriver à Chiapa, on fit la montre de tous les cavaliers, escopettiers et arbalétriers de l'expédition. On ne l'avait pu faire jusques alors, à cause de quelques habitants de notre ville et d'autres étrangers qui n'avaient pas encore rejoint. Ils étaient à parcourir les villages de la sierra de Cachula, réclamant le tribut qui leur était dû. Grâce à la présence d'un Capitaine et de notre gent de guerre, ils s'aventuraient à y aller, car auparavant ces Indiens ne nous payaient point de tribut et n'avaient cure ni souci de nous.

Revenons à notre revue. Il s'y trouva vingt-sept hommes de cheval pouvant combattre et cinq autres impropres à ce service, quinze arbalétriers, huit escopettiers, un canon, de la poudre et un artilleur. Ce soldat prétendait avoir été en Italie. Et je le dis ici, parcequ'il n'était bon à rien et fort coüard. Nous menions de plus soixante soldats d'épée et rondache, quatre-vingts Mexicains environ et le Cacique et quelques Principaux de Cachula. Cesdits Indiens de Cachula allaient, tremblant la peur. A force de

caresses, nous les emmenâmes pour nous aider à frayer le chemin et porter le bagage.

Nous nous arroutâmes donc en bon ordre. A l'approche des lieux habités, quatre de nos soldats, des plus lestes, allaient toujours devant, épiant et battant l'estrade. J'étais l'un d'eux, et je laissais mon cheval, car ce n'était pas terrain où il pût courir. Nous précédions toujours de demi-lieue notre armée. Or, les Chiapanèques, qui sont grands veneurs, étaient alors à chasser des cerfs. Nous ayant vus, ils se mirent à s'appeler par de grands feux. Nous avançâmes. Auprès de leurs habitations, ils avaient de très larges chemins et de vastes champs de maïs et autres légumes. Le premier village que nous rencontrâmes se nomme Estapa et est à quatre lieues environ de la capitale. Il venait d'être abandonné. Il y avait là quantité de maïs, poules et autres victuailles. Nous eûmes de quoi bien dîner et souper. Nos sentinelles, guettes et coureurs postés, nous nous reposions dans ce village, lorsque deux coureurs à cheval vinrent donner l'alarme, criant : Aux armes ! Voici les guerriers Chiapanèques en force ! Nous, toujours prêts, leur sortîmes à l'encontre avant qu'ils parvinssent au village, et eûmes avec eux une brave bataille. Ils étaient armés de bâtons brûlés avec leurs courroies de jet, arcs, flèches, lances plus grandes que les nôtres, bien cuirassés de coton et empanachés. D'autres portaient des massues en guise de casse-têtes. Le terrain du combat était très-pierreux et, avec leurs frondes, ils nous maltraitaient fort. Et ils commencèrent à nous

envelopper si roidement que dès la première volée, ils nous tuèrent deux hommes et quatre chevaux et blessèrent Fray Juan, treize soldats et plusieurs Indiens amis, baillant au Capitaine Luis Marin deux blessures. Nous restâmes à batailler tout l'après-midi, jusqu'à la nuit. Et comme il faisait noir et qu'ils avaient senti le fil de nos épées, les escopettes et arbalètes et le fer de nos lances, ils se retirèrent. Nous en fûmes aises. Nous trouvâmes quinze morts et plusieurs blessés qui n'avaient pu filer. De deux d'entre eux qui paraissaient Principaux, nous tirâmes avis que tout le pays était prêt à nous tomber dessus le jour ensuivant. Cette nuit, nous enterrâmes les morts et pansâmes les blessés et le Capitaine qui était mal en point de ses blessures. Elles avaient beaucoup saigné et s'étaient refroidies, parce qu'il n'avait pas voulu s'éloigner du combat pour les faire panser et bander. Cela fait, nous plaçâmes de bonnes sentinelles, guettes et coureurs. Les chevaux étaient sellés et bridés et tous les soldats fort à point car nous tenions pour assuré qu'ils nous attaqueraient nuitamment et, ayant vu leur opiniâtreté en la bataille passée où ni par arbalètes, lances, escopettes ou estocades, nous ne les pouvions faire retraire et reculer d'un pas, nous les estimâmes bons guerriers et francs au déduit. Aussi, cette nuit même, fut réglé, pour le lendemain, l'ordre dans lequel nous autres cavaliers devions charger, cinq par cinq, le bois couché, sans nous arrêter à joûter jusqu'à les avoir rompus, mais, la lance haute et le fer au visage, les fouler et outrepasser.

Le Luis Marin avait déjà d'autres fois recommandé cet ordre et plusieurs de nous, vieux Conquerants, en avaient baillé l'avis aux nouveaux venus de Castille. Mais quelques uns d'eux n'eurent cure de l'observer, croyant faire quelque chose en allongeant un coup de lance aux ennemis. Et la chose succéda fort à l'envers pour quatre d'entre eux, car leurs lances furent prises et servirent à les blesser eux et leurs chevaux. Et je veux dire que les ennemis se mettaient à six ou sept et embrassaient un cheval, le cuidant ainsi maintenir et prendre. Ils jetèrent bas un cavalier et, si nous ne l'eussions secouru, ils le menaient sacrifier. Et, deux jours après, il trépassa.

Retournons à notre relation. Le lendemain matin, nous résolûmes de nous acheminer vers leur cité de Chiapa. Et vraiment on la pouvait dire cité, et bien peuplée de cases et rues bien alignées et de plus de quatre mille habitants, sans compter maints autres villages sujets établis alentour. Nous allions en bel ordre, le canon bien en point et l'artilleur avisé de ce qu'il avait à faire. Et nous n'avions pas cheminé un quart de lieue, que nous nous rencontrâmes avec toute la puissance de Chiapa. Champs et côteaux en étaient couverts. Hauts panaches, braves armures, grandes lances, flèches, bâtons à courroies, pierres et frondes et vociférations et huées et sifflements, c'était chose épouvantable ! Ils nous joignirent pied contre pied et commencèrent à se battre comme lions enragés. Et notre maudit artilleur (bien maudit se pouvait-il dire) transi de peur et tremblant, ne sut

tirer, ni bouter feu au canon et, lorsqu'à force de lui crier dessus, il s'y décida, il blessa trois de nos soldats et ne fit rien qui vaille. Le Capitaine voyant le tour que prenait la chose, fit charger tous les cavaliers, par quadrilles, comme nous en étions convenus, et les escopettiers, arbalétriers et gens d'épée et de rondache, tous en corps, afin de n'être rompus, nous aidèrent fort bien ; mais les ennemis qui nous vinrent sus étaient si nombreux que d'autres que nous, moins experts des plus outrageuses batailles, eussent eu grosse peur et, nous-mêmes, fûmes émerveillés de leur bravoure. Et Fray Juan nous animait, disant que Dieu et le César nous payeraient notre peine. Le Capitaine Luis Marin nous cria: Sus donc, Messieurs ! Saint-Jacques ! Sus, sus ! Rechargeons les bravement ! Et, gaillardement, nous leur baillâmes telle etrillée qu'en un instant ils tournaient dos.

Le terrain où fut donnée cette bataille étant très-pierreux et malaisé pour les chevaux, nous ne pouvions suivre les fuyards. Or, au pourchas, tandis que nous avancions insouciamment, croyant qu'ils ne se rallieraient de tout le jour et rendant déjà grâces à Dieu du bon succès, non loin du lieu où avait commencé le combat, derrière des collines, se tenaient, tout armés, d'autres plus gros escadrons de guerre que les premiers. Plusieurs d'entre eux portaient des cordes pour lacer les chevaux et, tirant dessus, les ruer bas : ils avaient tendu en maints endroits force rêts pour prendre les chevaux comme cerfs et gardaient, pour nous amarrer, quantités de cordes. Et

tous ces susdits escadrons, nous venant à l'encontre, en très braves et rudes guerriers, nous servirent telle volée de flèches, bâtons et pierres qu'ils blessèrent à nouveau quasi tous les nôtres, prirent quatre lances aux cavaliers et tuèrent deux soldats et cinq chevaux. Ils menaient alors, au milieu de leurs escadrons, une Indienne assez vieille et fort grosse, qu'ils tenaient, disait-on, pour leur déesse. Ladite Indienne était devineresse et leur avait prédit que, dès qu'elle adviendrait au lieu du combat, nous serions incontinent vaincus. Elle portait en un brasero, des parfums, et des idoles de pierre et s'avançait, peinte par tout le corps. Du coton était collé aux peintures. Et, sans peur aucune, elle entra parmi les Indiens alliés qui avaient formé un seul corps de toutes leurs compagnies. Tout aussitôt, la maudite déesse fut mise en pièces.

Rentrons en notre bataille. Lorsque le Capitaine Luis Marin et nous tous vîmes une telle multitude de guerriers ennemis combattant si hardiment, nous nous émerveillâmes et, criant au Frayle de nous recommander à Dieu, nous les chargeâmes dans le même ordre et, les rompant peu à peu, les fîmes fuir. Ils se cachaient parmi les pierres, d'autres se jetèrent dans le fleuve qui était proche et profond et se sauvèrent à la nage, car ils sont très bons nageurs. Les ayant défaits, nous nous reposâmes un peu. Le Frayle chanta un Salve, quelques soldats de bonne voix l'accompagnant, et cela ne sonnait point mal, et tous nous rendîmes bien des grâces à Dieu. Nous trou-

vâmes le champ de bataille jonché de morts et de blessés. Ensuite, nous résolûmes d'aller à un village sis au bord du fleuve, près de la cité, et où il y avait de bonnes prunes. C'était temps de Carême et, en cette saison, elles sont mûres et bonnes en cet endroit. Nous y demeurâmes tout le reste du jour, enterrant les morts en lieux où les naturels ne les pussent voir ni découvrir et pansant les hommes et dix chevaux blessés. Et nous déterminâmes de dormir là, bien gardés par sentinelles et guettes.

A un peu plus de la minuit, dix Indiens Principaux de deux bourgades sises proche la capitale et cité de Chiapa passèrent à notre camp, à travers le fleuve qui est très large et profond. Ces Indiens étaient venus à rame sourde, dans cinq canoas dont les rameurs étaient dix personnages naturels des hameaux de la rive du fleuve. Ayant débarqué du côté de notre camp, en sautant à terre, ils furent pris par nos sentinelles et parurent contents d'être pris. Amenés devant le Capitaine, ils dirent : Seigneur, nous ne sommes point Chiapanèques, mais d'une autre province dite Xaltepeque et ces méchants Chiapanèques, dans une grande guerre, nous ayant tué beaucoup de gens, emmenèrent captif le reste de notre peuple et nous firent par force peupler ici avec nos femmes et enfants : ils nous ont ôté tous nos biens, depuis douze ans ils nous tiennent esclaves, nous faisons leurs semailles et labourons leurs champs de maïs, ils nous font aller à la pêche et nous prennent nos filles et nos femmes : nous vous venons donner avis que,

cette nuit, nous vous amènerons plusieurs canoas, sans quoi vous ne pourriez que malaisément traverser ce fleuve, et nous vous montrerons aussi un gué, bien que l'eau n'y soit pas très basse : pour prix de cette bonne œuvre, Seigneur Capitaine, nous vous requérons en grâce, quand vous aurez vaincu et déconfit ces Chiapanèques, de nous octroyer licence de nous tirer de leur pouvoir et de regagner notre terre : et, afin de bailler majeure créance à la vérité de notre dire, nous avons laissé, sur le fleuve, avec nos frères et compagnons, cachés dans les canoas où nous passâmes, trois joyaux d'or comme diadèmes que nous vous apportons en présent, avec des poules et des prunes. Et ils demandèrent licence de les aller quérir et ce devait être bien à la sourdine, pour échapper à la surveillance des Chiapanèques qui gardaient les passages du fleuve.

Lorsque le Capitaine eut entendu ce que dirent les Indiens et le grand secours qu'ils nous apportaient pour le passage de ce roide et rapide fleuve, il rendit grâces à Dieu, montra bon vouloir aux messagers et leur promit de faire à leur désir et, de leur bailler en outre des étoffes et dépouilles que nous pourrions avoir de la cité de Chiapa. Il apprit d'eux que, dans les deux batailles passées, nous avions occis et blessé plus de cent-vingt Chiapanèques : qu'ils tenaient prêts pour le lendemain nombre d'autres guerriers : qu'ils faisaient sortir au combat, contre nous, les gens des hameaux d'où étaient lesdits messagers, mais que nous n'avions rien à craindre d'eux et que, bien au contraire,

ils nous aideraient : que l'ennemi nous devait attendre au passage du fleuve : qu'il tenait pour impossible que nous eussions l'audace de le traverser, et que, si nous le tentions, ils nous déconfiraient. Cet avis donné, deux de ces Indiens demeurèrent avec nous. Les autres allèrent à leurs villages porter l'ordre de nous amener vingt canoas, dès le fin matin. Ils tinrent très-bien leur parole.

Après leur départ, nous reposâmes quelque peu, le reste de la nuit, non sans bonne précaution de sentinelles, guettes et rondes, car nous pouvions ouïr la grande rumeur des guerriers qui s'assemblaient sur la rive du fleuve et la sonnerie des trompes, tambours et cornets. Dès l'aube, nous vîmes les canoas qu'on nous amenait à découvert, en dépit de ceux de Chiapa. Ceux-ci, paraît-il, ayant reconnu que les naturels de ces hameaux s'étaient révoltés, fortifiés et mis de notre côté, en avaient pris quelques uns. Les autres s'étaient remparés dans un grand temple. C'est pourquoi, entre les Chiapanèques et les susdits hameaux, tout n'était que révoltes et guerre. Aussitôt, nos amis nous allèrent montrer le gué et nous pressèrent fort de passer promptement le fleuve, de peur que leurs compagnons pris durant la nuit, ne fussent sacrifiés. Nous arrivâmes au gué. Il était très profond. Et, en grand concert, arbalétriers, escopettiers et cavaliers, et nos amis Indiens dans leurs canoas, tous en troupe pour mieux supporter la force impétueuse du courant, encore que l'eau nous montât jusqu'aux tétons, nous passâmes, Dieu aidant, et parvînmes presque à l'autre

bord. Mais nous n'avions pas pris terre, que de nombreux guerriers nous courent sus. Bâtons à courroies, pierres, flèches et grands coups de lance tombèrent sur nous en grêle si drue que nous fûmes quasi tous blessés et quelques uns deux et trois fois. Deux chevaux furent tués. Un cavalier nommé N... Guerrero ou Guerra, s'étant mis au plus fort du courant, se noya dans le passage du fleuve. Il était natif de Tolède. Et le cheval sortit de l'eau sans maître.

Retournons au combat. Ils nous arrêtèrent un bon moment à ce passage. Nous ne les pouvions faire reculer. Ils nous défendaient de prendre terre. En ce point, les Indiens des hameaux révoltés nous vinrent aider et, prenant à revers ceux qui bataillaient avec nous dans le fleuve, en tuèrent et blessèrent bon nombre, car ils les avaient en grande inimitié à cause de leur long esclavage. Ce que voyant, nous saillîmes en terre, les cavaliers d'abord, puis les arbalétriers et escopettiers, soldats d'épée et de rondache et Mexicains amis, et les frottâmes de si rude main qu'ils s'enfuirent de toutes parts; un Indien n'attendait pas l'autre. Et, tout à la chaude, en brave ordonnance, enseignes déployées, avec une foule d'Indiens des hameaux, nous entrâmes dans la cité. Au plus peuplé, là où étaient leurs grands Cues et oratoires, les cases étaient si rapprochées que nous n'osâmes y prendre nos quartiers, mais, plutôt, à la campagne, en lieu où, même boutant le feu, il ne nous pût dommager. Et notre Capitaine envoya appeler à la paix les Caciques et chefs de ce peuple. Trois Indiens des hameaux

amis, dont l'un se nommait Xaltepeque, furent les ambassadeurs, avec six chefs Chiapanèques pris aux batailles dernières. Il leur manda de venir incontinent faire leur paix et qu'il leur pardonnerait le passé: que, s'ils ne venaient pas, nous les irions quérir, leur ferions plus âpre guerre et leur brûlerions leur cité. Grâce à ces braves paroles, ils vinrent sur l'heure, apportant même un présent d'or, se disculpèrent d'être sortis en guerre, baillèrent obéissance à Sa Majesté et supplièrent Luis Marin de ne consentir que nos alliés brûlassent aucune case, car avant que d'entrer dans Chiapa, en un hameau, sur l'autre bord du fleuve, ils en avaient brûlé plusieurs. Luis Marin leur promit d'ainsi faire et ordonna aux Mexicains que nous menions et aux gens de Cachula de ne les maltraiter ou dommager en rien. Et je veux dire derechef que ce Cachula que je nomme ici n'est pas celui qui est proche Mexico, mais un pueblo du même nom, situé dans les sierras, sur notre passage, au chemin de Chiapa.

Laissons cela et disons que, dans cette cité, nous trouvâmes trois prisons de bois treillissé, pleines de prisonniers attachés avec colliers au col. C'était gens appréhendés sur les chemins. D'aucuns étaient de Guantepeque, d'autres Zapotèques ou Quilènes, d'autres de Soconusco. Nous les tirâmes de prison et chacun s'en alla à sa chacunière. Nous trouvâmes aussi dans les Cues de très vilaines figures d'idoles qu'ils adoraient, lesquelles Fray Juan brisa toutes, plusieurs Indiens et enfants sacrifiés et maintes ordes

choses dé sodomies qu'ils pratiquaient. Le Capitaine leur commanda d'aller incontinent appeler à la paix et obéissance de Sa Majesté toutes les peuplades voisines. Les premiers qui vinrent furent ceux de Cinacatan, Copanaustla, Pinola, Guequiztlan, et autres villages Quilènes dont j'ai oublié les noms, ainsi que d'autres peuples de la langue Zoque. Tous baillèrent obéissance à Sa Majesté. Et ils étaient émerveillés de ce que, si peu nombreux, nous avions pu vaincre les Chiapanèques, et certes ils en montrèrent grand contentement, car ils étaient mal avec eux.

Nous demeurâmes cinq jours en cette cité. Et Fray Juan dit la messe, confessa quelques soldats et prêcha aux Indiens dans leur langue qu'il savait bien. Ils furent aises de l'ouïr, adorèrent la Sainte-Croix, disaient qu'il les fallait baptiser, que nous paraissions très bonnes gens, et se prirent d'amour pour Fray Juan.

Sur ces entrefaites, un des soldats de notre armée, ayant déserté le camp, alla sans permission du Capitaine à un village ami, lequel, je l'ai dit, se nomme Chamula, emmenant huit de nos Indiens Mexicains. Il demanda aux gens de Chamula, sur l'ordre du Capitaine, prétendait-il, de lui bailler de l'or. Les naturels lui donnèrent quelques joailleries et, comme ils n'en portaient pas davantage, il empoigna le Cacique. Les gens de l'endroit, l'ayant vu commettre cet excès, voulurent tuer l'outrecuidant et inconsidéré soldat. Ils se soulevèrent sur le fait, non seulement eux, mais firent se lever aussi leurs voisins de

Guequiztlan. A cette nouvelle, le Capitaine Luis Marin prend le soldat et l'expédie en poste à Mexico, pour être châtié par Cortès. Le Luis Marin en agit ainsi parce que cet homme était tenu pour personne de compte, lequel pour son honneur, je ne nomme par son nom, jusques à tant que survienne un cas où il fit pis encore, car il était méchant et cruel avec les Indiens, comme je le dirai plus loin.

Cela fait, le Capitaine Luis Marin fit appeler à la paix les Indiens de Chamula, leur envoyant dire qu'il avait déjà châtié et expédié à Mexico l'Espagnol qui leur allait réclamer de l'or et commettait ces excès. La réponse qu'ils rendirent fut mauvaise et elle nous sembla pire parce qu'elle nous fit craindre la levée des peuplades voisines. Nous résolûmes donc de marcher aussitôt contre eux et de ne les laisser qu'après les avoir contraints à la paix. Après avoir fort doucement parlé aux Caciques Chiapanèques, Fray Juan leur dit bellement, en leur langue qu'il savait bien, les choses appartenant à notre Sainte Foi, les exhorta à laisser les idoles, sacrifices, sodomies et larcins et leur mit des croix et une image de Notre-Dame sur un autel que nous leur fîmes faire. Et le Capitaine Luis Marin leur donna à entendre comme quoi nous étions vassaux de Sa Majesté Césaréenne et maintes autres choses convenables. En outre, nous laissâmes la moitié de leur cité peuplée d'Espagnols. Les deux peuplades amies qui nous avaient amené les canoas et prêté leur aide en la guerre, sortirent du pouvoir des Chiapanèques, avec tous leurs biens, femmes et enfants.

Les uns, ceux de Xaltepeque, s'allèrent établir à une dizaine de lieues de Chiapa, en aval du fleuve où ils sont encore aujourd'hui, et ceux d'Istatlan s'en allèrent à leur pays, en la terre de Guantepeque.

Revenons à notre départie vers Chamula. Nous envoyâmes donc appeler les Indiens de Cinacatan qui étaient gens de raison, pour la plupart marchands, et leur dîmes de nous amener deux cents hommes pour porter le bagage et que nous allions à leur pueblo, lequel était sur le chemin de Chamula. Puis le Capitaine demanda aux Caciques de Chiapa deux cents guerriers bien armés qui nous devaient accompagner. Ils les lui donnèrent aussitôt. Nous sortîmes de Chiapa un matin et allâmes dormir à des salines où ceux de Cinacatan nous avaient fait bon cabanage. Le lendemain, à midi, nous arrivâmes à Cinacatan. Nous y passâmes la Sainte Pâque de Résurrection. Et nous fîmes sommer derechef les gens de Chamula. Et ils ne voulurent point venir. Il nous fallut donc aller à eux. Leur peuplade peut être à trois lieues environ de Cinacatan. Et ce village de Chamula est en lieu fort, très malaisé à prendre, avec un très profond fossé du côté où nous le devions combattre et, d'autres parts, pire et mieux fortifié encore. Dès que notre armée y fut advenue, ils se mirent à nous tirer d'en haut tant de pierres, bâtons et flèches que le sol en était couvert. Ils avaient aussi de très longues lances avec un tranchant de pierre dure de plus de deux vares qui, je l'ai déjà dit, coupaient mieux qu'épées, et des boucliers faits en manière de pavois

dont ils se couvrent tout le corps dans le combat et qu'ils roulent et plient, quand ils n'ont plus que faire, de façon à n'en être aucunement empêchés. Et leurs frondes lançaient tant de pierres et leurs flèches étaient tirées si dru, qu'ils nous blessèrent cinq soldats et deux chevaux, avec tel accompagnement de cris, huées, sifflets, hurlements, tambours et conques de mer, que c'était à mettre l'épouvante au cœur de qui ne les eût connus. Ce que ayant vu, Luis Marin comprenant que la cavalerie ne pouvait servir de rien (c'était en montagne), lui commanda de redescendre en plaine, car nous étions sur une âpre et forte côte. Il donna cet ordre dans la crainte que nous ne fussions attaqués par les guerriers d'un autre pueblo révolté nommé Guequiztlan, auquel cas les cavaliers leur pourraient résister. Ensuite de quoi, nous commençâmes à tirer sur les tenants du fort à beaux carreaux et escopetades. Mais, grâce à leurs hauts remparts, nous ne les pouvions dommager en rien et eux, au contraire, nous navraient maintes fois. Nous demeurâmes tout le jour à batailler en cette guise, et ils ne se souciaient mie de nous. Si nous tentions de forcer leurs remparts et créneaux, plus de deux milles lanciers défendaient les postes contre nos assauts. Et au cas où nous aurions voulu entrer, à toute force, en leur réduit et hasarder nos personnes en nous y précipitant, il fallait choir de si haut que nous nous serions mis en pièces, et la chose ne valait pas qu'on s'exposât à pareille aventure. Après avoir bien délibéré comment et de quelle manière nous

devions combattre, il fut convenu que nous amènerions d'un hameau abandonné qui était proche, du bois et des planches dont nous ferions des baudets ou mantelets, ainsi les nomme-t-on, sous chacun desquels tenaient vingt personnes. Et, avec des pioches et pics de fer que nous avions et d'autres hoyaux du pays, en bois, que nous trouvâmes là, nous nous mîmes à fouiller et démolir leur fortification. Nous fîmes une brèche, car d'entrer autrement, il n'y fallait songer. Nous avions tout examiné des deux autres côtés. A plus d'une lieue de tour, il y avait une autre entrée, fort malaisée et plus dure à gagner que la nôtre, et si roide à descendre que c'était, pour ainsi dire, entrer aux abîmes.

Regagnons nos abris et mantelets. Grâce à eux, nous abattions leurs défenses. Et, d'en haut, ils nous jetaient force poix et résine ardente, de l'eau mêlée de sang, toute bouillante, et, d'autrefois, de la braise et de la cendre chaude, nous faisant de la mauvaise besogne, et par là-dessus, quantité de pierres et fort grosses qui démolirent nos engins. Il fallut nous retirer et les raccommoder. Puis nous revînmes à la charge. Quand ils virent que nous ouvrions de plus larges brèches, quatre papas et autres personnes principales, montant aux créneaux, couverts de leurs boucliers et autres pavesades de bois, nous crièrent : Puisque vous désirez et voulez de l'or, entrez dedans, nous en avons beaucoup! Et ils nous jetèrent du haut des créneaux sept diadèmes d'or fin, quantité de perles creuses et autres joailleries en forme de

colimaçons et canards, toutes d'or, et, à la suite, force flèches, bâtons et pierres. Nous avions enfin ouvert deux grandes brèches, mais comme il était déjà nuit et qu'il commençait de pleuvoir, nous laissâmes l'assaut pour le lendemain. Et là, nous dormîmes cette nuitée, sous bonne garde. Et le Capitaine commanda aux cavaliers qui étaient en plaine, de ne pas quitter leurs postes et de tenir les chevaux sellés et bridés.

Revenons aux Chamultèques. Ils demenèrent toute la nuit tapage d'atabales et trompes, vociférant, huant et criant qu'ils nous occiraient le lendemain, que leur idole l'avait promis. Dès l'aube, avec nos engins et mantelets, nous retournâmes agrandir les brèches. Et les ennemis, défendant très courageusement leur fort, blessèrent ce jour-là cinq des nôtres, et à moi me baillèrent un brave coup de lance qui me traversa le plastron et, s'il n'eût été bien rembourré de coton, j'étais mort, car malgré son épaisseur, il fut percé, perdant bonne pelote de coton, et je fus petitement blessé. Il était alors plus de midi. Il vint une grosse pluie, et, ensuite, un brouillard très obscur. En ces hautes sierras, bruines et averses sont fréquentes. Or, notre Capitaine, comme il pleuvait fort, s'écarta du combat. Quant à moi, vieux routier des guerres de Mexico, j'entendis bien que, depuis la venue du brouillard, les ennemis ne poussaient plus tant de vociférations et cris comme auparavant et ne voyant se mouvoir guère plus de deux cents lances, parmi toutes celles qui étaient accotées aux logettes, fortifications et barbacanes, je soup-

çonnai (ce qui était vrai) qu'ils avaient envie ou étaient en train de filer. Et, vivement, j'entrai par une brèche, avec un mien compagnon. Deux cents guerriers environ étaient là, lesquels nous chargèrent à force de lances et, si quelques Indiens de Cinacatan ne nous avaient promptement secourus et appelé à grands cris nos soldats qui entrèrent aussitôt dans le fort, nous aurions là perdu la vie. Les Chamultèques qui faisaient tête avec leurs lances, voyant ce secours, s'enfuirent, car la plupart des guerriers avaient déjà filé à la faveur du brouillard. Et notre Capitaine, avec tous les soldats et alliés, entra dans la place. Toutes les hardes étaient troussées et la menue gent et les femmes ensauvées par le mauvais passage qui, je l'ai dit, était tres profond, d'âpre montée et de pire descente. Nous nous mîmes à leurs trousses. Beaucoup de femmes, jeunes gars et enfants et une trentaine d'hommes furent pris. Le butin fut nul, fors en vivres.

Cela fait, nous rebroussâmes chemin, avec notre prise, vers Cinacatan, et résolûmes d'asseoir notre camp au bord d'une rivière où est aujourd'hui fondée la Cité Royale que, d'un autre nom, on nomme Chiapa des Espagnols. De là, le capitaine Luis Marin lâcha six prisonniers avec leurs femmes, afin qu'ils allassent appeler ceux de Chamula, et leur dit de ne point avoir peur et qu'il leur rendrait tous les prisonniers. Les messagers partirent et, le jour ensuivant, les Chamultèques vinrent appointer la paix et emmenèrent tous leurs gens. Il n'en resta pas un. Après

qu'il se fut mis en l'obéissance de Sa Majesté, le Capitaine Luis Marin me bailla ce pueblo, parce que Cortès lui avait ecrit de Mexico de me donner un bon morceau de ce qu'il conquerrait, que j'étais, en outre, grand ami du Luis Marin et que je fus le premier soldat qui y entra. Cortès m'envoya depuis cédule de Commanderie réservée et les Chamultèques me payèrent tribut pendant plus de huit ans. La Cité Royale n'était pas en ce temps fondée. Mais, dès qu'elle fut bâtie, mon village lui fut donné pour les besoins de la population.

Laissons cela et disons comment je demandai à Fray Juan de prêcher mes Chamultèques. Et il le fit volontiers et disposa un autel, une croix et une image de la Vierge; quinze d'entre eux se firent aussitôt baptiser. Et le Frayle disait qu'il espérait en Dieu qu'ils seraient bons catholiques, et je me réjouissais, car je les aimais bien, comme chose mienne.

Mais retournons à notre relation. Chamula pacifié, Guequiztlan qui s'était aussi soulevé, refusa malgré notre appel, de venir faire sa paix. Et notre Capitaine résolut de les aller chercher en leurs villages. Je dis villages, parce que ces Indiens habitaient alors trois hameaux, tous sis en lieux forts. Nous laissâmes à notre campement les blessés et le bagage, et, les plus dispos et gaillards, partîmes avec notre Capitaine. Les Cinacatèques nous donnèrent environ trois cents guerriers qui marchèrent quant et nous. De là aux hameaux de Guequiztlan, il pouvait y avoir quatre lieues. En avançant, nous trouvâmes tous les chemins fermés et

si fort empêtrés de madriers et arbres coupés, que les chevaux n'y pouvaient passer. A l'aide des alliés que nous menions, nous les débarrassâmes et ils en ôtèrent les arbres. Puis, nous allâmes à un des trois hameaux, lequel, je l'ai dit, était fortifié, et le trouvâmes plein de guerriers. Ils commencèrent à huer, vociférer, et tirer bâtons et flèches. Ils avaient des pavois de paille et des épées à deux mains de pierre dure, plus tranchantes que rasoirs, en la guise de ceux de Chamula. Notre Capitaine et nous tous grimpâmes au fort, bien plus malaisé et roide à prendre que celui de Chamula. Les naturels déterminèrent de s'enfuir et de laisser le hameau sans peuple ni vivres. Les Cinacatèques prirent deux fuyards qu'ils amenèrent au Capitaine, lequel les fit lâcher, afin qu'ils appelassent à la paix les autres habitants. Nous demeurâmes là deux jours, attendant leur retour et la réponse. Ils vinrent tous faire leur paix et apportèrent un présent d'or de peu de valeur et des plumages de quetzals qu'ils prisent fort. Puis, nous regagnâmes notre campement.

Nous laisserons de narrer d'autres événements qui n'importent pas à notre relation, et dirons que, rentrés au cabanage, nous parlâmes de fonder là une ville, suivant les ordres de Cortès. Et plusieurs soldats, dont j'étais, disaient que ce serait bien; d'autres qui avaient de bons Indiens à Guazacualco, y étaient contraires. Ils donnaient pour prétexte que nous n'avions point de fers à chevaux, que nous étions peu nombreux et quasi tous blessés, que la terre était très

peuplée et la plupart des villages sis en lieux forts et hautes sierras, que nous ne nous pourrions servir ni prévaloir des chevaux et maintes autres choses de semblable éteuf. Le pis est que le Capitaine Luis Marin et un certain Diego de Godoy, lequel était notaire du Roi et d'humeur fort intrigante, n'avaient pas envie de fonder un établissement, mais de s'en retourner à nos habitations et ville de Guazacualco. Et un certain Alonso de Grado que j'ai souventes fois nommé aux chapitres passés, plus brouillon qu'homme de guerre, était, paraît-il, secrètement nanti d'une cédule de Commanderie, signée de Cortès, par laquelle il lui faisait don de la moitié du pueblo de Chiapa, quand il serait pacifié. En vertu de laquelle cédule, Grado réclama au Capitaine Luis Marin l'or que lui avaient baillé les Indiens de Chiapa, et qui fut pris aux temples des idoles dudit lieu, environ mille cinq cents pesos. Luis Marin disait que cet or était destiné à payer les chevaux morts à la guerre, en cette expédition. Sur ce et autres différends, ils étaient au plus mal ensemble. Ils eurent tant de mots, que l'Alonso de Grado, qui était mal morigéné, se dérégla en paroles. Et celui qui se fourrait partout et brouillait tout, c'était le notaire Diego de Godoy. Si bien que Luis Marin les fit empoigner l'un et l'autre, les tint six ou sept jours aux fers et à la chaîne, et détermina d'envoyer Alonso de Grado prisonnier à Mexico. Quant au Godoy, par offres, promesses et bonnes intercessions, il le lâcha. Et ce fut pire. Car aussitôt le Grado et le Godoy se concertèrent pour écrire

fort en poste à Cortès, lui disant beaucoup de mal de Luis Marin. Et, mêmement, Alonso de Grado me pria d'écrire à Cortès pour le disculper, sans dire du bien de Marin, car Godoy l'assurait que Cortès ajouterait foi à ma lettre. J'écrivis ce qui me parut être la vérité, sans charger le Capitaine Marin, lequel expédia tôt après Alonso de Grado prisonnier à Mexico, sous serment d'avoir à se présenter par devant Cortès dans le délai de quatre-vingts jours, car, de Cinacatan jusques à Mexico, il y avait, par la voie et chemin que nous avions tenus, environ cent et quatre-vingt-dix lieues.

Mais c'est trop parler de tous ces embarras et brouilleries. Alonso de Grado parti, nous résolûmes d'aller châtier les Indiens de Cimatan qui avaient occis deux Espagnols, alors que nous nous échappâmes de leurs mains, moi et le Biscayen Francisco Martin. Nous nous acheminâmes donc vers les pueblos de Tapelola et, avant que d'y arriver, il y avait des sierras et passages si malaisés, tant à gravir qu'à dévaler, que nous tînmes pour chose difficultueuse de pouvoir franchir ce col. Luis Marin envoya prier les Caciques du lieu de les accommoder de manière que nous nous y pussions risquer. Ils le firent, et les chevaux passèrent à grand'peine. Ensuite, traversant d'autres villages dits Silo, Suchiapa et Coyumelapa, nous gagnâmes Panguaxaya. Puis, nous arrivâmes à Tecomayacatal et Ateapan qui, dans ce temps, ne faisaient qu'un. Les cases touchaient aux cases. Et c'était un des gros bourgs qu'il y eût en cette province, et il m'avait été

baillé en Commanderie par Cortès. Les naturels qui y étaient alors nombreux, avec l'aide d'autres peuplades, nous assaillirent au passage d'une rivière tres profonde, laquelle traverse le bourg, blessèrent six soldats et tuèrent trois chevaux. Nous demeurâmes un bon moment à batailler avec eux. A la fin, nous passâmes la rivière. Ils s'enfuirent, mirent eux-mêmes le feu à leurs cases et s'en allèrent dans le bois. Nous restâmes là cinq jours, soignant les blessés et faisant des envahies où furent prises de fort bonnes Indiennes. Puis, on les envoya appeler à la paix, avec promesse de leur rendre les prisonniers et de pardonner la guerre passée. Presque tous les Indiens revinrent et, ayant repeuplé le bourg, ils redemandaient leurs femmes et enfants, comme on l'avait promis. Et le notaire Diego de Godoy conseillait au Capitaine Luis Marin de ne les point rendre et de leur imprimer le fer du Roi dont on poinçonnait ceux qui, après avoir baillé obéissance à Sa Majesté, se rebellaient à nouveau, sans motif aucun. Et ces peuples étant sortis en guerre, nous ayant reçus à coups de flèches et tué trois chevaux, le Godoy soutenait qu'il se fallait payer des trois chevaux avec cette monnaie d'Indiens prisonniers. Je lui répliquai qu'on ne les devait point marquer au fer et que ce n'était pas juste, puisqu'ils étaient venus faire leur paix. Et là-dessus, moi et le Godoy, disputâmes aigrement en paroles et, même, à coups d'épée. Nous en sortîmes tous deux blessés. On nous sépara et on nous fit amis. Le Capitaine Luis Marin qui était très bon et nullement malicieux,

voyant que ce n'était pas juste de faire autrement que ce dont je le requérais en grâce, ordonna de rendre aux Caciques de ces peuples toutes les femmes et autre gent prisonnière. Et nous les laissâmes en leurs cases, très paisibles.

De là, nous traversâmes les villages de Cimatlan et Talatupan. A l'entrée du pueblo, les naturels avaient élevé une sorte de barbacane contre un bois, proche des marais. A l'aborder, ils nous tirèrent une bonne volée de flèches, si bravement concertée, qu'ils blessèrent une vingtaine de soldats et tuèrent deux chevaux et, si nous ne les avions promptement rompus et démoli leur enclos et meurtrières, ils en auraient occis et navré bien davantage. Ils se réfugièrent aux marais. Les Indiens de cette province sont grands archers. Avec l'arc et les flèches, ils percent deux doublures de cuirasse de coton bien rembourrée, ce qui est roide chose. Nous demeurâmes deux jours dans leur pueblo et les envoyâmes appeler à la paix. Ils ne voulurent pas venir. Or, nous étions recrus de fatigue et il y avait là beaucoup de marais tremblants où ne peuvent entrer les chevaux, ni personne autre, sans s'embourber et on n'en peut sortir qu'en se traînant à quatre pattes, et c'est merveille de s'en tirer, tant ils sont malengeigneux.

Là-dessus, pour parler bref, il fut par nous tous déterminé que nous regagnerions notre ville de Guazacualco. Nous retournâmes par des villages de la Chontalpa qu'on nomme Guimango, Nacaxu, Xuica et Teotitan Copilco et, ayant traversé d'autres peuplades,

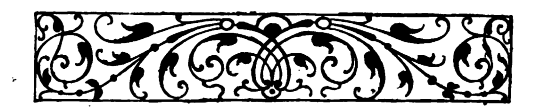
Ulapa, le rio de Aguayalulco et celui de Tonala, nous parvînmes enfin à la ville de Guazacualco. Et, sur l'or gagné à Chiapa et à Chamula, les chevaux tués en ces guerres furent payés au sou par livre.

Laissons cela et disons que lorsque l'Alonso de Grado, arrivé à Mexico, parut devant Cortès, celui-ci, ayant appris la cause de son retour, lui dit, fort en colère : Comment, Seigneur Alonso de Grado, ne pouvez-vous, nulle part, vous tenir en repos? Je vous prie, changez cette méchante humeur, sinon, en vérité, je vous enverrai à l'île de Cuba, dût-il m'en coûter trois mille pesos pour vous y faire vivre, car, de vrai, je ne vous puis plus souffrir! Mais l'Alonso de Grado s'humilia si bien qu'il rentra en la grâce de Cortès. Et Luis Marin et Fray Juan lui écrivirent toute l'aventure.

J'en resterai là et conterai ce qui se passa à la Cour au sujet de l'Évêque de Burgos, Archevêque de Rosano.

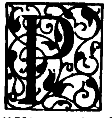
Fin du Tome troisième





NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

AGE 4, *ligne 5*. *Xicotenga le Jeune*. Diaz ne fait pas mention de l'ambassade que les Mexicains envoyèrent à Tlascala pour offrir leur amitié à la République, dans le but d'exterminer les Espagnols. Elle est longuement relatée au tome II de l'*Histoire des Chichimèques*, publiée par Ternaux-Compans. Paris, 1840.

Page 7, ligne 24. *Cortès leur en rétorqua...* Voir les discours dans Gomara (*Conquista de Mexico*, p. 371) et dans Oviedo, lequel cite Xénophon. Lib. XXXIII, cap. xv.

Page 17, ligne 17. *Segura de la Frontera*. A repris aujourd'hui son nom indien de Tepeaca et n'est plus qu'un village. C'est de Segura de la Frontera qu'est datée la deuxième *Carta de Relacion* de Cortès, 3 octobre 1520, imprimée par Cromberger à Séville, le 8 novembre 1522, et à Saragosse, l'année suivante, par l'Allemand George Coci. Voy. *Cartas y relaciones*, publ. à Paris, 1866, par don Pascual de Gayangos.

Page 19, ligne 2. *Guacachula*. Quauhquechollan. Tous les historiens, Cortès, Gomara, Oviedo, Sahagun, affirment que le

général mena en personne la deuxième expédition. Le témoignage de Diaz semble pourtant bien positif.

Page 26, ligne 4. Ozucar. C'est l'Itzocan de Cortès.

Page 45, ligne 29. Solis de la Porte. Le texte porte *de la Huerta.* Il faut évidemment lire *Puerta.*

Page 48, ligne 8. Un fils légitime de Masse-Escaci. — « Cortès le fit Cacique et l'arma chevalier, à la mode de Castille, et, afin qu'il le fût aussi de Jésus-Christ, le fit baptiser et le nomma Don Lorenzo Maxiscatzin. » (Herrera, Dec. II, lib. X, cap. IX.)

Page 53, ligne 21. Après avoir fait notre montre. Voici la brillante description qu'en fait Herrera (Dec. II, lib. X, cap. XX.) : — « Premièrement et par devant, des musiciens menant grand concert de cornets, buccins, os et autres instruments. Puis, les quatre seigneurs des quatre capitales de la Seigneurie, armés de rondaches et sabres, avec de fort riches plumages leur montant des épaules à plus d'une vare par-dessus la tête, de riches pierreries aux oreilles et à la lippe, les cheveux serrés d'une bande d'or ou d'argent, et de précieuses chaussures aux pieds. Derrière eux, quatre pages portant leurs arcs et flèches. Ensuite, quatre étendards avec les insignes et armoiries de la Seigneurie richement brodées de plumes, que tenaient quatre porte-enseignes. Puis, par files, vingt par vingt, passèrent soixante mille archers ayant, de place en place, un étendard aux armes du capitaine de chaque compagnie. Les étendards s'inclinaient devant Cortès qui se levait et leur tirait le bonnet. Et tous, de belle grâce, baissaient la tête et lançaient des flèches en l'air. Après, vinrent les rondachiers, au nombre de quarante mille, et, enfin, dix mille piquiers. Telle fut la gent qui parut; encore que Ojeda, en ses *Mémoriaux*, affirme qu'il y eut cent cinquante mille hommes. » Diaz ne compte que dix mille guerriers Tlascaltèques.

Page 54, ligne 15. Nous allâmes dormir au pied de la Sierra. Au village de Tetzmellocan, au pied de la chaîne à l'extrémité méridionale de laquelle se dresse l'Iztaccihuatl.

Page 54, ligne 28. Où se découvrait la lagune de Mexico. — « Nous commençâmes à voir toutes les provinces de Mexico et

Tenuxtitan, sises parmi les lagunes et à l'entour. Et bien que nous eussions grand plaisir à les voir, considérant le dommage que nous y avions reçu, quelque tristesse nous en revint, et nous jurâmes tous de n'en point sortir sans victoire ou d'y laisser la vie. Et, ainsi déterminés, nous allions tous aussi joyeux qu'à une partie de plaisir. » — (Cortès. *Cartas y Relaciones*, publ. par D. Pascual de Gayangos, p. 169.)

Page 55, ligne 26. A un village. Cortès le nomme Coatepeque.

Page 57, ligne 7. Cocouaizin. Don Fernando de Alva Ixtlilxochitl le nomme Coanacochtzin (*Histoire des Chichimèques*, t. II, p. 275, publ. par Ternaux-Compans. Paris, A. Bertrand, 1840).

Page 57, ligne 24. De ne faire aucun mal. Cette recommandation de Cortès n'empêcha pas les Tlascaltèques de piller les palais de Tezcuco et de brûler toutes les archives de l'Empire, perte que déplore l'historien des Chichimèques.

Page 60, ligne 24. Fils légitime du seigneur et roi de Tezcuco. Il avait nom Tecocoltzin. Diaz ne fait aucune mention du rôle important que joua, lors de l'entrée des Espagnols à Tezcuco, le fameux prince Ixtlilxochitl. Voy. *Hist. des Chichimèques*, t. II, cap. xc.

Page 61, ligne 16. Les canaux et fossés. C'était un canal qui se déversait des jardins de Netzahualcoyotl dans lagune. (Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, t. II, p. 282.)

Page 78, ligne 11. Le Bourg-Morisque. Zoltepec.

Page 80, ligne 25. Tous les bois et tablage des brigantins. — « Chose merveilleuse à voir et, me semble-t-il, inouïe, que de porter treize fustes durant dix-huit lieues par terre; et je certifie à Votre Majesté que de l'avant-garde à l'arrière-garde, il y avait bien deux lieues de distance. » (Cortès. *Cartas y Relaciones*, p. 184.)

La chose est assurément extraordinaire, mais non inouïe. Sans parler d'Annibal et du Grand Capitaine, Balboa avait fait, en 1516, transporter quatre brigantins à travers l'isthme de Darien, à une

distance de vingt-deux lieues. Voy. Oviedo. *Historia general* lib. XXIX, cap. XII, et Herrera, Dec. II, lib. II, cap. XI.

Page 101, ligne 18. A un jardin. — « Ce verger, dit Cortès, est le plus beau et frais qui se vit oncques. Il a deux lieues de circuit, un gentil cours d'eau le traverse. De place en place, distants de deux portées d'arbalète, des gloriettes et jardins et une infinité d'arbres fruitiers divers et maintes herbes et fleurs fleurant bon. Certes, c'est chose d'admiration que de voir la mignardise et grandeur de ce courtil. » (*Cartas y Relaciones*, ed. Gayangos, page 196.)

Le jardin botanique de Huextepec fut conservé après la conquête. Le savant auteur du *Thesaurus Novæ Hispaniæ*, Hernandez, en parle avec admiration, ainsi que Clavigero (*Storia del Messico*, t. III. Cesena, 1780.)

Page 110, ligne 14. Il apporta des bulles. Il faut espérer, pour la conscience des conquérants du Mexique, que les bulles, apportées par Fray Pedro et vendues par Geronimo Lopez, valaient mieux que celles du fameux *Buldero*, patron du famélique Lazarille de Tormes.

Page 114, ligne 19. Un haut Peñol fortifié. Ce mot castillan de *Peñol* signifie proprement *roche*, dans le sens de rocher isolé et fort.

Page 124, ligne 15. Coadalbaca. Aujourd'hui Cuernavaca, en nahuatl Quauhnahuac. Ce fut un des trente villages donnés par Charles-Quint à Cortès. (Clavigero. *Storia antica del Messico*, t. III, p. 185.)

Page 126, ligne 29. Suchimilco. Xochimilco, le champ des fleurs, ainsi nommé pour ses jardins lacustres. (Clavigero, t. III, p. 187.)

Page 130, ligne 23. Le Mulet. Au tome Ier de la *Véridique Histoire*, Diaz nomme le cheval de Cortès *le Muletier*.

Page 131, ligne 1. Christoval de Olea. Cortès ne nomme point ce Cavalier. Herrera (Dec. III, lib. I, cap. VIII) assure que



Cortès fut sauvé par saint Pierre qui, ayant pris la figure d'un guerrier Tlascaltèque, tira le Conquérant de la mêlée.

Page 140, ligne 7. Cuyoacan. Cojohuacan fut la résidence préférée de Cortès après la conquête. Il dit dans son testament : « Qu'on porte mes os à ma ville de Coyoacan et qu'on les y mette en terre dans le monastère de nonnes que j'ordonne de bâtir et édifier en la susdite mienne ville ».

Page 148, ligne 10. Un d'eux. C'était Francisco Verdugo, beau-frère de Diego Velazquez.

Page 151, ligne 11. Voyant que les brigantins. Ils furent solennellement lancés, le 28 avril 1521, au chant du *Te Deum* au bruit de la musique et de l'artillerie (Herrera. Dec. III, lib. I, cap. VI. — Ixtlilxochitl. T. II, cap. XCIV). « Œuvre grandissime et admirable », dit Oviedo (lib. XXXIII, cap. XXII), qui compare Cortès à Sésostris. — « Ces brigantins sont aujourd'hui dans les arsenaux de Mexico », dit le padre Toribio Motolinia, dans son *Historia de los Indios de Nueva España*, publ. par l'éminent érudit mexicain, D. Joaquin Garcia Icazbalceta. Mexico, 1858.

Diaz passe légèrement sur ce fait important. Ses affaires particulières, le souvenir amer de la marque, des encans et des dettes l'occupaient tout entier.

Page 152, ligne 27. Le jour de Corpus-Christi. La Fête-Dieu.

Page 154, ligne 19. Suivant le compte que j'ai fait. Le calcul de Diaz est étrangement fautif. Treize brigantins à vingt-cinq soldats par brigantin donnent un total de trois cent vingt-cinq hommes et non de deux cent quatre-vingt-huit.

Page 154, ligne 21. Canons de fonte et fauconneaux. — « Trois grosses pièces de fer, quinze petites de bronze et dix quintaux de poudre. » (Cortès. *Cartas y Relaciones*, p. 206.)

Page 154, ligne 23. Les Ordonnances. Ces Ordonnances, datées du 22 décembre 1520, furent lues le 24 aux troupes assemblées, avant leur départ de Tlascala. Diaz se trompe donc en leur assignant une date postérieure. Cependant il faut remarquer que,

lors de la revue passée à Tezcuco, Cortès dit qu'il recommanda de garder les Ordonnances (*Cartas y Relaciones*, p. 206). Il est probable qu'il les fit publier de nouveau, avant d'entreprendre le siège de Mexico. Tous les historiens citent inexactement ces Ordonnances, sauf Prescott. M. J. G. Icazbalceta en a publié le texte intégral dans le premier vol. de sa *Coleccion de Documentos para la Historia de Mexico*, p. 415.

Page 158, ligne 1. Grande foison de guerriers. Cinquante mille, dit Cortès.

Page 158, ligne 26. Et l'oiseau blanc à semblance d'aigle. C'était sans doute l'aigle aux ailes éployées que Clavigero donne pour armoiries à la République de Tlascala (*Storia antica*, t. II, p. 145).

Page 160, ligne 15. Cortès ordonna. Voici les chiffres de Cortès :

Alvarado.	30 cavaliers,		18 arbalétriers,		150 soldats,		25,000	Tlascaltèques.
Oli......	33	—	18	—	160	—	20,000	—
Sandoval.	24	—	17	—	150	—	30,000	Indiens divers.

Diaz réduit des deux tiers l'effectif des Indiens alliés.

Page 163, ligne 1. Leur capitaine général Xicotenga le Jeune. Le récit de Antonio de Herrera, qui avait sous les yeux le *Mémorial* de Ojeda, l'un des cavaliers qui arrêtèrent Xicotencatl, est fort différent. Les Espagnols, ayant dans une rixe rudement maltraité un guerrier nommé Piltectetl, celui-ci obtint de retourner à Tlascala soigner ses blessures. Xicotencatl qui, paraît-il, était amoureux de la même dame indienne, jaloux du départ de son rival, quitta précipitamment l'armée, suivi de quelques-uns de ses vassaux. Cortès dépêcha derrière lui Ojeda et Marquez qui, ayant arrêté le Cacique dans Tlascala même, le ramenèrent à Tezcuco, où il fut pendu à un gibet fort haut. — « Quoique orgueilleux et vaillant, dit le chroniqueur, il mourut avec peu de courage. » — Les Indiens se partagèrent sa mante et ses brayes

comme grandes reliques. — « Par la mort de Xicotencatl, dit Ojeda cité par Herrera, Cortès se mit en grand risque, mais la Fortune le favorisait en tout. » (Herrera, Dec. III, lib. I, cap. XVII.)

Telle fut la fin de ce sauvage héros qui, toujours ennemi des Conquérants, semblait avoir prévu, par une étrange divination, tout le mal que les chrétiens devaient faire à sa race. Aussi les Espagnols l'accusaient-ils de recevoir les conseils du Diable.

Page 164, ligne 30. Treizième de mai. Le 10 mai, suivant Cortès. Le 20, suivant Herrera et Clavigero.

Page 170, ligne 29. Un Peñol. C'est la roche désignée aujourd'hui sous le nom de *Peñol du Marquis*, dans la lagune de Tezcuco. — « Ce fut une très belle victoire », dit Cortès. (*Cartas y Relaciones*, p. 211.)

Page 171, ligne 27. Plus de quatre mille. — « Elles passaient cinq cents », écrit le Conquistador.

Page 172, ligne 23. Certaines tours d'idoles. C'étaient les Teocallis de Xoloc, à l'embranchement de la chaussée de Cuyoacan.

Page 173, ligne 4. Il rejoignit dans son camp Christoval de Oli. Ce fut, au contraire, Oli qui vint rejoindre Cortès à Xoloc, où le général se fortifia. (*Cartas y Relaciones*, p. 214.)

Il faut lire dans Prescott le récit du siège de Mexico. L'illustre historien a tenté, sans toujours y réussir, de coordonner les récits souvent contradictoires des conquérants et des chroniqueurs. La tâche, à vrai dire, était presque impossible. Il nous suffira d'avertir le lecteur que le récit de Diaz n'a d'autorité absolue que pour les opérations du corps d'armée d'Alvarado où il servait.

Page 175. Titre. Le Boute-Noise. Le vieux mot *Buscaruydo* serait plus exactement traduit *Pétard*.

Page 178, ligne 16. C'étaient les quilites. Du nahuatl *quilitl*, herbe.

Page 180, ligne 11. C'est le quart de la modorra. Ce mot signifie *sommeil profond, léthargie.* — « Le second guet, qui est

l'heure du plus grand repos de toute la nuict, de laquelle s'aident souvent les plus diligens qui veulent esveiller leurs ennemys avec quelque furieuse Camisade. » (*Instruction et devis d'un vray chef de guerre*, par Ch. de Neufchaises, publ. par H. Chevreul. Aubry, 1878.)

Page 195, ligne 19. Quant à Cortès. Diaz fait ici allusion aux premiers assauts de Cortès où furent pris et brûlés le palais d'Axayacatl, ancien quartier des Espagnols, et la Maison des Oiseaux. Le Coatepantli et le grand Teocalli furent forcés. (Voy. Herrera. Dec. III. Cortès, Oviedo, Sahagun (Lib. XII). Don Fernando de Alva (*Relation* publ. par Ternaux-Compans. Paris, 1838) raconte que, entrant dans le grand sanctuaire de Huitzilopochtli, Cortès, accompagné du prince Tezcucan Suchel ou Ixtlilxochitl, enleva le masque d'or du dieu où étaient enchâssées des pierreries.

Page 199, ligne 19. Le cas qu'il proposa. Diaz accuse formellement Cortès d'avoir mal conçu et mal exécuté l'assaut général qui devait se terminer par la déroute des Espagnols. Le Conquistador, dans son récit officiel, fait retomber toute la responsabilité de ce grave échec sur le Trésorier Alderete (*Cartas y relaciones*, p. 230 et suiv).

Malgré l'avis contraire de Prescott (*Conquête du Mexique*, liv. V, chap. VI), Diaz, dans son récit, nous semble reproduire fidèlement le sentiment de ses compagnons d'armes.

Page 220, ligne 18. Ce Suchel. Cortès le nomme plus exactement Istrisuchil. C'est le fameux prince Tezcucan Ixtlilxochitl, dont le nom barbare se prêtait, mieux qu'aucun autre, aux altérations habituelles aux Conquérants.

Fils puîné du grand Netzahualpilli, ce prince, après une jeunesse turbulente, disputa le trône de Tezcuco à son frère Cacama, que soutenait Moctheuzoma. A l'arrivée des Conquérants, il se rangea à leur parti, sans doute par haine de l'empereur Aztèque, prit part à l'arrestation de Cacamatzin, facilita l'entrée de Cortès à Tezcuco, commanda les troupes Indiennes au siège de Mexico et demeura, dans la bonne et la mauvaise fortune, le plus ferme soutien des Espagnols. Voyez F. de Alva Ixtlilxochitl. *Hist. des Chichimèques.*

Page 245, ligne 14. A Cérignole et au Garigliano. Le texte porte *a la Chirinola de Garellano,* ce qu'il faudrait traduire : *à la plaisanterie, au jeu du Garigliano,* phrase au moins étrange, sinon incompréhensible. Ne serait-ce pas une grosse erreur de copiste? Nous proposons la lecture suivante : *á la Cheriñola.*

Les batailles de Cérignole et du Garigliano furent toutes deux, en la même année 1503, gagnées sur les Français par le Grand Capitaine Gonzalo Hernandez de Cordova.

Page 245, ligne 17. Une catapulte. Le vrai nom de cet engin de guerre est *trébuchet.* — « Firent un grand trébuchet qui gettoit le pesant d'un quintax. » — Du Cange cité par Littré.

Page 246, Titre. Comment fut pris Guatemuz. Il faut lire le récit de la prise de Quauhtemotzin dans Prescott (liv. V, p. 146 et suiv.). — « On montre aux étrangers le pont du Clerigo près de la plaza mayor de Tlatelolco, comme l'endroit mémorable où fut pris le dernier roi Aztèque... Mais il résulte des recherches soignées que j'ai faites avec le père Pichardo, que le jeune roi tomba entre les mains de Garci Holguin dans un grand bassin d'eau qu'il y avait autrefois entre la Garita del Peralvillo, la place de Santiago de Tlatelolco et le pont d'Amaxac ». — (Humboldt. *Essai politique,* t. II, liv. III, chap. VIII, p. 75.

Page 250, ligne 3. Et alors le Guatemuz. Le récit de Cortès est identique (*Cartas y Relaciones,* p. 257).

Page 254, ligne 4. J'ai lu la destruction de Jérusalem. — « On dit qu'il y mourut plus d'hommes qu'à Jérusalem. » (Motolinia. *Historia de los Indios,* cap. I, pub. par Icazbalceta. Mexico, 1858.) Cortès dit qu'il périt, au siège de Mexico, cent dix-sept mille Indiens. — Les Mexicains perdirent plus de deux cent quarante mille hommes, dit Ixtlilxochitl, parmi lesquels était toute la noblesse mexicaine, car c'est à peine s'il survécut quelques seigneurs et quelques nobles, encore la plupart étaient-ils en bas âge. (*Relation* publ. par Bustamente et trad. par Ternaux-Compans. Paris, 1838.) Oviedo (liv. XXXIII, cap. XXX) fait, avec force détails curieux, une longue comparaison entre la destruction de Jérusalem et la prise de Mexico.

Page 264, ligne 22. On ramassa tout l'or. — « L'or qu'on fondit monta à plus de cent trente mille pesos dont le Quint fut payé au trésorier de Leurs Majestés, sans compter maints autres droits d'esclaves et autres appartenant au Domaine Royal. Le demeurant de l'or fut partagé entre le Général et les Espagnols, suivant la manière, service et qualité d'un chacun. On eut, en outre de l'or, quelques joailleries dont le meilleur fut attribué en Quint à Leurs Majestés. Parmi les dépouilles, on prit plusieurs rondaches garnies d'or, panaches, plumages et autres choses d'estime et admiration. Il sembla au Général qu'on ne les devait ni quinter ni diviser et qu'on en devait faire hommage à Leurs Majestés Catholiques. Tel fut aussi le sentiment de tous les Espagnols de bonne volonté. Et, bien que Hernando Cortès ne signale point le montant de ces quints et présents et n'en dise rien en sa relation, je me suis voulu renseigner auprès de quelques témoins oculaires, lesquels me certifièrent qu'il revint du susdit à Leurs Majestés plus de cinquante mille pesos d'or. » — (Oviedo. *Historia General*, liv. XXXIII, cap. XXXI, p. 424.

Page 265, ligne 4. La gehenne à Guatemuz. Cortès a naturellement passé sous silence cet acte atroce, mais Gomara nous en fait un curieux récit. On peut supposer qu'il tenait ces détails du Conquistador lui-même.

— .. « On résolut de donner la torture à Cuahutimoc et à un autre gentilhomme, son familier. La constance de ce gentilhomme fut telle que, bien qu'il mourût par le feu, il ne confessa rien de tout ce qu'on lui demanda sur le cas, ou parce qu'il ne le savait point, ou parce que ces gens gardent très constamment le secret de leur seigneur. Tandis qu'on le brûlait, il regardait fort le Roi, dans l'espoir que, pris de pitié, celui-ci lui donnerait licence de déclarer ce qu'il savait ou le dirait lui-même. Cuahutimoc le regarda avec colère et le traita fort rudement de lâche et de couard, lui disant : Et moi, suis-je à quelque plaisir ou au bain ? » (Gomara. *Conquista de Mexico*, p. 393, t. Ier des *Hist. primit. de Indias*, Madrid, Rivadeneyra 1858.)

Page 266, ligne 2. Un soleil d'or. C'était sans doute un calendrier aztèque en forme de roue.

Page 273, ligne 4. Dépêchaient des Principaux. C'est la seule allusion que fasse Bernal Diaz à la célèbre ambassade du roi de Mechoacan. Lors de sa venue à Mexico, notre chroniqueur était déjà sans doute parti pour Tustepeque en compagnie de Sandoval.

« Le roi de Mechoacan, Catzontzi, ancien et naturel ennemi des Mexicains et fort grand seigneur... y envoya un sien frère avec mille personnes de service et maints gentilshommes. Cortès lui fit accueil et traitement conforme à sa qualité. Il le mena voir les brigantins, l'assiette et les ruines de Mexico. Les Espagnols firent la caracole en belle ordonnance et tirèrent escopettes et arbalètes. L'artillerie joua sur un blanc mis en une tour. Les gens de cheval coururent et escarmouchèrent à la lance. Ce gentilhomme demeura émerveillé de ces choses et des barbes et habits. Au bout de quatre jours, il partit et eut bien de quoi conter au roi son frère. » (Gomara. *Conquista*, p. 394.)

Page 277, ligne 11. Le Tapia. Les provisions de Christoval de Tapia sont données tout au long dans le procès-verbal de l'entrevue de Cempoala, rédigé par le notaire Vergara et publié par don Joaquin Garcia Icazbacelta au t. I de sa précieuse « *Coleccion de Documentos para la historia de Mexico.* Mexico, 1858.

Page 281, ligne 11. L'insigne et grande cité de Mexico. Il faut consulter, pour la réédification de Mexico, les curieux *Dialogues* de Cervantes Salazar que don Joaquin Garcia Icazbalceta a publiés dans cette ville en 1875 et qu'il a enrichis de notes de la plus remarquable érudition.

Gomara consacre un long chapitre, plein de détails curieux, à la réédification de Tenochtitlan. Il fait un tableau animé de la multitude des Indiens qui y fut employée, de leurs travaux, de leurs chants, de leurs danses. Cortès avait habilement attribué des privilèges et franchises aux habitants indigènes de la nouvelle cité. Il avait donné, comme seigneurie, le quartier d'Alzaqualco au fils de l'empereur Moctheuzoma, Tlacahuepantzin, que les Espagnols nommaient don Pedro Montezuma. La ville indienne fut partagée entre les seigneurs aztèques. Quatre cent mille naturels travaillaient sous les ordres d'Ixtlilxochitl, devenu roi de Tezcuco

après la mort de don Hernando Tecocol. Les Indiens souffrirent de la disette. La peste survint. Il en mourut un grand nombre, mais Mexico fut rebâtie plus vaste et plus belle qu'auparavant. (Gomara. *Conquista*, p. 402. — *Relation* de F. de Alva Ixtlilxochitl, publ. par Ternaux-Compans, p. 124.) Voy. aussi Cortès, *Cartas y Relaciones*, éd. Gayangos, pp. 309, 310.

Page 287, ligne 29. Santistevan del Puerto. Cette ville a disparu. Tampico de Tamaulipas est peut-être bâtie sur son emplacement. (Voy. Lorenzana. *Historia*, p. 559, Mexico, 1770.)

Page 290, ligne 19. Ivrognes, ords et méchants. Les historiens sont unanimes dans leurs jugements sur les mœurs des indigènes du Panuco.

« — Ils sont grandissimes bardaches, et tiennent public bordeau d'hommes où, la nuit, se retirent jusques à mille paillards, ou plus ou moins, suivant l'importance de l'endroit. Ils s'arrachent la barbe, se percent les narines et oreilles pour y mettre quelque chose, se liment les dents en scie, par salubrité et braverie, et ne se marient avant quarante ans, bien qu'à dix ou douze les femmes y soient duègnes. » — (Gomara. *Historia de las Indias*, p. 183.)

Le Conquérant Anonyme renchérit encore sur cette dégoûtante peinture : « — Ils adorent le membre que les hommes ont entre les jambes et le tiennent exposé en la mosquée, et, mêmement, sur la place, avec des images de haut relief de touts les modes de plaisir que le mâle peut prendre avec la femelle, bien portraits, jambes levées, de diverses façons. En cette province de Panuco, ils sont grands sodomites, fort coüards et ivrognes, tellement que, las de boire leur vin par la bouche, ils se couchent à jambes rebindaines et s'en font emplir par le fondement, à l'aide d'une petite canne, tant que le corps en peut tenir. C'est chose fort notoire que ces gens voyaient le diable. » — (*Relation d'un gentilhomme de F. Cortès*, ap. Ramusio. *Viaggi et Navigationi*, t. III, p. 307. Venetia, nella stamperia de' Guinti, 1565.)

« Nuño de Guzman châtia ces Indiens, pour leurs péchés, » conclut le judicieux Gomara.

Page 293, ligne 14. Et par ces Procurateurs. C'est la troisième lettre de Cortès, datée de Cuyoacan, 15 mai 1522, que Alonso de

Avila, prisonnier, réussit à faire parvenir en Espagne. Ce fut, suivant Gomara, Juan de Ribera, secrétaire de Cortès, qui la remit à l'Empereur.

Page 297, ligne 5. Jean Florin. Nous renvoyons à la fin du quatrième et dernier volume la longue note dans laquelle nous espérons démontrer que Jean Florin, ou le Florentin, n'est autre que le célèbre navigateur Jean de Verazzano.

Page 299, ligne 27. Ce canon fut nommé Phénix. — « J'envoie en même temps une couleuvrine d'argent en la fonte de laquelle sont entrés vingt-quatre quintaux et deux arrobes et, à ce que je crois, quelque peu d'or, parce quelle fut faite deux fois et me fut fort coûteuse, car outre le prix du métal qui fut de vingt-quatre mille cinq cents pesos d'or, à raison de cinq pesos d'or le marc, avec les frais de fondeurs et graveurs et le transport jusqu'à la mer, elle me coûta trois mille pesos d'or en plus, mais, pour ce qu'elle est chose si riche, admirable et digne d'être présentée à si haut et excellent prince, je m'employai à cet ouvrage et dépense. » — (Cortès. *Cartas y Relaciones*, p. 317.)

Voici un curieux passage de Gomara. (*Conquista*, p. 405.)

— « Il envoya, par Diego de Soto, septante mille castillaus d'or et une couleuvrine d'argent qui valait vingt-quatre mille pesos, pièce belle et de plus de mine que de valeur. Elle pesait beaucoup, car elle était en argent de Mechoacan. Elle portait en relief un oiseau phénix, avec une inscription à l'Empereur, laquelle disait :

Cet oiseau est sans pareil,
Moi, pour Vous servir, sans second,
Et Vous, sans égal au monde.

... Ce canon fut cause d'envie et de maltalent de quelques-uns de la Cour, à raison de l'inscription. Mais le vulgaire le portait aux nues. Et je crois que jamais on ne fit autre canon d'argent. Le couplet fut fait par Cortès lui-même, qui, quand il voulait, ne versifiait pas mal. Plusieurs y essayèrent leur génie et verve poétique sans succès. Ce qui fit dire à Andrès de Tapia :

Je crois que cette artillerie
Fera fleurir niaiserie. — »

— « Je vis cette pièce dans le palais de Sa Catholique Majesté, l'an mil cinq cent vingt-cinq », dit Oviedo, au liv. XXXIII, cap. XLI de son *Historia General*.

Page 304, ligne 19. Les Minxes. Ou Mistèques.

Page 306, ligne 3. Castillo le Galan. Le père de notre Bernal, comme il nous l'apprend, avait le même surnom. La galanterie était une qualité héréditaire dans sa famille.

Page 306, ligne 16. Des espèces d'auges. La *Batea* est toujours employée par les laveurs d'or au Mexique.

Page 307, ligne 10. La sucrerie du Vice-Roi. C'est le Vice-Roi Antonio de Mendoza, successeur de Cortès dans le Gouvernement de la Nouvelle-Espagne, qui avait une sucrerie à Orizava.

Page 312, ligne 10. Ladite dame était morte d'un asthme. Cortès fut véhémentement soupçonné de l'avoir étranglée. Les pièces du procès que lui intentèrent, le 4 février 1529, Maria de Mercayda, sa belle-mère, et son beau-frère Juan Juarez, ont été publiées par le licencié Ignacio Lopez Rayon, au t. II, p. p. 333 à 375 de l'*Archiro Mexicano*. Mexico, 1853.

Page 312, ligne 19. Mechoacan. Le Mechoacan était, à l'époque de la conquête, un véritable empire, distinct de celui des Aztèques, et qu'ils n'avaient pu soumettre. Voy. Gomara (*Conquista de Mexico*, p. 394) et Cortès (*Cartas y Relaciones*, p. 275).

Page 316, ligne 8. Guantepeque. Tehuantepec.

Page 323, ligne 22. Xagua. Sagua la Grande, qu'il ne faut pas confondre avec Sagua de Tanamo.

Page 327, ligne 8. Gonzalo de Ocampo. Nous avons rétabli, d'après Cortès, les prénoms des deux frères Ocampo, que Diaz confond continuellement.

Page 330, ligne 2. Lepuzcan. Guipuzcoano, dit Cortès (*Cartas*, p. 293).

Page 333, ligne 3. Doña Catalina Cortès ou Pizarro. — « Doña Catalina Pizarro, fille de Cortès, toute enfant et bâtarde », dit

Gomara. — « Une mienne fillette », dit Cortès. Catalina se nommait Cortès y Pizarro; le second nom de famille est celui de la grand'mère paternelle, que les Espagnols portaient parfois de préférence à celui de leur père.

Page 333, ligne 17. Cortès était en train de bâtir ses maisons et palais. Ce palais, au dire de Gomara, était magnifique. Narvaez accusa Cortès d'avoir rasé les forêts pour cette construction et d'y avoir employé sept mille poutres de cèdre. Voir, au sujet de l'emplacement occupé par les maisons de Cortès, Humboldt, *Essai politique,* t. II, liv. III, chap. VIII, et la note 38 du second des *Dialogues* de Cervantes Salazar, publ. par don Joaquin Garcia Icazbalceta, Mexico, 1875.

Page 348, ligne 28. Le licencié Zuazo. L'accident du licencié Zuazo paraît avoir vivement intéressé ses contemporains. Gomara le conte longuement. Oviedo, qui fut l'ami particulier de Zuazo, en a fait un curieux et prolixe récit au chapitre X du lib. L de son *Historia General,* intitulé *Infortunios é naufragios.* On croirait lire un chapitre de *Robinson Crusoé,* agrémenté de prières mystiques, de vœux de chasteté, d'apparitions miraculeuses, mêlés à des peintures de désespoir, de souffrances et de mort, d'une réalité vraiment tragique.

Page 351, ligne 9. Guatimala. — « Cuauhtemallan, que communément on nomme Guatimala, veut dire *arbre pourri,* car *cuauh* signifie arbre et *temali* pourriture. » — (Gomara. *Historia de las Indias,* p. 285.)

Juarros, tout en admettant cette étymologie, avance que le mot Guatemala pourrait être une corruption du nom de Juitemal, premier roi du pays. Fuentes propose *Coctemalan,* qui signifie *bois laiteux,* et Remesal *Ubatezmahla,* mot tzendale, qui veut dire *montagne d'où jaillissent des sources.*

A l'époque de l'invasion des Espagnols, le Guatemala, divisé entre les descendants du conquérant Toltèque Tamud, était peuplé de nombreuses tribus dont les principales étaient les Quichés, les Kachiquels, les Zutugils et les Mams. Voy. Juarros, *Compendio de la historia de la cuidad de Guatemala,* 1808-1818, et Remesal,

Historia de la provincia de Saint-Vicente de Chyapa y Guatemala. Madrid, 1619.

Page 353, ligne 6. Le treizième jour. Le 6 décembre 1523, dit Cortès (*Cartas y Relaciones*, p. 304).

Page 353, ligne 24. Zapotitlan. Xetulul en Quiché.

Page 353, ligne 25. Sur une rivière. Le rio de Zomala.

Page 354, ligne 7. Quetzaltenango. D'un autre nom Xelahuh. C'était une des principales places fortes de l'empire Quiché. Elle avait, suivant Juarros, une garnison de quatre-vingt mille hommes.

Page 354, ligne 9. Utatlan. Capitale des Quichés. Il n'en reste que des ruines. Fuentes fait une magnifique description des antiquités d'Utatlan, avec son vaste palais construit en pierres de diverses couleurs et divisé en sept quartiers, ses deux châteaux forts d'Atalaya et de Resguardo et son Séminaire, où habitaient six mille jeunes gens. La population était telle que le roi Tecum Umam en tira 72,000 combattants, lors de l'invasion des Espagnols. Alvarado, dans sa *Relacion* adressée à Cortès, d'un laconisme tout militaire, n'en fait aucune description. Il se contente de donner à Utatlan le titre de *Ciudad*, et de dire que la forteresse était extrêmement grande. (*Relacion de Pedro de Albarado*, au t. Ier, des *Hist. primit.*, p. 457.)

Page 356, ligne 5. Deux chefs, seigneurs de Utatlan. C'étaient le général des Quichés, Ahzol et leur roi Tecum-Umam qui fut tué en combat singulier par Alvarado, d'après Juarros. Le Conquérant, dans sa *Relacion*, dit simplement : « Il y mourut un des quatre seigneurs de Vilatan, capitaine général de toute la terre. »

Page 358, ligne 25. Le Cacique du lieu. Chignauivcelut, successeur de Tecum-Umam. Son fils Sequechul, de la race royale de Tanub, lui succéda.

Page 359, ligne 6. Ils furent déconfits. Cette dernière défaite des Quichés eut lieu le 14 mai 1524.

Page 360, ligne 5. La cité de Guatimala. C'est la ville de Tecpanguatemala, capitale des Kachiquels. Elle a été si complètement ruinée qu'on en ignore l'emplacement. Son roi se nommait Sinacam. Il reçut si bien les Espagnols que Alvarado écrivait à Cortès : « Nous n'aurions pu être mieux chez nos parents. »

Page 361, ligne 8. Atitlan. Forteresse des Zutugils.

Page 363, ligne 4. Les Pipiles. Ce peuple d'origine Aztèque était établi sur les côtes du grand Océan, dans les provinces de Zonzonate, de San-Salvador et de San-Miguel.

Page 363, ligne 20. Maintenant. Diaz ne fait pas mention de la fondation de la ville de Santiago de los Caballeros ou Cuidad Vieja. Sa fondation définitive ne date que du 22 novembre 1527. Cependant, il est certain que Alvarado, séduit par la beauté du pays d'Atmulunca, situé entre les deux Volcans d'Eau et de Feu, y avait formé un établissement provisoire, dès le mois de juillet 1524. Il le dit formellement dans sa deuxième lettre à Cortès datée de la cité de Santiago, le 28 juillet 1524. Cette ville, connue sous le nom de *Cuidad Vieja*, fut détruite par une éruption du Volcan d'Eau, le 11 septembre 1541. Rebâtie à une lieue au nord-est, la troisième Guatemala (*Guatemala Antigua*) eut fréquemment à souffrir des éruptions des deux volcans. En 1776, la capitale de l'État fut transportée à Guatemala *la Nueva*. L'*Antigua* a néanmoins encore dix-huit mille habitants.

Page 365, ligne 2. Higueras et Honduras. — « Que les Indiens nomment Guaymura, dit Oviedo, liv. XXXIII, chap. LIV.

Page 365, ligne 3. Des pilotes. L'un de ces pilotes se nommait Andrès Niño (Gomara. *Historia de las Indias*, p. 284.)

Page 367, ligne 3. Hausseraient le prix. Malgré la précaution de Cortès, les vivres coûtèrent bien cher. Gomara, qui eut sans doute les comptes sous les yeux, nous a conservé quelques prix : — « Le boisseau de maïs, deux pesos d'or ; le boisseau de phaséols, quatre ; celui de garbanses, neuf ; une arrobe d'huile, trois pesos, de vinaigre, quatre ; de chandelles de suif, neuf ; de savon, neuf ; un quintal d'étoupe, quatre pesos ; de fer, six ; deux pesos,

une botte d'aulx; une lance, un peso; un poignard, trois; une épée, huit; une arbalète, vingt; la corde, un peso; une escopette, cent; la paire de souliers, un peso d'or, et un cuir de bœuf, douze. » (*Conquista de Mexico*, p. 406.)

Page 367, ligne 30. Dont il ne me souvient plus. Oli prit la mer le 11 janvier 1524 (Cortès. *Cartas y Relaciones*, p. 303.)

Page 368, ligne 9. Ces soldats. Gomara, moins scrupuleux que Diaz, nomme Juan Ruano, Andrès de Duero, le bachelier Parada et le proviseur Moreno.

Page 369, ligne 27. Triomphe de la Croix. Nous ne savons s'il existe encore quelque trace de la ville fondée par Christoval de Oli.

Page 393, ligne 24. Chiapa des Espagnols. Cuidad Real ou Chiapa de los Españoles, dont Fray Bartolomé de las Casas fut évêque, capitale de l'État, à soixante kilomètres de Chiapa de los Indios. Les grandioses ruines de Palenque sont dans la province de Chiapa, à l'est, près de la frontière du Yucatan.

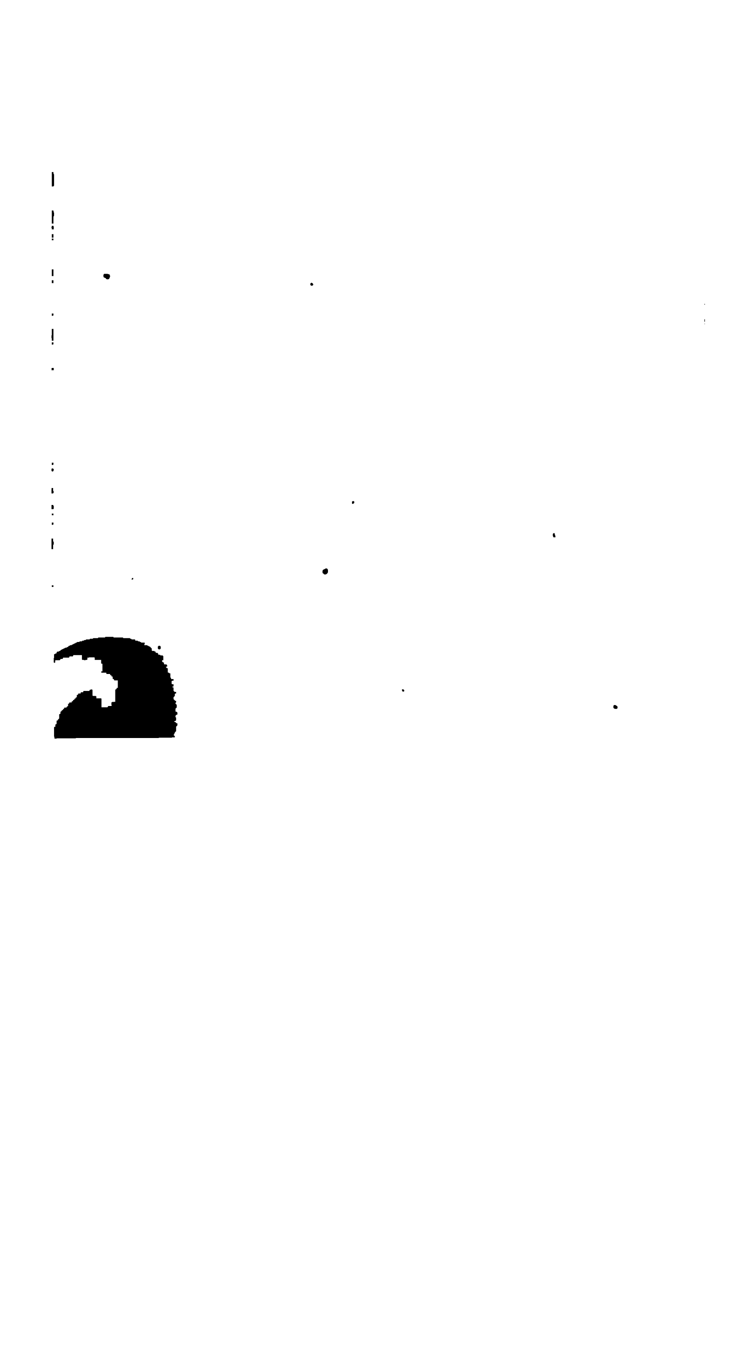
FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS





TABLE





IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

POUR

ALPHONSE LEMERRE ÉDITEUR

A PARIS





Les [illegible] de [illegible], traduits par M. Ristelhuber, [illegible] (épuisé).

[illegible] Les Délices de la [illegible] [illegible] avec introduction et notes par [illegible] 1 vol. (épuisé).

[illegible] à Molière [illegible] [illegible] publiées par [illegible] (épuisé).

Les Œuvres d'Olivier de Magny, avec préface par [illegible] 1 vol. (épuisé).

Les Contes et Facéties d'Arlotto, avec introduction par M. Ristelhuber, 1 vol. (épuisé).

Le Cymbalum mundi par Bonaventure des Periers, [illegible] notice et notes par [illegible], 1 vol. (épuisé).

L'Élite des Contes du sieur d'Ouville, avec une [illegible] notes par M. Ristelhuber, 2 vol. (épuisé).

Les Vaux de Vire de Jean le Houx, publiés pour la [illegible] fois sur le manuscrit autographe [illegible] avec [illegible] duction & des notes, par Armand Gasté, 1 vol. [illegible]

Les Serées de Guillaume Bouchet, avec notice par [illegible] Roybet, 6 vol.; chaque volume [illegible]

Les cinq premiers volumes sont en vente.

Les Dialogues de Tahureau, avec notice & [illegible] F. Conscience, 1 vol. (épuisé).

Les [illegible] de Tabarin, avec notice et notes, par [illegible] [illegible] et [illegible] 1 vol. (épuisé).

Les Soupirs d'Olivier de Magny, texte [illegible] par E. Courbet, 1 vol. (épuisé).

Les [illegible] d'Olivier de Magny, [illegible] vol.



